

La Chasse aux aventures, par Émile Darcey



BIBLIOTHÈQUE MORALE

DE

LA JEUNESSE

SÉRIE IN-4°

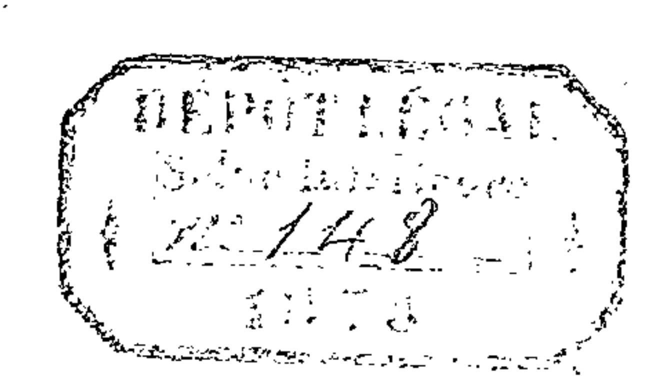
LA CHASSE

AUX

AVENTURES



PAR



Émile DARCEY



ROUEN
MÉGARD ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
1875

AVIS DES ÉDITEURS.

Les Éditeurs de la **Bibliothèque morale de la Jeunesse** ont pris tout à fait au sérieux le titre qu'ils ont choisi pour le donner à cette collection de bons livres. Ils regardent comme une obligation rigoureuse de ne rien négliger pour le justifier dans toute sa signification et toute son étendue.

Aucun livre ne sortira de leurs presses, pour entrer dans cette collection, qu'il n'ait été au préalable lu et examiné attentivement, non-seulement par les Éditeurs, mais encore par les personnes les plus compétentes et les plus éclairées. Pour cet examen, ils auront recours particulièrement à des Ecclésiastiques. C'est à eux, avant tout, qu'est confié le salut de l'Enfance, et, plus que qui que ce soit, ils sont capables de découvrir ce qui, le moins du monde, pourrait offrir quelque danger dans les publications destinées spécialement à la Jeunesse chrétienne.

LA

CHASSE AUX AVENTURES.

I.

Godefroy de Lessy était pauvre, mais noble comme le roi et aussi brave qu'aucun de ses aïeux. Ce n'était pas peu dire. Depuis qu'un Lessy, grand exterminateur des Sarrasins, avait été fait chevalier de la main de saint Louis, sous les murs de Tunis, tous les héritiers de son nom avaient versé leur sang pour leur prince et pour leur pays. Comme eux tous, le comte Godefroy avait embrassé la carrière des armes ; mais il n'avait pas encore trouvé l'occasion de se distinguer autant qu'il le souhaitait, quand l'expédition dirigée contre Alger, en 1830, l'appela sur cette terre d'Afrique, berceau de la splendeur de sa maison.

Alger était depuis plus de trois cents ans le refuge des pirates qui, dans leurs courses à travers la Méditerranée, attaquaient avec une

audace sans pareille les navires européens, capturaient les équipages et les passagers, les condamnaient aux plus durs travaux et souvent les martyrisaient pour leur faire abjurer la foi du Christ. Enhardis par l'impunité, ces démons de la mer débarquaient parfois sur les côtes et ne revenaient à leurs bâtiments qu'avec des esclaves et du butin.

Attaqué deux fois sans succès par Charles-Quint, puis plus tard par les Hollandais, bombardé par Duquesne, menacé par Bonaparte, alors premier consul, ce nid de vautours restait debout, et presque toutes les puissances de l'Europe payaient tribut au dey d'Alger ; ce qui n'empêchait pas ce souverain d'enfreindre à chaque instant les traités.

Un jour que le consul de France réclamait contre ces infractions, Hussein-Pacha, qui régnait alors sur la ville et son territoire, s'oublia au point de le frapper de son chasse-mouches au visage.

La France, outragée dans son représentant, demanda réparation. Hussein répondit par de nouvelles offenses. Le siége d'Alger fut résolu, à la grande joie de l'Europe entière. Plus de cent vaisseaux de guerre et six cents navires marchands, destinés au transport des troupes et du matériel, arrivèrent devant Alger le 29 mai.

Le régiment dans lequel M. de Lessy servait en qualité de capitaine ne devait pas faire partie de l'expédition ; mais Godefroy, usant pour la première fois du crédit de ses amis, obtint un ordre d'embarquement. Sa bonne étoile lui fit rencontrer dans le second du vaisseau sur lequel il prit passage Georges d'Arlon, un de ses meilleurs camarades de collége, qu'il avait perdu de vue depuis quelques années, mais qu'il n'avait point oublié.

Ils se retrouvèrent avec bonheur ; les quelques jours qu'ils passèrent ensemble furent remplis par un échange de souvenirs et de confidences qui en abrégea beaucoup la durée. Une égale élévation

d'idées et de sentiments, une extrême droiture, une entière franchise devaient faire succéder à leur liaison d'enfance une de ces amitiés dont le temps et les événements ne font que resserrer les liens. Ce qui rendit cette amitié plus tendre et plus solide encore, ce furent les larmes que le vaillant officier et l'intrépide marin versèrent ensemble sans rougir.

Tous deux avaient été éprouvés par une de ces grandes douleurs dont la trace reste saignante dans les cœurs les mieux trempés ; tous deux avaient vu mourir, dans tout l'éclat de la jeunesse, la femme de leur choix, et ni l'un ni l'autre ne s'étaient résignés à donner une seconde mère à leurs enfants.

Godefroy en avait trois, deux fils et une fille, dont il était justement fier. Georges pouvait déjà citer quelques traits de courage d'un jeune aspirant de marine, son unique amour, depuis qu'il avait mis en terre son dernier-né.

Quand la flotte arriva en vue des côtes barbaresques, Godefroy aimait Olivier d'Arlon presque autant que ses propres enfants, et Georges avait promis d'employer son premier séjour en France à faire connaissance avec la famille de son ami.

L'heure du débarquement sonna ; il fallut se séparer, les troupes de terre devant enlever certains points, tandis que la flotte en attaquerait d'autres.

Dès les premiers engagements, le capitaine de Lessy fit preuve d'un sang-froid qui ne contribua pas peu à rassurer ses hommes, un instant étonnés de la manière dont les Arabes combattaient. Le terrain sur lequel il fallait s'avancer était semé de quartiers de rochers, de monticules de sable, derrière lesquels se tenaient les ennemis, et couvert de hautes broussailles qui embarrassaient la marche et cachaient aussi plus d'un canon de fusil. Pendant que les tireurs ainsi abrités visaient à l'aise, des nuées de Bédouins,

montés sur des chevaux rapides comme le vent du désert, s'élançaient vers nos soldats, déchargeaient sur eux leurs armes, et, disparaissant aussitôt dans d'épais tourbillons de poussière, recommençaient sans cesse ce manége meurtrier.

Plusieurs officiers dont les épaulettes avaient servi de point de mire aux Arabes étaient tombés aux côtés de Godefroy ; lui-même, atteint au bras gauche, avait été renversé ; mais se relevant aussitôt, il s'écria :

— Ce n'est rien, mes amis. En avant !

Sans prendre le temps de panser sa blessure, il continua de marcher avec eux vers la batterie qu'il fallait enlever. Ce fut seulement lorsqu'il la vit au pouvoir des Français qu'il consentit à se mettre entre les mains du chirurgien.

Les Arabes s'étant retirés plus loin, il put prendre quelques jours de repos. Comme il avait un corps de fer, il se trouva prêt, dès qu'il le fallut, à reprendre sa place au combat.

A l'attaque du camp de Staouéli, il fit preuve d'une énergie sans égale, pour repousser le choc d'un ennemi bien supérieur en nombre. Quelques détachements presque décimés hésitant à reprendre l'offensive, il les rallia, fondit à leur tête sur les Turcs et les Bédouins, et contribua tellement à les mettre en déroute, que sur le champ de bataille même il reçut le grade de chef de bataillon.

Cette récompense, à laquelle il n'avait pas songé en faisant si vaillamment son devoir, sembla lui inspirer une nouvelle ardeur. On le voyait partout, animant les soldats, leur inspirant la confiance dont il était pénétré, réveillant leur gaîté par quelque joyeux propos, et mettant lui-même la main à la pioche lorsqu'il était de service à la tranchée.

La fin du mois de juin fut employée par les Français à se rapprocher peu à peu de la ville ; presque chaque jour fut marqué par

des escarmouches et des engagements auxquels le nouveau commandant ne manquait guère de prendre part. Dans un de ces combats, il vit tomber près de lui un des fils du général en chef, et il fit payer chèrement aux Arabes la mort de ce jeune officier, qui était un de ses amis.

Enfin, la prise des forts qui défendaient la ville ne permettant plus au dey de se défendre, il offrit de donner à la France toutes les satisfactions qu'il lui avait jusque-là refusées. C'était se décider trop tard. L'amiral Duperré et le général de Bourmont exigèrent la reddition d'Alger, le départ d'Hussein-Pacha et celui des Turcs qui avaient combattu pour lui. Ils leur permirent d'enlever ce qui leur appartenait et garantirent aux habitants d'Alger le respect de leur religion et de leurs coutumes.

Ces conditions étaient dures pour le dey ; mais, forcé de les accepter, il montra du moins de la dignité dans son malheur. Pour ne rien devoir aux vainqueurs, qui lui avaient offert un sursis, il partit à la hâte avec ses femmes et les principaux fonctionnaires de son gouvernement.

L'armée victorieuse fit son entrée le 5 juillet dans la ville, au-dessus de laquelle flottait le drapeau blanc fleurdelisé. La France entière applaudit à ce brillant succès ; la cour s'en réjouit, car il devait, pensait-on, rendre à l'autorité royale, sourdement combattue, quelque chose de son ancien prestige. Mais les dernières lueurs des illuminations étaient à peine éteintes et les chants d'actions de grâces vibraient encore sous les voûtes des vieilles cathédrales, quand une révolution de trois jours renversa le trône des Bourbons et condamna Charles X à regagner la terre d'exil.

Quand cette nouvelle arriva à Alger, le comte de Lessy était en expédition à Oran, pour achever de mériter le grade de lieutenant-colonel qui lui était promis. Il venait d'y retrouver Georges d'Arlon,

l'équipage du *Dragon* ayant reçu l'ordre d'aider la colonne d'infanterie à soumettre les Arabes soulevés contre le bey d'Oran.

Georges n'avait pas couru moins de dangers que son ami. Il s'était battu comme lui, et par deux fois la tempête avait failli engloutir la flotte. Ils avaient tremblé l'un pour l'autre ; aussi serait-il difficile de peindre la joie qu'ils éprouvaient à se revoir. M. d'Arlon ne pouvait assez féliciter Godefroy du rapide avancement qu'il avait si bien mérité, et, tout en disant qu'il n'avait fait que son devoir, le comte avouait franchement qu'il caressait enfin l'espoir de relever la fortune de sa maison.

— La guerre ne fait que commencer, disait-il. Ces diables d'Arabes nous forceront à conquérir peu à peu tout leur pays ; si une balle ne m'envoie pas trop tôt dans l'autre monde, je ne rentrerai en France qu'avec les épaulettes de général.

— Et tes fils, en débutant sous tes ordres, apprendront à suivre tes glorieux exemples, répondit Georges.

— Oui, je pourrai les avoir auprès de moi, eux ; mais ma fille, ma douce Béatrix sera seule et bien triste loin de nous, reprit Godefroy, sans chercher à dissimuler son émotion.

— Béatrix aura un mari, des enfants ; elle vivra pour eux, sans oublier son père ni ses frères.

— Et qui lui cherchera un mari digne d'elle, si je ne suis pas là pour m'en occuper ?

— Peut-être l'ai-je trouvé. Tu m'as si souvent parlé d'elle, qu'il me semble que je la connais, et que, sans la voir, je te la demanderais volontiers pour mon fils.

— Et d'après ce que tu m'as dit de ton fils, je la lui donnerais de grand cœur.

— Est-ce bien vrai ? demanda Georges.

— Oui, répondit Godefroy en laissant tomber sa main dans celle que le marin lui tendait.

— C'est une affaire conclue, reprit Georges.

— C'est une affaire faite, puisque tu as ma parole.

— Merci, Godefroy, je suis bien heureux.

— Et moi donc ? Ce n'est rien d'avoir un fils à marier ; mais une fille.... Que de fois la lourde responsabilité que me laissait sur ce point la mort de sa mère a gâté la joie que j'éprouvais à la voir grandir ! Grâce à toi, me voilà tranquille.

— Quand le moment sera venu pour nous de prendre du repos, nous nous retrouverons auprès de nos enfants et nous vieillirons doucement tous deux, en nous partageant les caresses des bambins et les soins de leur mère.

— En faisant le bonheur de Béatrix et d'Olivier, nous aurons assuré le nôtre. Vois, Georges, comme tout me sourit depuis que je t'ai rencontré. N'aurais-je pas pu te dire, après t'avoir fait la longue histoire de mes chagrins :

> Mais puisque je retrouve un ami si fidèle,
> Ma fortune va prendre une face nouvelle.

Cette réminiscence classique égaya les deux officiers, et les reporta pour un instant aux insoucieuses années de leur enfance. Bientôt ils oublièrent le passé pour les plus riants projets d'avenir. Ils en étaient à savoir s'ils feraient de leurs petits-fils des militaires ou des marins ; chacun d'eux faisait valoir à l'appui de ses préférences les meilleurs raisonnements, quand tout à coup Godefroy partit d'un franc éclat de rire.

— Qu'as-tu donc ? demanda Georges, surpris de se voir couper si brusquement la parole.

— Ah ! mon ami, je pense que quelqu'un qui nous entendrait disposer ainsi de l'avenir de nos enfants ne se douterait pas que le plus jeune de nous deux a déjà la barbe grise, à moins qu'il ne nous prît pour d'affreux tyrans décidés à se faire obéir à tout prix. Quant à moi, Georges, je n'ai pas de goût pour un tel rôle ; je suis le plus faible des pères ; et si l'accomplissement de notre beau rôle devait coûter une larme à Béatrix, j'y renoncerais sur-le-champ.

— Et moi qui n'ai qu'un fils, crois-tu que je le menacerais de ma colère, si mon choix n'était pas le sien ? Quand il serait disposé à prendre une femme de ma main, je le connais assez pour savoir que quand Béatrix joindrait à tous ses mérites les trésors laissés par Hussein-Pacha, il ne voudrait pas l'épouser sans son libre consentement.

— Voilà encore une question que nous n'avons pas traitée : ma fille n'aura qu'une mince dot.

— Pourquoi me le rappeler ? Tu me l'as déjà dit. Olivier sera riche ; et je m'en réjouis, puisqu'il ne sera pas obligé de se préoccuper de la fortune de sa femme.

Les deux amis causaient ainsi tout en se promenant aux abords de la ville. Comme la soirée était délicieuse, la conversation se fût sans doute prolongée encore, s'ils n'avaient vu passer auprès d'eux une estafette courant à toute bride.

Godefroy reconnut un sous-lieutenant de sa compagnie. Le jeune homme le reconnut aussi et lui dit, en portant la main à son schako, sans toutefois ralentir son allure :

— Il y a du nouveau, mon commandant.

Une curiosité bien légitime s'empara des deux amis, qui rebroussèrent chemin et regagnèrent promptement la place. Au moment où ils y entraient, l'ordre était déjà donné pour que les détachements qui occupaient Bone reprissent dès le lendemain la route d'Alger.

Pourquoi devaient-ils faire si grande diligence ? Là-dessus les avis étaient partagés : les uns disaient que les Arabes accouraient en hordes immenses sur Alger et que les Français n'auraient pas trop de toutes leurs forces pour les repousser ; les autres assuraient que c'était Bone qui était menacée, et que le général rappelait ses troupes pour leur épargner un échec. D'autres enfin se confiaient à voix basse que de grandes nouvelles étaient arrivées de France et que Paris était agité de troubles sérieux.

Le comte de Lessy était inquiet lorsqu'il fit ses adieux à Georges ; cependant il n'avait pas encore deviné la vérité. Le général en chef se chargea de la lui apprendre.

— Charles X est en exil, lui dit-il ; le duc d'Orléans a été proclamé roi, et je m'attends à voir d'un instant à l'autre arriver mon remplaçant.

Godefroy doutait encore ; mais quand M. de Bourmont lui eut donné tous les détails que lui-même avait reçus, il demanda une permission de quelques jours pour aller porter cette grave nouvelle à son ami et se concerter avec lui sur la conduite que leur imposaient les événements accomplis.

Le général n'ayant pas cru devoir accorder ce congé, le comte écrivit à M. d'Arlon :

« Voici tous nos projets renversés, mon cher ami. Ta carrière et celle d'Olivier sont brisées comme la mienne ; car vous refuserez certainement de servir le nouveau gouvernement. Quant à moi, je n'ai pas d'autre roi que celui auquel j'ai juré fidélité ; et plutôt que de le trahir, je renonce à la fortune et à la gloire qui paraissaient enfin vouloir me sourire. Ce n'est pas sans regret, je l'avoue ; mais je ferai mon devoir, quoi qu'il m'en coûte. »

Le jour où le général Clauzel reprenait le commandement des

mains de M. de Bourmont, Godefroy reçut la réponse du lieutenant de vaisseau :

« Avant de briser ton épée, réfléchis, je t'en prie. Le noble vieillard qui vient d'être précipité du trône emporte toutes mes sympathies ; mais ne peut-on, sans aimer le nouveau gouvernement, continuer à servir son pays ? Je ne demanderai jamais rien au roi ; mais ma vie et celle de mon fils appartiennent à la France, dont nous sommes les enfants. Pardonne-moi de n'être pas d'accord avec toi sur ce point ; mais je ne croirai pas trahir mes serments en mettant la patrie au-dessus du roi. Agis selon ta conscience. Quoi qu'elle t'ordonne, je ne m'arrogerai pas le droit de te blâmer. J'attends de toi la même indulgence, si j'obéis à la mienne. Mais quelle que soit la route que nous suivions l'un et l'autre, aucun motif égoïste ne nous l'aura fait choisir, et notre amitié n'en pourra recevoir nulle atteinte. Quant à nos projets, je n'y renonce pas, et je refuse de te rendre ta parole, les considérations politiques n'ayant rien à voir dans le bonheur de nos enfants. »

Cette lettre n'eût sans doute modifié en rien la résolution du comte de Lessy ; mais quand elle arriva, il avait depuis une heure remis sa démission au général Clauzel. Ce brave officier avait vainement essayé de la lui faire reprendre.

Libre de ses actions, Godefroy fit ses préparatifs de départ. Il espérait trouver encore en rade le vaisseau qui l'avait amené. Fort de l'ascendant qu'il avait pris sur le lieutenant d'Arlon, il comptait le décider à suivre son exemple ; mais le *Dragon*, chargé d'une mission qui ne souffrait pas de retard, avait, la veille, quitté l'escadre et faisait voile vers Marseille.

Ce fut tout à la fois une déception et un chagrin : Godefroy, qui avait éprouvé un moment de joie en songeant qu'il redevenait maître de lui-même, commençait déjà à se demander ce qu'il ferait de cette

liberté si chèrement achetée. Il ne regrettait pas le parti qu'il avait pris, parce qu'il avait cru obéir à la voix de l'honneur; mais il était triste de se sentir désormais inutile sur la terre, et il commençait à se demander si tous ceux qui n'avaient point agi comme lui avaient sacrifié le devoir à l'intérêt personnel.

Il attendait encore qu'un bâtiment pût le transporter en France, quand il apprit que le général en chef marchait sur Blidah à la tête d'un corps d'armée. Il entendit le bruit du combat, et il se sentit le cœur si serré de n'y pouvoir prendre part, qu'il en versa des larmes amères. Mais à peine rentré à Paris, il vit tant de gens qu'il avait cru jusque-là fort estimables mendier les faveurs de la nouvelle cour, qu'il rougit de leur bassesse et s'applaudit orgueilleusement de son sacrifice.

La joie de revoir ses enfants acheva, nous ne dirons pas de le consoler, mais de lui rendre supportable l'existence qu'il s'était faite. Il reprit auprès de lui sa chère Béatrix, qu'il avait laissée dans un couvent de province dont une de ses parentes était supérieure. Pour ne pas se séparer de ses fils, il résolut de se fixer à Paris, où ils avaient commencé leurs études.

Ils étaient encore trop jeunes pour que M. de Lessy se préoccupât beaucoup de leur avenir. Il n'avait jamais rêvé pour Ferdinand, son aîné, que la carrière militaire, et l'enfant avait toujours dit qu'il voulait être un bel officier comme son père. Le comte ne vit pas la nécessité de lui ôter cette idée : on ne croyait pas alors que Louis-Philippe régnerait dix-huit ans. Pour sa part, M. de Lessy comptait que dans un court délai un nouveau mouvement populaire précipiterait ce prince du trône où la révolution de juillet l'avait fait asseoir.

Amédée n'avait que dix mois de moins que Ferdinand, son frère. Il était d'une santé trop délicate pour que le comte pût songer à en faire un soldat. Doux, réfléchi, studieux, il annonçait beaucoup de

goût pour les sciences naturelles; on ne le voyait guère sans qu'il eût un livre à la main; le plus cher présent qu'il eût jamais reçu était un traité de botanique enrichi de belles gravures.

M. de Lessy ne doutait pas qu'il ne devînt avec le temps un savant professeur, un chimiste habile ou un médecin distingué. Quel que fût le choix d'Amédée, il ne pouvait que se faire une belle position. En attendant, comme la sienne était redevenue très-modeste, il résolut de vivre loin du monde et de régler sa dépense avec la plus stricte économie. Toutefois, il voulait une maison convenable, bien tenue; et pour Béatrix, qui adorait les fleurs, il tenait à avoir un jardin.

Un jardin est chose rare à Paris, où l'espace coûte si cher, que les plus belles maisons ne sont pour la plupart que de grandes boîtes à compartiments étroits. Mais à l'époque dont nous parlons, il y en avait encore dans plusieurs quartiers qui, sans être de somptueuses demeures, cachaient aux regards des passants un coin de terre où l'on pouvait cultiver quelques plantes rustiques et trouver un peu d'ombre, à défaut de silence et de solitude.

Dans une rue peu éloignée du Luxembourg, Béatrix, qui accompagnait son père à la recherche d'un appartement, découvrit un de ces jardinets, séparé en deux par une claire-voie, le long de laquelle grimpaient la clématite et le chèvre-feuille. Une légère tonnelle recouverte des pousses vigoureuses du houblon acheva de l'enchanter. M. de Lessy la félicita de sa trouvaille, lorsqu'il vit que la maison dont toute cette verdure dépendait n'avait qu'un seul étage.

L'affiche n'indiquait qu'un appartement à louer; comme toutes les persiennes étaient fermées, il pensa que le rez-de-chaussée seul était habité. Pendant qu'il faisait remarquer ces détails à sa fille, un homme se montra sur le seuil et l'invita à visiter l'appartement, qui, dit-il, était très-beau, très-commode, et tout fraîchement décoré.

— Combien avez-vous de locataires? lui demanda le comte, qui le prenait pour le concierge de la maison.

— Je ne loue que le premier, et j'habite seul avec ma fille une partie du rez-de-chaussée. L'autre partie sert de magasin à un amateur d'antiquités, qui n'y met jamais les pieds. La maison est paisible entre toutes. Comme il n'y a pas de portier curieux et bavard, on est chez soi, dans le jardin comme dans l'appartement.

— Vous en êtes donc le propriétaire? dit Godefroy.

— Un pauvre petit propriétaire, que vous trouverez toujours prêt à vous servir à minuit comme à midi, qui vous montera le journal sans en déranger la bande, et qui ne cherchera pas à déchiffrer votre correspondance au travers de l'enveloppe.

— A merveille! répondit le comte en examinant mieux son interlocuteur.

Il eût été difficile de dire s'il avait moins de cinquante ans ou plus de soixante. Son dos n'était pas voûté par l'âge, mais parce que sa taille démesurément longue et mince s'affaissait sur elle-même; ses cheveux, d'une couleur incertaine, se collaient à son front déprimé; sa bouche énorme montrait en un continuel sourire des dents jaunes et pointues; ses yeux gris, profondément enfoncés dans leurs orbites, étaient recouverts de cils crochus tirant sur le roux; son nez, recourbé comme le bec d'un oiseau de proie, au lieu de séparer également ses joues blafardes, obliquait vers la droite.

Tout cela composait un ensemble peu flatteur, que sa toilette sordide ne relevait nullement. Il portait ce jour-là, comme en toutes saisons, une redingote râpée qui lui battait les mollets et dont la nuance flottait entre le marron et l'olive, un pantalon court qui laissait à découvert ses grands souliers à rubans de coton rougis par l'usage, et un gilet montant, dans lequel venaient se perdre les bouts d'une cravate de laine tricotée.

L'impression produite sur M. de Lessy par cette physionomie à la fois humble et rusée ne fut pas favorable au propriétaire; mais il ne s'y arrêta point. Béatrix avait plutôt regardé ses vêtements que son visage; elle les trouvait si pauvres, qu'elle aurait eu pitié de cet homme, si elle n'avait pas su que la maison lui appartenait; elle le plaignait quand même de n'avoir sans doute personne qui s'occupât de lui, et elle ne songeait point à le railler.

L'appartement plut au comte, quoiqu'il ne fût pas aussi fraîchement décoré qu'on le lui avait annoncé. Il était grand et bien distribué; mais eût-il été petit et incommode, que Godefroy l'eût pris pour ne pas contrarier Béatrix, que le jardinet avait charmée.

Un coup d'œil avait suffi au propriétaire pour voir qu'il avait affaire à des gens inhabiles à marchander; aussi ne craignit-il pas d'augmenter d'un tiers le prix du loyer; quand il vit avec quelle facilité ses conditions étaient acceptées, il regretta de ne pas s'être montré plus exigeant.

Le jardin était en mauvais état; cependant, au milieu des mauvaises herbes qui l'avaient envahi, des rosiers nains étalaient leurs branches couvertes de fleurs blanches, roses ou pourprées. Cette vue réjouit Béatrix. Ce qui contenta le plus son père, ce fut la certitude de n'être dérangé ni observé par personne, s'il lui prenait fantaisie d'y descendre. Les fenêtres de ce côté du rez-de-chaussée appartenaient sans doute au magasin d'antiquités; elles étaient garnies de volets qui ne devaient s'ouvrir que rarement; car d'épaisses toiles d'araignées en tapissaient les gonds et en réunissaient les battants.

— Quel dommage que ce jardin ne soit pas plus grand! dit Béatrix.

— Ne voudriez-vous pas en louer aussi la contre-partie? demanda Godefroy.

— Impossible, monsieur. Ce n'est pas pour moi que je tiens à le

garder. Si j'y récolte un peu d'oseille, quelques choux et de la salade, tout ça me revient plus cher qu'au marché; mais j'ai une fillette de dix ans, qui jetterait les hauts cris si je parlais de lui reprendre son jardin. Il faut bien qu'elle s'amuse un peu, cette petite. Et puis, si elle n'avait plus ce coin-là, elle voudrait sortir, aller au Luxembourg avec les autres enfants. Je serais forcé de l'y conduire; ça me prendrait du temps et ça m'occasionnerait de la dépense. On ne peut pas promener une enfant sans lui faire faire un peu de toilette; la petite y prendrait goût, et qui peut savoir où cela s'arrêterait?

— Vous êtes un homme prudent, dit le comte en souriant.

— Trop prudent, ajouta Béatrix : à dix ans, le goût de la toilette est sans conséquence; et pourvu qu'une enfant qui va jouer soit propre, cela suffit.

— Non, non, ça ne suffirait pas pour la mienne. Tel que vous me voyez, mademoiselle, je suis venu à Paris en portant tout mon bagage au bout d'un bâton. J'ai eu bien du mal, croyez-moi; et c'est à force de travail et d'économie que j'ai pu acheter la maison que voici. Ce n'est pas un palais; mais si vous l'aviez vue dans ce temps-là, vous n'en auriez pas voulu. Je l'ai en partie réparée de mes mains; c'est tout mon avoir; et encore n'est-elle pas entièrement payée. Il s'en faut que je sois mis comme un prince.... Eh bien ! tout ça n'empêche pas les gens du quartier de se figurer que je suis riche comme Crésus; et si la petite sortait sans être habillée à la dernière mode, on dirait : « Voyez-vous ce vieil avare de Claude Forgin ! » Je sais ce que je dis, allez; tout le monde me jetterait la pierre.

— Et tout le monde aurait tort, monsieur Forgin, dit le comte. Chacun doit s'occuper de ses affaires sans se mêler de celles des autres.

— C'est mon avis. Aussi je crois, monsieur, que nous vivrons longtemps l'un près de l'autre sans jamais nous gêner en quoi que

ce soit, et sans avoir le moindre reproche à nous adresser. Nous ferons un bail de trois, six ou neuf ans....

— A quoi bon? demanda M. de Lessy. Tant que nous nous conviendrons, nous resterons ensemble; et le jour où nous ne nous conviendrions plus, vous ne voudriez pas nous retenir.

— Assurément. Ce que j'en disais n'était que dans votre intérêt, monsieur. Vous devez savoir que le prix des loyers augmente de jour en jour, et une fois le bail fait, vous n'auriez plus rien à craindre. Cela ne vous plaît pas, monsieur, excusez-moi et n'en parlons plus. Je vais enlever l'écriteau. Donne-moi une chaise, Angélina.

Béatrix s'attendait à voir paraître une enfant laide et rechignée. Heureusement pour elle, Angélina ne ressemblait en rien à son père. Des cheveux blonds naturellement bouclés, des yeux bleus, limpides et caressants, des traits délicats, quelque chose de timide et de doux, en faisaient une petite merveille de grâce et de beauté. Sa robe d'indienne bleue, toute déteinte, n'avait pas une tache; et les bras légèrement hâlés qui sortaient de ses manches trop courtes, étaient d'une remarquable netteté.

Elle fit une gentille révérence aux étrangers, regarda Béatrix d'un air étonné. Se rapprochant de son père, elle lui demanda tout bas si cette belle demoiselle allait demeurer dans la maison; une joie naïve vint animer sa physionomie, dès qu'il lui eut répondu.

Le comte, qui l'examinait, sourit doucement à cet hommage rendu à sa chère Béatrix, et félicita son nouveau propriétaire d'avoir une si charmante enfant. La petite fille rougit, et, sans doute embarrassée de sa contenance, elle prit dans ses deux petites mains roses la grande main jaune et ridée de son père. Forgin abaissa sur elle ses yeux ternes, qui brillèrent aussitôt d'un humide éclat.

— C'est tout ce que j'aime, dit-il avec une expression qui le trans-

figura soudain, de telle sorte que Béatrix s'étonna de l'avoir trouvé si laid.

Elle le dit à son père, dès qu'ils furent assez loin pour n'être pas entendus.

— Cet homme ne me revient pas, répondit M. de Lessy. Quoique je sache bien qu'il ne faut pas juger les gens sur la mine, je crois que, sans le jardinet, je n'aurais pas loué chez lui. Il ne me déplaît plus autant depuis que je sais qu'il aime sa fille; mais je t'avoue que je le crois rapace et que j'ai cherché des griffes au bout de ses doigts.

— Il a bien le type d'un avare, et l'opinion des gens de son quartier n'a rien qui doive nous surprendre, dit Béatrix en riant. Mais peu nous importe ce qu'il soit, puisque notre intention n'est pas de le fréquenter.

— Ni lui ni personne. Cette vie solitaire sera peut-être bien triste pour toi, ma fille; mais puisque les circonstances nous l'imposent, tu sauras t'y résigner.

— Que dites-vous donc, mon père? Vivre auprès de vous, et pour vous seul, voilà ce que je souhaite depuis longtemps. Si j'étais encore un peu plus égoïste, si je ne pensais qu'à mon propre bonheur, je remercierais Dieu de vous avoir arraché par un coup terrible aux dangers que vous braviez chaque jour. Ces dangers, vous les regrettez, je le sais; mais je vous aimerai tant, mon bon père, je vous rendrai la vie si douce, et mes frères m'y aideront de telle sorte, que vous regarderez comme perdus les jours que vous aurez passés loin de vos enfants.

— Mais c'est pour toi surtout, chère fille, que je voulais arriver à une brillante position. J'aurais été si heureux de te conduire dans le monde, de t'y voir recherchée, fêtée, admirée....

— Vous ne m'y auriez pas vue aussi gaie, aussi contente de mon sort que je le serai avec vous dans notre jolie petite maison. Dans le

monde, j'aurais été timide et gauche; là, je serai moi-même; la joie de veiller à votre bien-être, de prévenir vos désirs, de ramener un sourire sur votre front, me paraîtra bien préférable au vain plaisir de recevoir des éloges qui souvent ne sont rien moins que sincères. Que je vous voie heureux, mon père, et il ne me restera rien à désirer.

— J'ai parlé de toi là-bas, ma Béatrix; mais je n'en ai pas encore dit assez de bien. Si mon vieil ami d'Arlon savait ce qu'il a perdu en refusant de suivre mon exemple, il ne s'en consolerait jamais.

— Qu'a-t-il donc perdu? demanda la jeune fille.

— Ton amitié, ma fille, répondit Godefroy en se mordant les lèvres. Il avait promis de venir passer auprès de nous son premier congé; mais c'est fini, nous ne le verrons pas.

— Pourquoi donc, papa? Ne peut-on différer d'opinions sans cesser de s'estimer et de s'aimer? Si M. d'Arlon vous a promis de venir, il viendra, c'est moi qui vous en réponds.

— Qu'il vienne s'il veut. Moi aussi je ferai ce que je voudrai, dit Godefroy, qui, n'ayant pu décider Georges à se retirer comme lui, se croyait délié de la parole qu'il lui avait donnée.

— Vous lui tendriez les bras, et vous lui diriez que rien entre vous n'a changé.

— Non, je ne le lui dirais pas.

— Même si je vous en priais bien?...

— Si tu m'en priais, je n'aurais rien à te refuser, dit Godefroy, en riant de voir Béatrix demander la réalisation d'un projet qu'elle ignorait complétement.

II.

Béatrix avait seize ans. Une sage et pieuse mère, trop tôt ravie à son amour, avait commencé son éducation et confié le soin de la finir à une digne religieuse qui l'avait elle-même élevée. La sainte femme n'avait rien négligé pour que le vœu de la mourante fût accompli, et elle avait eu la joie de voir l'orpheline profiter merveilleusement de ses leçons.

Belle, distinguée, spirituelle, douée de tout ce qu'il faut pour briller au premier rang, Mlle de Lessy ne se doutait nullement de sa supériorité ; aussi sa modestie donnait-elle un nouveau charme à ses rares qualités. On lui avait appris qu'une jeune fille doit s'oublier elle-même pour les autres ; que les satisfactions de la vanité ne peuvent être comparées à la paix, à la joie que goûte celle qui répand le bonheur autour d'elle, et qui sait rendre aimables les vertus dont la religion lui fait un devoir.

Le comte l'avait toujours chérie ; mais il ne sut tout ce qu'elle valait que quand il la vit à la tête de sa maison. Un ordre parfait, un

bien-être auquel il n'était plus habitué, s'y établirent avec elle. Chaque jour fit découvrir à l'heureux père quelque nouveau talent, quelque grâce, quelque charme encore inconnu.

Après six mois de séjour dans la maison que Béatrix avait ornée avec une simplicité de bon goût, et où tout avait été disposé en vue de lui plaire, Godefroy n'osait plus regretter sa carrière brisée, parce qu'il lui semblait que ce serait se montrer ingrat envers la Providence, qui lui avait donné dans l'amour d'une telle fille la plus douce des compensations. Ses deux fils, qui venaient passer en famille leurs jours de congé, avaient pour Béatrix la tendresse mêlée de respect qu'ils auraient eue pour leur mère, si Dieu la leur eût conservée.

Elle n'était leur aînée que de quelques années ; mais elle avait tant de raison, tant de sagesse, tant de bonté surtout, qu'ils oubliaient sa grande jeunesse et se laissaient volontiers diriger par elle. L'aimable mentor ne les fatiguait jamais de ses réprimandes ni de ses conseils ; un mot dit à propos valait mieux, à son avis, qu'un long sermon et convenait mieux à son caractère modeste et doux.

Les jours où la famille était au complet ne revenaient pas assez souvent pour Béatrix. Non-seulement elle aimait ses frères, mais elle remarquait aussi que M. de Lessy, heureux de voir ses trois enfants réunis autour de lui, n'avait pas de ces heures de rêverie qu'elle lui voyait encore quelquefois. Il écoutait les récits qu'ils faisaient à leur sœur, souriait à leurs espiègleries, s'intéressait à leurs progrès et ne trouvait pas le temps de rêver.

Béatrix, à qui rien n'échappait de ce qui pouvait être utile ou agréable à son père, lui proposa, comme une excellente mesure d'économie, de garder Ferdinand et Amédée, et de leur faire suivre comme externes les cours du collége. Le bon père y avait déjà pensé ; mais la crainte de donner un lourd surcroît de travail à Béatrix, qui n'avait à ses ordres qu'une servante, l'avait empêché de s'arrêter

longtemps à cette idée ; quand elle l'assura que la présence de ses frères serait pour elle une grande distraction, il céda sans se faire prier.

M. de Lessy avait fait d'excellentes études ; il résolut de servir de répétiteur à ses fils ; la nécessité de se remettre au travail, pour remplir convenablement cette tâche, lui fut très-salutaire. Béatrix avait aussi son élève ; mais, pour l'instruire, elle n'était pas obligée d'étudier ; car il eût été difficile d'en trouver une plus ignorante.

Le premier soin de Godefroy, après avoir loué chez M. Forgin, avait été de faire nettoyer le jardin et d'y faire planter les plus belles fleurs de la saison. Lui-même avait présidé à leur arrangement, pendant que la jeune fille s'occupait des achats à faire pour monter le ménage dont elle allait prendre la direction. Quand elle y arriva pour faire mettre en place les meubles qu'elle avait choisis, elle jeta, en ouvrant les fenêtres, un cri d'admiration. Les mauvaises herbes avaient disparu ; de mignonnes lobélies aux fleurs bleues bordaient les massifs de géraniums, de pétunias, d'asters, de phlox variés, autour desquels serpentaient d'étroites allées finement sablées, qui, malgré l'exiguité du terrain, demandaient quelques minutes à celui qui voulait les parcourir.

La tonnelle de houblon avait été respectée, et elle servait d'abri à M. de Lessy, qui avait voulu être témoin de la joyeuse surprise de sa fille. Dès qu'il se montra, elle courut l'embrasser, et elle fit, appuyée à son bras, le tour de ce charmant parterre.

Elle y revint pendant que son père congédiait les ouvriers, et elle s'arrêta devant chaque massif avec une joie naïve, sans oser toucher à la moindre de ses fleurs. Elle croyait être seule à les admirer ; mais, de l'autre côté de la palissade verdoyante, elle aperçut la petite Angélina, dont les yeux brillants et les mains jointes exprimaient le plaisir et l'admiration.

L'enfant avait écarté deux branches de chèvre-feuille, et sa tête blonde, entourée d'élégantes touffes de fleurs rouges et jaunes, ne pouvait être plus gracieusement encadrée. Elle regardait le jardinet sans voir Béatrix, presque agenouillée devant un magnifique pélargonium. A un mouvement que fit la jeune fille, elle voulut se retirer ; mais les longues boucles de ses cheveux s'étaient prises dans les vrilles de la plante grimpante, et elle ne pouvait les en détacher.

— Attendez un peu, mon enfant, je vais vous aider, dit Béatrix en s'approchant.



— Vous n'êtes donc pas fâchée de ce que je regarde vos belles fleurs ?

— Non, répondit doucement la jeune fille. Si vous en aviez, il me serait impossible de ne pas les regarder.

— Vous les aimez donc aussi ? dit Angélina. Je voudrais en avoir à vous montrer ; mais il n'y en a pas d'autres dans notre jardin que celles qui y poussent toutes seules.

— Pourquoi donc ?

— Papa dit que la place qu'on donne aux fleurs est perdue. Il aime mieux planter des choux, des poireaux et de la salade.

— Et cela vous fait de la peine ?

— Un peu ; mais papa sait mieux que moi ce qu'il faut faire. Puisque vous voulez bien que je regarde quelquefois les vôtres, je ne le tourmenterai plus pour m'en acheter.

— Vous êtes raisonnable, Angélina, c'est très-bien, dit Béatrix, qui, après avoir dégagé la boucle de cheveux avec une tendre précaution, mit un baiser sur le front de l'enfant.

Angélina devint rouge comme une cerise, et elle dit :

— C'est comme cela que maman m'embrassait.

— Il n'y a donc pas longtemps que vous ne l'avez plus, votre maman ? demanda Béatrix.

— J'étais toute petite quand elle est morte ; mais je m'en souviendrai toujours.

— C'est encore très-bien, chère mignonne : un enfant ne doit jamais oublier sa mère. Vous priez Dieu pour elle tous les jours, n'est-ce pas ?

L'enfant fixa sur Béatrix ses grands yeux étonnés.

— Comment fait-on pour prier Dieu ? demanda-t-elle.

— Ne le savez-vous pas, ma chérie ?

— Non, dit Angélina.

— Quel âge avez-vous donc ?

— J'aurai dix ans bientôt. Je sais lire et un peu écrire, mais je ne sais pas prier Dieu pour maman. Qu'est-ce donc que Dieu ?

— Dieu, c'est le maître de tout ce qui existe. Tout ce que nous voyons, le ciel, la terre, les arbres, les fleurs, c'est son ouvrage. Il est le maître de toutes choses ; c'est lui qui nous a mis au monde ; il nous en retirera quand il lui plaira. Si nous l'avons aimé, si nous lui avons obéi, il nous mettra avec lui dans le ciel.

— On m'a dit que maman est dans le ciel; mais j'ai beau y regarder quand il y a de la lune et des étoiles, je ne l'y vois jamais.

— Vous ne pourrez la voir tant que vous vivrez, chère enfant; mais si vous aimez Dieu, vous l'y retrouverez un jour.

— Vous l'aimez donc, vous?

— De tout mon cœur.

— Si vous l'aimez, je suis sûre qu'il est bon; et je l'aimerais comme vous, si je le connaissais. Mais je ne le connais pas et je ne lui ai jamais rien demandé.

— C'est impossible, reprit Béatrix. Ne vous mettez-vous donc pas à genoux, matin et soir, pour dire vos prières?

— Non; mais vous me rappelez une chose que j'avais tout à fait oubliée, répondit l'enfant, en passant ses petites mains sur son front devenu rêveur. Maman me faisait souvent mettre à genoux sur un tabouret placé devant elle, un beau tabouret à bouquets rouges, qui est encore près de mon lit; elle disait tout haut des paroles qu'elle me faisait répéter; et quand je me relevais, elle me serrait dans ses bras.

— Et ces paroles se sont entièrement effacées de votre mémoire?

— Oui, dit Angélina, après quelques efforts silencieux; je ne les sais plus du tout. Il y a si longtemps et j'étais si petite.

— Mais, moi, je les sais peut-être; voulez-vous que je vous les dise?

— Il me semble que si c'étaient celles-là, je les reconnaîtrais; mais pour que vous les sachiez, il faut donc que maman vous les ait apprises?

— J'avais une mère aussi; comme la vôtre, elle me faisait parler à Dieu, et voici ce que je répétais après elle : « Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié! Que votre règne arrive! Que votre volonté soit faite!... »

— C'est cela ! c'est cela ! s'écria l'enfant, qui d'abord était restée froide. Oui, maman disait : « Que votre volonté soit faite ! » Et quelquefois en le disant, elle pleurait.

— Eh bien ! Angélina, votre mère priait Dieu, et elle vous apprenait à le prier. Si elle vivait encore, vous le connaîtriez peut-être mieux que moi.

— Oh ! si elle vivait.... J'aime beaucoup papa ; il m'aime aussi et il est bon pour moi ; mais les enfants qui ont un papa et une maman sont bien heureux. Je n'ai pas encore vu la vôtre ; où donc est-elle ?

— Elle est au ciel, répondit Béatrix avec émotion.

— Elle est morte aussi, et je vois bien que je vous ai fait de la peine. C'est sans le vouloir, allez, car je vous aime beaucoup. Vous êtes si belle, vous parlez si doucement et vous dites si bien : « Mon enfant ! » qu'il me semble encore entendre maman. C'est ainsi qu'elle m'appelait.

— Moi aussi je vous aime déjà, mon enfant, reprit Béatrix. Puisque vous regrettez tant votre mère, je vous apprendrai, si vous le voulez, la prière que vous récitiez avec elle.

— Oh ! je le veux bien, répondit la petite fille toute joyeuse. Mais, ajouta-t-elle en redevenant pensive, pourquoi papa ne m'a-t-il pas empêchée de l'oublier ?

— Parce qu'il a cru que vous la saviez encore, et que sans doute il a des occupations qui ne lui laissent pas le temps d'y songer, répondit Béatrix avec embarras.

— Oui, il dit qu'il travaille beaucoup pour que je sois riche plus tard ; et quand je serai riche, vous ne savez pas ce que j'aurai ?

— De belles robes, d'abord....

— Non, non ; un beau jardin, grand comme celui du Luxembourg et tout plein de jolies fleurs comme le vôtre.

— Le mien est bien petit ; mais je m'en contente, dit Béatrix en riant. Si petit qu'il soit, puisque vous aimez tant les fleurs, il en aura bien quelques-unes pour vous.

— Il ne faudra pas les cueillir pour me les donner. Quand on les cueille, elles meurent bien vite ; j'aime mieux les regarder, puisque vous ne me le défendez pas.

La conversation n'était pas près de finir, quand M. de Lessy rappela Béatrix.

— A demain ! dit-elle en embrassant encore une fois la gentille enfant.

— A demain ! répéta Angélina, en la suivant des yeux tant qu'elle put l'apercevoir.

— Voilà déjà ma Béatrix qui m'oublie pour faire la causette avec sa voisine, dit gaîment le comte. Je vous regardais de la fenêtre, et j'avais vraiment du plaisir à vous voir.

— Vous en auriez encore eu davantage si vous aviez pu entendre cette chère petite. Elle est vraiment très-intéressante ; et si vous n'y voyez pas d'inconvénients, ce ne sera pas le dernier entretien que nous aurons ensemble.

Béatrix raconta alors à son père tout ce qui s'était dit entre elles.

— Je vois, reprit Godefroy, que je ne me suis pas trompé sur le compte de notre propriétaire. Il se préoccupe plus de la fortune de sa fille que de son éducation. C'est un tort très-commun au temps où nous vivons ; mais on irait loin pour trouver une ignorance aussi complète que celle de ta protégée, et une telle absence de principes religieux n'est pas de nature à m'inspirer beaucoup de confiance et de sympathie pour M. Forgin. Je ne suis pas fâché de savoir à quoi m'en tenir là-dessus ; et puisque tu as la bonne pensée d'instruire cette petite, ce n'est pas moi qui voudrais t'en détourner.

— Je vous remercie de cette permission, mon père ; mais je savais bien que vous ne me la refuseriez pas.

— Je crois qu'on est obligé de faire du bien autant qu'on le peut, et que plus on en fait, plus on travaille à son propre bonheur.

— Je le crois comme vous, papa. Il me semble que je serais coupable devant Dieu, si je n'essayais pas de le faire connaître et aimer de cette enfant, dont l'intelligence est si grande et le cœur si sensible.

— Tu lui rendras un éminent service. Qui sait si plus tard tu n'en seras pas largement payée? D'ailleurs, si raisonnable et si laborieuse que tu sois, tu auras quelquefois des heures d'ennui, et la joie de voir cette âme ingénue s'ouvrir à tes leçons sera pour toi une salutaire diversion.

Quand la jeune fille descendit au jardin le lendemain, Angélina l'y attendait.

— Vous voilà ! dit-elle, en frappant joyeusement ses mains l'une contre l'autre. J'avais peur de ne pas vous voir aujourd'hui.

— Pourquoi, puisque je vous avais promis de venir?

— Parce que je suis trop petite pour que vous aimiez à causer avec moi ; et quand on promet quelque chose à une enfant comme moi, les promesses n'engagent à rien.

— Vous voyez le contraire.

— Si vous n'étiez pas venue, cela m'aurait fait de la peine. J'ai pensé beaucoup à vous, et j'étais bien fâchée de ne pas vous avoir demandé votre nom. Voulez-vous me le dire?

— On m'appelle Béatrix.

— Et moi, Angélina. Mon nom n'est pas aussi joli que le vôtre. Je ne l'aime pas du tout. Maman m'appelait Lina. Si vous vouliez....

— Oui, ma petite Lina, je veux tout ce qui peut te faire plaisir.

— A présent je suis bien contente, car je vois que vous m'aimez.

— Comment ne t'aimerais-je pas, puisque tu penses à moi et que tu trouves le temps long en mon absence ?

— Je voulais vous dire qu'avant de me coucher, hier, j'ai voulu me mettre à genoux sur le tabouret à fleurs rouges. J'ai dit, comme maman : « Que votre volonté soit faite. » Et puis il m'a semblé qu'elle disait encore : « Donnez-nous notre pain. » Est-ce que je me suis trompée ?

— Non, mon enfant. Ta mère disait : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. »

— Quel bonheur ! quel bonheur ! Maman doit être contente de voir que je n'ai pas tout oublié.

— Oui, elle est contente de toi, ta mère ; et le bon Dieu aussi, puisque tu as la volonté d'apprendre à le prier. Mais il faut d'abord que tu saches ce que c'est que Dieu. N'en as-tu pas quelque idée, ma chère petite ?

— Je ne sais pas trop bien dire ce que je pense. Attendez un peu.... Dieu, ce doit être quelque chose de beau et de brillant comme le soleil.

— Tu ne pouvais mieux répondre, mon enfant. Dieu n'est pas seulement beau et brillant comme le soleil, Dieu est le maître du soleil. C'est lui qui l'a fait et qui l'a placé là-haut pour nous éclairer pendant le jour et pour réchauffer la terre, qui, sans le soleil, n'aurait ni verdure ni fleurs. C'est Dieu qui a fait la lune, que tu trouves si belle, et les étoiles, que ni toi ni personne ne peut compter. C'est Dieu qui t'a mise au monde, c'est lui qui te conserve la vie et qui te donne ton pain de chaque jour.

— Cela doit être vrai, puisque vous le dites ; cependant papa me répète souvent qu'il faut qu'il travaille pour me gagner du pain.

— Ton père ne ment pas. C'est Dieu lui-même qui nous oblige à travailler pour gagner ce qui nous est nécessaire ; mais l'homme

aurait beau se tuer de travail, tout lui manquerait, si ce grand Maître cessait un instant de le protéger. Sais-tu, Lina, ce qu'il faut pour faire du pain ?

— Il faut de la farine. Avant de demeurer ici, nous avions un boulanger pour voisin, et je l'ai vu deux ou trois fois faire sa pâte.

— Mais la farine, chère enfant, sais-tu de quoi on la tire ?

— Elle arrivait dans de grands sacs ; mais je n'ai jamais demandé d'où elle venait, ni avec quoi on la faisait.

— Je puis te l'apprendre. Pour faire de la farine, il faut du blé. As-tu déjà vu des épis ?

— Oui. On en met quelquefois sur les chapeaux ; c'est bien joli.

— Les épis sont encore plus beaux dans les champs que sur les chapeaux. A l'automne, les laboureurs, c'est-à-dire les gens qui cultivent la terre, jettent sur cette terre bien remuée des grains de blé qu'ils recouvrent soigneusement. L'humidité fait germer ces petits grains ; il en sort une herbe qui reste verte tout l'hiver, et qui grandit au printemps. Du milieu des feuilles allongées de cette herbe, il sort une tige creuse, qui se termine par un épi. L'épi, après avoir fleuri, se remplit de grains de blé, que le soleil mûrit peu à peu en leur donnant une couleur dorée. On coupe les tiges, on bat les épis pour en faire tomber le grain, et on le porte au moulin, où il est écrasé par de lourdes meules. On le passe à travers des tamis pour en séparer l'écorce d'une fine poudre blanche qu'elle renfermait. Cette poudre blanche, c'est de la farine.

— Il faut faire tout cela avant de pouvoir fabriquer du pain ? Je ne m'en serais pas doutée.

— Tu n'es pas seule à l'ignorer. Il y a dans les villes une foule de gens qui arrivent à la vieillesse et qui ne pourraient dire d'où vient le pain qui les nourrit.

— Mais vous dites que c'est Dieu qui le donne, et vous ne m'avez pas encore parlé de ce qu'il fait pour cela.

— Patience, chère enfant ! C'est le laboureur qui sème le blé ; mais tu as sans doute déjà semé plus d'une graine qui n'a pas poussé.

— Au printemps, j'ai semé beaucoup de réséda et je n'en ai pas un seul pied.

— Tu désirais cependant en avoir?

— Cela sent si bon !

— Pourquoi donc ne l'as-tu pas fait lever et grandir?

— Je venais voir tous les jours s'il sortait de terre, mais je ne savais pas ce qu'il fallait faire pour l'y aider.

— Eh bien ! Lina, le laboureur ne peut pas non plus faire pousser son blé ; il ne peut pas le faire fleurir ni mûrir. Le plus puissant roi du monde, l'homme le plus riche ou le plus savant ne peuvent pas donner à un champ de blé la pluie et le soleil dont il a besoin. Il y a à Paris des gens très-habiles dans toutes sortes de travaux. Crois-tu qu'entre eux tous ils puissent fabriquer une rose ou un brin de réséda ?

— On fabrique des fleurs artificielles qui sont très-belles ; mais de vraies fleurs, des fleurs vivantes, je ne crois pas que personne en puisse faire.

— Tu as raison. Mais la lune et les étoiles que tu regardes souvent le soir, et le soleil qui nous éclaire et nous réjouit, penses-tu que quelqu'un les ait pu faire?

— Je ne le pense pas ; mais quand quelqu'un les aurait faits, qui donc aurait pu les porter là-haut et les y attacher?

— N'y sont-ils pas allés tout seuls ?

— Si vous me le dites, il faudra bien que je le croie ; mais il me semble que c'est impossible. Rien ne se fait tout seul : je le sais bien,

moi qui oublie souvent l'heure au jardin. Quand papa rentre, il voit que mon ouvrage est en retard, et il n'est pas toujours content.

— Si la besogne se faisait toute seule, ce serait bien agréable pour les paresseux ; mais cela n'a jamais été et ne sera jamais. Tu avais hier un tablier un peu froissé, et celui que tu portes aujourd'hui est très-propre.

— Je l'ai moi-même savonné et repassé ce matin.

— C'est d'une bonne petite ménagère ; mais si tu l'avais laissé dans un coin, peut-être se serait-il nettoyé sans qu'on eût besoin d'y toucher. Il doit aussi s'être trouvé cousu sans que tu y aies touché.

— Vous voulez vous moquer de moi ?

— Non, chère enfant ; je veux seulement te faire comprendre que si ton tablier ne s'est pas cousu et ne peut se blanchir lui-même, ce serait une folie de supposer que le soleil, la lune, les étoiles, se sont formés tout seuls, et tout seuls transportés et attachés là-haut, comme tu le disais tout à l'heure. C'est une main plus puissante que celle des hommes qui les a faits et qui leur a tracé la route qu'ils doivent suivre dans les espaces infinis. Cette main, ma chérie, c'est celle de Dieu.

— Je commence à comprendre. Tout ce que les hommes n'ont pas pu faire, c'est Dieu qui l'a fait.

— C'est Dieu qui a créé tout ce qui existe, le ciel, la terre, les mers, les plantes, les animaux, et nous-mêmes. C'est lui qui conserve ce qu'il a créé ; et quand il trouvera que nous avons assez vécu, personne ne pourra prolonger d'une minute notre existence. Il est le maître de toutes choses ; il n'arrive que ce qu'il veut ; et quand il nous envoie des peines, nous n'avons pas le droit de murmurer contre lui. Ta mère, se voyant malade, avait sans doute beaucoup de chagrin en pensant qu'elle te quitterait bientôt, et c'est pour cela qu'elle disait plusieurs fois de suite dans sa prière : « Que votre volonté soit

faite ! » Ta mère était une pieuse femme ; elle prie encore pour toi dans le ciel, et certainement Dieu te bénira.

— Puisqu'il n'arrive que ce que Dieu veut, c'est donc lui qui vous a amenée dans notre maison et qui fait que vous venez causer avec une petite fille comme moi, vous qui êtes une grande et savante demoiselle ?

— Oui, il veut que tu apprennes à le connaître et à l'aimer, et je le remercie de m'avoir choisie pour te rendre ce service.

— Moi aussi, je l'en remercie. Je vois qu'on a raison de l'appeler le bon Dieu. Mais vous ne m'avez pas encore dit où il est.

— Il est partout. Il nous voit, quoique nous ne le voyions pas ; il nous entend, il lit dans notre cœur et dans nos pensées comme dans un livre ouvert, et il nous est impossible de lui cacher quoi que ce soit. L'enfant qui croit échapper à tout châtiment quand ni son père ni sa mère ne sont témoins de ses fautes, se trompe fort ; Dieu les voit, et il le punira.

— Il faut donc tâcher de ne jamais rien faire de mal ? dit Angélina.

— Oui, mon enfant. Il faut, quand on veut être heureux en ce monde et en l'autre, éviter le mal et faire le bien.

— De quel autre monde parlez-vous ?

— De celui qui s'ouvre pour nous à l'heure de notre mort. Nous ne mourons pas tout entiers ; tout n'est pas fini pour nous quand on nous porte au cimetière, couchés dans notre cercueil. Notre corps est mort ; mais notre âme vit pour recevoir la récompense ou la punition que nous avons méritée pendant que nous étions sur la terre. Mais tout cela est bien sérieux pour toi, ma petite Lina, et je crains de t'ennuyer.

— Est-ce qu'on peut s'ennuyer en vous écoutant ? Jamais personne ne m'a parlé comme vous me parlez. Papa m'aime beaucoup, mais

il est presque toujours dehors ; quand il rentre, il se met à écrire, à faire des comptes qui n'en finissent pas, et moi je suis là sans bouger et sans dire un mot, de peur de le déranger. Cela n'est guère amusant, surtout l'hiver. En été, j'ai mon jardin pour me distraire ; mais il ne m'a jamais plu comme il me plaît depuis que je vous y vois. Pourtant, je ne voudrais pas vous empêcher de vous y promener seule aussi souvent que cela vous conviendra. Je sais bien que vous ne pouvez pas avoir de plaisir à causer avec une petite ignorante comme moi. Ce que vous en faites, c'est par pure bonté, et je serais bien fâchée de vous y forcer, en me montrant aussitôt que vous descendez. Quand vous voudrez que je vienne près de la palissade, vous m'appellerez, n'est-ce pas ? Quand vous serez fatiguée de votre petite voisine, vous lui direz de s'en aller. Est-ce convenu, mademoiselle Béatrix ?

— Tu ne m'ennuies pas du tout, Lina ; et tu te trompes en supposant que je n'aie pas de plaisir à causer avec toi. Si tu ignores bien des choses qu'on sait ordinairement à ton âge, ce n'est pas ta faute ; et tu as un si grand désir de les apprendre, tu montres tant d'intelligence, que nos petites causeries me seront aussi agréables qu'à toi.

— Il faut que vous soyez bien bonne pour penser ce que vous dites ; et je suis sûre que vous le pensez, puisque vous le dites. Mais vous pourriez quelquefois n'être pas seule dans le jardin, ou y venir avec un livre, comme la dame qui demeurait ici avant vous. J'aime mieux que vous m'appeliez que de venir vous déranger.

— Soit, je t'appellerai, mon enfant. Je t'avoue que je suis bien aise de te voir si délicatement polie. Avec le temps, nous deviendrons bien bonnes amies. Si je puis t'apprendre ce que tu as besoin de savoir, la plus heureuse de nous deux, ce sera moi.

— Je vous crois. Quand, par hasard, papa me permet de faire une petite aumône, je suis plus contente que le pauvre qui la reçoit.

— Je lisais l'autre jour, dans je ne sais plus quel ouvrage, deux

phrases que tu me remets en mémoire : « Recevoir est un bonheur de la terre ; donner est un bonheur du ciel. Les hommes reçoivent, Dieu donne. » Tu n'es pas aussi savante que celui qui a écrit cela ; mais tu penses absolument comme lui.

— Il y a deux jours, je ne savais pas que c'est Dieu qui nous donne tout ce que nous avons. Je ne l'aurais peut-être jamais su, si vous ne me l'aviez pas appris.

— Maintenant que tu le sais, tu remercieras ce Dieu si bon, et tu le prieras de bénir tous ceux que tu aimes.

— J'aime papa et vous, qui me rappelez maman. J'aime aussi M. de Lessy, parce que vous lui ressemblez, et puis parce que c'est votre père.

— Eh bien ! ma bonne petite, il faudra prier pour lui et pour moi. J'ai aussi deux frères que j'aime de tout mon cœur.

— Vous oubliez que je ne sais pas encore prier. Comment m'y prendrai-je pour en venir à bout ?

— C'est bien facile, chère enfant. On parle à Dieu comme on parlerait au meilleur de tous les pères, à un père dont on serait sûr d'être toujours écouté.

— Si je lui disais : « Mon Dieu, bénissez papa, ma bonne amie Béatrix, son père et ses frères, » est-ce que ce serait bien ?

— Ce serait très-bien.

— Je me mettrai à genoux sur le tabouret brodé, je joindrai les mains comme maman me les faisait joindre, et je dirai cela. Vous croyez que Dieu m'entendra ?

— Sois-en sûre ; il t'entendra et il t'exaucera ; car il est la bonté même. Personne au monde n'est aussi bon que Dieu, et jamais personne ne t'aimera comme il t'aime. Demande-lui aussi de te faire la grâce de le connaître et de le servir.

— De le connaître et de le servir, dit deux fois la gentille enfant. Je crois que je m'en souviendrai.

— Quand tu ne répéterais pas tout à fait les mêmes paroles, il saura ce que tu veux dire, puisqu'il lit dans le fond de nos cœurs. Mais demain je t'apporterai la belle prière que ta mère t'apprenait à réciter. Je la copierai pour toi, et tu l'étudieras.

— Je la saurai bientôt, puis je mettrai votre copie dans un livre d'images que papa m'a donné pour mes étrennes, et je la garderai toujours.

— Tu fais bien de m'en prévenir, dit Béatrix en riant. Je l'écrirai de mon mieux, puisque tu veux qu'elle te reste pour souvenir.

— Je n'en aurai pas besoin pour me souvenir de vous, reprit Angélina ; mais chaque fois que j'ouvrirai mon livre, je dirai : Voilà le premier don de ma bonne amie Béatrix. Quand vous ne demeurerez plus chez nous, quand je ne vous verrai plus, je baiserai votre écriture, et il me semblera que c'est vous que j'embrasse.

Il eût fallu avoir le cœur bien sec pour ne pas aimer une si charmante enfant. Chaque jour elle devint plus chère à Béatrix. Ce ne fut plus par pitié pour l'abandon dans lequel on l'avait laissée grandir, ce ne fut même plus pour remplir un devoir que la jeune fille continua de l'instruire ; car les instants qu'elle passait auprès de sa petite amie étaient pleins de douces émotions.

Elle ne voyait pas avec plus d'intérêt l'apparition d'une fleur longtemps désirée, elle n'en suivait pas avec plus de joie l'épanouissement, qu'elle n'épiait les éclairs de cette vive intelligence et les mouvements de ce cœur tout neuf, dans lequel se gravaient, sous sa maternelle influence, les plus sages principes et les plus nobles sentiments.

Il nous faudrait tout un volume pour rendre compte de ces douces leçons données avec bonheur et reçues avec une touchante reconnais-

sance. Elles duraient à peine depuis quelques semaines, que, si Béatrix eût été forcée d'y renoncer, elle eût perdu sa plus chère distraction.

Presque toujours elle rendait compte à son père du sujet de ces entretiens. M. de Lessy, heureux de la voir s'occuper si sérieusement de sa protégée, plus heureux encore de penser que les vertus de cette jeune âme seraient l'ouvrage de sa Béatrix, l'écoutait avec un véritable intérêt.

Bientôt il vit l'aimable institutrice et sa gentille élève se promener ensemble autour des massifs en fleurs ou s'asseoir à l'ombre pour causer plus longuement, et plus d'une fois, en les contemplant toutes deux, le vaillant officier, qui tant de fois avait bravé la mort sans trembler, sentait ses yeux se remplir de larmes.

Cette année-là, l'été sembla vouloir se prolonger bien au delà de ses limites ordinaires. A la fin d'octobre, le parterre était encore dans toute sa splendeur, et les deux amies ne s'étaient encore vues qu'au jardin. Lina n'était jamais montée chez M. de Lessy, et jamais elle n'avait engagé Béatrix à entrer chez son père. Il y avait en elle un sentiment inné des convenances ; quoique Béatrix fût pour elle d'une bonté parfaite, quoique le comte lui adressât, chaque fois qu'il la rencontrait, quelque parole d'amitié, elle comprenait, sans pouvoir s'en expliquer la raison, qu'il y avait entre cette famille et la sienne une distance qu'elle ne devait point chercher à franchir.

Les pluies commencèrent avec le mois de novembre, et elles furent si abondantes, que le jardinet, situé en contre-bas de la rue, prit l'apparence d'un petit lac. Il fallut dire adieu à la promenade, aux longues causeries sous la tonnelle, et même aux entrevues à travers la palissade.

Angélina en conçut un vif chagrin. Béatrix ne s'en attristant guère moins, M. de Lessy amena lui-même auprès d'elle la petite fille,

qu'il avait vue toute songeuse à la fenêtre. Claude Forgin la regarda monter l'escalier en donnant la main au comte.

— Où elle va entrer, j'entrerai, pensa-t-il. Ces gens-là sont hauts comme le temps ; ils vous saluent poliment, trop poliment même ; mais on ne peut pas faire avec eux le plus petit bout de conversation. Pourtant, ils ont beau faire les fiers, on voit bien qu'ils ne sont pas millionnaires ; et s'ils mettaient leur fortune en balance avec la mienne, ce ne serait pas la leur qui l'emporterait.

Et comme il n'y avait pas à ses yeux de qualité égale à celle d'être riche, il regardait en souriant son costume sordide, et il se frottait les mains en murmurant :

— Dès demain, si je le voulais, je serais mieux vêtu que ce comte de Lessy et je donnerais à Lina des toilettes plus brillantes que celles de sa fille ; mais je ne le veux pas. J'aime mieux les pièces d'or que les beaux habits. L'or est roi, quoi qu'on en dise ; et qui sait si, un jour ou l'autre, ces gens-là n'auront pas besoin de moi ?

Il n'y avait eu jusqu'alors entre ces gens-là et Claude Forgin que de rares saluts échangés. Godefroy était l'homme le plus simple, le plus affable qu'on pût voir, ce qui d'ailleurs distingue des parvenus les vrais nobles et les vrais riches ; mais il n'avait aucune sympathie pour son propriétaire ; plus il le voyait, plus cette physionomie rapace et ces manières humbles et cauteleuses lui déplaisaient.

Forgin avait déjà congédié plusieurs locataires qui avaient eu le tort de s'occuper de ses affaires ; il n'avait rien de semblable à reprocher à M. de Lessy ; mais il s'irritait de ne pas se trouver avec lui sur un pied d'égalité et de voir constamment ses avances méconnues.

Il s'était bien aperçu, dès le premier jour, que ses locataires voulaient vivre chez eux, et il en avait eu la preuve par la suite dans la manière dont ses offres de service avaient été éludées ; toutefois,

comme il savait qu'à force de persistance, on vient à bout de bien des choses, il espérait encore que sa fille lui ouvrirait les portes de cet intérieur dans lequel il brûlait de pénétrer.

D'où lui venait ce désir? Sentait-il le besoin de se réhabiliter à ses propres yeux et à ceux des autres par cette honorable liaison? Voulait-il, se trouvant assez riche, emprunter peu à peu à ses voisins la distinction qu'il admirait en eux, ou bien avait-il quelque intention moins avouable que celle-là? M. de Lessy l'ignorait complétement et se souciait peu de le savoir, bien décidé qu'il était à n'admettre personne dans son intimité, et M. Forgin moins que tout autre.

Angélina s'était empressée de raconter à son père tout ce que la belle demoiselle lui avait dit la première fois qu'elles s'étaient rencontrées; elle en avait fait autant le lendemain et les jours suivants, en lui demandant pourquoi il avait pris si peu de soin de l'instruire de toutes ces choses.

— Tu étais encore trop enfant pour les comprendre, répondit-il, et moi j'étais si occupé, que je croyais pouvoir attendre pour commencer là-dessus ton éducation. Tu le diras à M[lle] de Lessy; car je ne voudrais pas qu'elle eût mauvaise opinion de moi.

— Ne crains rien, reprit l'enfant, elle m'a dit elle-même que les mamans s'entendaient à donner ces leçons-là beaucoup mieux que les papas. Et je crois bien que tu ne saurais pas me parler comme elle du bon Dieu et de tout ce qu'il a fait.

— Ecoute-la bien; et si elle veut t'enseigner autre chose que la religion, garde-toi de refuser. Tu sais ce que j'ai pu t'apprendre; car je ne suis pas un savant, moi.... J'ai trop travaillé toute ma vie pour trouver le temps d'étudier; comme je travaille encore tous les jours, il faut que tu gardes la maison au lieu d'aller à l'école.

— Mon amie Béatrix m'apprendra tout ce que je voudrai.

— Eh bien! profite de sa bonne volonté, afin que si plus tard j'ai

quelque fortune à te taisser, tu ne fasses pas sotte figure dans le monde où tu vivras.

Claude Forgin aimait Angélina, mais il aimait encore plus l'argent. Quand il se disait que c'était pour elle qu'il voulait en amasser, il cherchait à se tromper lui-même ; car il ne pensait jamais sans frayeur qu'un jour il laisserait à sa fille tout ce qu'il possédait ; et cette idée, si consolante pour un bon père, n'ôtait rien à l'amertume de ses regrets.

Angélina ne s'en doutait pas. Elle croyait tout ce qu'il lui disait, et souvent elle le priait de ne pas se donner tant de mal pour elle.

— Si tu te fatigues trop, lui disait-elle, tu tomberas malade, tu mourras peut-être ; et que deviendra sans toi ta petite Lina ? Ne vaut-il pas mieux pour elle être pauvre que de rester toute seule au monde ?

Elle aimait tendrement son père : pour elle il était beau ; elle n'avait pas honte de ses vêtements sordides, elle les contemplait avec reconnaissance, parce qu'elle s'imaginait qu'en les portant, il lui faisait un sacrifice. Elle ne se rappelait pas avoir jamais vu personne entrer dans ce que Forgin nommait le magasin d'antiquités ; elle savait que son père en avait les clefs ; mais elle était si peu curieuse, qu'elle ne l'avait jamais prié de le lui ouvrir.

Quelques mois avant l'arrivée de M. de Lessy dans la maison, elle s'était éveillée au milieu de la nuit, et, voyant un filet de lumière encadrer la porte du prétendu magasin, elle avait appelé son père, à voix basse d'abord, puis un peu plus haut. Ne recevant point de réponse, elle s'était levée, avait marché pieds nus vers cette porte, et l'avait trouvée entr'ouverte. Plus surprise qu'effrayée, elle était entrée sans bruit, et, à la clarté d'une chandelle posée sur une table, elle avait vu une grande pièce encombrée de meubles, d'armes, de tableaux, qui ressemblait vraiment à un cabinet d'anti-

quités. Mais ce qui l'avait plus occupée que tout le reste, c'était, près de la table, un trou béant au fond duquel brûlait une lampe Carcel, munie de son abat-jour. Eblouie d'abord, la petite fille reconnut bientôt son père, occupé à faire miroiter sous ces rayons splendides un objet brillant dont elle ne distingua pas la forme.

— Papa, dit-elle, que fais-tu donc là, pendant que je t'appelle et que je te cherche?

— Pourquoi me cherches-tu? demanda-t-il d'une voix sévère, en éteignant vivement la lampe. Pourquoi es-tu entrée ici? Va-t'en bien vite, enfant curieuse et méchante.

— Ne te fâche pas, petit père; je ne suis ni curieuse ni méchante. Je t'ai appelé, tu ne m'as pas répondu; et comme j'ai vu de la lumière ici, j'y suis venue.

— Moi, reprit Forgin, retrouvant toute sa présence d'esprit, j'ai cru entendre du bruit dans cette chambre; j'ai pensé que peut-être quelqu'un s'y était introduit; et comme toutes ces marchandises-là sont sous ma garde, j'ai voulu savoir si je me trompais.

— Et tu es descendu dans la cave pour voir si les voleurs s'y étaient cachés?

— Justement. Mais le voleur était un gros chat qui s'est sauvé par le soupirail.

L'enfant rit de tout son cœur, puis elle redevint tout à coup sérieuse.

— C'était un chat, tant mieux, dit-elle; mais s'il y avait eu des voleurs, tu courais risque d'être tué. Il faudra renvoyer les clefs à ce monsieur, pour qu'il fasse garder son magasin comme il l'entendra.

— C'est une bonne idée, répondit Forgin. Dès demain il les aura.

Mais il ne faut parler à personne de ma frayeur de cette nuit; on se moquerait de moi, et peut-être chercherait-on à m'effrayer encore.

— Tu as raison, papa : je ne dirai rien, je te le promets.

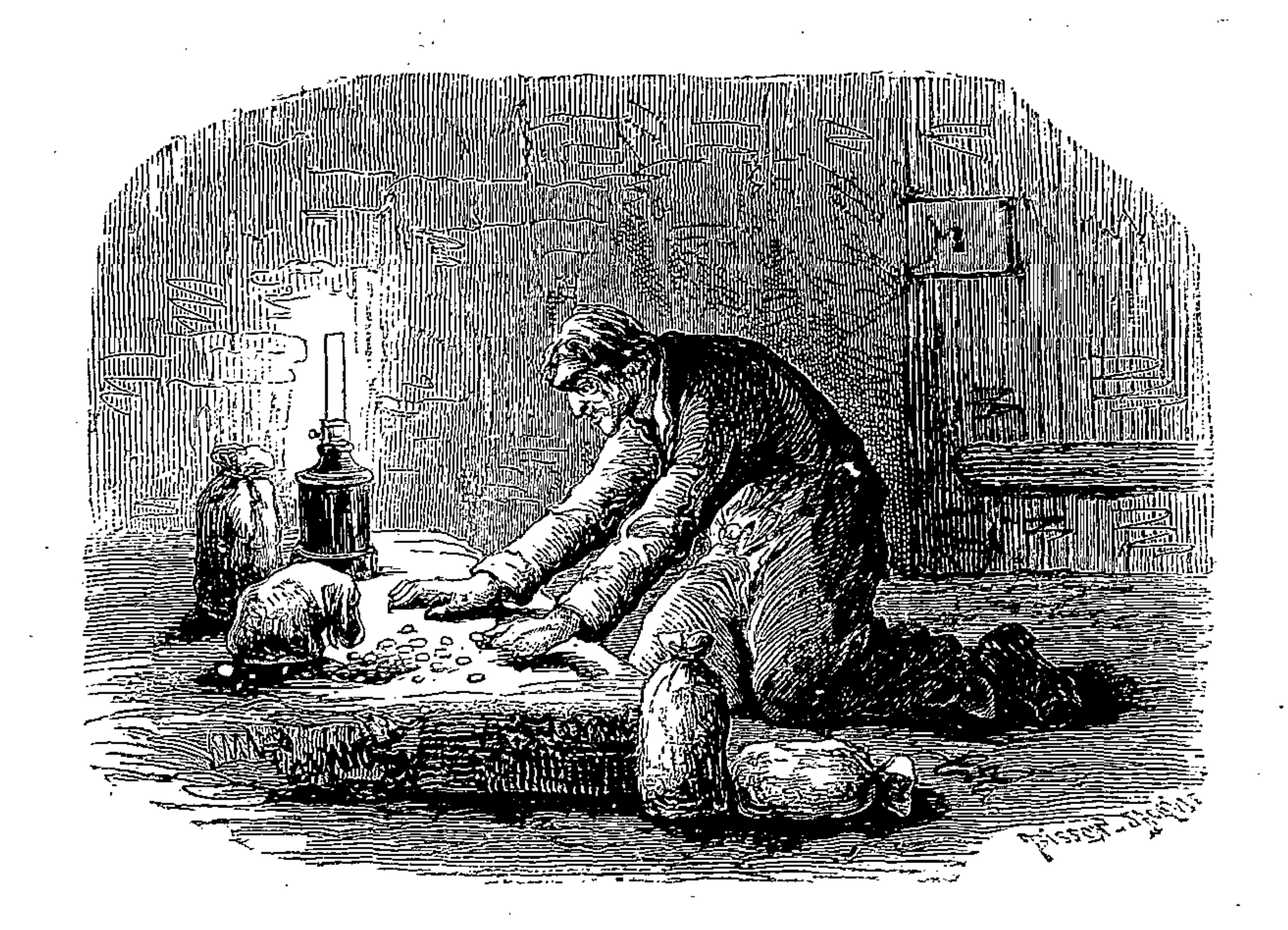
La petite fille tint parole. Son père cacha si bien les clefs, qu'elle ne douta pas qu'il ne les eût renvoyées ; et quand il lui prit fantaisie d'aller la nuit visiter son caveau, il eut soin de fermer la porte du magasin et d'éteindre la chandelle, double précaution qu'il prenait toujours et qu'il avait négligée cette fois par une inexplicable distraction.

Quoique nous n'ayons pas accompagné Lina dans sa promenade nocturne, nous pouvons dire à nos lecteurs que Forgin exerçait entre autres professions celle de prêteur sur gages, et que le magasin qu'il disait loué à un amateur d'antiquités était encombré d'une foule d'objets qui lui appartenaient, faute d'avoir été dégagés à temps par leurs anciens possesseurs. Presque tous avaient une certaine valeur, et devaient rapporter de beaux bénéfices à celui qui pouvait attendre l'occasion de s'en défaire avantageusement.

Dans le caveau où Lina avait surpris son père, il y avait, sous des bouteilles vides, un baril à couvercle mobile, enterré jusqu'au dernier cercle et contenant des pièces d'or et d'argent, soigneusement séparées et bien souvent comptées ; puis un petit coffret dans lequel étincelaient des pierres précieuses, quand Forgin se donnait le plaisir de les examiner à la somptueuse clarté d'une lampe de luxe.

Il l'avait achetée presque pour rien, cette lampe ; mais elle consommait beaucoup d'huile, et l'avare ne se permettait que rarement de l'allumer, parce qu'il savait combien il lui était difficile de s'arracher ensuite à la délicieuse contemplation de son trésor. Il pouvait bien manier l'or et l'argent à la lueur d'une maigre chandelle ; mais

c'eût été enlever aux bijoux la moitié de leur beauté. Forgin aimait mieux les admirer moins souvent que de ne pas les voir resplendir de tous leurs feux.



Cette illumination solitaire était sa fête, sa joie, son bonheur. S'il eût été obligé de renoncer à sa fille ou à son trésor, nous ne savons lequel des deux il eût sacrifié.

III.

Pendant les longues soirées d'hiver, Angélina eut sa place marquée au foyer de la petite salle à manger où se tenaient le comte et Béatrix. On l'attendait avec impatience, et jamais on ne la voyait partir sans regret. Il y avait en elle je ne sais quel charme qui lui gagnait les cœurs ; M. de Lessy, l'étourdi Ferdinand et le studieux Amédée la chérissaient également. Nous ne parlons pas de Béatrix, qui la première avait subi le pouvoir de la gracieuse petite fée : elle était heureuse de voir partager par tous les siens l'affection qu'elle lui avait vouée, et elle se sentait fière d'avoir deviné ce qu'on pouvait faire de cette enfant ignorante et abandonnée.

Elle continuait son œuvre avec une persévérance que de merveilleux progrès rendaient facile. Quoiqu'elle tînt à ce que Lina pût faire bientôt sa première communion, l'étude du catéchisme et de l'évangile ne suffisait pas à remplir tous les instants de son élève. Le français, l'histoire, la géographie avaient leur tour ; et comme tout le monde voulait mettre la main à cette éducation si rapidement

menée, Ferdinand initiait la petite fille aux difficultés du calcul et Amédée lui donnait, en même temps qu'à Béatrix, des leçons de botanique.

Les deux frères avaient à peine entrevu Lina avant le jour où leur père l'avait amenée chez lui. Le jardin, trop étroit pour qu'ils y pussent prendre leurs ébats, était la propriété de Béatrix ; ils se contentaient d'y descendre un instant pour admirer ses fleurs ; mais, les jours de congé étant rares, ils avaient autre chose à faire que de s'y enfermer. Disons toutefois que si Amédée eût été seul, son plus grand plaisir eût été de rester auprès de sa sœur, de lui faire quelque intéressante lecture, et d'en commenter ensuite avec elle les plus beaux passages.

Studieux par goût autant que par devoir, Amédée ne ressemblait à son frère que par le visage et par le cœur. Tous deux avaient les yeux noirs, les traits énergiques et les cheveux bruns de leur père, tandis que Béatrix, avec ses yeux bleus, ses boucles blondes et son doux sourire, était le vivant portrait de leur mère.

Ferdinand, plus grand et plus fort qu'Amédée, était aussi plus vif et plus bruyant. Il avait un impérieux besoin d'air et de mouvement, activé encore par le désir de tout voir et de tout connaître. Il aimait moins l'étude que son frère ; mais il avait l'intelligence si prompte et la mémoire si fidèle, que, sans travailler beaucoup, il occupait une des premières places de sa classe.

La plus sincère amitié unissait les deux frères : on les voyait partout ensemble et toujours d'accord, quoique leurs goûts fussent différents. Ferdinand ne faisait jamais le sacrifice des siens, et ne se doutait même pas qu'Amédée eût le moindre mérite à quitter pour le suivre ses paisibles distractions, tant il avait été habitué à ce que ce bon frère n'eût jamais d'autre désir que de lui être agréable.

Ce n'était pas par respect pour son droit d'aînesse, mais par amitié,

qu'Amédée lui obéissait. M. de Lessy était de son siècle ; il faisait régner entre ses enfants une parfaite égalité, quoique, dans le fond de son cœur, il eût une certaine prédilection pour Ferdinand, dans lequel il croyait retrouver sa trempe vigoureuse et sa fière valeur. Les hommes robustes et pleins de feu, les hommes d'action, les militaires surtout, ont généralement pour ceux qui ne peuvent lutter avec eux de force et d'audace, pour ceux qui s'adonnent à de longues et patientes études, une sorte de compassion, dans laquelle il entre, malgré eux, un peu de dédain, parce qu'ils ignorent presque tous ce qu'il faut de courage et de persévérance pour devenir un artiste ou un savant.

Béatrix était une femme par la raison et le dévouement. Ses frères, séparés d'elle pendant quelques années, ne se demandèrent point quel âge elle avait, lorsqu'ils la retrouvèrent si bonne, si indulgente, si préoccupée de leur bonheur. Quand elle obtint de M. de Lessy qu'ils finissent leurs études sans être bannis de la maison paternelle, ils lui vouèrent une reconnaissance presque filiale.

Ils n'avaient pas appris sans peine la résolution prise par le comte de renoncer à une carrière dans laquelle il ne pouvait manquer de trouver à la fois ce que les plus ambitieux recherchent : les honneurs et la fortune ; mais ils étaient trop jeunes pour que ce chagrin durât longtemps, et les joies de la vie de famille achevèrent promptement de le leur faire oublier.

L'appartement n'était pas somptueux, mais propre, commode, bien distribué et rendu confortable par les soins de Béatrix. C'était un palais si on le comparait au collége ; et l'on y jouissait, lorsqu'on avait suffisamment travaillé, d'une liberté bien chère aux écoliers. Ferdinand l'appréciait encore plus que son frère ; il était donc enchanté de son nouveau genre de vie, et tout lui plaisait dans cette maison, même la laide figure, la longue taille et les grotesques

façons du père Forgin, qui fournissaient à son humeur railleuse un continuel aliment. Quand il sut que Béatrix avait fait son élève et sa compagne de la fille de cet homme, il fut tenté de se moquer de sa sœur comme de son propriétaire. Peu s'en fallut que le sérieux Amédée ne l'imitât. Mais dès que Lina, tremblante comme un oiseau pris au piége et cependant charmante dans sa frayeur, fit son entrée chez M. de Lessy, elle trouva grâce devant les deux frères, et d'un commun accord ils s'efforcèrent de la rassurer.

Au bout de quelques jours, ils admirèrent sa rare facilité, sa grâce ingénue, les naïves saillies de son esprit qui s'ignorait, et bientôt elle devint pour Ferdinand comme pour Amédée une aimable petite sœur, qu'on devait prendre plaisir à gâter. Ils s'occupaient de ses progrès, l'encourageaient au travail par leurs éloges, et ne s'apercevaient pas que, pour la voir chaque soir un peu plus tôt, ils devenaient eux-mêmes plus studieux.

Le dîner terminé, ils allaient s'enfermer dans la bibliothèque du comte, devenue leur salle d'études ; quand leurs devoirs étaient terminés, ils revenaient achever leur soirée en famille. M. de Lessy, très-satisfait de leurs progrès, se trouvait si heureux au milieu de ses enfants, qu'il commençait à oublier les rêves d'ambition auxquels il s'était fait un devoir de renoncer.

Si Forgin avait pu se glisser, à la suite de sa fille, dans l'intimité du comte, il eût été enchanté de ses locataires ; mais il n'avait pas encore réussi à faire un pas vers ce but ardemment désiré, et le dépit qu'il en éprouvait grandissait tous les jours. Peu à peu ce dépit se transforma en une haine sourde, que la reconnaissance qu'il leur devait fut impuissante à combattre. Il appréciait le service que Béatrix rendait à Lina ; il était fier de l'amitié qu'elle lui témoignait ; il pensait avec joie que, sans bourse délier, il aurait pour fille une savante demoiselle ; quand il la voyait avec cette charmante personne,

dont elle prenait, sans y songer, le bon ton et les élégantes manières, il se frottait les mains en se disant qu'Angélina serait assez belle et assez distinguée pour trouver sans dot un bon mari.

Au printemps, la gentille enfant parla de se préparer à la première communion. L'avare frissonna; car il entrevit aussitôt les frais à faire pour la blanche toilette de ce grand jour. Toutefois, il n'osa pas répondre par un refus : il fallait bien faire comme les autres. A force d'y réfléchir, il pensa que cette fête toute chrétienne lui fournirait l'occasion d'inviter à dîner ses locataires, qu'il savait très-religieux.

— La petite leur parlera, pensait-il ; ils accepteront pour ne pas lui faire de peine ; comme de juste ils rendront le repas, et ce sera le commencement d'une belle et bonne liaison ; car j'aurai soin de faire les choses de manière à prouver à ces orgueilleux-là qu'on peut sans rougir fréquenter un homme comme moi.

Il fallait, pour raisonner ainsi, que Forgin eût une féroce envie de pénétrer chez M. de Lessy, puisque l'intérêt cédait pour un moment la place à la vanité.

L'événement faillit lui donner raison. Angélina pria Béatrix, à qui elle devait ce qu'elle était devenue, de ne pas la laisser seule en ce beau jour, et elle la chargea d'obtenir, comme une grande faveur, que son père et ses frères vinssent aussi s'asseoir à la modeste table de Claude Forgin. Béatrix n'eut qu'un mot à dire pour que M. de Lessy, oubliant l'invincible éloignement que lui inspirait son propriétaire, consentît à donner à Lina la joie qu'elle implorait. A peine eut-il accepté l'invitation, qu'il s'en repentit ; mais il n'y avait pas à revenir sur une parole donnée, et Forgin eût réussi, sans une circonstance sur laquelle personne ne comptait.

La veille du jour où, fervente et pure comme un ange, Lina devait s'approcher de l'autel, M. d'Arlon arriva. Fidèle à la promesse qu'il

avait faite au comte, il venait passer auprès de lui le premier congé qu'il eût obtenu depuis leur séparation.

A l'accueil chaleureux qu'il reçut, il comprit que Godefroy ne lui avait point gardé rancune ; cependant, comme il craignait que les projets formés dans une heure d'expansion ne fussent oubliés, il attendit au lendemain pour demander la permission d'amener son fils.

Olivier d'Arlon n'avait que vingt-trois ans ; mais déjà c'était un officier distingué. Sa physionomie franche et enjouée, sa bonne mine et son élégant costume d'enseigne séduisirent Ferdinand ; ce qu'il dit de ses traversées et de ses excursions sur les côtes lointaines fit soupirer Amédée ; sa déférence envers son père, sa rare modestie, son aimable simplicité, donnèrent à Béatrix une haute idée de son mérite. Quant à M. de Lessy, il ne chercha point à dissimuler l'estime et l'affection que lui inspirait Olivier ; quand les huit jours de congé furent écoulés, il l'embrassa en lui disant :

— N'oubliez pas que vous avez ici un père, une sœur et des frères qui seront toujours heureux de vous revoir. — J'ai un reproche à te faire, ajouta-t-il en serrant son ami Georges contre sa poitrine : tu ne m'as pas dit de ton fils la moitié du bien que j'en pense.

— Et toi, Godefroy, répondit M. d'Arlon, crois-tu m'avoir fait de ta Béatrix un portrait ressemblant ? Je ne te dirai pas que c'est une perle inestimable, une fée ravissante ; je te dirai seulement que c'est la femme pieuse et dévouée que je voudrais donner à mon fils.

Godefroy ne dit rien ; mais il serra la main de Georges d'une manière trop significative pour que celui-ci pût se méprendre sur ses intentions. Les yeux du brave marin se remplirent de larmes, et sa voix tremblait lorsqu'il murmura tout bas :

— A quand la noce ?

— Dans sept ans, si je vis ; plus tôt, si je meurs, répondit M. de Lessy.

— Sept ans, c'est bien long ; mais que Dieu te garde, Godefroy ! dit Georges, en étreignant une dernière fois son ami dans ses bras.

M. d'Arlon pensait que ce délai pourrait être abrégé ; mais, heureux d'avoir obtenu cette nouvelle promesse, il n'osa point insister. L'intention bien arrêtée du comte était de ne rien rabattre de ces sept années, à la fin desquelles il lui faudrait se séparer de sa fille. Il en était presque aussi jaloux que Forgin l'était de son trésor ; et pour que toutes les pensées de Béatrix continuassent à lui appartenir, il résolut de lui laisser ignorer qu'il eût été question de son avenir.

Cette visite ne changea rien à la paisible existence qu'on menait chez M. de Lessy ; elle laissa seulement au cœur de tous un bon souvenir, et dans celui de Ferdinand le désir d'une vie plus accidentée encore que celle du jeune marin. Sa vive imagination le transportait dans les vastes solitudes décrites par Olivier ; il ne rêvait que voyages extraordinaires et merveilleuses aventures. Ses études en souffrirent un peu d'abord ; mais il les reprit bientôt avec plus d'ardeur que jamais, espérant que, dès qu'il les aurait achevées, rien ne l'empêcherait de suivre ses goûts. Il ne les dissimulait pas devant son père ni devant sa sœur. Béatrix en était alarmée ; mais M. de Lessy souriait à ce jeune feu, à ce besoin d'émotions que lui-même avait ressenti quand il avait l'âge de son fils aîné.

— Prends patience, lui dit-il un jour en riant. Quand j'aurai marié ta sœur, rien ne me retiendra plus à Paris ; et si notre cher Amédée veut se mettre à la recherche de quelque plante précieuse, nous le suivrons en amateurs jusqu'aux extrémités de la terre.

— Nous ferons le tour du monde, en protégeant de nos bons fusils ses recherches scientifiques, répondit Ferdinand, et nous recueillerons en récompense un peu de la gloire qu'il aura attachée à son nom.

— Pourquoi pas? répondit plus sérieusement le comte. En travaillant comme il travaille, il deviendra un véritable savant. Si tous n'arrivent pas à la célébrité, ils ont du moins la consolation de se rendre utiles à l'humanité par leurs observations et leurs découvertes. Quant à toi, Ferdinand, il faudra que tu cherches à acquérir les connaissances spéciales dont peut avoir besoin le voyageur aventureux, qui n'est pas toujours sûr de trouver, le soir, sa chambre prête et son souper servi.

— Afin que, si nous sommes jetés par la tempête sur une île déserte, nous puissions nous y établir aussi confortablement que Robinson, ajouta Ferdinand.

— Ne ris pas : l'histoire de Robinson est un chef-d'œuvre. Elle intéresse, elle passionne, elle instruit, et elle devrait être dans les mains de tous les enfants, puisqu'elle leur apprend comment un homme, séparé de ses semblables et réduit à ses seules forces, peut arriver à se suffire et à se donner même le superflu.

— Il me semble que le plus difficile était de ne pas s'abandonner soi-même dans une si pénible position, dit Amédée.

— Tu as raison. Robinson découragé eût été perdu. Mais tu n'as pas oublié sans doute à quelle source il puisait le courage de résister au désespoir?

— Il lisait la Bible qu'il avait heureusement sauvée du naufrage.

— Il pensait à Dieu et il l'invoquait. Là est toute la force de l'homme, au milieu du monde aussi bien que dans la solitude. Vous en ferez comme moi l'expérience, mes enfants. Ce n'est qu'en recourant à Dieu, qu'en se rappelant sa loi, que dans une foule de circonstances vous parviendrez à rester sans reproche.

— Vous croyez donc, mon père, qu'il faut avoir de la religion pour être un honnête homme? demanda Ferdinand.

— Oui, je le crois, mon fils. Il faut une vertu surhumaine pour

résister à certains entraînements et pour sacrifier toujours ses intérêts ou ses penchants à son devoir. Celui qui n'a pas la crainte de Dieu peut être honnête en apparence ; il peut obtenir l'estime publique ; mais s'il voulait être vrai, il avouerait qu'à un moment donné, il s'est trouvé trop faible pour lutter et qu'il a transigé avec les rigoureux préceptes de l'honneur. Personne n'en a rien su, nul ne peut lui dire : Tu as failli ! mais il a cessé d'être irréprochable,

— N'arrive-t-il donc jamais que celui qui a des principes religieux fasse quelque lourde chute ? reprit Amédée.

— Cela arrive, parce qu'il oublie de recourir à Dieu ; mais il reconnaît bientôt sa faute, il la déplore quand elle serait inconnue, et aucun effort ne lui coûte pour la réparer. Celui-là, si coupable qu'une erreur d'un moment l'ait rendu, peut compter sur le pardon, tandis que celui dont toute la justice consiste à éviter le mépris du monde où la sévérité des lois n'est pas un honnête homme.

Les jeunes gens écoutaient docilement les leçons de leur père ; et tout faisait espérer à ce bon père qu'en les leur répétant chaque fois qu'il en trouvait l'occasion, il leur laisserait un guide capable de le remplacer, s'il venait à leur manquer.

Rien n'était plus calme, plus uni, plus monotone, si l'on veut, que la vie de ces quatre personnes ; mais Ferdinand lui-même s'en contentait, en attendant mieux, disait-il ; et pour tromper son impatience, il dévorait les récits plus ou moins véridiques des voyageurs. Il les racontait à sa sœur, en y ajoutant tout ce qui lui passait par l'esprit. Il eût fallu voir l'étonnement, l'admiration, la terreur qui se peignaient tour à tour sur le visage d'Angélina, redevenue la compagne de Béatrix. Celle-ci souriait d'un air incrédule, et elle reprochait doucement à Ferdinand de ne pas savoir jouir d'un bonheur qu'il regretterait plus tard.

— Pour moi, disait-elle, je trouve que le temps passe trop vite, et je voudrais que nous pussions rester toujours ainsi.

Le temps passait en effet sans qu'on y prît garde, comme l'eau qui coule sans bruit entre ses rives. Il n'amenait pas de secousses, pas d'événements; cependant tout se transformait peu à peu sous sa main. Ferdinand et Amédée grandissaient, Béatrix devenait pour eux plus tendre et plus indulgente encore, et la petite Lina, sans rien perdre de la candeur et de la naïveté de l'enfance, cessait d'être une enfant.

Mais le Temps, qui n'a pour la jeunesse que des joies et des espérances, le Temps qui effleure à peine de son aile légère ces têtes souriantes, pèse plus lourdement sur l'âge mûr. M. de Lessy n'était pas encore arrivé à la vieillesse; mais il descendait le sentier que ses enfants gravissaient gaîment; chaque année, en lui enlevant un peu de ses forces, lui apportait quelques rides et des cheveux blancs.

On ne s'en apercevait pas autour de lui. Quand il disait qu'il se sentait moins robuste, ses fils ne le croyaient pas; mais Béatrix, plus prompte à s'alarmer, devenait soucieuse. Le comte, pour ne pas se priver du spectacle de sa douce gaîté, ne se permit plus la moindre plainte. Il n'éprouvait pas d'ailleurs de vives souffrances; c'était plutôt une fatigue presque continuelle, qui le forçait à abréger ses promenades; il était plus pâle qu'autrefois; mais pour quiconque le voyait tous les jours, le changement était insensible.

Cinq ans après sa première visite, Olivier d'Arlon, qui revenait d'un long voyage, éprouva en le revoyant un mouvement de pénible surprise, qu'il ne put réprimer assez tôt pour que le comte ne s'en aperçût point.

— Que voulez-vous, mon cher Olivier, lui dit-il, je vieillis, c'est la loi commune. Il n'y a là rien qui doive vous étonner, et je suppose

que mon ami Georges n'a pas gardé non plus les apparences de la jeunesse.

— En effet, monsieur, mon père commence à vieillir; mais il se porte bien, grâce à Dieu.

— Moi aussi, je me porte à merveille, reprit M. de Lessy, en voyant les yeux de Béatrix l'interroger avec inquiétude.

Cette réponse réjouit la jeune fille; mais elle ne suffit pas à rassurer l'officier de marine. Il écrivit à son père pour lui confier ses craintes. Celui-ci, qui attendait sa retraite au Havre, se hâta d'accourir.

Bien qu'il fût plus âgé que Godefroy, Georges avait toujours son respectable embonpoint et sa joviale figure; quoi que son fils en eût dit, il paraissait presque aussi jeune que quand M. de Lessy l'avait retrouvé à bord du *Dragon*.

— Tu es malade, Godefroy, lui dit-il, lorsqu'il se trouva seul avec lui. Il faut te soigner, si tu ne veux pas que je sois seul à gâter nos petits-enfants.

— Je ne suis pas malade, répondit le comte; mais je le deviendrais, si mes enfants croyaient que je le suis. Oblige-moi donc de ne pas en parler devant eux.

Georges le promit, mais à la condition que Godefroy verrait le lendemain un médecin qu'il se chargerait de lui amener. L'homme de l'art avait une grande réputation, et peut-être la méritait-il; toutefois il ne vit dans l'état de M. de Lessy qu'une indisposition sans gravité. Il prescrivit l'exercice, la distraction, et engagea le comte à aller passer la belle saison au bord de la mer.

M. d'Arlon, qui, sûr d'obtenir sa retraite dans un court délai, venait de louer une maison à Etretat, trouva que ce médecin avait du talent jusqu'au bout des doigts, et, moitié de gré, moitié de force, il emmena M. de Lessy et Béatrix, dont le comte ne voulut pas se sépa-

rer. Les jeunes gens restèrent à Paris avec une servante de confiance, qui avait été la nourrice de leur sœur.

L'air vivifiant de la plage, le grand spectacle de la mer, les bonnes promenades faites au bras d'un ami, ranimèrent les forces de Godefroy; et le mois de septembre touchait à sa fin quand M. d'Arlon lui permit de le quitter, à la condition toutefois de revenir passer l'été suivant dans ce qu'il appelait son ermitage.

Olivier n'avait pu donner un seul jour aux hôtes de son père; il était parti pour l'île de la Réunion, où son bâtiment devait rester en croisière pendant dix-huit mois au moins. Ferdinand et Amédée, profitant de leurs vacances, avaient rejoint à Etretat leur père et leur sœur, et le voisinage de la mer, la vue des navires qui arrivaient au Havre et qui en sortaient, semblaient avoir encore augmenté chez l'aîné des deux frères le désir de voir les contrées lointaines vers lesquelles faisaient voile les équipages et les passagers.

M. de Lessy avait insisté pour que Georges vînt passer l'hiver à Paris; mais au marin il faut le bruit des vagues, les âpres senteurs de l'Océan, et de temps en temps les vents déchaînés, la tempête hurlante qu'il a tant de fois bravée. M. d'Arlon étouffait dans l'appartement que maître Forgin trouvait si vaste et si beau, et c'est à peine si à diverses reprises il y put demeurer une semaine.

En l'absence de leur père, les deux frères avaient travaillé et remporté plusieurs prix. Ils n'avaient plus besoin qu'on excitât leur émulation; car ils tenaient à finir brillamment leurs études. C'était la dernière année de Ferdinand. M. de Lessy ne se demandait pas sans embarras ce qu'il ferait ensuite de ce jeune homme à l'imagination vive et au cœur ardent. Il regrettait de ne l'avoir pas fait entrer à l'école navale, non pour en faire un officier de marine comme Olivier, la rancune de Godefroy contre le nouveau gouvernement ne s'était pas assez affaiblie pour qu'il y songeât, mais pour

que les connaissances spéciales qu'il y aurait acquises lui permissent de se charger du commandement de quelque navire de commerce.

Il était trop tard; on ne pouvait penser à l'embarquer sans avoir fait les études qui pouvaient seules lui assurer une position. Il fallait donc, puisque les carrières administratives lui étaient fermées par la volonté de son père, aussi bien que la carrière militaire, qu'il tournât ses vues vers l'agriculture, le commerce ou l'industrie; et rien de tout cela ne lui plaisait.

Quant à Amédée, il voulait être médecin. Son amour pour l'étude, sa persévérance dans le travail, devaient lui permettre d'aspirer à de grands succès. Tranquille sur son compte et sur l'avenir de Béatrix, M. de Lessy ne s'inquiétait que de Ferdinand ; mais il s'en inquiétait d'autant plus, qu'il craignait de ne pas vivre assez longtemps pour le voir se décider enfin.

Le mieux qui s'était manifesté dans son état n'avait pas duré; et quoique le désir de remplir jusqu'au bout son devoir de père l'eût décidé à consulter plusieurs docteurs en renom, il ne savait encore ni de quelle maladie il était atteint ni quelles en pouvaient être les suites. Un nouveau séjour sur la plage normande parut vouloir de nouveau relever ses forces abattues ; mais le mieux dura moins encore que l'année précédente. Pendant l'hiver il se trouva si faible, qu'il lui devint presque impossible de sortir de la maison, et que, sans le jardinet de Béatrix, il n'eût pris l'air qu'à sa fenêtre.

La jeune fille voyait avec douleur s'aggraver la situation de son père; mais elle savait lui cacher ses inquiétudes croissantes ; elle était gaie, elle riait, elle chantait pour distraire ce malade tant aimé. Lina l'aidait dans cette pieuse tâche. M. de Lessy se demandait parfois si la santé valait mieux que les soins de ces deux bons anges. Il ne voyait guère ses fils que le soir ; mais ils n'étaient ni moins tendres ni moins empressés auprès de lui que sa fille.

— Quel malheur, mon père, dit un jour Amédée, que je n'aie pas dix ans de plus ! Je trouverais, j'en suis sûr, le moyen de vous soulager et de vous guérir.

— Oui, tu seras un habile médecin, répondit le comte. Travaille, mon ami ; et s'il est trop tard pour que ton talent me serve, je n'en serai pas moins heureux de penser qu'il pourra servir à d'autres et qu'un de mes fils au moins deviendra un homme utile à ses semblables.

— Et moi, mon père, demanda Ferdinand, que ferai-je donc pour que vous soyez fier de moi comme de mon frère ?

— Je prie Dieu de te montrer le chemin que tu dois suivre, mon enfant, répondit le malade avec un triste sourire ; car il pensait qu'il avait eu tort de lui fermer plusieurs de ceux dans lesquels le jeune homme eût pu réussir.

Quelques jours après, Ferdinand vint dire à son père qu'il désirait faire son droit. M. de Lessy ne trouva rien à objecter à ce désir, si ce n'est que l'étude du code lui paraîtrait bien aride.

— Croyez-vous donc que j'aie moins de courage qu'Amédée ? Prenez meilleure opinion de moi, mon père, je vous en prie, répondit Ferdinand, et soyez persuadé qu'aucun effort ne me coûtera pour vous prouver que je veux être digne de vous.

Le comte embrassa le jeune homme, qui crut sentir une larme tomber sur son front. Il ne put s'en assurer ; car le malade y passa par deux fois sa blanche main, en lui disant :

— Je ne doutais pas de toi, mon fils ; mais je te remercie de la joie que tu me donnes. Que je te voie fidèle à ta résolution, et je mourrai en bénissant Dieu, quand il lui plaira de me rappeler à lui.

Ferdinand s'éloigna pour ne pas éclater en sanglots. Au moment où il allait refermer derrière lui la porte de l'appartement, le propriétaire montait l'escalier, chargé d'une petite boîte. Il la tendit au

jeune homme, en lui disant qu'elle venait de chez le pharmacien. Au lieu de la prendre, Ferdinand, qui ne songeait qu'à lui cacher son émotion, rouvrit la porte et le laissa passer.

Il n'y avait personne dans le vestibule, personne dans la cuisine ni dans la salle à manger. La bonne venait de sortir, Béatrix était au jardin et Amédée au cours d'anatomie. Forgin entra dans le salon, qu'il trouva désert, comme les autres pièces ; après avoir jeté un dédaigneux coup d'œil sur l'ameublement, dont il ne pouvait apprécier la simplicité sévère, il pénétra dans la chambre de M. de Lessy.

Le comte, au bruit d'un pas étranger, qui cependant s'amortissait sur un épais tapis, releva vivement la tête, qu'il tenait appuyée sur ses deux mains.

— C'est vous, monsieur Forgin ! dit-il, sans pouvoir dissimuler un peu de contrariété.

— Moi-même, monsieur, et vous me voyez enchanté de n'avoir rencontré personne. Enchanté, c'est le mot, monsieur ; car il y a longtemps que je n'ai eu l'honneur de vous voir, quoique je m'informe souvent de votre santé, à laquelle je prends le plus grand intérêt.

— Cela va mieux, monsieur Forgin, je vous remercie.

— Il me semble, en effet, que vous avez meilleure mine que la dernière fois que je vous ai aperçu dans le jardin. Encore un peu de patience, le beau temps vous remettra.

— Il faut l'espérer. Qu'est-ce que cette boîte que vous apportez ?

— Du sirop, des pilules, peut-être bien autre chose encore. C'est le pharmacien qui l'a envoyée. Vous devez être fatigué de tous ces médicaments.

— J'en suis écœuré ; mais je ne puis obtenir qu'on me laisse en paix.

— Ah ! c'est que mademoiselle suit à la lettre les ordonnances des

médecins. Mademoiselle est si triste de voir le mal empirer tous les jours, que ma pauvre Lina ne parvient plus à la consoler.

— Vous m'effrayez, monsieur Forgin. Si elle allait tomber malade à son tour ! Elle me cache son chagrin, et c'est à peine si je la trouve quelquefois un peu rêveuse.

— Pauvre chère demoiselle ! Elle a peur de vous affliger ; mais quand elle est au jardin, elle ne se gêne pas pour pleurer. Vraiment elle me fait peine. Ah ! c'est que, voyez-vous, monsieur, je l'aime, Mlle Béatrix, je l'admire, et je donnerais mon sang pour lui épargner une larme. Elle a été si bonne pour ma fille.

— Elle en est bien récompensée : Angélina est charmante.

— C'est vrai, monsieur. Mlle Béatrix en a fait tout son portrait. Elle se tient, elle parle, elle marche comme une vraie duchesse, et elle n'en est pas plus fière ; peut-être même n'en sait-elle rien ; car la voilà qui va sur ses seize ans, et elle n'a pas l'ombre de coquetterie. Quand je vous dis qu'elle ressemble à Mlle Béatrix, c'est la pure vérité.

— Oui, répondit le comte, qui s'animait en entendant l'éloge de sa fille : elle a les mêmes grâces et les mêmes vertus.

— C'est ce que je voulais dire. Mais, s'il vous plaît, monsieur, qu'est-ce que la fille de Claude Forgin pourra bien faire de tout cela ? Quel est l'ouvrier ou le petit marchand qui l'épousera ? Et s'il s'en trouve un par hasard, sera-t-elle heureuse avec un homme qui n'aura ni instruction ni belles manières ?

— Ce n'est pas le manque d'instruction ou de belles manières qui la rendrait malheureuse, ce serait plutôt la grossièreté de l'esprit et l'indélicatesse des sentiments.

— Que ce soit une chose ou l'autre, peu importe, si la chère enfant regrette plus tard qu'on l'ait élevée au-dessus de sa position.

— Je regretterais aussi de tout mon cœur que Béatrix lui eût fait

du mal en croyant lui faire du bien ; car je l'aime presque autant que si elle était ma fille.

— Si c'est ainsi, reprit Forgin en baissant la voix, tout pourra s'arranger, monsieur. Vous avez deux fils, n'est-ce pas ?

— Où voulez-vous en venir ?

— A ceci : puisque vous aimez Lina, qu'est-ce qui pourrait l'empêcher d'épouser M. Ferdinand ou M. Amédée ? Pas tout de suite, bien entendu. Ils sont encore trop jeunes.

— Et moi, je suis trop vieux, c'est-à-dire trop près de ma fin, pour faire des projets qui ne pourraient se réaliser avant plusieurs années.

— Votre fin est encore éloignée, je l'espère ; mais quand elle devrait arriver bientôt, vos fils respecteront toujours votre volonté. Vous trouvez que j'ai trop d'ambition pour ma fille, je le vois bien ; mais Lina n'est pas pauvre comme vous le croyez. Elle aura plus tard quelque chose comme 600,000 fr., peut-être davantage.

— Êtes-vous donc millionnaire, monsieur Forgin ?

— Moi, millionnaire ! répéta Claude avec effroi. Je n'ai que ma maison, pas autre chose ; mais ma fille peut compter sur un riche héritage. J'ai une vieille tante sans enfants qui me laissera tout son bien ; et puisque Lina est ma fille unique, cette fortune lui reviendra.

— Vous ne pensez donc pas que votre vieille tante puisse vous déshériter ?

— Je réponds qu'elle n'en fera rien.

— Je vous crois, monsieur Forgin ; mais alors Lina sera trop riche pour mes fils.

— Est-ce qu'on peut jamais être trop riche ? demanda Claude en riant.

— Oui, pour les gens qui ont la manie de se préoccuper de la manière dont l'argent qu'on leur offre a été gagné. Je n'accuse pas

madame votre tante, monsieur Forgin ; mais j'ouvrirais les bras à Angélina pauvre avec moins d'hésitation qu'à l'héritière d'une fortune dont l'origine ne me paraîtrait pas bien justifiée.

— Mais, monsieur, ces soupçons ont quelque chose d'offensant pour moi, dit Claude avec embarras.

— Pas le moins du monde, monsieur Forgin. Ce n'est pas de vous qu'il s'agit, mais d'une parente que vous ne connaissez peut-être pas, et des faits et gestes de laquelle vous n'êtes nullement responsable. Si ce qu'elle doit vous laisser a été légitimement acquis, vous pourrez en jouir sans remords ; si le contraire vous est prouvé, rien ne vous sera plus facile que de le refuser.

— Ainsi vous feriez cela, vous, monsieur de Lessy ? demanda le propriétaire.

— Je le ferais comme je vous le dis, mon cher monsieur. On peut être heureux sans être riche, je le sais par expérience ; mais on ne l'est jamais quand on n'a pas la conscience tranquille.

— Il y a longtemps que j'ai entendu dire pour la première fois que l'argent ne fait pas le bonheur, reprit Claude avec un sourire dédaigneux ; mais ceux qui savent, comme moi, que de mal il faut se donner pour en gagner ne croient pas à de semblables propos. Et si vous voulez que je vous dise la vérité, je crois, monsieur, sans manquer au respect que je vous dois, que si vous aviez une belle fortune à laisser à vos enfants, vous auriez bien des soucis de moins.

— Vous vous trompez, monsieur Forgin. Ce que je désirerais voir à mes fils avant de mourir, ce serait une position honorable, fruit d'une jeunesse sagement employée. Quant à ma fille, Dieu ne peut que la bénir ; son avenir ne m'inquiète pas.

— Dieu pour tous, mais chacun pour soi, monsieur. Je ne crois pas mal faire en m'occupant de caser mon Angélina. Enfin, vous

réfléchirez. Si ma proposition vous convient, nous sommes gens de revue.

M. de Lessy avait envie de relever ces paroles qui lui semblaient fort impertinentes, malgré les profonds saluts dont Forgin les accompagnait ; mais comme il le vit se diriger vers la porte et que la conversation avait, à son avis, trop duré déjà, il le laissa sortir sans lui répondre, et il pria Béatrix, aussitôt qu'elle revint, de veiller à ce que cet homme, qui le fatiguait, n'entrât plus auprès de lui.

IV.

Quinze jours après, M. de Lessy, se trouvant beaucoup mieux, partit pour Etretat. Dans cet intervalle, le propriétaire s'était adressé deux fois à Béatrix elle-même pour obtenir de voir le comte. Elle l'avait éconduit très-poliment, mais de manière à lui faire comprendre que ses instances seraient inutiles. Il ne se tint pas pour battu ; au moment où Godefroy venait de prendre place dans la voiture qui devait le conduire aux Messageries, Claude s'approcha, et, après avoir pris des nouvelles de sa santé, il ajouta ces simples mots, en clignant de l'œil d'un air d'intelligence :

— Monsieur le comte n'a-t-il rien à me dire ?

— Rien, monsieur Forgin, si ce n'est que j'espère revenir en bonne voie de guérison.

— Et moi, je le désire, reprit Forgin d'un ton piqué.

Béatrix arrivait, accompagnée de son amie. Elle l'embrassa tendrement et prit place auprès de son père, à qui l'aimable enfant disait

adieu. M. de Lessy mit un baiser au front d'Angélina, et Béatrix l'entendit murmurer :

— Quel dommage qu'elle soit la fille d'un tel homme !

— Ce n'est pas sa faute s'il est laid et s'il manque d'éducation, répondit la jeune fille. Je crois qu'il nous estime et qu'il tient à nous, mon père.

— C'est tout ce qu'il nous faut, reprit M. de Lessy ; je n'en demande pas davantage.

Le comte aimait mieux laisser supposer à Béatrix qu'il était un peu injuste envers son propriétaire, que de lui dire ce qu'il pensait de ce personnage. Depuis qu'il était malade, il se levait souvent la nuit pour respirer plus librement ; à plusieurs reprises, il avait vu, de sa fenêtre, amener au prétendu magasin d'antiquités des caisses et des paniers dont il ignorait le contenu. Cela n'avait rien d'extraordinaire ; mais le soin que prenaient les porteurs de ne pas faire de bruit, et les précautions avec lesquelles Forgin ouvrait et refermait la porte extérieure faisaient supposer à Godefroy qu'il avait des motifs pour qu'on ignorât quel commerce il faisait.

M. de Lessy ne le savait pas mieux que les autres et ne cherchait pas à le deviner ; mais, comme on ne se cache pas ordinairement pour bien faire, ce qu'il avait vu lui inspirait peu d'estime pour son propriétaire. Il ne fut pas dupe un instant de la fable de la vieille tante dont la mort devait enrichir Angélina, et il trouva ce jour-là que Forgin, toujours si humble et si timide, prenait le ton de l'homme qui possède beaucoup d'argent et qui croit que l'argent l'élève au-dessus de tout le monde.

Quelque temps avant de partir, le comte, ne sachant s'il reviendrait, avait profité de ce qu'Amédée, le plus jeune de ses enfants, venait d'atteindre sa majorité, pour leur rendre compte du bien de

leur mère. Il avait fait à chacun sa part, en leur recommandant de ne pas gaspiller ce qu'il avait eu tant de mal à conserver.

— Vos fonds sont placés chez mon notaire, ajouta-t-il. Je vous engage à les y laisser ; car j'ai pleine confiance en sa loyauté ; et j'espère que vous vous contenterez d'en dépenser la rente. Trois mille francs par an ne sont pas une grosse somme ; mais elle doit suffire à des jeunes gens plus occupés de leurs études que de leurs plaisirs. Cependant, si vous n'arriviez pas toujours à faire face à vos dépenses, je veux que vous vous adressiez à moi, plutôt que d'entamer votre capital, d'emprunter à vos amis ou de devoir à vos fournisseurs. Celui qui contracte des dettes enchaîne sa liberté, perd la considération dont il a besoin, et creuse peu à peu le gouffre dans lequel il périra.

Un père plus prudent eût gardé les fonds et servi seulement la rente à ses enfants ; mais M. de Lessy avait toute confiance dans les siens et les jugeait incapables de manquer à la promesse qu'ils lui avaient faite d'étudier assidûment en son absence et d'éviter avec soin tout ce qui pourrait les détourner de leurs travaux. Certes, ses fils étaient d'honnêtes jeunes gens élevés dans le respect de la parole donnée ; ils aimaient leur père, et le désir qu'ils avaient toujours éprouvé de le contenter grandissait encore depuis qu'ils le voyaient souffrant et qu'ils commençaient à craindre qu'il ne leur fût enlevé avant d'arriver à la vieillesse.

Leurs sentiments étaient excellents et leurs résolutions bien arrêtées ; aussi furent-ils d'abord aussi studieux, aussi sages l'un que l'autre ; personne n'eût pu deviner qu'ils étaient à Paris seuls et dégagés de toute surveillance. Ils continuaient d'habiter l'appartement de M. de Lessy, dont la vieille bonne avait la garde. Ils s'y retrouvaient au moment des repas et y partageaient encore fraternellement la chambre que Béatrix avait mise à leur disposition quand

ils n'étaient que des gamins tapageurs. A part les heures où ils s'y réunissaient, chacun d'eux allait de son côté, Ferdinand suivant les cours de droit, Amédée fréquentant l'école de médecine. Le soir, ils se racontaient ce qu'ils avaient fait, ce qu'ils avaient vu ; ils lisaient ensemble les lettres dans lesquelles Béatrix parlait longuement de son père, et ils ne songeaient pas à chercher d'autres distractions.

Mais M. de Lessy s'étant fixé tout à fait à Etretat, Ferdinand commença à ne plus revenir exactement pour dîner et à rentrer beaucoup plus tard que son frère. Amédée ne dit rien d'abord, puis il se plaignit doucement de l'ennui que lui causaient ces retards. Ferdinand s'excusa, mais il n'en devint pas plus exact.

— As-tu donc trouvé quelqu'un qui t'aime plus que moi ? lui demanda un jour Amédée.

— Non, répondit-il ; je n'aurai jamais de meilleur ami que toi ; mais nous sommes des hommes à présent, et nous ne pouvons nous astreindre à la vie régulière que nous menions il y a dix ans.

— Tant que nos études ne seront pas terminées, il faudra bien y employer tous nos instants.

— C'est beaucoup dire. Je travaille consciencieusement ; mais, ma tâche faite, j'ai besoin d'air, de mouvement, de distractions, et j'en prends. Tu as toujours été bien plus posé que moi, plus paisible, plus studieux, si tu veux. Mais ce n'est pas ma faute si mon sang est plus bouillant que le tien ; quand tu seras un grand médecin, tu sauras que je ne pourrais, sans compromettre ma santé, mener la même existence que toi.

Amédée n'était pas convaincu ; il croyait qu'on peut ce qu'on veut fortement ; mais pour ne pas éloigner de lui son frère, il évitait de lui adresser des reproches ou des remontrances, qu'il supposait devoir être inutiles. La nourrice de Béatrix avait voulu gronder un peu ; elle

avait élevé Ferdinand et Amédée, et son attachement à toute la famille lui donnait des droits qu'elle ne pouvait oublier.

— Je t'aime beaucoup, Catherine, lui dit Ferdinand, et je te remercie de ce que tu me dis comme d'une preuve d'amitié que tu me donnes ; mais je t'en demande une autre, c'est de me laisser agir à ma volonté, sans me causer le regret de ne pas écouter tes conseils.

— Mais, mon enfant, vous ne pensez donc pas ?...

— Je pense à tout, Catherine. Tu ne pourrais, d'ailleurs, que me répéter ce que mon frère m'a déjà dit, et tu conviendras, ma bonne, qu'il parle encore mieux que toi.

Il y avait quelqu'un dans la maison qui ne tenait pas à Ferdinand le même langage qu'Amédée et Catherine. C'était Claude Forgin. Il était rarement couché quand le jeune homme rentrait ; quoique celui-ci n'eût aucun besoin de ses services, puisqu'il avait une clef de la maison, si peu de bruit qu'il fît en l'introduisant dans la serrure, le propriétaire paraissait sur le seuil de sa cuisine, tenant d'une main sa petite lampe à mèche fumeuse, relevait de l'autre les lunettes placées sur son nez oblique, et ne manquait pas de dire :

— Ah ! c'est vous, monsieur Ferdinand. Je vous souhaite une bonne nuit.

— Monsieur Forgin, je vous dispense de vous déranger, lui répondit une fois Ferdinand, que cette surveillance gênait, et qui croyait découvrir une raillerie dans les paroles qui lui étaient adressées.

— C'est mon devoir d'éclairer l'escalier à mes locataires, reprit Claude ; et puis, ça me fait plaisir de vous voir revenir tout guilleret après une soirée d'amusement. Vrai ! monsieur, ça me rajeunit et ça m'aide à passer la bonne nuit que je vous souhaite.

— Si c'est ainsi, dit Ferdinand en riant, je ne voudrais pas vous en priver.

— Est-ce que par hasard vous vous figuriez que je me montrais comme pour vous dire : « Vous rentrez bien tard. » D'abord, monsieur, ça ne me regarde pas, et je ne me mêle jamais des affaires des autres. Mais, tel que vous me voyez, j'ai été jeune aussi, je me suis amusé, amusé honnêtement, bien entendu ; et comme je n'ai jamais été aussi heureux que dans ce temps-là, j'aime à voir que vous vous amusiez aussi.

— Touchez là, papa Forgin ; vous êtes un brave homme, dit Ferdinand en lui tendant la main.

— Et vous, un digne jeune homme, vif comme la poudre, mais franc comme l'or, bon comme le pain ; et avec ça pas de fierté, pas de grands airs. Moi, je ne suis pas prodigue de mon amitié, voyez-vous ; mais quand je la donne, c'est tout entière ; et si je pouvais jamais vous être utile à quelque chose, vous n'auriez qu'un mot à dire et vous me rendriez plus content qu'un roi.

— Merci, monsieur Forgin ; à l'occasion, je m'en souviendrai.

A partir de ce jour, une certaine intimité s'établit entre Ferdinand et le père d'Angélina. L'avare ne se contentait plus de souhaiter une bonne nuit au jeune homme ; il lui demandait s'il s'était bien amusé ; et sans que Ferdinand vît dans ses questions autre chose qu'un affectueux intérêt, Forgin savait où il allait et ce qu'il faisait. Quelquefois le faux bonhomme faisait la grimace, comme s'il eût trouvé que celui-ci s'oubliait un peu ; mais il souriait tout aussitôt d'un air paterne, et murmurait à demi-voix : Allons ! allons ! il faut que jeunesse se passe ! Plus souvent, par un mot lancé comme au hasard, il inspirait à Ferdinand le désir de goûter les plaisirs qu'il ne connaissait pas encore ; d'autres fois, en affectant l'hypocrite intention de le préserver des dangers semés sous ses pas, il l'y précipitait. Ainsi, il lui indiqua, en le priant de n'y jamais mettre les pieds, une maison de jeu, qui, disait-il, était un véritable enfer. Plusieurs jeunes gens de sa

connaissance s'y étaient ruinés, et M. de Lessy devrait résister à quiconque voudrait l'y entraîner.

Il savait bien que pour Ferdinand le danger serait un aiguillon plutôt qu'un épouvantail ; toutefois ce ne fut que plus tard qu'il lui fit cette perfide recommandation.

Si l'on nous demande pourquoi il semblait s'acharner à la perte de ce jeune homme, dont il n'avait jamais eu à se plaindre, nous dirons que, blessé de la manière dont M. de Lessy avait accueilli ses propositions, il désirait pousser son fils aîné à quelque folie dont l'humiliation remonterait jusqu'à lui, et l'engagerait sans doute à ne pas parler aux autres du haut du piédestal où son orgueil l'avait élevé. On nous objectera peut-être que dans le cœur d'un avare il n'y a pas de place pour une seconde passion. Mais nous ajouterons que Forgin voyait de loin, qu'il comptait bien trouver l'occasion de faire tourner à son profit les fautes qu'il aiderait à commettre, et que son avarice et sa haine devaient être satisfaites du même coup.

Il ne réussit que trop bien dans sa coupable tentative. Ferdinand, à qui il répétait souvent qu'il n'y a qu'un temps pour le plaisir, et que celui qui ne profite pas de sa jeunesse regrette toujours d'avoir méconnu un bien si précieux, aurait sans doute négligé le travail, quand même ce vieux, dont il se moquait, l'eût encouragé à ne pas perdre un instant. L'amour du plaisir était si vif en lui, qu'il devait y étouffer tout le reste. Si une bonne parole reste souvent inutile, un mauvais conseil porte presque toujours ses fruits. Le jeune homme abandonna l'étude ; à peine le vit-on de loin en loin aux cours qu'il avait promis de suivre ; bientôt les journées et les nuits ne furent plus assez longues pour les folles distractions qui s'en disputaient les instants.

Amédée ne savait que faire pour le rappeler à lui-même ; après avoir vainement employé les remontrances et les prières, il eut la pensée d'écrire à son père pour se dégager de toute responsabilité.

Mais M. de Lessy était malade. Quel terrible effet ne pourrait pas produire sur lui une si fâcheuse nouvelle ? Il hésita longtemps, puis il résolut de tout confier à Béatrix, pour qu'elle fît de sa lettre l'emploi qu'elle jugerait utile.

Béatrix, péniblement affligée, n'osa rien dire à M. de Lessy ; mais quand il parla, comme il l'avait déjà fait plusieurs fois, de revenir à Paris, au lieu de l'en détourner, elle laissa voir qu'elle retrouverait avec joie ses frères, son amie et son chez-soi.

Il n'en fallait pas davantage pour que le comte se décidât à partir, malgré les instances de M. d'Arlon. Amédée l'attendait, persuadé que Béatrix chercherait un moyen de le ramener sans l'instruire de tout ce qui s'était passé en son absence. Il le trouva beaucoup plus fort et mieux portant qu'il n'osait l'espérer. Ferdinand partagea sa joie, sans songer que le retour de son père allait l'obliger à reprendre des habitudes plus régulières. Toutefois, comme M. de Lessy ne pouvait s'attacher à ses pas, il continua d'employer à sa fantaisie le temps qu'il était censé donner au travail ; seulement il s'imposa l'obligation de rentrer de bonne heure, le malade dormant trop peu pour que le plus léger bruit lui échappât.

— Eh bien ! lui dit un soir Claude Forgin, le papa est revenu, et nous avons encore une fois la chaîne au cou. C'est terrible, n'est-ce pas ? surtout quand on a goûté un peu de cette chère liberté que les parents ont la manie de confisquer à leur profit.

— Je suis bien heureux de revoir mon père, répondit Ferdinand ; mais j'avoue qu'il m'en coûte un peu de me remettre sous sa férule.

— Je comprends tout ça. M. de Lessy se porte à présent comme le Pont-Neuf ; il y a bien de quoi vous réjouir ; et s'il y avait quelque moyen de rentrer sans l'éveiller, tout irait au mieux.

— Sans doute ; mais il n'y en a pas.

— Est-ce que je ne vous ai pas dit que vous me trouveriez tou-

jours prêt à vous rendre service? Prenez donc patience. J'arrangerai si bien les choses, que le papa n'y verra que du feu.

Depuis que ses fils étaient devenus des hommes, M. de Lessy s'était plusieurs fois plaint de l'exiguité de l'appartement; sans le jardin auquel Béatrix tenait toujours, quoiqu'elle n'en jouît plus guère, il n'eût pas hésité à chercher mieux ailleurs. Forgin, qui avait au rez-de-chaussée plus de pièces qu'il n'en occupait, avait refusé de céder une pièce à son locataire, parce qu'il tenait à ce que personne ne pût avoir l'œil sur lui.

Ferdinand ne pouvait être un voisin bien à craindre. Quand il rentrait, Claude avait fait depuis longtemps sa visite quotidienne au magasin d'antiquités; et ne l'eût-il pas faite, que le jeune homme, fatigué d'une veillée prolongée, songeait plutôt à dormir qu'à épier qui que ce fût. Forgin employa les quelques jours qui restaient encore avant l'échéance du loyer à murer lui-même une porte placée au fond du magasin et communiquant avec une salle entièrement nue. Quand il monta chez M. de Lessy avec la quittance du terme, il lui demanda s'il se trouvait encore logé trop à l'étroit; sur sa réponse affirmative, il offrit, moyennant une somme assez ronde, de se priver pour lui d'une des chambres du rez-de-chaussée.

Le comte ne marchanda point. Comme Ferdinand était plus bruyant qu'Amédée, et que, d'ailleurs, la place de l'élève médecin lui semblait être auprès du malade, il garda son plus jeune fils et disposa de la nouvelle chambre en faveur de l'aîné.

— Tu vas être plus libre que jamais, Ferdinand, dit Amédée à son frère. Notre père a confiance en toi; ce serait bien mal d'en abuser.

— Sois tranquille, répondit l'étourdi, j'ai été un peu paresseux pendant quelques mois, mais c'est fini; je me range, et je veux être encore plus raisonnable que toi.

Au nombre des qualités de Ferdinand, on comptait une entière franchise. Amédée ne douta point de sa parole, et se réjouit du fond du cœur.

Nous ne savons si Ferdinand était sincère cette fois ; mais s'il l'était, ses bonnes résolutions s'en allèrent en fumée. Tant qu'il avait partagé la chambre de son frère, il s'était encore quelque peu gêné ; quand il n'eut plus personne à ménager, il n'écouta plus que ses instincts dissipés, et souvent, au lieu de rentrer fort avant dans la nuit, il ne rentra qu'au grand jour.

Il dormait alors jusqu'à l'heure du dîner, qu'il prenait en famille, et, après avoir souhaité le bonsoir à son père, il allait retrouver ses joyeux compagnons. Le bal, le théâtre, le jeu se partageaient la soirée. Quand on n'achevait pas la nuit à souper ou à boire, on se regardait comme des modèles de sagesse.

Ce n'était pas avec 3,000 fr. de revenu qu'on pouvait subvenir à de telles dépenses, sans compter les courses en voiture, les gants, les cigares, les notes du tailleur à la mode, et les autres frais dans le détail desquels nous ne pouvons entrer. Quand M. de Lessy revint à Paris, Ferdinand avait déjà largement écorné son capital ; mais il n'y avait personne qui songeât à en informer le comte. Le vieux notaire, ami de la famille, était mort ; son remplaçant ne savait pas même si ce jeune homme avait encore son père, et il ignorait d'ailleurs quel emploi on voulait faire des fonds dont il était dépositaire.

Notre écervelé prenait sans compter ; il ne connaissait pas la valeur de l'argent ; il se figurait que ses 60,000 fr. dureraient toujours. Il se demanda pour la première fois où il en était, un jour que Forgin, après avoir reçu la confidence de la folle vie qu'il menait, lui dit en le regardant en face :

— Tout est à merveille, monsieur Ferdinand ; mais, entre nous, ça doit coûter gros ; si par hasard vous vous trouviez un peu gêné dans

vos finances.... Je ne suis pas riche, c'est vrai, et je n'en offrirais pas autant à tout le monde; mais ce serait bien mal tombé si je n'avais pas quelques écus à votre disposition.

Ferdinand rougit à l'idée de recourir à la bourse de Forgin; il chercha à se rappeler combien il avait déjà dépensé; et quoiqu'il ne sût pas au juste ce qu'il avait retiré des mains du notaire, il fut effrayé du total que sa mémoire lui fournit.

Le soir, il annonça à ses amis qu'il se trouvait dans la dure nécessité de leur dire adieu, et il ne dissimula pas les motifs de cette retraite. Ils rirent de sa naïveté, lui assurèrent que presque tous ils s'étaient trouvés dans la même position, et qu'il ne leur avait fallu qu'une bonne veine pour en sortir. Ils l'engagèrent à recourir au jeu.

Jusque-là Ferdinand n'avait joué qu'avec eux, plutôt pour passer le temps que pour gagner de grosses sommes. Il se rappela la maison que Forgin lui avait indiquée peu de temps auparavant; après quelques jours d'hésitation, il y fit en tremblant son entrée. Il risqua 100 fr., il en gagna 2,000, et il les mangea gaîment, en pensant qu'il lui serait facile de recommencer.

Pendant près d'une année, il fut constamment heureux au jeu, si toutefois c'est un bonheur de trouver dans le gain fait autour d'un tapis vert un appât qui vous y ramène sans cesse.

M. de Lessy ne se doutait de rien; Béatrix croyait que son frère, un moment entraîné par quelques étourdis, s'était repenti trop sincèrement pour qu'une rechute pût être à craindre. Amédée ne soupçonnait pas le demi-quart de la vérité; mais il en savait assez pour éprouver de cruelles inquiétudes sur l'avenir de Ferdinand. Cependant, bien loin de songer à prévenir son père, il l'entretenait dans une complète sécurité, parce qu'il le jugeait trop affaibli pour qu'une révélation imprévue ne le conduisît pas en peu de jours au tombeau. Il s'im-

posait le même silence envers Béatrix, de peur qu'elle ne sût pas cacher sa tristesse à leur malade bien-aimé. Il ne voulait pas non plus causer à sa sœur un chagrin inutile, et il était persuadé que Ferdinand resterait sourd aux prières de la jeune fille aussi bien qu'aux siennes.

Ce qu'il n'osait faire, Lina le fit, et Amédée put du moins épancher son cœur dans celui de Béatrix. Un jour qu'elle s'était enfermée dans sa chambre parce qu'elle était souffrante, son père, qui la croyait chez le comte, causait, sans crainte d'être entendu, avec un jeune homme qu'Angélina avait déjà vu deux ou trois fois.

— Vous êtes sûr de ce que vous me dites ? demandait Forgin.

— Je l'ai vu de mes yeux, répondit l'autre.

— Eh ! eh ! il va bien, le petit de Lessy, reprit Claude ; il va si bien, qu'il les mettra tous sur la paille.

— Est-ce qu'ils sont responsables de ses folies ?

— On voit bien que vous ne les connaissez pas, mon cher Max. Si Ferdinand a des dettes, le père, le frère, la sœur, se croiront obligés de les payer, quand il ne devrait pas leur rester un morceau de pain.

— Bah ! je croyais qu'il n'y avait de ces honnêtes gens-là que dans la *Morale en action*.

— Il y en a encore en chair et en os, et mes locataires sont du nombre.

— On a tort de dire que la vertu est toujours récompensée, puisque les voilà tombés dans les griffes du diable.

— Parlez un peu plus respectueusement de celui qui vous paie. Diable ou non, son argent ne vous brûlera pas les doigts.

— Quand il devrait me les roussir un peu, à cela près, c'est si beau l'argent !

— Oui, oui, vous voudriez faire comme ce gentil muguet ; mais ça n'a qu'un temps, mon garçon, c'est moi qui vous le dis. Il faut tra-

vailler pendant qu'on est jeune, si l'on veut n'avoir besoin de personne quand on sera vieux.

— Ça n'est pas nouveau ce que vous dites là, papa Forgin.

— Non, mais c'est vrai, et tous ces blancs-becs ne veulent pas le croire. Tant pis pour eux, c'est leur affaire.

Angélina ne put en entendre davantage. Et ce fut heureux pour elle ; car son père n'avait rien dit qui pût diminuer l'estime et l'amour qu'elle lui portait. Elle attendit l'heure où elle rejoignait ordinairement Béatrix dans le jardin, et elle lui apprit avec tous les ménagements possibles que son frère aîné faisait des dettes. Béatrix n'eut pas besoin de longues explications ; elle comprit que Ferdinand les trompait tous, et elle se sentit désolée de ne pouvoir plus avoir en lui la même confiance. Amédée, qu'elle prit pour confident de ses impressions, essaya d'excuser son frère ; il chercha avec Béatrix ce qu'il pouvait y avoir à faire pour le ramener dans le bon chemin ; tous deux convinrent de ne rien laisser voir de leurs inquiétudes à M. de Lessy.

Le lendemain, après le dîner, la jeune fille se trouva sur le passage de Ferdinand au moment où il se disposait à sortir. Elle le pria de lui accorder quelques instants, et elle l'emmena dans sa chambre, pour n'être dérangée par personne. Elle lui reprocha tendrement alors sa conduite dissipée, le tort qu'il se faisait à lui-même, en négligeant le travail qui seul pouvait lui donner une position ; elle lui parla avec tant d'âme du chagrin qu'aurait leur père, s'il venait à connaître la vérité, que Ferdinand ne put retenir ses larmes.

Elle croyait avoir tout gagné ; mais l'attendrissement du jeune homme se dissipa dès qu'elle l'eut quitté ; ses bonnes résolutions ne durèrent pas davantage. Il faut un grand courage pour résister à l'entraînement des mauvaises compagnies qu'on n'a pas su fuir, et pour rompre les liens dont on s'est laissé enchaîner par de funestes

habitudes; vouloir un instant, ce n'est pas assez pour en triompher. On glisse facilement sur la pente du mal; mais quand il s'agit de la remonter, il faut des efforts violents et soutenus.

Pendant plusieurs mois encore, Ferdinand continua la même vie; seulement il prit soin de se mieux cacher; car il ne savait pas comment Béatrix avait pu être instruite de ce qu'il faisait. Cependant il ne trouvait plus le même charme dans les plaisirs après lesquels il courait; les paroles de Béatrix lui revenaient souvent à l'esprit; quand il voyait son père plus pâle et plus accablé que de coutume, il éprouvait de cruelles angoisses, en pensant que peut-être le malade avait tout découvert. Si alors M. de Lessy le traitait avec sa bonté ordinaire, il était rassuré, sans en être plus heureux; car il n'était pas encore assez endurci pour ne pas rougir des preuves d'une tendresse qu'il ne méritait plus.

Pendant l'hiver suivant, la position du comte s'aggrava. Il le vit, et, ne voulant pas mourir sans avoir assuré le sort de sa fille, il la chargea d'écrire à Georges d'Arlon pour le prier de venir le voir. Georges accourut. Voyant en quel état se trouvait son ami, il ne put s'empêcher de se plaindre de n'avoir point été appelé plus tôt.

— Il y a longtemps que je désire te voir, répondit M. de Lessy; mais je ne me pressais pas de t'apprendre une mauvaise nouvelle. Je ne guérirai pas, mon ami, je le sens; seulement ta présence adoucira mes derniers instants.

— Nous n'en sommes pas là, reprit Georges, et nous passerons encore à Etretat plus d'un bel été.

— Je le souhaite, dit Godefroy, en souriant avec tristesse.

— Et moi, j'en suis sûr. Ne devons-nous pas élever ensemble nos petits-enfants?

— Quand Olivier doit-il revenir?

— Je l'attends avant trois mois; mais nous ne savons pas encore s'il a quelque chance d'être agréé par Mlle de Lessy.

— Tu le sauras avant une heure : je vais parler à Béatrix.

Georges sortit et revint au bout de vingt minutes.

— Ma fille n'a qu'une objection à faire à nos projets, dit le comte ; elle est sérieuse, et je m'étonne de ne pas l'avoir prévue. Elle trouve très-belle et très-noble la carrière embrassée par ton fils ; mais pourrait-elle être heureuse en tremblant sans cesse pour lui?

— Est-ce là tout, ma chère Béatrix? demanda M. d'Arlon.

— Tout, répondit-elle, en laissant tomber sa main dans celle que le vieillard lui tendait.

— Eh bien ! mon enfant, il y a dans la marine des emplois sédentaires. Olivier n'y a jamais pensé ; mais vous lui rendrez sa maison si chère, qu'il ne voudra plus la quitter. Où vous irez, Godefroy et moi, nous irons ; car nous voulons être témoins de votre bonheur.

— Oui, reprit le comte, c'est un projet que nous avons formé là-bas sur la côte d'Afrique, et que j'ai bien souvent caressé depuis.

— Dieu voudra qu'il se réalise, mon père, dit Béatrix, en dissimulant son émotion.

Le même jour, M. de Lessy fit prier son notaire de passer chez lui. Ce n'était pas pour faire son testament, mais pour arrêter les clauses du contrat de mariage de Béatrix, auquel il craignait de n'être point appelé à signer. Quand il lui eut donné ses instructions, il lui demanda quelques renseignements sur l'emploi des fonds qu'il avait confiés à son prédécesseur.

— Vous avez en main 180,000 fr. que j'ai partagés entre mes enfants, lui dit-il, et qui doivent avoir été placés sur bonne hypothèque.

— J'avais, en effet, 180,000 fr., répondit le notaire ; mais je n'en

ai plus que 120,000, M. de Lessy aîné ayant jugé à propos de retirer ce qui lui appartenait.

— J'ignorais ce détail, dit le comte en restant calme. Il y a si longtemps que je ne m'occupe plus d'affaires.

— Le placement des deux autres parts offre toute sécurité, reprit le notaire, et je vais faire en sorte que la dot de mademoiselle votre fille puisse être versée le jour de la signature du contrat.

M. de Lessy ne l'entendait plus : sa tête était retombée sur l'oreiller, et il était si pâle, que le notaire se hâta d'appeler du secours. Quand Béatrix arriva, il avait tout à fait perdu connaissance. Il ne revint à lui qu'après de longs soins.

— Où est Ferdinand? demanda-t-il ? Qu'on aille chercher Ferdinand !

— Nous ne saurions où le trouver, mon père, répondit Béatrix; mais l'heure du dîner approche ; il ne tardera pas à rentrer.

— Non, non, vous ne sauriez où le trouver. Ce n'est pas au travail qu'il faut l'aller chercher.... Je l'attendrai.

— Qu'avez-vous donc, cher père? dit Béatrix en lui baisant tendrement la main.

— Ce que j'ai, ma fille?... Ah! je crains d'avoir trop vécu.... Mais ne m'interroge pas, je t'en prie. Je ne veux pas accuser ton frère sans qu'il soit là pour se justifier.

Béatrix sentit courir dans ses veines un frisson glacial. Elle s'assit derrière les rideaux du lit, les yeux fixés sur la pendule et l'oreille attentive à tous les bruits du dehors. Le dernier coup de cinq heures vibrait encore sous le globe de cristal, quand elle reconnut le pas de Ferdinand sur le trottoir. La porte s'ouvrit et se referma ; on montait l'escalier; elle sortit pour aller au-devant du coupable, avant que le comte pût l'entendre.

— Ferdinand, lui dit-elle, mon père sait tout, et il te demande.

— Il sait tout! répéta le jeune homme en devenant livide. Je suis perdu....

Et, repoussant sa sœur, il redescendait rapidement quand Amédée, apercevant Béatrix qui le rappelait, lui barra le passage.

— Laisse-moi partir, s'écria Ferdinand, si tu ne veux pas que mon père me maudisse.

— Mais il t'appelle, dit Béatrix. Dans l'état où il est, tu ne voudrais pas lui désobéir.

— Que s'est-il donc passé ? demanda Amédée.

— Je n'en sais rien, répondit la jeune fille. Mon père a fait venir le notaire ; après son départ, il s'est évanoui ; en revenant à lui, il a demandé Ferdinand ; et je suis sûre que maintenant il l'attend avec impatience.

— Il faut y aller. Si tu as eu des torts, tu les avoueras. Notre père est si bon, que ton repentir le touchera.

— Je suis trop coupable, il ne me pardonnera pas.

— Mais tu ne te pardonnerais jamais à toi-même de n'avoir pas sollicité ce pardon, reprit Amédée. Si ta désobéissance avait des suites funestes; si, en revenant ici, tu n'y retrouvais plus ton père, ne serais-tu pas le plus malheureux des hommes? Va donc, Ferdinand, je t'en supplie.

— Viens, frère, ajouta Béatrix ; je t'accompagnerai, et, s'il le faut, je joindrai mes prières aux tiennes.

Ferdinand hésitait. La jeune fille le supplia de nouveau, et Amédée reprit avec autorité :

— Tu feras ce que tu voudras ; mais mon devoir est de te dire que ton refus peut tuer notre père.

— Allons donc! dit Ferdinand. J'ai mérité ce qui m'arrive ; mais le châtiment est cruel.

En suivant Béatrix, il tremblait si fort, qu'il pouvait à peine se

soutenir; et quand elle ouvrit la porte en disant : « Mon père, voici Ferdinand, » il fit un mouvement pour s'enfuir. Elle le retint avec une force qu'il était loin de lui supposer, et elle le poussa vers le lit, près duquel il s'agenouilla en murmurant le mot : Pardon !

Le comte se dressa sur son séant et le regarda en silence ; puis, d'une voix où l'émotion dominait encore la sévérité, il lui dit :

— Vous avez trahi ma confiance ; vous avez été un mauvais fils.... Aurais-je donc, sans le savoir, été pour vous un mauvais père ?

— Ah ! répondit Ferdinand, vous avez été la bonté même. Cette bonté, je l'ai méconnue, je l'ai outragée ; je ne mérite plus que votre colère.

— Ainsi, quand vous m'assuriez que vous travailliez avec courage, vous me trompiez, parce que, faible et malade, je ne pouvais veiller sur vous. Quel nom dois-je donner à cette conduite ?

— C'est une lâcheté.

— Ce n'est pas moi qui le dis, c'est vous. Et pendant que, vous jugeant homme d'honneur, je comptais sur votre parole, vous riez de ma crédulité avec ceux qui vous aidaient à dévorer le bien de votre mère.

— Je suis un misérable, indigne du pardon que j'implore.

— Je vous avais transmis un nom pur de toute souillure ; qu'en avez-vous fait ?

— Par pitié, mon père, ne me maudissez pas !...

— Mon père, dit Béatrix en s'agenouillant près de Ferdinand, l'enfant prodigue revient à vous ; il reconnaît ses torts, il avoue qu'il n'est plus digne d'être appelé votre fils ; ne vous laisserez-vous pas toucher par son repentir ?

— L'enfant prodigue n'avait pas pour le retenir au bord de l'abîme les leçons et les prières de son père ; il l'avait quitté, il ne le trompait ni ne le raillait.

— Oh ! mon père, pardon ! dit Ferdinand.

— L'enfant prodigue s'en était allé dans un pays lointain ; il pouvait se déshonorer lui-même sans porter atteinte à l'honneur de son père. Celui-ci est donc plus coupable.

— Eh bien ! mon père, vous serez plus miséricordieux, reprit Béatrix.

— Non, non, je ne le puis.

— Mon père, pardonnez, je vous en conjure, poursuivit la jeune fille.

— Mais tu ne sais pas tout ce qu'il a fait ; moi-même je ne le sais peut-être pas encore.

— Pardonnez-lui pour l'amour de moi, mon père. Vous m'avez dit souvent que j'étais une fille soumise et dévouée, votre joie, votre consolation, et vous ajoutiez que vous voudriez me rendre tout le bonheur que vous me deviez, reprit Béatrix, dont les joues s'empourprèrent à cet éloge qu'elle faisait d'elle-même. Vous en souvenez-vous, mon père ?

— Je l'ai dit, et je le répète.

— Vous n'avez jamais manqué à votre parole. Acquittez-vous donc envers moi, en pardonnant à mon frère.

— Et si son repentir, auquel tu crois, n'était encore qu'une indigne comédie ?

— Que Dieu me punisse, mon père, s'écria Ferdinand, si ce n'est pas du fond de mon cœur que je jure de me réhabiliter à vos yeux.

— Oui, qu'il te punisse, si tu oses mentir à ton père mourant ; mais, puisqu'un de ses anges a prié pour toi, si tu es sincère, qu'il te pardonne !

Ferdinand saisit la main de son père et la porta à ses lèvres avec une joie qui tenait du délire. Il sanglotait comme un enfant et ne pouvait que murmurer d'une voix étouffée :

— Oh ! merci ! merci !

Béatrix pleurait aussi, et le comte attachait sur la jeune fille un regard plein d'amour.

— Si jamais tu oubliais ce que tu lui dois, dit-il en la montrant à Ferdinand, je te maudirais du fond de ma tombe.

— Tout ce qu'elle me dira de faire, je le ferai, mon père, je vous le promets devant elle et devant Dieu.

Un bruit de meubles heurtés qui se fit entendre dans le salon voisin attira soudain l'attention du malade.

— Qu'y a-t-il donc, Béatrix ? demanda-t-il.

— Je vous dis que je veux entrer et que j'entrerai, disait une voix irritée, que M. de Lessy reconnut aussitôt pour celle de Forgin.

— Mon père est trop souffrant pour vous recevoir, répondit Amédée.

— Que diable ! ce n'est pas ma visite qui le fera mourir. Laissez-moi passer, je ne vous dis que ça.

Ferdinand était redevenu d'une pâleur effrayante.

— Que veut donc cet homme ? dit le comte.

— Il vient jouir de la vue de ma honte et de votre douleur, lui répondit son fils.

— Si on lui doit quelque chose, qu'on le paie, reprit M. de Lessy. Je ne veux pas le voir.

Ferdinand se précipita vers la porte, l'ouvrit et la referma vivement ; puis, sans laisser à Forgin le temps de se reconnaître, il le saisit à bras-le-corps et l'emporta comme une plume hors de l'appartement. Déjà il le balançait au-dessus de la cage de l'escalier, quand Amédée, un instant étourdi de ce qui venait de se passer, accourut et empêcha cet acte de violence.

— Nous nous reverrons, monsieur de Lessy, dit Forgin, en faisant à Ferdinand un geste de menace.

Il était effrayant à voir. Ses yeux lançaient des éclairs ; des flocons d'écume tremblaient aux coins de sa bouche ; sa figure blafarde avait des tons livides comme celle d'un cadavre.

Ferdinand allait répondre et peut-être suivre Forgin ; mais Amédée l'entraîna. En rentrant dans la salle à manger, ses pieds rencontrèrent un portefeuille qui s'était échappé sans qu'il s'en aperçût de la poche du propriétaire. Amédée, plus prompt que son frère, le ramassa, l'ouvrit et en tira un papier qu'il mit sous les yeux de Ferdinand. C'était un billet de 3,000 fr. payable à l'ordre de Claude Forgin et portant pour signature : *Godefroy de Lessy.*

— Est-ce mon père ou est-ce toi qui as signé cela ? demanda Amédée.

— C'est moi, répondit Ferdinand, dont une rougeur subite envahit le visage.

— Est-ce bien celui-là, et n'y en a-t-il point d'autre ?

Ferdinand s'empara du billet sans répondre et se mit à le déchirer. Son frère le regardait ; il s'arrêta.

— Détruis-le, reprit celui-ci. Nous rendrons le portefeuille avec le montant du billet. On ne peut t'en demander davantage. S'il n'y en a pas d'autre, tu es sauvé.

— Il n'y en a pas. J'ai souscrit celui-là un jour où j'avais la tête sautée. J'avais perdu au jeu 2,500 fr. sur parole, et je ne savais où les prendre. Ce misérable Forgin m'offrit de les emprunter pour moi à un de ses amis, vieil avare qui faisait l'usure, et il me fit signer ce billet de 3,000 fr., payable à trois mois de date.

— Mais cette signature ?...

— Je n'aurais pas trouvé seulement 100 écus sur la mienne. Ce démon savait qu'étant l'aîné de la famille, je me nomme Godefroy, comme mon père ; il me le rappela, et, sans savoir ce que je faisais,

je me rendis coupable d'un crime. Méprise-moi, renie-moi, mon frère, tu en as le droit.

— Je te plains, Ferdinand ; car je suis sûr que depuis ce moment d'oubli, tu as souffert cruellement.

— Le jour, la nuit, j'étais dans des transes mortelles. Je ne souhaiterais pas à ce serpent venimeux une torture aussi atroce que celle que j'endure depuis que l'échéance approche.

— Sur quoi comptais-tu donc pour t'acquitter?

— Sur le retour d'une bonne veine. Je perdais depuis longtemps, et je me disais qu'il faudrait bien que la chance me revînt.

— Et elle n'est pas revenue?

— Pas comme je l'espérais. Je gagnais un jour, je perdais le lendemain, et je n'ai pas encore à ma disposition la moitié de cette somme.

— Ne pouvais-tu donc t'adresser à moi, plutôt qu'à un étranger?

— A toi? Le pouvais-je donc, après avoir refusé de suivre tes conseils et de croire à tes avertissements?

— Tu craignais mes reproches : je ne t'en aurais point fait.

— Tu aurais été trop bon ; et qui sait si je ne t'aurais pas ruiné comme je me suis ruiné moi-même? J'ignore d'ailleurs comment ce Forgin en était venu à me faire faire tout ce qu'il voulait. C'est lui qui m'a proposé d'emprunter à cet usurier, lui qui m'a assuré que rien ne me serait plus facile que de payer avant l'échéance, et qui m'a promis que jusqu'à cette époque mon billet ne sortirait pas de ses mains.

— Il a tenu parole, l'échéance est arrivée.

— Mais il ne me l'a pas dit, et il venait l'apporter à mon père, sans même savoir si j'étais en mesure de payer.

— Il tenait à le lui présenter ; car je n'ai pu, ni par menaces ni par promesses, le décider à me le remettre.

— Quand je te dis que c'est un démon....

— Que lui avons-nous donc fait pour qu'il nous haïsse?

— Mais, reprit vivement Ferdinand, sans chercher à résoudre cette question, mon père ne connaît donc pas l'existence de ce billet?

— Non; puisque Forgin venait tout à l'heure lui en réclamer le montant.

— Ainsi ce pardon qu'il m'a accordé à la prière de Béatrix ne s'étend pas à la plus grande de mes fautes?... Il ne sait pas que je suis un misérable faussaire sur lequel pouvait tomber un châtiment terrible, un de ces châtiments qui déshonorent non-seulement celui qui l'a mérité, mais tous ceux qui ont le malheur de lui appartenir? Il me disait que j'avais compromis l'honneur de son nom, et il ne voulait parler que de mes folies de jeune homme.... S'il avait connu toute la vérité, il m'aurait repoussé, il m'aurait maudit....

— Ne pense pas à cela, Ferdinand, dit Amédée; n'y pense que pour remercier Dieu d'avoir eu pitié de toi.

— Non, non, il faut que je fasse à mon père un aveu complet. Je vais de ce pas lui dire tout, et me soumettre à la punition que j'ai méritée.

— Malheureux! tu ne songes donc pas à son désespoir! dit Amédée en le retenant.

— Je ne veux pas tromper mon père mourant. Ce serait un remords pour toute ma vie.

Amédée eût peut-être insisté vainement pour que Ferdinand gardât le silence; mais Béatrix vint de la part du malade s'informer de la cause du bruit qu'il avait entendu. Son jeune frère lui raconta aussi brièvement que possible ce qui s'était passé, lui montra les débris du billet qui jonchaient le tapis, et lui dit ce que Ferdinand voulait faire.

— Tu as promis de te laisser guider par moi, frère, lui dit-elle. L'as-tu déjà oublié?

— Non ; quoi que tu ordonnes, j'obéirai.

— Laisse mourir en paix celui qui se réjouit de t'avoir pardonné, et contente-toi de réparer par de généreux efforts la faute qu'il t'est défendu d'avouer. Il faut payer sans retard, ajouta-t-elle, en tirant du secrétaire une petite boîte qu'elle remit à Amédée. Voici mes économies, tu peux en disposer.

— Non, Béatrix, je ne le veux pas, s'écria Ferdinand.

— Mon frère était perdu, je le rachète. Qu'aurais-je fait de cet argent pour qu'il me donnât plus de joie? dit Béatrix en lui serrant la main.

Amédée compléta la somme. Ni l'un ni l'autre ne voulurent que leur frère se dessaisît du peu qui lui restait ; et sans aucun doute, ils eussent proposé un nouveau partage du bien de leur mère, s'il leur eût été possible de le faire accepter par Ferdinand.

Pendant que Béatrix retournait auprès du malade et lui disait que Forgin était monté pour toucher de l'argent, Amédée, faisant un effort sur lui-même, se chargeait d'aller restituer le portefeuille.

— Monsieur, lui dit-il, je vous apporte le montant du billet que vous avez laissé chez mon père. Comptez vous-même si la somme y est.

— Il ne s'agit pas de la somme, je veux le billet.

— Quand je voudrais vous le rendre, je ne le pourrais pas ; car il n'existe plus.

— Mais c'est une horreur, une infamie, c'est un vol, entendez-vous. Je veux mon billet, il me le faut ; sinon....

— Calmez-vous, monsieur ; votre colère est inutile et vos injures ne m'atteignent pas. Voici la valeur du billet dont vous demandiez le remboursement ; nous sommes quittes.

Pendant que Forgin continuait à épancher sa bile, Amédée compta silencieusement l'or et l'argent dont il aligna les piles sur la table, et il lui dit :

— Le compte y est, monsieur ; si vous ne voulez pas le vérifier, cela ne me regarde plus.

Mais la vue de ces belles pièces jaunes et blanches, sur lesquelles se jouait un rayon de soleil, eut la vertu d'apaiser l'avare. Sa main s'allongea comme malgré lui ; il les prit les unes après les autres, les compta, les examina, les soupesa, et finit par dire :

— Les 3,000 fr. y sont ; mais c'est égal, j'aimais mieux mon billet.

— Mon père ne vous a jamais fait de mal, monsieur, répondit Amédée. Il faut que vous soyez un méchant homme pour regretter de n'avoir point abreuvé de honte et de douleur les quelques jours qui lui restent.

— Eh ! eh ! je voulais lui montrer qu'il ne devait pas faire le difficile avec moi, puisqu'il ne faut qu'un écervelé pour couvrir de boue et peut-être traîner au bagne le nom dont il est si fier.

— Silence ! dit Amédée, en maîtrisant avec peine son indignation. Le plus coupable en tout ceci, c'est vous, et Dieu se chargera certainement de punir le mal que vous nous avez fait.

— Moi ? Mais j'ai rendu à votre frère un grand service. Qui sait à quelle extrémité le désespoir l'aurait conduit, si je ne m'étais chargé de lui procurer de l'argent ? On voit bien que vous n'étiez pas là quand il me remerciait : il m'appelait son ami, son sauveur ; il m'aurait baisé les mains, si je l'avais laissé faire.

— Mon frère avait droit à vos bons conseils, et vous ne lui en avez donné que de mauvais. C'est le devoir des vieillards de signaler aux jeunes gens les dangers qui les environnent. Celui qui les y fait tomber est bien coupable.

— Votre frère ne m'aurait pas écouté, si je lui avais parlé raison.

Il vous a assuré que c'était fini, bien fini. Il me semble que je l'entends.... N'en croyez rien ; il recommencera, à moins que vous ne le teniez sous clef, ou que vous ne l'envoyiez si loin, qu'il ne revoie jamais Paris.

— Avez-vous encore quelque chose à nous réclamer ? demanda le jeune homme, sans témoigner combien cette prédiction lui était pénible.

— Aujourd'hui, non, monsieur ; un peu plus tard, nous verrons.

— Que voulez-vous dire ? reprit Amédée.

— Rien.

— Monsieur Forgin, j'exige que vous vous expliquiez.

— Sur quoi ?

— Sur la menace que vous semblez vouloir me faire.

— Je ne vous menace nullement. Ne savez-vous pas aussi bien que moi que l'avenir est incertain ? et n'y a-t-il pas un proverbe qui dit : A chaque jour suffit son mal !

V.

Pendant que Forgin se voyait si violemment expulsé de l'appartement du comte, Angélina cueillait un bouquet pour Béatrix, qui, toujours enfermée auprès du malade, n'avait plus que de loin en loin le temps de descendre au jardin. Claude avait profité de son absence pour monter chez M. de Lessy; car elle lui eût offert de se charger de la commission qu'il y voulait faire. Elle voyait encore chaque jour sa bonne amie Béatrix; mais les deux jeunes filles ne passaient plus ensemble que de rares instants, et le plus souvent c'était au chevet du comte qu'elles se voyaient.

Ce jour-là, il reconnut sa voix lorsqu'elle vint apporter son bouquet, et il l'appela.

— Ma chère enfant, lui dit-il, excusez-moi auprès de votre père. Il demandait tout à l'heure à me voir et il paraissait irrité du refus qu'Amédée faisait de le laisser arriver jusqu'à moi. Je suis maintenant si faible, que la moindre conversation me fatigue et que je ne puis recevoir personne.

— Mon père l'ignorait, monsieur, répondit Angélina. Je vous prie de lui pardonner. S'il a insisté pour vous voir, c'est que, comme moi, il a pour vous autant d'affection que de respect.

— Je l'en remercie; et vous, ma douce petite Lina, je vous aime comme vous m'aimez. Priez un peu le bon Dieu pour moi, afin que, s'il ne veut pas me guérir, il me fasse la grâce d'attendre patiemment l'heure de la délivrance.

— Je le prie tous les jours pour Béatrix et pour tous ceux qui lui sont chers. Elle me l'a demandé la seconde fois que nous nous sommes vues, et je n'y ai jamais manqué.

— Je l'avais oublié, dit Béatrix, qui rentrait en portant le bouquet dans un vase plein d'eau; mais Lina n'oublie rien.

— Je n'ai jamais pu faire que cela pour vous, chère Béatrix, et c'est si peu, que j'en suis toute confuse. Mais si Dieu m'exauce, un jour viendra où je pourrai vous rendre tout ce que je vous dois.

— A quoi penses-tu donc, Lina? Ce n'est pas toi qui as le plus gagné à notre rencontre. Je te l'ai déjà dit et je te le répète du fond de mon cœur, si j'ai été assez heureuse pour te rendre service, tu m'en as largement payée par l'amitié la plus tendre et la plus dévouée.

— Cette amitié, ne me l'avez-vous donc pas rendue?

— Vous êtes dignes l'une de l'autre, mes enfants, dit le malade. Vous vous aimerez toujours. Et quand on possède une véritable amie, on n'est jamais sans consolation, même au milieu des plus grandes douleurs.

En disant ces mots, M. de Lessy serrait la main d'Angélina et lui désignait des yeux Béatrix, comme pour lui dire que bientôt la chère enfant aurait besoin qu'une amie essuyât ses larmes. Lina répondit à cette pression; mais pour ne pas laisser croire au malade qu'elle avait deviné sa muette prière, elle dit gaîment :

— Il y a longtemps que nous nous sommes promis d'être toujours aussi unies que le comte de Lessy et le capitaine d'Arlon.

— Donc, si vous avez des enfants, vous les marierez; car je vais marier Béatrix au lieutenant Olivier d'Arlon. Vous en êtes la première informée, ma chère Lina.

— C'est une séparation prochaine que vous m'annoncez, répondit la jeune fille; mais que Béatrix soit heureuse, et je ne me plaindrai pas.

Angélina ne prolongea pas sa visite, M. de Lessy lui paraissant encore plus faible et plus fatigué qu'il ne le disait. Elle rentrait chez son père au moment où Amédée en sortait.

— D'où viens-tu? lui demanda Forgin d'un ton bourru.

— Tu sais bien où je vais quand il m'arrive de sortir un instant, répondit-elle avec son sourire le plus doux.

— Oui, tu vas là-haut. Tu as de la chance, toi, d'y être si bien reçue.

— M. de Lessy est très-bon pour moi; mais il m'a appelée aujourd'hui pour me charger de te faire ses excuses et de te dire que, malgré tout le plaisir qu'il aurait à te voir, son état de souffrance ne le lui permettait pas. Si tu savais comme il est changé! Il est si pâle, si maigre.... En le regardant, j'avais envie de pleurer, et je ne pouvais m'empêcher de penser au chagrin que j'éprouverais si je te voyais dans une si triste position. Je ne sais comment sont les mourants, je n'ai jamais vu mourir personne; mais j'ai peur pour Béatrix que son père ne lui soit bientôt enlevé.

— Il en a peur aussi; et si je ne me trompe, il a hâte de la marier.

— Tu ne te trompes pas, le mariage est arrangé.

— Avec l'officier de marine, n'est-ce pas? Il y a des années que je l'ai deviné; mais le mariage n'est pas encore fait.

— Pourquoi donc?

— Pourquoi? Suis-je donc obligé de te rendre compte de toutes mes pensées? Laisse-moi, j'ai à travailler.

— Tu travailles trop, papa, tu te fatigues.

— Si tu pouvais épouser un bel officier comme M. d'Arlon, est-ce que ça ne te conviendrait pas? Si fait, j'en suis sûr. Eh bien! Lina, tu seras assez riche, plus tard, quand ton père sera mort, pour en avoir un plus huppé que celui-là.

— Voilà encore tes rêves d'ambition qui te reprennent, pauvre père, dit Angélina en riant; mais si je ne dois me marier que quand tu seras mort, j'espère que je serai trop vieille pour que la fortune que tu me laisseras puisse m'amener des prétendants.

— Ce n'est pas moi qui te laisserai une fortune; où la prendrais-je, s'il te plaît?

— Je l'ignore, à moins que ce ne soit dans le caveau où je t'ai surpris une nuit à la recherche des voleurs.

— Dans le caveau?... répéta Forgin tout tremblant. Mais tu es donc folle? Il n'y a rien ni là, ni ailleurs; mais je t'ai parlé d'une vieille tante qui n'a pas d'autre héritier que moi.

— Que le bon Dieu lui prête vie! Je compte si peu sur la succession de cette parente inconnue, que je l'avais tout à fait oubliée. Si nous sommes toute sa famille, pourquoi ne vient-elle pas vivre auprès de nous? J'aimerais mieux sa présence et son affection que tout ce qu'elle doit nous laisser un jour.

— Tu raisonnes en dépit du sens commun, et vraiment il n'y a pas de plaisir à se tuer le corps et l'âme pour une sotte de ton espèce.

— Aussi je te prie de ménager ton corps et plus encore ton âme, mon bon père. Autrefois il y avait, dit-on, des gens qui se vendaient à Satan pour avoir de l'or, beaucoup d'or, et l'on dit qu'aujourd'hui, on fait encore de semblables marchés. Quoique Satan ne se montre

pas avec ses grandes cornes et ses pieds fourchus, quiconque amasse injustement du bien est sûr de lui appartenir un jour, et de laisser à ses enfants un or maudit dont la possession ne leur attirera que des malheurs.

— Est-ce là ton idée? demanda Forgin en ricanant.

— C'est ma conviction. Mais je suis bien tranquille : mon père gagne par un travail honnête le peu que je dois avoir un jour, et je n'échangerais pas ma pauvreté contre toutes les richesses de la terre, si je devais les posséder au prix d'un remords.

— Toutes les richesses de la terre.... C'est beaucoup.... Tu réfléchirais....

— Une fortune mal acquise me brûlerait les mains; je t'assure que je n'en voudrais pas garder une obole. Mais ni toi non plus, père. Tu me questionnes pour m'éprouver. Va, ne crains rien, je suis ta digne fille, et de tout mon cœur je dis avec toi : « Soyons pauvres, mais soyons honnêtes. »

— Et nous ne ferons que notre devoir, ajouta Forgin, en dissimulant à merveille le déplaisir que lui faisaient éprouver ces déclarations si nettement formulées.

Nous ne savons si la jeune fille avait conçu quelque soupçon sur la parfaite loyauté de son père; mais nous sommes porté à le croire; car elle se jeta à son cou, en l'entendant parler ainsi, comme si elle eût voulu lui demander pardon d'avoir douté de lui, comme s'il lui eût été impossible de modérer la joie qu'elle ressentait de pouvoir l'estimer toujours.

Le lendemain, M. de Lessy se trouva plus mal. Ferdinand, qui avait passé la nuit près de lui, l'avait entendu prononcer plusieurs fois son nom dans des rêves plus pénibles mille fois que l'insomnie. Quelle douloureuse veillée pour le jeune homme! mais aussi quelle utile souffrance! Il avait promis, en recevant son pardon, de changer de

conduite; mais ce n'était pas la première fois qu'il reconnaissait ses torts et qu'il promettait de les réparer. Quoiqu'il eût toujours été sincère, il n'avait fallu qu'une occasion pour qu'il se laissât entraîner de nouveau. Forgin connaissait bien ces écervelés qui disent : C'est fini ! et qui recommencent le lendemain; mais il ne savait pas ce que la vue des souffrances qu'on a causées au meilleur des pères peut exercer d'influence sur un jeune homme resté bon et loyal, malgré ses égarements. Oui, c'était fini, bien fini ! Ferdinand était sauvé, non-seulement parce qu'il avait détruit le billet accusateur, mais parce que la violence de sa douleur devait lui donner la force de rompre avec ses funestes habitudes.

En s'éveillant d'un de ces sommeils courts et agités qui l'avaient fatigué toute la nuit, M. de Lessy le vit appuyé à son lit, le regardant à travers ses larmes.

— C'est toi qui as passé la nuit près de moi, Ferdinand ? lui dit-il.

— Oui, mon père. C'est la première fois que cela m'arrive; mais si vous saviez combien je regrette de n'avoir pas plus tôt pris ma part des soins que vous donnaient ma sœur et mon frère ! Depuis que vous m'avez traité hier avec tant d'indulgence, j'ai honte de moi-même, et jamais je ne me consolerai d'avoir agi comme un mauvais fils, en ne songeant qu'à mon plaisir pendant que vous souffriez. Encore une fois, mon père, dites que vous me pardonnez.

— Dieu pardonne au repentir; je ne dois pas être plus sévère que Dieu.

— Et si j'avais encore été plus coupable que vous ne le croyez.... murmura le jeune homme en baissant la voix.

— Si tu as fait du tort à quelque autre qu'à toi, il faut le réparer; mais j'espère que si tu t'es laissé entraîner, tu n'as détourné personne du droit chemin ?

— Je n'ai péché que contre le ciel et contre vous, mon père,

répondit Ferdinand, empruntant encore une fois le langage de l'enfant prodigue.

— Tu as gaspillé tes plus belles années. Mais l'avenir est devant toi ; et avec du courage, tu redeviendras digne du nom que tu portes. Je ne serai pas témoin de tes efforts, mais Dieu les verra ; et le jour où tu seras enfin un homme, je lui en rendrai grâce et je te bénirai.

— Ce jour-là seulement, mon père, je pourrai me pardonner, comme vous m'avez si généreusement pardonné.

— Quand je ne serai plus, reprit le comte, tu feras bien de quitter Paris pendant quelque temps. Ce sera le meilleur moyen de rompre avec tes habitudes dissipées. C'est en se méfiant de soi-même qu'on apprend à devenir sage.

— Dieu vous guérira, mon père, pour que vous voyiez combien ma résolution est sincère.

— Que sa volonté soit faite ! répondit le malade en fermant les yeux ; car il se sentait trop fatigué pour continuer cette conversation.

Il passa paisiblement la journée. Vers le soir, il eut une crise qui épuisa ses forces. Ferdinand voulait rester auprès de lui ; mais il désigna Béatrix pour le garder. Angélina lui ayant demandé la permission de ne pas quitter son amie, il y consentit avec joie.

Forgin avait envoyé sa fille pour avoir des nouvelles. Il tenait tant à ces dignes locataires, disait-il, que la position de M. de Lessy lui causait un vrai chagrin. Elle vint le prévenir qu'elle passerait la nuit avec Béatrix dans la chambre du malade, pendant que ses fils et M. d'Arlon veilleraient dans le salon pour être prêts à tout événement.

— Est-il donc si mal ? demanda-t-il en changeant de couleur.

— Le médecin assure qu'il n'y a encore rien à craindre ; mais les médecins peuvent se tromper.

— Espérons que celui-ci dit vrai, reprit Forgin. Va, mon enfant,

ajouta-t-il, ne laisse pas seule cette bonne demoiselle ; il faut bien faire quelque chose pour une amie comme celle-là.

Dès qu'Angélina lui eut souhaité le bonsoir, il alluma sa lanterne et alla s'enfermer dans le soi-disant magasin d'antiquités. Il lui tardait de visiter son caveau, depuis le moment où sa fille avait, en riant, fait allusion aux richesses qui pouvaient y être enfouies. Le soir venu, il s'était privé bien à regret d'y descendre, parce qu'il craignait qu'on ne l'entendît de la chambre de Ferdinand et qu'il pensait que le nouveau converti, ne sortant pas ce jour-là, se serait couché de bonne heure.

Il écouta pendant quelques minutes avant d'en soulever la trappe. Le silence le plus profond régnant partout, il alluma sa lampe avec un frémissement de joie ; après l'avoir posée sur sa petite table, il remonta pour prendre une chaise, afin de pouvoir commodément passer en revue ses trésors. Sa contemplation dura longtemps. Le dernier coup de minuit sonnait quand il crut entendre frapper à la porte de sa maison. Comme il n'y avait pas d'autre concierge que lui, il se hâta d'aller voir qui pouvait venir à cette heure.

— C'est moi, monsieur Forgin, c'est Max, répondit-on du dehors.

— Que venez-vous faire si tard? demanda l'avare, sans ouvrir encore.

— Vous demander un petit service, mon bon monsieur Forgin. J'ai besoin de 10 fr., pas davantage.

— Mais je ne vous dois rien, dit Forgin en ouvrant la porte.

— Si vous ne me devez rien, ce sera à valoir sur un compte à venir.

— Et si je ne vous emploie plus ?

— Vous avez besoin de mes services ; et, comme je ne vous les fais pas payer cher, je n'ai pas peur de perdre votre pratique. Mais vous devez vous rappeler que je ne vous ai pas demandé un rouge liard depuis que j'ai fait une copie du billet que le jeune de Lessy avait

signé du nom de son père. Vous me devez bien 10 fr. pour ce travail-là, papa Forgin ; car c'est proprement fait, je m'en vante, et ça passera comme une pilule.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? Je ne vous comprends pas.

— Qu'est-ce que je veux dire ? Ah çà, vous me prenez pour un autre. Je veux dire que M. de Lessy, un beau jeune homme, ma foi ! et un bon garçon, pas fier du tout, a mangé, comme bien d'autres, son avoir en folies de toutes sortes, et qu'un jour où il manquait d'argent, vous lui avez prêté.... Combien ? 2,000 fr. ou 2,500 fr., je ne sais pas au juste. Mais ce que je sais, c'est que vous lui avez fait signer un billet de 3,000 fr. Ce que je sais encore, c'est que vous m'avez fait copier ledit billet, et que j'en ai si bien imité l'écriture, que, malgré vos lunettes, vous n'auriez pu distinguer la copie de l'original, si vous n'aviez pas pris d'avance vos précautions pour le reconnaître.

— Eh bien ! après ?...

— Comment ! après ? Est-ce que vous voudriez me faire croire que vous collectionnez des autographes, et que c'est pour garder dans votre album la signature de M. de Lessy que vous m'avez fait copier son billet ?

— Pourquoi serait-ce donc, s'il vous plaît ?

— Parbleu ! pour vous faire payer deux fois. Tenez, les 3,000 fr. étaient payables il y a deux jours — je me souviens de la date, hein ! Eh bien ! vous avez touché votre argent, et, au lieu de vous dessaisir du vrai billet, vous avez donné l'autre, à moins que vous ne les ayez présentés tous les deux en même temps.

— Tu me supposes un joli métier. Ce qui m'étonne, c'est que tu m'aides à le faire.

— Moi aussi, ça m'étonne ; mais que voulez-vous ? quand on n'a pas de conduite, on se trouve souvent à court d'argent ; et pour

quelques misérables pièces de cent sous, on se rend complice d'un vol.

— Modère tes expressions, jeune étourdi.

— A quoi bon, puisque personne ne peut nous entendre? J'ai vu là haut votre fille près de la fenêtre ouverte. Sans ça, je parlerais plus bas, puisque vous dites qu'elle ne sait rien de rien. Pourtant c'est difficile à croire. Après ça, vous êtes bien capable de lui persuader que vous travaillez pour le prix Monthyon, tandis que si notre petit commerce était découvert.... Brrr..., j'ai froid dans le dos rien que d'y penser. Quand je dis notre petit commerce, je devrais parler pour moi seul ; car le vôtre vous rapporte de beaux deniers. Trois mille francs d'un coup, quelle râfle ! S'il m'en arrivait autant, je deviendrais honnête homme.

— S'il t'en arrivait autant, dans trois jours il ne te resterait plus rien.

— Ça se peut : l'argent me fond dans les doigts, tandis que vous le mettez en tas. Si je savais seulement où vous cachez votre magot....

— Je ne garde jamais plus qu'il ne me faut pour vivre un mois ; aussi je ne crains guère les voleurs.

— Et moi je les craindrais tant, si j'avais de quoi vivre un mois.

— Au train dont tu y vas, il te faudrait une grosse somme. En attendant que tu la gagnes, voici les 10 fr. que tu me réclames. Va te coucher ; car il est tard, et j'ai sommeil.

— Me coucher quand j'ai 10 fr. dans ma poche.... Pas si bête ! Avec ça je peux en gagner vingt fois, cent fois autant. Il ne s'agit que d'avoir de la chance.

— Et je t'en souhaite, mon garçon. Mais là, dans ton intérêt, tu ferais mieux de ne pas te risquer.

— Merci du conseil. Voulez-vous que je vous en donne un autre en échange ?

— Donne toujours ; j'en ferai ce que je voudrai.

— Eh bien ! papa Forgin, si j'étais à votre place, si j'avais de l'argent gros comme moi, au lieu de tourmenter ces gens-là pour leur arracher 3,000 fr. qui ne me seraient pas dus, je tâcherais d'avoir pour gendre un des deux jeunes messieurs.

— Eh ! eh ! tu n'es pas si sot que je le croyais. Si le comte vit seulement encore quelques jours, ce billet-là sera la dot de ma fille.

— Et je serai de la noce, pas vrai ?

— Non, mais je te donnerai de quoi la faire avec les camarades.

— A la bonne heure. Je bénirai les époux des deux mains, et vous par-dessus le marché, répondit Max, en accompagnant ces paroles d'un geste grotesque.

Mais il s'interrompit tout à coup.

— Il y a quelqu'un là, dit-il en désignant la chambre d'Angélina.

— Impossible ! s'écria Forgin, qui cependant prit sa chandelle en toute hâte.

La mèche fumeuse éclaira entièrement l'étroite chambrette. Tout y était en ordre ; le lit n'avait pas été défait, et la fenêtre donnant sur le jardin était fermée, ainsi que la porte opposée. Seul un gros chat gris, couché sur une chaise, regardait en bâillant ceux qui venaient de troubler son sommeil.

— Tu m'as fait une peur affreuse, dit Forgin. Si ma fille nous avait entendus, tout serait perdu.

— Ma foi ! j'aurais certifié qu'on marchait là-dedans. C'est le matou qui aura sauté sur la chaise, puisque nous ne voyons personne. Allons ! bonsoir, bonne nuit, père Forgin ! Dormez tranquille, si vous pouvez : il n'y a point de voleurs chez vous.

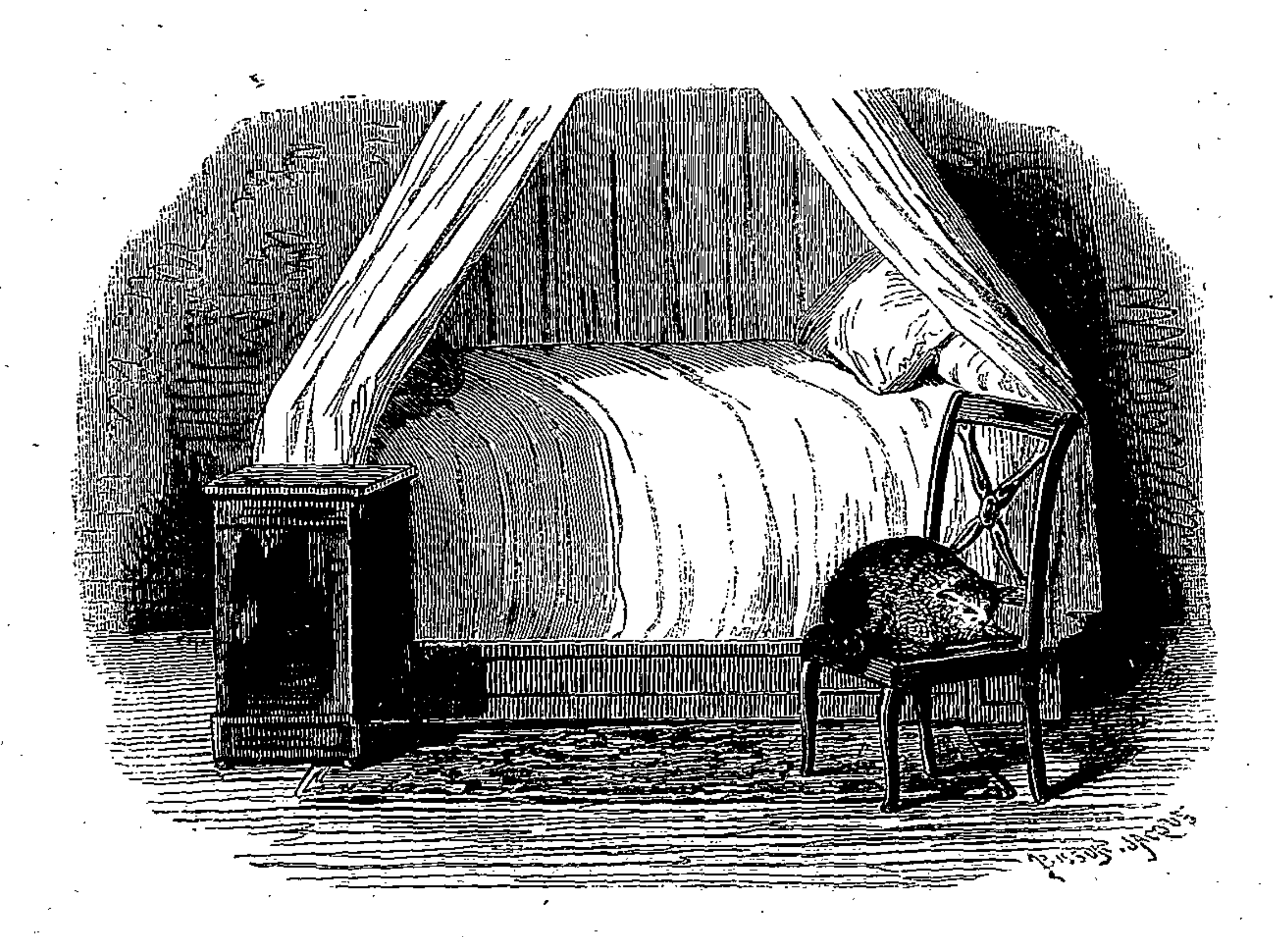
Malgré cette assurance, notre homme ne put fermer l'œil. Il avait fait le tour de la maison, regardé sous les lits, soulevé les rideaux ; il était sûr qu'aucun larron ne s'y était caché ; mais en ce moment,

il aurait peut-être mieux aimé se voir menacé par un voleur que de penser qu'Angélina avait surpris son ignoble conversation.

Il attendit le jour avec impatience, se croyant certain de découvrir la vérité dès qu'il verrait sa fille. Il la trouva très-pâle et lui en fit l'observation.

— Ce n'est qu'un peu de fatigue, dit-elle. Quelques heures de repos suffiront pour qu'il n'y paraisse plus.

— C'est trop aussi de passer la nuit tout entière. Je croyais t'avoir entendue rentrer vers une heure du matin,



C'est le matou qui aura sauté sur la chaise.

— Tu ne te trompais pas. Béatrix ayant égaré son flacon de sels, je suis venue chercher celui qu'elle m'a donné. Tu causais avec quelqu'un ; c'est pourquoi je ne t'ai pas parlé.

— Avec un assez mauvais garnement, à qui je faisais de fausses confidences pour obtenir de lui des aveux. Si tu les avais entendues, il n'en faudrait rien croire.

— Béatrix m'attendait, je me suis hâtée de remonter auprès d'elle.

— Comment va M. de Lessy ?

— Mieux ce matin. Peut-être ne faut-il pas renoncer à tout espoir.

— J'en serais bien aise pour lui et pour ses enfants. Mais je ne veux pas que tu te tues pour le soigner. Tu es défaite comme si tu relevais de maladie. Embrasse-moi et va te mettre au lit. Je resterai à la maison toute la matinée pour que personne ne te dérange. Ah ! c'est que je t'aime, vois-tu, ajouta-t-il en mettant deux baisers sur ses joues, et je sens bien que si je te perdais, il n'y aurait plus de bonheur pour moi. Laisse ta porte ouverte, afin que je puisse aller voir si tu dors.

Rentrée chez elle, la jeune fille pria longtemps, agenouillée près de sa modeste couchette. Elle tenait sa tête dans ses mains, et l'on aurait pu voir glisser des larmes entre ses doigts. Pauvre enfant ! jamais elle n'avait éprouvé pareille douleur ; car elle savait maintenant combien son père était peu digne de sa tendresse. Surprise de ce qu'il n'était pas seul à cette heure avancée de la nuit, elle avait prêté l'oreille un instant avec inquiétude ; puis, reconnaissant la voix de l'étranger qui lui avait, un jour, appris, sans le savoir, que les prodigalités de Ferdinand menaçaient de ruiner la famille de Lessy, elle avait écouté, un peu par curiosité d'abord, puis parce qu'elle se sentait comme clouée au sol par de telle révélations.

Enfin, se rappelant que Béatrix l'attendait, elle fit un violent effort pour quitter la chaise sur laquelle elle s'était laissée tomber et elle regagna lentement la porte qui donnait sur le corridor. Béatrix était trop occupée de son père pour remarquer l'agitation de Lina. Celle-ci alla s'asseoir dans le coin le plus sombre, et, feignant de dormir, elle eut le temps de se calmer peu à peu.

Son premier mouvement avait été de tout dire à son amie ; mais elle comprit bientôt qu'elle devait garder le secret le plus absolu, tout

en s'efforçant d'empêcher la réalisation des coupables projets de son père. La seconde idée qui lui vint fut d'avouer à son père qu'elle le connaissait ; mais elle recula devant la peine qu'il en éprouverait et devant la pénible situation que cet aveu leur ferait à tous deux.

Pour s'arrêter à une résolution quelconque, elle avait besoin de réfléchir, après avoir invoqué l'aide de Dieu, et c'était pour cela plutôt que pour dormir qu'elle s'était retirée chez elle. Elle se demandait pour la dixième fois ce qu'elle avait à faire, quand elle entendit son père s'approcher doucement de sa porte entr'ouverte. Elle feignit de dormir, et le laissa venir jusqu'à son lit sans faire le moindre mouvement.

— Comme elle dort ! dit-il tout bas, en s'éloignant.

Angélina entr'ouvrit alors les yeux ; elle vit qu'il tenait à la main un gros livre latin qu'elle avait plusieurs fois remarqué dans son secrétaire, et auquel il lui avait recommandé de ne pas toucher, parce qu'il y mettait, disait-il, les quittances du percepteur, celles de l'agent d'assurances et quelques factures acquittées.

Il s'arrêta près de la fenêtre, ouvrit le livre, et en tira un papier qu'il parut examiner avec attention, et l'y replaça d'un air satisfait. Puis il regarda tendrement sa fille et sortit de la chambre. Angélina, sans trop savoir pourquoi, demeura persuadée que ce papier était le billet souscrit par Ferdinand.

— Je le détruirai, dit-elle ; j'empêcherai mon père de commettre ce vol odieux.

Forgin toutefois ne pensait plus à se faire compter la somme qu'il avait déjà touchée : son complice lui avait suggéré une autre idée, qu'il avait promptement saisie, puisqu'il avait répondu que ce billet serait la dot de sa fille. Ce qu'il voulait, c'était, en menaçant Ferdinand du déshonneur et de la prison, décider Amédée, dont il connaissait

le dévouement fraternel, à racheter le faux billet au prix d'une promesse de mariage.

La première fois qu'il s'était senti le désir d'appeler sa fille Mme de Lessy, peu lui importait lequel de ses deux fils le comte lui désignerait pour gendre ; maintenant c'était Amédée qu'il lui fallait, Ferdinand ayant dissipé son avoir et ne devant pas d'ailleurs offrir à une femme les mêmes garanties de bonheur que son sage et studieux frère.

Angélina avait bien entendu les mots de mariage et de dot ; mais elle était si troublée par tout ce qu'elle venait d'apprendre, qu'elle ne comprit pas quel rôle son père voulait faire jouer à ce billet. Elle en eût été encore plus indignée qu'elle ne l'était en pensant que Forgin se ferait payer deux fois. Les deux complices ne s'étaient pas d'ailleurs appesantis beaucoup sur ce que Ferdinand avait mis la signature de son père à la place de la sienne, et cette circonstance, qui faisait à elle seule toute la gravité de la situation, lui avait échappé.

Pour que Forgin pût tirer de cette situation tout le parti qu'il en attendait, il fallait que M. de Lessy vécût encore, et qu'il pût dire que cette signature était fausse, ou que, pour laisser ignorer au mourant la honte d'un de ses fils, l'autre consentît à tout ce que demanderait le possesseur du fatal billet. Toute la difficulté se réduisait pour Claude à savoir comment il s'y prendrait pour faire ses propositions à Amédée ou pour pénétrer auprès du comte, si elles n'étaient pas acceptées.

Il n'avait encore rien décidé quand sa fille se leva. Il prit sa canne et son chapeau, en disant qu'il ne tarderait pas à rentrer. Il pensait qu'en faisant une petite promenade au grand air, le trouble de ses idées se dissiperait, et il était bien décidé à agir dès qu'il aurait trouvé le moyen d'assurer le succès de ses combinaisons.

Lina l'accompagna jusque sur le seuil et le suivit du regard jusqu'au tournant de la rue. Sûre alors de ne pas le voir revenir sur ses pas, elle prit la clef du secrétaire. Forgin ne l'emportait jamais ; car c'est à peine s'il y laissait une somme suffisante, non pour un mois, comme il l'avait dit à Max Robert, mais pour une semaine. Les autres tiroirs contenaient des lignes de chiffres intelligibles pour lui seul, et les rayons placés au-dessus servaient de bibliothèque. Le gros livre latin, flanqué d'une dizaine de vieux volumes, était trop reconnaissable pour qu'Angélina pût hésiter. Elle le prit résolûment et le feuilleta d'un bout à l'autre sans y trouver ce qu'elle cherchait. Alors elle se mit à trembler : il était trop tard pour empêcher son père de devenir criminel ; il avait sans doute emporté le billet ; quand il rentrerait, tout serait terminé.

« M'abandonnerez-vous donc, mon Dieu ! » dit-elle en joignant ses mains sur le livre qu'elle venait de refermer.

Tout à coup elle crut sentir que la basane de la reliure n'adhérait pas parfaitement au carton qui recouvrait le volume ; en l'examinant mieux, elle découvrit une petite poche, doù elle retira un papier timbré portant la signature de Godefroy de Lessy.

Elle se rappela seulement alors avoir entendu Robert dire que Ferdinand s'était servi du nom de son père ; sans se demander s'il y avait là une faute, elle prit le billet et le jeta au feu.

A peine avait-elle remis le livre en place et refermé le secrétaire, que son père revint. Elle sentit une ardente rougeur lui monter au visage, et elle crut un instant que les battements de son cœur allaient briser sa poitrine.

— Te voilà fraîche comme une rose, lui dit-il. Je n'ai pas besoin de te demander si ton malaise est passé. Mettons-nous à table ; car j'ai à sortir encore dès que nous aurons déjeuné.

— Où iras-tu ? demanda la jeune fille.

— Je te le dirai tantôt, si ma démarche a réussi. Qu'il te suffise de savoir que c'est de toi que je vais m'occuper.

La pauvre enfant n'avait pas besoin de plus longues explications pour savoir de quoi il s'agissait ; mais, au lieu de regretter ce qu'elle avait fait, elle s'applaudit de n'avoir pas perdu de temps. Toutefois elle n'était pas sans inquiétude sur l'orage qui éclaterait certainement lorsque Forgin s'apercevrait de la disparition du billet. Il lui fut impossible de manger, et à plusieurs reprises elle répondit tout de travers à ce que lui disait son père, qui, de son côté, semblait fort préoccupé.

Il se leva, ouvrit le secrétaire, prit le volume, fouilla dans la poche, et, n'y trouvant rien, il le feuilleta du commencement à la fin.

— Ah çà, j'ai donc la berlue ?... dit-il, en se disposant à recommencer. J'ai mis un papier là-dedans, il n'y a pas deux heures, et je ne l'y retrouve plus.

— Ne cherche pas davantage, répondit Lina, qui craignait de l'irriter encore en se taisant.

— Tu sais donc où il est ? demanda Forgin.

— Oui, répondit-elle ; mais je n'ose pas te le dire.

— Tu n'oses pas me le dire? Qu'en as-tu donc fait ?

— Je l'ai brûlé.

— Tu l'as brûlé ! répéta l'avare, dont chacun de ces trois mots sembla déchirer le gosier.

— Oui, père ; mais ne te fâche pas, je t'en supplie. J'ai cru bien faire.

— Tu as cru bien faire !... dit encore Forgin, en s'arrachant les cheveux. Mais, malheureuse ! tu es donc folle ?

Il saisit Angélina par le bras et la secoua violemment. Il tremblait de tous ses membres, et ses dents s'entrechoquaient avec bruit.

— Où est ce billet ? Donne-le-moi tout de suite, je le veux....

— Je ne l'ai plus, répondit la jeune fille.

— Ne me répète pas que tu l'as brûlé, car je ne répondrais plus de moi....

— Me voici prête à tout, dit-elle en se laissant tomber à genoux.

— C'est donc bien vrai? Tu l'as détruit ?...

Elle baissa la tête sans répondre.

— Mais au moins, misérable, me diras-tu pourquoi? reprit-il sans que sa colère s'apaisât.

La vérité vint aux lèvres d'Angélina ; mais l'idée de voir son père rougir devant elle l'y retint.

— Tu sais combien j'aime Béatrix, dit-elle. Tu sais tout ce que je lui dois. J'ai pensé qu'elle n'était pas en mesure de payer cette somme pour son frère, et j'ai voulu lui épargner un chagrin.

— Et tu as mieux aimé me le causer à moi, ton père, et me faire tort de ce qui m'est dû.

— Si quelqu'un de cette famille te doit, tu seras payé, dit-elle en levant les yeux sur Forgin, qui ne put, sans baisser les siens, soutenir ce limpide regard. Ce n'est qu'une question de temps. Ils ne nieront pas leurs dettes ; ils sont honnêtes, ceux-là, reprit-elle en soupirant.

— Et moi? demanda Claude, sentant le reproche contenu dans ces derniers mots.

— Et toi, tu es mon père, répondit la jeune fille. Si je t'ai fait de la peine, tu peux me pardonner ; car j'en suis encore plus affligée que toi.

— Tout ça, ce sont des paroles en l'air. Tu m'as enlevé aujourd'hui une occasion qui ne se représentera jamais. Je ne voulais pas demander d'argent à M. de Lessy.

— Est-il possible ? demanda vivement Lina.

— J'en jurerais sur tout ce que tu voudrais, car c'est la pure vérité.

Il n'y avait pas à se tromper sur l'accent dont cette réponse était faite. La jeune fille, qui était demeurée à genoux, saisit les mains de son père et les baisa, en murmurant encore une fois le mot pardon. Elle venait de se rappeler que Forgin lui avait parlé le matin de fausses confidences faites à son visiteur de la nuit ; elle se reprenait à penser qu'elle avait mal jugé son père, et sa joie surpassait encore son repentir.

— Ne t'ai-je pas entendu dire que ce billet serait ma dot? reprit-elle. Tu l'as dit, je m'en souviens. Eh bien ! père, je n'ai pas besoin de dot, je ne veux pas me marier; je resterai toujours avec toi; je te soignerai quand tu seras vieux et infirme, et toute ma vie sera employée à te faire oublier mes torts d'aujourd'hui.

— A-t-on jamais vu pareille énormité? répondit Forgin, à qui l'humilité de sa fille rendait toute son assurance. Fouiller dans mes papiers, s'emparer du plus précieux et le brûler sans seulement savoir ce qu'on fait! Non, non, c'est trop fort, je ne peux pas passer là-dessus.

— Mais puisque tu n'en voulais pas toucher la valeur maintenant, et puisque cet argent était pour moi, ajouta Angélina, ce n'est pas à toi que j'ai fait tort.

— Comme si tout ce qui est à moi ne t'appartenait pas.... A ce compte-là, tu serais libre de tout jeter par les fenêtres.

La colère de Forgin était passée. Il avait eu peur, un moment, de s'entendre accuser en face; il se trouvait trop heureux de voir que la naïve enfant avait pris le change et lui demandait un pardon que lui-même aurait dû solliciter. Lina vit qu'elle n'avait plus rien à craindre de sa violence.

— Ecoute, père, dit-elle, bien loin de jeter tout par les fenêtres, je

serai très-économe ; et jamais tu ne m'auras vue aussi douce, aussi soumise que je vais le devenir, pour que tu puisses oublier le mal que je t'ai fait aujourd'hui.

— Tout ça ne me rendra pas mon billet.

— Non ; mais ta bonté sera cause que je t'aimerai chaque jour davantage.

Ce fut seulement quand l'émotion excitée en elle par cette scène fit place à son calme ordinaire qu'Angélina retrouva au fond de son cœur les doutes ou plutôt la triste certitude qu'y avait fait naître l'entretien surpris par elle pendant la nuit précédente. Elle les combattit de toutes ses forces, sans parvenir à s'en débarrasser, mais aussi sans pouvoir se débarrasser d'un sentiment qui ressemblait à du remords. Elle ne regrettait pas d'en avoir assez entendu pour se décider à brûler le billet, mais elle se demandait si elle n'avait pas été coupable d'espionner son père.

Habituée à tout dire à Béatrix, elle souffrait doublement, parce qu'elle était obligée de souffrir seule.

— Chère Lina, lui dit son amie en sortant avec elle de la chambre de M. de Lessy, je vois combien notre malheur t'afflige. Hélas ! il ne peut y en avoir de plus grand.

— Ah ! Béatrix, répondit-elle, il y a quelque chose de plus cruel encore que de voir mourir son père....

Elle allait ajouter : — C'est de ne pouvoir plus l'estimer ; mais elle se tut. Apprenant à dissimuler pour la première fois de sa vie, elle dit :

— C'est de penser qu'on n'a pas tout fait pour le rendre heureux. Mais vous, Béatrix, vous ne connaîtrez jamais l'amertume d'un tel reproche ; et quand votre père vous aura quittée, vous aurez du moins la joie de savoir qu'il vous a bénie jusqu'à son dernier soupir.

— Oui, dit Béatrix en pleurant, ce sera ma seule consolation.

Lina avait failli trahir son secret ; un mot encore, et elle accusait son père. Elle en fut effrayée et attristée au dernier point. Sa santé, qui jusqu'alors avait été bonne, ne put résister à tant d'émotions. Pendant plusieurs semaines la fièvre la retint sur son lit. Forgin, croyant qu'il allait la perdre, sentit mieux que jamais combien elle lui était chère. Nuit et jour à son chevet, il lui prodiguait les plus tendres soins, la suppliait de se guérir, s'accusait de l'avoir épouvantée par sa colère, et promettait de lui laisser faire à l'avenir tout ce qu'elle voudrait.

Lina, touchée de tant d'amour, se reprit à le chérir sans arrière-pensée. Peu à peu le souvenir de la conversation qu'elle avait entendue se confondit avec les images enfantées par le délire, pendant les premiers jours de sa maladie.

Elle revint avec bonheur à la vie ; sa convalescence fut une suite d'enchantements. La première fois qu'elle fit le tour de son jardin, appuyée au bras de sa chère Béatrix, elle le trouva rempli de fleurs rares, dont jamais elle n'eût osé rêver la possession ; elles doublèrent de prix à ses yeux quand elle sut que son père les avait lui-même achetées et plantées.

Pour qu'il eût ainsi oublié ses habitudes de parcimonie et qu'il eût donné à la culture de ces fleurs un temps qu'il pouvait mieux employer, il fallait que la joie de voir sa fille sauvée en eût fait un autre homme. Caché derrière les pousses du houblon, il jouissait de sa surprise ; et quand, l'apercevant enfin, elle se jeta dans ses bras, il pensa que l'argent pouvait procurer d'autres plaisirs que celui de le voir et de le compter.

Mais à mesure que les forces de la jeune fille revinrent, sa mémoire plus lucide lui retraça les angoisses qui avaient amené son mal. Des doutes pénibles l'assiégèrent de nouveau. Elle les combattit sans pouvoir s'en débarrasser ; quoique rien ne vînt les confirmer, ils lui

causaient d'amères tristesses. Parfois cependant ils se dissipaient comme une vaine fumée et la laissaient calme, confiante, heureuse ; mais ces belles heures duraient peu, et la preuve, la terrible preuve qu'elle avait eue de la déloyauté de son père revenait l'accabler.

N'arrive-t-il pas à ceux qui ont couché dans la bière un être tendrement chéri, qui le pleurent sans cesse, qui savent qu'ils ne le verront plus, de se figurer un instant qu'ils entendent la voix adorée, qu'ils reconnaissent le pas souvent écouté, ou qu'en rentrant dans la maison déserte ils vont y retrouver celui qui l'a quittée pour toujours ? L'illusion s'envole, et elle rend la réalité plus terrible.

Au milieu de cette lutte, le caractère d'Angélina ne s'était point aigri. Elle souffrait sans qu'on s'en aperçût, et jamais Forgin ne l'avait vue plus tendre ni plus prévenante. La pauvre enfant voulait, à force de soins, se faire pardonner ou plutôt pouvoir se pardonner à elle-même des soupçons qui peut-être n'avaient aucun fondement. Toutefois, elle ne laissait passer aucune occasion de faire comprendre à son père qu'elle ne tenait point à être riche, et qu'elle bornait tous ses désirs à continuer avec lui la modeste existence qu'ils avaient toujours menée.

Lorsqu'elle parlait ainsi, Forgin la félicitait de sa sagesse ; tout en riant dans sa barbe, il lui demandait pourquoi elle oubliait toujours qu'il avait en perspective un magnifique héritage.

— S'il me revient, lui dit-elle un jour, sais-tu ce que j'en ferai ?

— Parbleu ! ce que tout le monde en fait. Tu auras une maison splendide, un équipage, des valets, des diamants, et des toilettes à chaque instant renouvelées, dit-il en soupirant.

— Tu te trompes, reprit-elle, je n'aurai rien de tout cela.

— Eh bien ! tu auras raison. A mener si grand train, on se ruine promptement. Il vaut bien mieux garder ce qu'on a. C'est une satisfaction sans égale de se dire, en voyant passer les fous qui mangent

leur argent : « Je suis plus riche que vous; je pourrais vous écraser de mon luxe ; mais je ne le veux pas. » L'homme qui mange une croûte de pain noir auprès de son trésor est plus heureux que le prodigue assis à une table somptueuse.

— Le prodigue tire au moins profit de ce qu'il possède et répand sur les autres un peu de son aisance, tandis que l'avare ne fait de bien à qui que ce soit. Aussi j'aime encore mieux la prodigalité que l'avarice.

— Je ne suis pas de ton avis. Mais dis ce que tu ferais, si tu avais une fortune; je suis curieux de le savoir.

— Je la partagerais avec les pauvres, et je crois qu'elle me donnerait plus de joies que n'en ont jamais goûté l'avare et le prodigue.

— Folie ! Ce qu'on donne, on ne l'a plus, dit Forgin, en se levant avec impatience.

Mais, se radoucissant aussitôt, de peur de laisser voir dans son jeu, il ajouta hypocritement :

— Qui donne aux pauvres prête à Dieu, et le débiteur est bon.

VI.

Il y avait deux mois qu'Angélina, en détruisant le billet de Ferdinand, s'était acquittée envers la famille de Lessy, lorsqu'elle se trouva seule avec son père dans la maison. Malgré les prévisions des médecins, le comte avait eu la joie de confier lui-même à Olivier d'Arlon le bonheur de Béatrix. N'ayant plus rien à faire en ce monde, il avait attendu paisiblement que Dieu le rappelât et il s'était éteint sans frayeur et sans souffrance, entouré de tous ceux qu'il aimait.

Huit jours après, les deux frères prenaient avec Béatrix et Olivier le chemin d'Etretat, où M. d'Arlon les avait précédés. Un grand vide se faisait donc autour de la pauvre Lina. Quant à Forgin, il était heureux de ne plus voir ceux qu'il jalousait depuis longtemps et de ne plus partager avec ses voisins, sinon l'affection de sa fille, il savait bien qu'elle les aimerait toujours, du moins sa présence.

L'appartement n'était pas encore lōué quand la douce enfant reçut une lettre de Béatrix.

« Je t'ai promis de t'écrire, ma chère Lina, disait cette lettre ; et en t'écrivant, il me semble que je me retrouve auprès de toi, dans ce petit jardin où nous avons passé de si bons moments. De là je lève les yeux vers les fenêtres de la chambre de mon père, et je le vois me sourire encore. J'ai beau me répéter que sa mort a été celle d'un juste, et que sans doute il a reçu dans le ciel la récompense de ses vertus ; la pensée de ne plus le revoir en ce monde ne cesse de faire couler mes larmes. Par bonheur, Olivier et M. d'Arlon, que ma tristesse pourrait mécontenter, pleurent avec moi ; et pour que je regrette moins celui qui n'est plus, ils s'efforcent de le remplacer par la tendresse et l'indulgence.

« Hélas ! je n'ai plus qu'eux. Ce n'était pas assez pour moi de perdre en même temps mon père et ma seule amie ; mes frères m'ont dit adieu et sont partis pour un lointain voyage. Quand reviendront-ils? Dieu seul le sait; seul il peut les préserver de tout péril et les ramener dans mes bras. Ils sont partis parce que je l'ai voulu ; je n'avais qu'un mot à dire pour les en empêcher, et je ne les ai pas retenus.

« Tu sais, Lina, que Ferdinand nous a causé des inquiétudes. Je crois même, d'après quelques mots que tu as laissés échapper pendant tes nuits de fièvre, que, sans toi, il nous en aurait causé bien davantage. De quel danger nous as-tu sauvés? Je l'ignore ; mais je sais que pour nous en délivrer, tu t'es exposée à la colère de ton père, et que, sans toi, le nôtre n'aurait peut-être pas eu pour nous tous de tendres paroles et des bénédictions.

« Je te remercie donc, Lina, et je remercie Dieu de t'avoir choisie pour nous épargner à tous cette douleur. Je suis heureuse de penser que c'est à toi que nous devons un si grand service, et je te connais assez pour savoir quelle joie tu en éprouves.

« Te rappelles-tu qu'un jour tu me disais que la seule consolation

qu'un enfant puisse goûter après la mort de son père, c'est celle de ne l'avoir jamais affligé ? Tu disais vrai ; car mon pauvre Ferdinand, malgré le repentir dont il a fait preuve, malgré l'indulgente tendresse que notre malade bien-aimé lui a témoignée jusqu'à la fin, semblait avoir toujours ses fautes présentes à l'esprit. Sa morne tristesse, sa pâleur, son silence obstiné, me navraient le cœur et me faisaient trembler pour lui. Il passait des heures entières assis sur la falaise ou errant par les grèves ; un jour même, les flots l'entourèrent sans qu'il les eût vus venir, perdu qu'il était dans ses amers souvenirs. Un pêcheur, qui le hélait en vain pour l'avertir du danger, le recueillit dans sa barque au moment où il allait périr.

« Je lui reprochai doucement de s'être exposé ainsi.

« — Je ne sais à quoi je pensais, me répondit-il, ou plutôt je ne le sais que trop. J'étais à genoux, suppliant mon père d'avoir pitié de moi ; je voyais ses regards irrités se détourner de moi et sa main me repousser avec horreur. Pourtant, Béatrix, il ne savait pas tout.... S'il l'avait su, ni tes prières ni tes larmes n'auraient pu le désarmer. Il m'aurait maudit, et cette malédiction qu'il n'a pas prononcée n'en pèse pas moins sur moi.

« J'essayai de le calmer et de le rassurer ; je lui rappelai que notre père lui avait recommandé de m'obéir, et je lui ordonnai de chasser de si sombres idées. Il le promit, mais sans pouvoir y parvenir.

« — C'est mon châtiment, me dit-il, pourquoi veux-tu m'y soustraire? Amédée et toi, vous avez, comme moi, perdu votre père ; mais votre douleur est sans remords, tandis que la mienne.... Où serait la justice du ciel, si les enfants soumis et le fils rebelle versaient les mêmes larmes?

« Pour arracher Ferdinand à cette exaltation qui nous effrayait, que fallait-il faire ? Un travail assidu aurait pu lui être salutaire ; mais pour retourner à Paris, il se méfiait trop de lui-même, et nous

craignions que, pour se distraire d'un si cruel chagrin, il ne se laissât entraîner encore.

« Nous avions tort, je le crois; mais dans l'état où il était, notre pauvre frère n'avait pas sa pleine liberté, et nous doutions plutôt de ses forces que de son repentir. D'un autre côté, il se rappelait que notre père lui avait conseillé de fuir pour un temps cette ville de perdition, et il voulait obéir.

« Amédée trouva dans son amour fraternel le meilleur et peut-être l'unique moyen de le sauver. Un soir que nous étions tous ensemble au salon, et qu'Olivier parlait de son dernier voyage en Amérique, Amédée dit que depuis longtemps il désirait visiter cette terre, représentée par une foule d'auteurs comme le pays des merveilles, et que si Béatrix ne l'en détournait pas, il entreprendrait bientôt ce voyage.

« — Si je t'en détournais, lui répondis-je, ce serait uniquement pour ne pas m'imposer une douloureuse séparation. Accorde-moi quelques semaines encore, puis tu feras ce que tu voudras.

« — Tu ne partiras pas seul, s'écria Ferdinand, qui, assis à l'écart, ne paraissait pas entendre ce qui se disait. As-tu oublié qu'un jour mon père te promettait que lui et moi nous t'accompagnerions dans tes expéditions scientifiques?

« — Je m'en souviens; mais cette promesse n'avait rien de sérieux; elle ne t'oblige nullement à me suivre.

« — Crains-tu que ma présence ne te porte malheur? demanda Ferdinand. Si cela est, dis-le franchement; mais si cela n'est pas, laisse-moi m'embarquer avec toi.

« — Partout et toujours ta présence me sera chère; néanmoins je ne voudrais pas t'exposer aux hasards d'un long voyage, qui peut-être ne sera pas sans dangers.

« — Ensemble, nous serons plus forts pour les braver. Qu'en dis-tu, Béatrix?

« — Puisque mon père a parlé de cela, que ce soit sérieusement ou non, je ne veux pas m'opposer à ce que vous partiez, répondis-je en refoulant mes larmes.

« Ferdinand me serra dans ses bras à m'étouffer, en s'écriant :

« — Merci, merci ! je suis sauvé !...

« Et voilà, ma douce petite Lina, pourquoi je suis maintenant seule avec mon mari et mon second père. Ils devaient rester encore ; mais dès le surlendemain, un beau navire, présentant toutes les conditions possibles de sûreté, étant prêt à mettre à la voile, je les ai laissés partir.

« J'ai fait un grand sacrifice ; mais que dire de celui d'Amédée ? Reçu docteur, après les examens les plus brillants, il avait une belle carrière à fournir. Si, dans sa première jeunesse, il a rêvé quelque voyage lointain, la soif des aventures a fait place en lui à des goûts plus paisibles ; mais il fallait à tout prix arracher Ferdinand à la noire mélancolie qui menaçait ses jours ou sa raison, et Amédée, qui ne part que pour le suivre, paraît accepter avec reconnaissance le dévouement dont notre frère croit faire preuve.

« Ils sont déjà loin. Que Dieu les protége, et qu'il ne permette pas que je voie un autre bâtiment emporter Olivier sur cette mer immense dont les colères sont terribles ! Je ne sais encore s'il obtiendra, comme il l'espère, une place de professeur à l'Ecole navale ; je ne sais même si, en la sollicitant, il ne regrette pas la vie hasardeuse et contemplative du marin. Ceci, je ne veux pas le savoir ; car je n'aurais pas le courage de lui dire : « Va, sans songer à moi, où te poussent « tes goûts et tes habitudes. » Oh ! non, si dévouée que tu me supposes, je ne le dirais pas.

« Pourtant, je ne voudrais pas non plus l'engager à renoncer à la marine. Il est trop jeune pour rester inactif. Mon père était beaucoup plus âgé que lui quand il a quitté l'état militaire, et je crois qu'il a

toujours regretté d'avoir cessé trop tôt de servir son pays. Il ne le disait pas ; mais quelquefois un mot, un geste, un soupir, trahissaient sa pensée. Je ne sais même si ce regret n'a point abrégé ses jours.

« J'attends donc, en priant pour calmer mon inquiétude, et je me dis que si je ne croyais pas en Dieu, si je n'avais pas confiance en sa bonté, je me trouverais bien à plaindre, séparée pour toujours de mon père, pour longtemps sans doute de mes frères, et peut-être à la veille de voir partir mon mari. Prie avec moi, ma bonne Lina ; je serai plus sûre d'être exaucée.

« Surtout, ne t'attriste pas en pensant à moi, et ne me cherche pas trop souvent dans ce jardinet où nous nous sommes trouvées si heureuses. Occupe-toi de tes fleurs, aime-les comme quand nous les admirions ensemble; garde ta charmante gaîté. Il ne t'est pas permis d'être triste ; car ton père en souffrirait, et une fille se doit au bonheur de son père.

« Adieu, ma bien-aimée Lina. Je pense à toi chaque jour, à chaque instant, et souvent, bien souvent, je me promène à tes côtés ; je te raconte mes ennuis, et j'écoute tes douces consolations. »

Le bâtiment qui emmenait Amédée et Ferdinand était un bateau à vapeur américain, muni d'une puissante machine et de deux de ces larges roues à aubes que Fulton avait données pour propulseur aux premiers vaisseaux qu'il était parvenu à faire marcher sans voiles. Ce navire se nommait le *Franklin*. Il avait déjà plusieurs fois fait la traversée du Havre à New-York sans avoir reçu la plus légère avarie. Parfaitement aménagé pour recevoir des passagers, il offrait plus de confortable qu'on n'avait été habitué à en rencontrer jusque-là dans les voyages sur mer.

M. d'Arlon et son fils l'avaient visité avant que les deux frères y retinssent leur passage ; tous deux avaient été d'avis qu'il serait impossible de trouver mieux. Ils s'étaient longtemps entretenus avec

le capitaine, qui leur avait paru un bon et jovial compagnon en même temps qu'un habile homme de mer, et qui, charmé de l'amabilité des deux officiers de la marine française, leur avait promis de traiter en amis les jeunes gens qu'ils lui recommandaient.

La meilleure cabine avait en conséquence été mise à leur disposition. Béatrix, ayant voulu les conduire elle-même à bord, s'était montrée satisfaite de la manière dont ils y seraient installés. Elle ne les quitta qu'au moment où le vaisseau commençait à s'ébranler sous l'effort de la vapeur; tant qu'elle put apercevoir son panache de fumée, elle resta sur le quai, agitant encore de temps à autre son mouchoir en signe d'adieu.

Le majestueux bâtiment n'eut bientôt plus que les proportions d'un bateau de pêche, puis d'une simple barque, enfin d'un petit nuage qui, se dissipant tout à fait, ne laissa plus voir que le ciel et l'eau confondus à l'horizon.

Les passagers distinguèrent encore la terre pendant une demi-heure après que leur vaisseau eut disparu aux regards de Béatrix ; puis, la nuit commençant à tomber, ils la perdirent de vue et la cherchèrent vainement le lendemain.

Le temps était beau, la mer calme; le voyage s'annonçait sous d'heureux auspices. Ferdinand, saisi de la nouveauté du spectacle qu'il avait sous les yeux, semblait avoir laissé derrière lui sa sombre rêverie. Assis sur le pont, il regardait cette mer paisible au loin comme un beau lac, s'entr'ouvrant pour livrer passage aux roues bruyantes qui soulevaient ses ondes et les faisaient rejaillir comme une blanche écume.

Il y a dans la contemplation de la mer quelque chose de solennel qui produit dans le cœur un grand apaisement. Il semble qu'en face de l'immensité du ciel et des flots, l'homme s'oublie et s'anéantisse. Il se perd dans cette grandeur, tant il se voit petit. Ses idées se modi-

fient, ses sentiments s'épurent et s'élèvent ; il ne regarde plus du même œil ni le passé ni l'avenir ; quand il a le bonheur d'être chrétien, il se remet avec une entière confiance entre les mains du Seigneur tout-puissant, qui seul a pu donner des bornes à l'océan, et dont la voix soulève et apaise à son gré les tempêtes.

Les deux premiers jours se passèrent presque tout entiers dans cette contemplation pleine de charmes, qu'interrompaient les allées et venues des matelots, les conversations des passagers et les prévenances du capitaine. Chaque fois qu'il passait auprès de Ferdinand ou d'Amédée, il leur adressait quelques paroles amicales, les renseignait sur le point où l'on devait être ; et s'il les trouvait disposés à causer, il leur racontait ses traversées les plus difficiles, ou les mettait au courant des mœurs et des habitudes de son pays.

Un peu plus tard, il eut assez de répondre à leurs questions. Ferdinand retrouvait insensiblement l'activité de son esprit. Comme autrefois, il voulait tout savoir : comment le capitaine reconnaissait sa route, comment il guidait son bâtiment, comme l'écuyer guide son cheval ; par quels moyens il se rendait compte de la distance parcourue. Quand il ne pouvait s'adresser au capitaine, il interrogeait les matelots et les mécaniciens, ou il lisait quelques bons ouvrages dont Olivier avait fait choix pour charmer les ennuis de la traversée.

— On sait quand on part, leur avait-il dit ; mais on ne sait ni où ni quand on arrivera. Un voyage en mer est plein de hasards et de surprises. Je me rappellerai toujours avoir pris terre à Madagascar, après m'être embarqué pour Cadix. Le capitaine a fait ses provisions de vivres et de charbon ; si elles ne sont pas suffisantes, il pourra les renouveler en route. Faites les vôtres avant le départ, afin que votre esprit ne soit pas sans aliment et que l'oisiveté ne vous fasse pas trouver la traversée trop longue.

Aux livres instructifs qu'Olivier avait réunis, Béatrix avait joint une

Imitation de Jésus-Christ, qui pour elle valait son pesant d'or; car son père, qui la lui avait donnée le jour de sa première communion, l'avait souvent prise pendant la maladie qui l'avait si lentement conduit au tombeau, et elle l'avait encore vue entre ses mains défaillantes le jour même de sa mort. En disant adieu à ses frères, elle n'avait pas trouvé de plus précieux souvenir à leur donner.

A côté de ce livre admirable, que personne ne peut ouvrir sans y trouver de salutaires préceptes et de merveilleuses consolations, quelques volumes de Chateaubriand et de Lamartine avaient trouvé leur place, parce que Mme d'Arlon se rappelait que ces deux poëtes avaient autrefois fait les délices de Ferdinand. Il avait abandonné depuis les lectures sérieuses; elle espérait ainsi lui en faire retrouver le goût.

Le jour où la caisse qui contenait ces richesses fut ouverte, le *Génie du Christianisme* tomba sous la main du jeune homme. Il en parcourut les belles pages avec un plaisir qui l'étonna lui-même et qu'il voulut faire partager à son frère. Ils s'arrêtèrent ensemble sur une des plus magnifiques descriptions que le grand écrivain ait jamais faites, et dont ils pouvaient, en ce moment, constater la vérité :

« Le vaisseau sur lequel nous passions en Amérique s'étant élevé au-dessus du gisement des terres, bientôt l'espace ne fut plus tendu que du double azur de la mer et du ciel, comme une toile préparée pour recevoir les futures créations de quelque grand peintre. La couleur des eaux devint semblable à celle du verre liquide. Une grosse houle venait du couchant, bien que le vent soufflât de l'est; d'énormes ondulations s'étendaient du nord au midi, et ouvraient dans leurs vallées de longues échappées de vue sur les déserts de l'Océan. Ces mobiles paysages changeaient d'aspect à toute minute : tantôt une multitude de tertres verdoyants représentaient des sillons de tombeaux dans un cimetière immense; tantôt des lames, en faisant

moutonner leurs cimes, imitaient des troupeaux blancs répandus sur des bruyères ; souvent l'espace semblait borné faute de point de comparaison ; mais si une vague venait à se lever, un flot à se courber, comme une côte lointaine, un escadron de chiens de mer à passer à l'horizon, l'espace s'ouvrait subitement devant nous.

« On avait surtout l'idée de l'étendue lorsqu'une brume légère rampait à la surface de la mer et semblait accroître l'immensité même. Oh ! qu'alors les aspects de l'Océan sont grands et tristes ! Dans quelle rêverie ils vous plongent, soit que l'imagination s'enfonce vers les mers du Nord, au milieu des frimas et des tempêtes, soit qu'elle aborde sur les mers du Midi, à des îles de repos et de bonheur !

« Il nous arrivait souvent de nous lever au milieu de la nuit et d'aller nous asseoir sur le pont, où nous ne trouvions que l'officier de quart et quelques matelots, qui fumaient leur pipe en silence. Pout tout bruit on entendait le froissement de la proue sur les flots, tandis que les étincelles de feu couraient, avec une blanche écume, le long des flancs du navire. Dieu des chrétiens, c'est surtout dans les eaux de l'abîme et dans les profondeurs des cieux que tu as gravé bien fortement les traits de ta toute-puissance !

« Des millions d'étoiles rayonnant dans le sombre azur du dôme céleste, la lune au milieu du firmament, une mer sans rivage, l'infini dans le ciel et sur les flots ! Jamais tu ne m'as plus troublé de ta grandeur que dans ces nuits où, suspendu entre les astres et l'Océan, j'avais l'immensité sur la tête et l'immensité sous mes pieds !

« Je ne suis rien ; je ne suis qu'un simple solitaire ; j'ai souvent entendu les savants disputer sur le premier Être, et je ne les ai point compris ; mais j'ai toujours remarqué que c'est à la vue des grandes scènes de la nature que cet Être inconnu se manifeste au cœur de l'homme. Un soir (il faisait un profond calme), nous nous trouvions

dans ces belles mers qui baignent les rivages de la Virginie ; toutes les voiles étaient pliées ; j'étais occupé sous le pont lorsque j'entendis la cloche qui appelait l'équipage à la prière ; je me hâtai d'aller mêler mes vœux à ceux de mes compagnons de voyage. Les officiers étaient sur le château de poupe avec les passagers ; l'aumônier, un livre à la main, se tenait un peu en avant d'eux ; les matelots étaient répandus pêle-mêle sur le tillac : nous étions tous debout, le visage tourné vers la proue du vaisseau qui regardait l'occident.

« Le globe du soleil, prêt à se plonger dans les flots, apparaissait entre les cordages du navire, au milieu des espaces sans bornes. On eût dit, par les balancements de la poupe, que l'astre radieux changeait à chaque instant d'horizon. Quelques nuages étaient jetés sans ordre dans l'orient, où la lune montait avec lenteur ; le reste du ciel était pur ; vers le nord, formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et celui de la nuit, une trombe brillante des couleurs du prisme, s'élevait de la mer comme un pilier de cristal supportant la voûte des cieux. Il eût été bien à plaindre, celui qui dans ce spectacle n'eût point reconnu la beauté de Dieu. Des larmes coulèrent malgré moi de mes paupières, lorsque mes compagnons, ôtant leurs chapeaux goudronnés, vinrent à entonner d'une voix rauque leur simple cantique à *Notre-Dame de Bon-Secours*, patronne des mariniers. Qu'elle était touchante, la prière de ces hommes qui, sur une planche fragile, au milieu de l'Océan, contemplaient le soleil couchant sur les flots ! Comme elle allait à l'âme, cette invocation du pauvre matelot à la Mère de douleur ! La conscience de notre petitesse à la vue de l'infini ; nos chants s'étendant au loin sur les vagues ; la nuit s'approchant avec ses embûches ; la merveille de notre vaisseau au milieu de tant de merveilles ; un équipage religieux, saisi d'admiration et de crainte ; un prêtre auguste en prières ; Dieu, penché sur l'abîme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'occident, de l'autre élevant la lune

dans l'orient, et prêtant, à travers l'immensité, une oreille attentive à la voix de sa créature : voilà ce qu'on ne saurait peindre et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine pour sentir. »

— C'est magnifique, dit Amédée, lorsque son frère eut fermé le livre. Mais nous n'avons que le cadre de cette grande scène. Il y manque les matelots pieusement découverts, les officiers et les passagers debout derrière l'aumônier.

— Il y manque aussi les cordages à travers lesquels on voyait se balancer le globe radieux, et le silence sublime que le vent qui gonfle doucement les voiles semble respecter. Le bruit des roues rappelle trop l'intervention de l'homme dans la marche du navire, la vapeur a tué la poésie.

— Ce que vous venez de lire est bien beau, dit le capitaine, qui s'était approché sans que Ferdinand l'aperçût ; mais, quoi que vous en disiez, monsieur, il y a aussi quelque chose de beau et de grand dans le triomphe remporté sur les éléments par l'intelligence de l'homme. Ainsi, lorsqu'on songe aux efforts faits par Fulton pour réaliser le problème de la navigation par la vapeur, on ne peut s'empêcher d'admirer tant de courage et de persévérance.

— Sans doute, Fulton a rendu d'immenses services à son pays ; mais vous me permettrez, capitaine, de vous faire observer que l'invention des bateaux à vapeur ne doit pas lui être entièrement attribuée, dit Amédée.

— Il y avait eu avant lui quelques essais, je l'ai ouï dire ; mais ces essais n'avaient pas réussi.

— Pas aussi complétement que ceux de Fulton, il est vrai ; mais ils ont eu le mérite de frayer la route à votre compatriote.

— Les Français ont l'esprit inventif ; la plupart des grandes découvertes ont été faites par eux ; mais ils n'ont presque jamais su les

utiliser, tandis que nous autres, Américains, nous sommes avant tout un peuple pratique.

— Ce qui n'empêche pas Denis Papin d'avoir été le véritable inventeur de la machine à vapeur, perfectionnée depuis par l'Anglais Watt, et de l'avoir appliquée à la navigation, puisqu'il est prouvé qu'il remonta la Fulde sur un bateau que la vapeur faisait marcher à l'aide de deux rames tournantes, qui ressemblaient probablement à vos roues à aubes. Après Denis Papin, un autre Français, Claude de Jouffroy, fit aussi de longues recherches et s'imposa de rudes privations pour arriver à construire un bateau à vapeur. Le bateau marcha, d'abord avec des rames palmipèdes, qui n'étaient pas de son invention, puis avec des roues à aubes, dit Ferdinand.

— C'est celui qui ouvre la voie qui a le plus de mérite, j'en conviens, reprit le capitaine, en souriant de l'ardeur avec laquelle les jeunes gens réclamaient pour leurs compatriotes l'honneur recueilli par le sien; mais sans les perfectionnements apportés par Robert Fulton à ces divers essais, ils seraient sans doute demeurés inutiles. Vous n'ignorez pas d'ailleurs que Fulton eut la loyauté de déclarer qu'il avait été aidé dans son entreprise par les travaux de M. de Jouffroy.

— Fulton avait l'âme élevée, comme tous les hommes de génie, dit Amédée. Si son nom est aujourd'hui l'objet de la vénération des Américains, ce n'est pas sans en avoir été longtemps méconnu.

— Vous avez raison. L'Américain est travailleur; il aime à gagner de l'argent, et il n'a d'enthousiasme pour les découvertes que quand il lui est prouvé qu'elles sont utiles. Fulton n'avait pas été mieux accueilli en France; et même après qu'il eut fait marcher sur la Seine, de la manière la plus satisfaisante, le bateau à vapeur qu'il avait fait construire à Paris, même après que les savants commissaires chargés de rendre compte de l'expérience eurent déclaré que les bateaux qui

mettaient quatre mois à venir de Nantes à Paris pourraient, grâce au système de Fulton, faire le même trajet en moins de quinze jours, Napoléon, auquel il s'adressa, ne devina point le parti qu'on pouvait tirer de cette invention. Aussi le regretta-t-il vivement, dit-on, lorsque, faisant voile vers Sainte-Hélène sur le *Bellérophon*, il aperçut de loin un navire qui fendait les ondes en lançant sa fumée vers le ciel, et qu'on lui dit que c'était un bâtiment à vapeur américain.

— Cette fable a été souvent répétée, interrompit Amédée ; mais ce n'est qu'une fable, puisque ce ne fut que plusieurs années après 1815 que les navires à vapeur se risquèrent sur l'Océan.

— C'est juste, dit le capitaine, en riant le premier de sa bévue. Je sais parfaitement que c'est en 1817 que le procédé de Fulton fut adopté par l'Ecossais Bell pour deux bateaux destinés à faire le service entre l'Irlande et l'Angleterre, à travers le canal Saint-Georges. Mais que voulez-vous ? La supposition ne manquait pas d'à-propos ; elle est passée à l'état de légende. Comme bien d'autres, je l'ai accueillie sans examen, et il faut qu'un jeune homme étranger au métier me fasse reconnaître mon erreur.

— On ne pense pas toujours à tout, reprit Amédée ; et je vous demande pardon, capitaine, de m'être permis cette observation. Je n'aurais pu vous la faire il y a trois jours ; mais hier j'ai lu quelques détails sur les navires à vapeur, et je n'ai pas encore eu le temps de les oublier. Vous voyez que je n'ai pas lieu d'être bien fier de mon savoir. Si vous vouliez mettre le vôtre à ma disposition, je vous écouterais avec reconnaissance.

— Si je puis vous apprendre quoi que ce soit, parlez, monsieur de Lessy, je suis prêt à vous répondre.

— Pensez-vous que le système de Fulton ne puisse pas être perfectionné ?

— Je suis loin de le croire. Il y a beaucoup à faire encore pour la

navigation au long cours; mais pour les courses rapides sur les grands fleuves de mon pays, il ne laisse rien à désirer.

— Expliquez-vous, capitaine, je vous en prie.

— J'espère pour vous, messieurs, que vous ne quitterez pas l'Amérique sans l'avoir visitée au moins en partie. Vous y verrez des fleuves qui ne ressemblent pas à ceux de l'Europe. Ce sont d'immenses cours d'eau qui reçoivent de nombreux affluents, forment des lacs, des cascades, sont entrecoupés d'îles, et se perdent dans la mer après avoir traversé douze et même quinze cents lieues, entre des rives fleuries, des rochers à pic, des talus d'une hauteur prodigieuse ou d'inextricables forêts.

Ces fleuves sont la richesse de l'Amérique, ses grandes voies de communication et de transport, depuis qu'on peut les remonter aussi bien que les descendre; ce qui était impossible sans le secours de la vapeur. Des bâtiments à voiles et à rames pouvaient bien conduire jusqu'au port d'embarquement les produits de l'intérieur; mais il n'y avait aucun moyen de les ramener au point de départ. On ne pouvait pas non plus, comme chez vous, faire tirer par des chevaux les trains flottants, puisque les bords des fleuves sont en partie impraticables. Dès que la machine à vapeur fut inventée, les Américains comprirent que si elle pouvait être appliquée à la navigation, leur pays deviendrait riche entre tous, puisqu'il est doué d'une merveilleuse fécondité, et que le développement de l'industrie y est en rapport avec la fertilité du sol. Des hommes de talent travaillèrent pendant des années à la solution du problème que Fulton devait résoudre.

Après le succès de l'expérience faite à Paris en 1803, le chancelier Livingston, ambassadeur des Etats-Unis, en rendit compte à son gouvernement et obtint pour lui et pour Fulton, son associé, le privilége de construire pendant vingt années des bateaux à vapeur, à la condition par eux de fournir, dans l'espace de deux ans, un bâtiment

pouvant remonter l'Hudson avec une vitesse de quatre milles à l'heure. Le bateau fut construit, marcha beaucoup mieux qu'on ne l'exigeait, et l'essai fut suivi de l'établissement d'un service régulier entre New-York et Albany.

La machine fonctionnait à merveille ; le steamer avait même un certain confortable ; mais personne n'osait s'y risquer. Fulton ne savait si le succès couronnerait ses efforts. Aussi, quand un passager se présenta enfin, Fulton versa des larmes en recevant les six dollars qu'il lui remit.

— C'était le premier argent que lui rapportaient ses longs travaux, dit Ferdinand. Ce que j'admire le plus dans ces hommes qui ont fait de grandes choses, c'est peut-être encore plus leur persévérance que leur génie.

— Vous avez raison, monsieur, reprit le capitaine ; c'est la persévérance seule qui donne le succès. La fortune et les honneurs furent la récompense de Fulton. Depuis plus de vingt ans qu'il est mort, la reconnaissance des Américains n'a fait que s'accroître, parce qu'ils savent maintenant mieux que jamais quelle est la grandeur du service qu'il leur a rendu. Aujourd'hui nos fleuves sont sillonnés de steamers nombreux et magnifiques qui remplissent parfaitement le but rêvé par Fulton ; aussi n'est-il pas question de chercher à les perfectionner.

— Vous nous avez dit que pour la navigation au long cours, la perfection n'est pas encore atteinte, dit Ferdinand.

— Vous n'avez encore pu en juger par vous-mêmes, messieurs, parce que nous avons eu, depuis notre départ, un temps exceptionnel ; mais si nous avions eu une mer houleuse, vous auriez vu le *Franklin* incliné sur le côté, n'avoir plus dans l'eau qu'une de ses roues, tandis que l'autre battrait l'air sans la moindre utilité. C'est un grand inconvénient : la consommation du charbon reste la même et la vitesse du

navire est diminuée de moitié. Quand le bateau à roues s'engage dans des passes étroites, il devient si difficile à manœuvrer, que la nécessité d'un autre propulseur est reconnue par tous les marins.

— Je me rappelle avoir entendu le capitaine d'Arlon parler d'une sorte de vis destinée à remplacer les roues, et dont un de nos compatriotes encore serait l'inventeur.

— On en a parlé, en effet, il y a déjà longtemps ; mais on ignore encore si le nouvel agent, qu'on nomme hélice, l'emportera sur les roues à aubes.

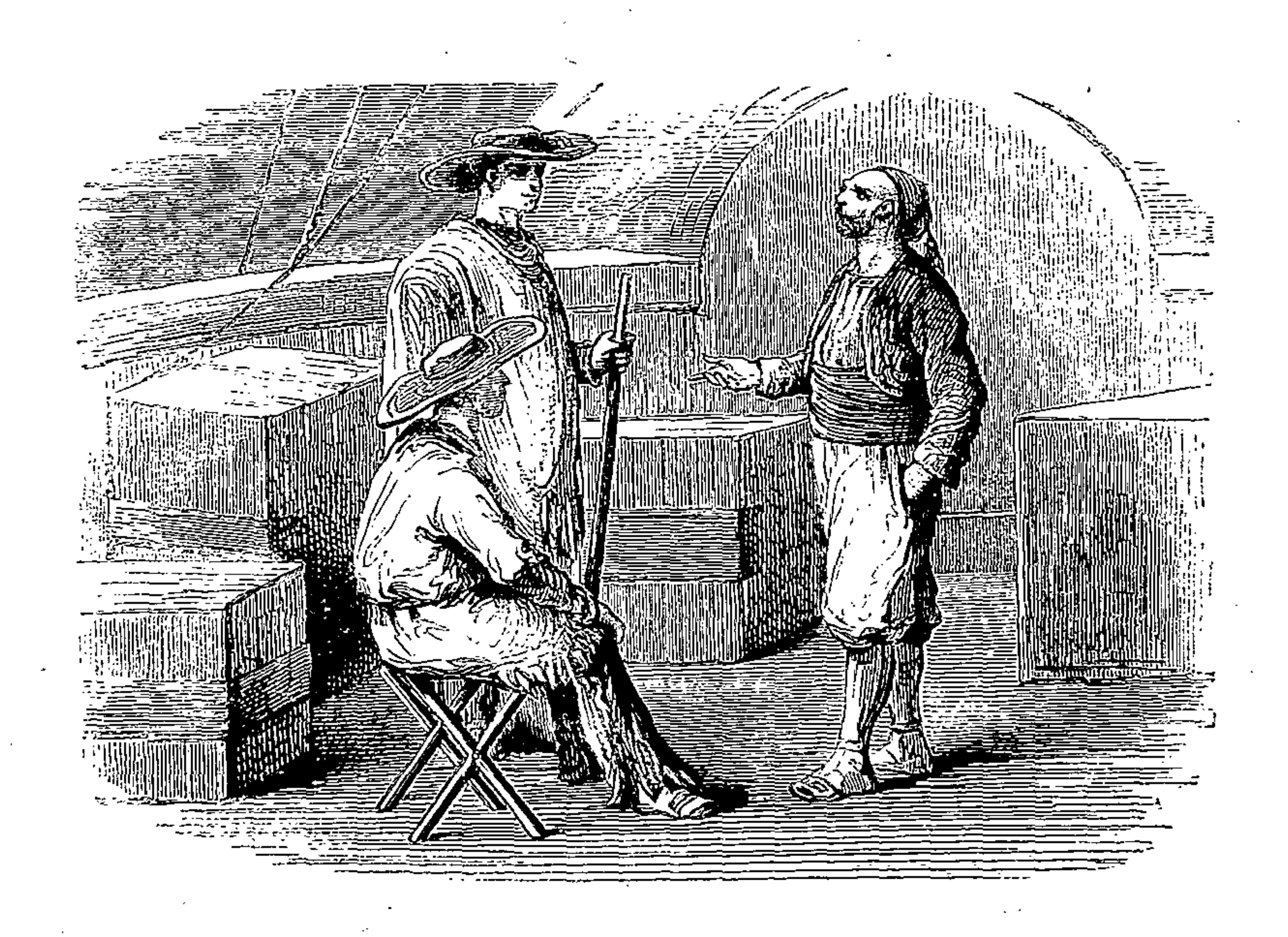
A l'époque où cette conversation avait lieu sur le pont du *Franklin*, le moyen par lequel les roues des steamers pourraient être supprimées était trouvé depuis peu d'années. Telle que l'avait laissée Fulton, la navigation par la vapeur ne présentait pas pour les voyages au long cours des avantages bien sérieux. Les reproches que venait de lui adresser le capitaine semblaient plus graves encore aux officiers de marine. Ils reconnaissaient l'impossibilité d'adapter aux navires de guerre des roues qui tenaient une place énorme, offraient une large visée aux boulets, et mettaient le bâtiment hors d'état de se soustraire à la poursuite de l'ennemi, s'il venait à perdre seulement une de ces roues.

Un officier du génie, le capitaine Delisle, proposa de les remplacer par l'hélice ; mais on n'accorda pas grande attention au mémoire très-sérieux dont il accompagna cette proposition. Frédéric Sauvage, dont le nom est devenu tristement célèbre, étudia le projet du capitaine Delisle, le simplifia, et trouva l'hélice telle qu'elle est employée aujourd'hui. Il se ruina en expériences dont il ne devait pas recueillir le fruit. Mis en prison, à la requête de ses créanciers, il vit, de sa fenêtre, entrer dans le port un bateau à vapeur anglais muni d'une hélice. Cette vue le rendit fou, et tous les soins dont on l'entoura ne purent lui rendre la raison.

Disons tout de suite que l'hélice est une vis qui tourne au sein de l'eau, et ne peut par conséquent servir de point de mire aux boulets; qu'elle tient peu de place, et qu'elle peut être facilement enlevée; ce qui a permis de créer des bâtiments mixtes, c'est-à-dire qui marchent à l'aide des voiles quand le vent est favorable, et à la vapeur lorsqu'il vient à manquer.

Quarante années s'écoulèrent entre le premier essai de l'hélice et la mise à l'eau du premier navire français muni de cet appareil, qui semble avoir réalisé tout le progrès désirable pour la navigation au long cours et surtout pour la marine militaire. Toutefois la vitesse obtenue par les roues étant plus grande, le système de Fulton est resté en faveur sur les fleuves de l'Amérique.

Le capitaine du *Franklin* venait de quitter Amédée et Ferdinand lorsqu'un jeune homme au visage bronzé, qui se promenait sur le pont, s'approcha d'eux.



— Pardon, messieurs, leur dit-il, je désirerais savoir lequel de vous deux est M. de Lessy.

— Monsieur, répondit l'aîné, je me nomme Ferdinand de Lessy, et voici mon frère Amédée.

L'inconnu avait une de ces physionomies franches et honnêtes dont il est impossible de se méfier. Quoiqu'il ne parût pas appartenir à une classe élevée, Ferdinand avait mis dans sa réponse une affectueuse politesse.

— Encore une question, s'il vous plaît. Seriez-vous les fils du comte de Lessy qui a fait la campagne d'Afrique en 1830?

— Oui, monsieur.

— Ma foi! j'en suis bien aise. Comment se porte ce digne commandant?

— Notre père est mort il y a quinze jours, répondit Amédée.

— Mon commandant est mort!... Mort il y a quinze jours!... Et moi, triple brute que je suis, je viens, tout réjoui, vous demander de ses nouvelles. Pardonnez-moi, je vous en prie.

— Notre deuil est trop récent pour que vous puissiez craindre de nous le rappeler, reprit Amédée; et je crois d'ailleurs que le souvenir d'un père comme celui que nous avons perdu ne peut jamais s'effacer.

— Je le crois aussi. Quant à moi, je l'ai assez connu pour ne l'oublier de ma vie. C'était un homme juste et bon; tout le monde au régiment le savait; mais, moi, je le savais encore mieux que personne.

— Avait-il donc pu vous rendre quelque service? demanda Ferdinand.

— Il a fait plus que de me sauver la vie; car il a obtenu mon congé au moment où j'allais déserter.

— Vous alliez déserter? Vous n'aimiez donc pas l'état militaire?

— Je l'aimais tant, que, pour m'engager, j'avais quitté un père et une mère qui ne voyaient que par mes yeux, une petite maison et deux ou trois champs; pas grand'chose, mais assez pour nous

donner à tous les trois de quoi vivre en travaillant. Le père, qui était un vieux de la vieille, m'avait tant parlé de ses batailles, que je n'avais jamais eu d'autre idée que d'être soldat. Il me laissa partir volontiers. La mère ne pleura qu'en cachette, pour ne pas le contrarier. Il ne se disait pas chez eux une parole plus haute que l'autre; c'était un ménage du bon Dieu. Enfin, me voilà parti.... Faut croire que le père s'était cru plus fort qu'il n'était; l'ennui le prit, et c'est un vilain mal que l'ennui. Il ne se plaignait pas, mais il perdait le goût du boire et du manger. Quand on ne mange pas, on ne peut guère travailler, ou bien on fait plus qu'on ne peut et on se tue. Il n'y avait pas un an que j'étais au service quand on me fit savoir qu'il était mort. Quel chagrin! Je n'ai pas besoin de vous le dire, n'est-ce pas? Qu'on ait pour père un paysan ou un prince, on pleure tout autant; mais il y avait encore quelqu'un de plus malheureux que moi, c'était ma mère.

— Si elle vous avait eu près d'elle, vous l'auriez consolée, dit Amédée, pour donner au brave garçon le temps de maîtriser un peu son émotion.

— Comme vous dites, monsieur. La loi laisse aux veuves leur fils aîné; mais moi, j'étais soldat de mon plein gré, il fallait rester soldat. Les nouvelles qui arrivèrent après celle-là n'étaient pas faites pour me consoler non plus. Un mauvais voisin, qui nous avait bien souvent cherché querelle, mais qui n'avait pourtant pas osé montrer toute sa malice du vivant de mon père, intenta un procès à ma mère quand il la vit seule. Elle gagna d'abord; il rappela devant plusieurs tribunaux, et il finit par gagner, après avoir fait faire tant de frais, que, pour les payer, la pauvre femme fut obligée de vendre le peu de terre qu'elle avait. Il ne lui restait plus que sa maison; encore l'avait-elle engagée pour se procurer l'argent dont elle avait eu besoin pour les avocats. Le voisin avait envie de la

maison depuis longtemps, pour agrandir la sienne : il acheta la créance et en exigea le remboursement, si bien qu'un jour ma mère se vit sans asile et sans ressources.

— Pauvre garçon, combien vous avez dû souffrir ! dit Ferdinand, en lui tendant la main.

— Ce que j'ai souffert !... Vous ne pouvez pas vous en douter, monsieur. Mais il faut bien croire que j'étais au désespoir, puisque, sans seulement penser qu'il me serait impossible de m'embarquer sans congé, je m'arrêtai à l'idée de déserter. Un soir que j'étais de garde au camp, je laissai là mon fusil, et je courus jusqu'au port, avec l'espoir de me glisser dans quelque barque ou de gagner à la nage quelqu'un des vaisseaux à l'ancre. C'était une folie ; mais que voulez-vous ? le chagrin m'avait fait perdre la raison. Je m'étais déjà dépouillé d'une partie de mes habits, quand deux officiers qui se promenaient sur le quai me demandèrent ce que j'y faisais. A la voix, je reconnus M. de Lessy, qui justement était mon capitaine. Je compris que j'étais perdu ; mais je n'essayai pas de cacher mon intention.

— Nous savons le reste, dit Amédée, en serrant à son tour la main du déserteur. Mon père avait pour compagnon de promenade un brave officier de marine, son ami intime. Quand il vous eut fait avouer pourquoi vous vouliez déserter, tous deux se sentirent touchés et résolurent de vous sauver.

— « Retourne à ton poste, me dit mon capitaine ; si l'on ne s'est pas aperçu de ton absence, nous te garderons le secret, et nous ferons tout ce qui dépendra de nous pour te faire obtenir une permission d'abord, puis un congé définitif. » Je ne voulais pas obéir, j'étais vraiment fou ; le capitaine me fit marcher devant lui. Je retrouvai mon fusil où je l'avais jeté, et je repris ma faction, sans que personne sût rien de mon escapade. J'étais sauvé ; car le lendemain

je recevais un congé de trois mois et un permis d'embarquement sur un vaisseau qui mettait à la voile le jour même.

— C'était un des bons souvenirs de mon père. Il nous en a quelquefois parlé, en regrettant de ne pas savoir si le soldat avait pu longtemps travailler pour sa mère, dit Ferdinand.

— Hélas ! non. Mais du moins je suis arrivé assez tôt pour l'empêcher de mendier ; et pendant sa dernière année, elle n'a manqué de rien. Moi, j'ai regretté de n'avoir jamais pu remercier mon capitaine et lui porter les bénédictions de la pauvre femme. Après l'avoir mise en terre, j'ai repris du service à la place d'un de mes cousins, qui avait été bon pour elle. Quand je suis rentré en Afrique, croyant y retrouver mon capitaine, on m'a dit qu'arrivé au grade de commandant, il avait demandé sa retraite pour aller vivre avec ses enfants. Ça m'a contrarié ; mais j'ai trouvé qu'il avait bien fait.

— Et vous êtes resté jusqu'à présent en Algérie ?

— J'en suis revenu, il y a trois mois, avec les galons de sergent. Pas moyen d'aller plus loin, parce que l'instruction manquait. On sait lire, écrire tant bien que mal, voilà tout. Avec ça on peut être un bon soldat, mais on ne devient pas officier. Ce n'est pas comme du temps de l'empereur ; mon père en savait encore moins que moi et il avait été lieutenant.

— On ne pouvait alors être bien difficile, dit Amédée ; l'instruction était rare, et le canon enlevait chaque jour des officiers qu'il fallait remplacer.

— Je ne dis pas qu'on a tort, reprit le sergent ; je vous raconte la chose telle qu'elle est. Pour lors, mon idée était de chercher mon ancien capitaine. Mais où pouvait-il être ? Je n'en savais rien de rien, et personne ne pouvait me le dire.

— Nous habitions Paris, dit Ferdinand.

— Je m'en doutais ; j'ai battu le pavé pendant six semaines, espérant toujours le rencontrer.

— Depuis plusieurs années il sortait à peine, quand nous l'avons perdu. Votre visite aurait été, j'en suis sûr, une grande joie pour lui.

— Et pour moi donc ! Il me manquera toujours quelque chose, puisque je n'ai pas pu m'acquitter de la commission que m'avait donnée ma mère.

— A l'impossible nul n'est tenu, répondit Amédée. Maintenant, mon brave sergent, vous ne pouvez plus lui témoigner votre reconnaissance qu'en recommandant son âme à Dieu.

— Je le ferai de bon cœur. J'aurais bien une chose à demander à ses fils ; mais je ne sais si je dois....

— Parlez, dirent en même temps les deux frères.

— Vous allez en Amérique, moi aussi. Voulez-vous me prendre à votre service, quand nous serons à terre ?

— Mais, mon ami, nous n'avons besoin de personne pour nous servir, et notre position de fortune ne nous permet pas un tel luxe.

— Je m'en doute bien un peu. Qu'est-ce qu'on va faire en Amérique, si ce n'est y chercher fortune ? Quant à moi, si je ne trouve rien à faire de mieux, j'irai faire un tour en Californie.

— Nous ne savons encore où nous irons, dit Amédée. Nous comptons parcourir les déserts du nouveau monde ; mais ce n'est pas la soif de l'or qui nous y conduit.

— Diable ! je ne suis qu'un maladroit. Pourtant je vous assure que si je me suis permis de vous parler de vos projets, ce n'est pas du tout par curiosité, mais seulement parce que je pensais qu'il me serait possible de vous être utile.

— Je vous crois, répondit Ferdinand. Nous ne vous connaissons pas ; mais si une physionomie comme la vôtre était trompeuse, il ne faudrait plus se fier à personne.

— Je suis tout à fait de l'avis de mon frère, ajouta Amédée.

— Merci de votre bonne opinion, messieurs. J'en suis flatté ; mais je le serais encore davantage si elle vous engageait à accepter mes offres. Moi, voyez-vous, si je vas en Californie, c'est parce que tout le monde y va, et que je me soucie de ma vie comme de ça, puisque je n'ai plus sur la terre âme qui vive, reprit le sergent en faisant claquer son ongle contre une de ses dents. J'ai dit : Je partirai, ça me distraira. Si je reviens avec des écus, je trouverai peut-être à les employer ; si je ne reviens pas, tout sera dit. Mais je ne tiens pas plus à aller là qu'ailleurs, du moment que ce n'est pas votre idée. Vous aimez mieux aller dans les déserts, moi aussi. Ça convient à un homme qui a passé huit ans en Afrique, et qui sait se servir d'un fusil contre les bêtes féroces aussi bien que contre les Arabes.

— Il n'y a pas d'Arabes où nous allons ; mais il y a les Indiens Peaux-Rouges, auprès desquels les Arabes ne sont que des agneaux, dit Ferdinand.

— Et vous croyez qu'un bon compagnon y serait à dédaigner ? Vous me dites que votre fortune ne vous permet pas d'avoir un domestique ; mais c'est un service que je vous demande de me prendre avec vous, parce que si j'avais le bonheur de vous sauver l'un ou l'autre de quelque danger, j'aurais payé ma dette à votre père. Vous êtes deux braves jeunes gens, ça c'est sûr ; vous n'avez peur de rien ; mais si vous avez toujours habité les villes, vous vous trouverez bien embarrassés quand vous serez obligés de chercher votre nourriture, de la préparer et de vous construire un abri.

— J'y ai déjà pensé, répondit Amédée ; mais la nécessité est la mère de l'industrie.

— C'est vrai ; pourtant un peu de pratique ne nuit pas ; et la pratique, je l'ai, moi, Francis Noël, sergent des zouaves, les vrais enfants du désert.

— Eh bien ! Francis Noël, dit Amédée, après avoir consulté son frère du regard, nous acceptons vos offres. Vous ne serez pas notre serviteur, mais notre ami.

— Oui, ajouta Ferdinand, vous partagerez avec nous la bonne comme la mauvaise fortune. Et peut-être, si nous nous décidons à aller aux mines, découvrirons-nous quelque placer qui nous rendra riches à millions.

— Il ne faut désespérer de rien : c'est ma devise, depuis que, surpris en désertant, je me suis cru sur le point d'être fusillé. Dix fois depuis j'ai vu la mort de tout près, et je n'ai jamais attrapé une égratignure ; ce qui fait qu'à présent, comme je suis quasi sûr de ne mourir que de vieillesse, je n'ai ni peur du présent ni souci du lendemain.

— C'est tout simplement un héros que nous allons avoir pour compagnon, dit Amédée.

— Vous me faites voir, monsieur, que mes vanteries vous paraissent bien ridicules ; mais je vous assure que je ne pense guère à me poser en héros. Nous étions tous ainsi dans mon régiment : ce n'est pas qu'on ait le cœur plus haut placé que les autres ; seulement on a l'habitude du danger ; et même pour les plus braves, l'habitude est quelque chose.

— Oui, répondit Ferdinand. La première fois que j'ai chassé le sanglier, je n'étais pas trop sûr de moi ; mais il ne m'a fallu que peu de jours pour me familiariser avec ses longues défenses et son air menaçant.

— On s'habitue à voir le lion aussi bien que le sanglier, reprit le zouave ; et si nous en rencontrons quelqu'un par là, ce sera une vieille connaissance que je retrouverai.

— Le lion d'Amérique est moins grand que celui d'Afrique, dit

Amédée ; mais il est plus agile et peut-être plus féroce. On l'appelle conguar.

— Soit ! on fera de son mieux pour le conguar comme pour le reste, et vous verrez que nous reviendrons tous les trois sains et saufs en Europe.

— Que Dieu vous entende, Francis ! Car nous avons laissé au Havre une sœur qui nous aime et que nous chérissons.

VII.

Le capitaine, instruit du pacte conclu entre Francis Noël et ses protégés, en félicita chaudement ceux-ci.

— J'ai vu les papiers du zouave lorsqu'il s'est embarqué, dit-il. C'était un vaillant soldat; depuis qu'il est à bord, je l'ai reconnu pour un bon garçon. J'ai pourtant un reproche à lui faire : c'est de désirer que nous ayons à essuyer quelque tempête avant d'arriver à New-York.

— Je n'en serais pas fâché non plus, capitaine, répondit Ferdinand. Si notre traversée s'achève comme elle a commencé, ce sera par trop monotone.

— Sans doute ! Vous aimeriez mieux voir notre bâtiment secoué par les vagues, perdre ses roues, son gouvernail, aller se briser sur quelque récif ou s'engloutir avec nous dans les flots. Voilà bien les jeunes gens.... Mais vous n'aurez pas, j'espère, cette satisfaction. Tout indique un beau temps durable ; quoiqu'il ne faille pas trop se fier aux pronostics, je compte vous débarquer à New-York sans le moindre accident.

Le capitaine ne se trompait pas. Vingt-cinq jours après son départ du Havre, le *Franklin* entrait dans le port, aux applaudissements de la foule accourue sur la jetée. Bien qu'il y eût déjà longtemps que les bâtiments à vapeur faisaient le trajet entre l'Europe et l'Amérique, leur arrivée était toujours saluée par une population enthousiaste.

New-York, la plus grande ville des Etats-Unis, est bâtie dans une île que l'Hudson entoure de deux côtés et que le fleuve Harlem et la baie achèvent de séparer du continent. Cette situation a quelque chose de poétique, que la vue de la grande cité remuante et bruyante dissipe bientôt. A part quelques belles rues, très-larges et plantées d'arbres, les autres sont encombrées de matériaux, bois, fer, briques, de toutes sortes de marchandises et d'une énorme quantité de débris sans nom. Elles sont si sales, si boueuses, qu'on a peine à s'y frayer un passage. Les trois compagnons furent unanimes à reconnaître que la police de la grande cité américaine était loin de rappeler celle de Paris.

Les places n'étaient ni plus propres ni plus commodes à traverser pour les piétons. Une multitude de voitures s'y croisaient en tous sens. Les deux frères, habitués à traverser sans hésitation les plus populeuses rues de Paris, ressemblaient là à des provinciaux nouvellement arrivés, tant ils étaient assourdis par le bruit des roues et les cris des cochers.

— Si nous allions nous faire écraser ici, ce serait un dénoûment bien prosaïque, dit Ferdinand. New-York ne me plaît pas. Si nous jugions de l'Amérique d'après cet échantillon, je crois que nous n'y ferions pas long séjour.

Les rues commerçantes, malgré leur largeur, étaient remplies de gens affairés qui se poussaient, se pressaient, formant deux courants dont l'un montait et l'autre descendait, et au milieu desquels se hasardaient par-ci par-là de brillantes toilettes.

— Ne dirait-on pas que nous traversons les Champs-Elysées un jour d'illumination? dit Amédée.

— Pour circuler par ici, ajouta Noël, il faut savoir jouer des coudes. Laissez-moi passer le premier; je vous ferai faire place.

Malgré sa force et son adresse, le brave garçon suait sang et eau quand il arriva à l'hôtel que le capitaine avait indiqué à MM. de Lessy. Cet hôtel n'était ni celui de New-York, qui contient, dit-on, plus de mille chambres, ni aucun de ceux qui jouissent d'un grand renom; cependant il parut somptueux au zouave, et les deux frères s'en contentèrent. Amédée s'était muni, avant de quitter la France, de plusieurs traites sur un banquier de la ville; mais il fallait que les sommes dont il disposait fussent ménagées avec soin pour suffire aux dépenses d'un voyage dont nos jeunes gens ne connaissaient pas le terme.

Après s'être reposés pendant quelques heures, ils reprirent leur promenade. Ils étaient déjà décidés à ne pas demeurer longtemps à New-York et ils voulaient en connaître les principaux édifices. Ils les trouvèrent remarquables par leur grandeur, mais indignes, sous le rapport de l'art, d'être comparés à ceux de Paris. Quant aux maisons, qu'on leur dit être habitées presque toutes par une seule famille, elles étaient très-étroites, fort élevées, et bâties, les unes en pierre, d'autres en fer, quelques-unes en marbre et beaucoup en bois.

Le banquier auquel les jeunes gens avaient été recommandés leur fit le plus gracieux accueil, les invita à dîner et à passer la soirée chez lui. Il avait trois filles, toutes trois fort belles et fort spirituelles. Quel fut l'étonnement de nos Parisiens en apprenant que l'aînée était peintre, la seconde compositeur de musique et la troisième poëte! Leur père en paraissait très-fier, et l'était en effet.

En Amérique, les jeunes filles appartenant aux classes aisées reçoivent une instruction très-étendue, qui embrasse non-seulement

les diverses branches des sciences et des arts, mais encore le grec et le latin. Celles qui sont douées d'une certaine facilité se gardent bien de n'être que des femmes aimables et dévouées au bonheur de leur famille. Elles veulent à tout prix se faire un nom ; il y en a même qui se font recevoir professeurs et qui donnent des leçons dans les institutions de jeunes gens.

Miss Mary montra ses tableaux et ses dessins sans attendre qu'on l'en priât ; Lucy se mit au piano et joua une valse de sa composition ; Sarah, plus modeste en apparence, se défendit un instant de lire ses derniers vers en présence des étrangers ; mais son père ayant insisté pour la forme, elle les déclama avec une évidente satisfaction.

Ferdinand et Amédée, forcés, pour être polis, d'applaudir des talents au moins contestables, se demandaient comment devait être administrée une maison dans laquelle on faisait tant de peinture, de musique et de poésie. Le problème était d'autant plus difficile à résoudre, que la mère des trois jeunes filles, constamment malade, ne pouvait s'occuper de rien. Ils n'osaient le demander ; mais ils virent à plusieurs reprises les domestiques venir prendre les ordres du banquier, et ils en conclurent, ce qui était vrai, qu'il était chargé non-seulement de ses affaires commerciales, mais encore de tous les détails de la maison.

Ils crurent que ce père idolâtre était une exception. Leur hôte, qu'ils interrogèrent, leur apprit que les choses se passaient presque partout de la même manière ; que les femmes s'occupaient fort peu de leur intérieur ; qu'il n'était pas rare de voir les hommes qui ne se sentaient que peu de goût pour les remplacer dans ces détails, quitter une maison mal gouvernée et se mettre en pension tout près de chez eux. Quelquefois les femmes en font autant, après avoir placé leurs enfants dans diverses institutions, et il n'y a plus de famille.

— Ce n'est pas à New-York que je prendrai femme, dit Ferdinand.

Ces belles demoiselles à grands talents me séduisent si peu, que je leur préférerais une simple paysanne de mon pays, quand elle ne saurait que ce qu'elle doit à Dieu et à ses parents.

— Quelle différence entre ces jeunes miss et notre chère Béatrix ! ajouta Amédée. Quel orgueil et quel égoïsme d'un côté, quelle modestie et quel dévouement de l'autre !

— Que de sagesse, que de raison, que d'indulgence dans cette sœur bien-aimée ! Comme elle s'est oubliée elle-même, quand nous avons voulu partir ! Avec quel soin elle nous a caché ses larmes, pour ne pas rendre plus pénible l'heure des adieux !

— Notre Béatrix, c'est la femme forte de l'Ecriture. Elle a le courage, parce qu'elle le demande à Dieu.

— Le Dieu des gens de ce pays-ci, c'est le dollar, dit le zouave, qui assistait à la conversation, et qui, pendant que ses nouveaux amis passaient leur soirée chez le banquier, étudiait de son côté les mœurs de la grande cité.

Il avait vu deux bazars, quelques cafés, et il avait reconnu que quand un Yankee a mis la main sur un dollar, on ne peut le lui faire lâcher.

— Je ne sais s'il en est ainsi de tous les Américains, ajouta-t-il ; mais ceux que j'ai vus sont rapaces en diable.

— Ici, répondit Amédée, on travaille beaucoup, on est avare de son temps ; aussi les fortunes se font promptement. Tout va vite aux Etats-Unis ; un village composé de quelques misérables huttes devient en peu d'années une ville florissante ; et les Etats, s'étendant sans cesse de proche en proche, finiront par comprendre la plus grande partie du nouveau continent.

— Ils croient déjà le posséder tout entier, puisque leurs habitants s'intitulent orgueilleusement les Américains, tandis qu'ils désignent ceux des autres contrées par des noms particuliers, ajouta Ferdinand.

Ils disent : Les Canadiens, les Brésiliens. Tout le monde en fait autant, et il est convenu partout qu'un Américain est un citoyen des Etats-Unis.

— Je n'en savais rien, dit Francis. Mais je sais si peu de chose, que si vous entreprenez quelque jour de faire mon instruction, ce ne sera pas une médiocre tâche. En attendant, je ferai comme je faisais quand j'allais, avec les petits garçons de notre village, ramasser les épis oubliés après la moisson ; je glanerai de ci de là, en vous écoutant, des choses bonnes à savoir ; et comme ma mémoire n'est pas trop mauvaise, je finirai par avoir une grosse gerbe.

— Il s'en faut que nous soyons savants, reprit Amédée ; mais le peu que nous savons est à votre disposition, mon cher Noël.

— Ne l'écoute pas, Francis, interrompit Ferdinand. Ce qu'il dit est vrai pour moi, qui ai perdu mon temps au lieu d'étudier ; mais lui, il est très-savant. Ce sera la tête de notre expédition ; tu en seras le bras, et moi je tâcherai de te seconder.

— Tu es meilleur chasseur que moi, reprit Amédée, tu es plus habile à tous les exercices du corps, plus robuste et plus habitué à la fatigue. Chacun de nous fera de son mieux ; et comme rien ne nous oblige à braver des dangers inutiles, nous saurons nous arrêter à temps.

— Quand partons-nous ? demanda Ferdinand. Nous ne sommes ici que depuis deux jours, et l'ennui me reprend de telle sorte, que je regrette Paris.

— Je vous crois, dit le zouave. Il n'y a qu'un Paris au monde.

— Mais moi, je le hais, reprit l'aîné des deux frères, parce qu'il offre aux jeunes gens des séductions auxquelles je me suis laissé prendre. Je le hais, parce que j'y ai perdu ma jeunesse et mon bien, tout en abreuvant d'inquiétudes et de chagrins les derniers jours de mon père. Si j'y retournais, je retomberais peut-être dans les piéges

qu'on y rencontre à chaque pas. Pour le fuir, j'ai entraîné mon frère dans un périlleux voyage, dont nul ne peut prévoir l'issue.

— Oublies-tu donc déjà que c'est pour m'accompagner et me protéger que tu t'es décidé à quitter la France? dit Amédée.

— Penses-tu que j'aie pu être longtemps dupe de ton pieux mensonge? reprit Ferdinand. J'ai saisi tout d'abord la planche de salut que tu m'offrais sans me demander d'où elle venait; mais je n'ai pas tardé à comprendre que ton dévouement seul me l'avait fournie. Si notre départ avait été moins prompt, je serais parti sans toi, ou nous serions restés tous deux enFrance.

— Mon pauvre Ferdinand, il est écrit que tu te tourmenteras toujours inutilement. Je n'ai pas le moindre regret d'être venu jusqu'ici, je te l'affirme, et je ne voudrais pas retourner en Europe sans connaître ce curieux pays. Que j'aie entrepris ce voyage pour un motif ou pour un autre, qu'importe? L'essentiel est de bien s'en tirer, et c'est ce que nous ferons, s'il plaît à Dieu.

— Bien parlé! s'écria Noël. Le vin est tiré, il faut le boire, et, morbleu! nous le boirons gaîment.

— Vous pouvez être gais l'un et l'autre; mais moi..., reprit Ferdinand.

— Je ne suis qu'un rustre, ajouta le zouave, un homme sans éducation et sans savoir; pourtant il me semble qu'à votre place, monsieur Ferdinand, au lieu de me faire de la bile mal à propos, ce qui attriste votre frère plus qu'il ne veut le laisser voir, je tâcherais de lui prouver que s'il a voulu faire quelque chose pour me distraire et me consoler, il y a réussi.

— Tu as raison, répondit le jeune homme, et tu me fais supposer qu'il y a beaucoup d'orgueil dans mon repentir. Ne parlons donc plus de tout cela. Je ne veux me souvenir du passé que pour donner à Amédée autant de satisfaction qu'il en mérite. D'abord, frère, il est

entendu que c'est toi qui gouvernes; fixe donc le jour du départ et l'itinéraire du voyage.

Amédée ne voulut pas s'éloigner de New-York sans avoir passé quelques jours encore à en visiter les établissements scientifiques. L'Ecole de médecine et son beau jardin botanique l'intéressèrent surtout, ainsi que le collége, édifice de style gothique, qui se recommande par ses proportions grandioses, par le choix des professeurs qui y donnent une instruction toute gratuite à cinq cents élèves, riches ou pauvres, qu'on n'y admet qu'après de sévères examens.

Pendant que Ferdinand accompagnait son frère, Francis admirait l'hôtel de ville, bâti en marbre blanc, la rue Broadway, qui a plus de quatre kilomètres de long sur vingt-sept mètres de large, et les vastes chantiers de construction d'où sortent chaque année un grand nombre de vaisseaux.

New-York est la plus grande cité des Etats-Unis ; mais elle n'offre aux amateurs d'antiquités ni monuments à contempler ni souvenirs à recueillir. C'est une ville toute neuve, qui à la fin du siècle dernier ne comptait pas cinq mille habitants, et qui, peu d'années avant l'époque où nos jeunes gens s'y trouvaient, avait été ravagée par un terrible incendie.

Les jeunes voyageurs parcoururent les environs de New-York, beaucoup plus agréables que la ville. Ils s'arrêtèrent à Grenwood, le plus beau cimetière du monde entier. Après avoir admiré le magnifique panorama qu'offrent la cité, la baie et les campagnes qui se déroulent au pied de la colline des morts, ils résolurent de remonter le canal Erié jusqu'aux chutes du Niagara.

Les bateaux à vapeur rendent ce voyage prompt et facile. Et le fût-il moins, il faudrait manquer tout à fait de temps ou d'argent pour ne pas vouloir contempler le magnifique spectacle qu'offre la

communication créée entre les lacs Erié et Ontario par la main de Celui auquel les merveilles ne coûtent rien.

Même avant d'arriver aux chutes, nos voyageurs furent charmés de la magnifique végétation qu'ils rencontrèrent aux abords des grands lacs. Des chemins bien tracés traversaient une véritable forêt vierge, dont les arbres majestueux surpassaient en élévation et en grosseur tous ceux qu'ils avaient vus jusque-là. Une profusion d'herbes et d'arbustes de toutes sortes croissaient entre leurs troncs séculaires, et des lianes fleuries se suspendaient à leurs branches.

Ils y firent une halte de quelques heures, y prirent, grâce aux provisions qu'ils n'avaient point oubliées, un repas délicieux.

— Quelle différence, s'écria Ferdinand, entre cette belle forêt, où tout est si calme, et la bruyante ville de New-York ! Combien je me plairais ici ! Quel bon air on y respire, et que ce silence est imposant ! C'est au milieu de cette belle nature, en face de soi-même et sous l'œil de Dieu, qu'on peut retremper son âme, et non au milieu des hommes qui ne semblent occupés que d'une seule chose, gagner de l'argent.

— Je ne tiens pas plus que toi au séjour des villes, répondit Amédée. Nous les éviterons désormais ; car ce n'est pas pour nous enfermer entre quatre murs ou parcourir des rues encombrées de gens qui vont à leurs affaires ou à leurs plaisirs, que nous avons traversé l'Océan.

— Nous en aurions trouvé tout autant de l'autre côté, ajouta Noël, et puisque nous avons tant fait que de nous déranger, il ne faut pas que ce soit pour rien.

D'innombrables oiseaux animaient la forêt de leur vol et de leurs chants. Les uns caquetaient bruyamment ; d'autres chantaient ou sifflaient, en faisant miroiter aux rayons du soleil, tamisés par les feuilles des grands arbres, les riches nuances de leur plumage. Des

coqs-de-bruyère et des faisans passaient gravement à peu de distance des jeunes gens, couchés dans les hautes herbes.

— Quels beaux coups de fusil on pourrait faire ! dit Noël. Pourquoi faut-il que nous n'ayons pas d'armes ? Je suppose que par ici on peut chasser sans permis, et nous avons été bien mal avisés de nous embarquer sans avoir seulement entre nous trois l'attirail complet d'un bon chasseur.

— Patience ! répondit Amédée en souriant. Il viendra un moment où nous n'aurons pour nous nourrir que le gibier que nous abattrons ; mais ce que je vois aujourd'hui me rassure ; car il est si abondant, qu'il faudra que nous soyons très-maladroits pour n'avoir pas toujours un garde-manger bien garni.

Ferdinand se taisait. Il y avait longtemps qu'il n'avait ressenti un bien-être incomparable à celui qu'il éprouvait. Il regardait autour de lui, il écoutait, et de douces émotions remplissaient son cœur.

Un petit oiseau vint se percher en face de lui, pendant que ses deux compagnons s'étaient éloignés pour ne pas troubler sa méditation. Il n'avait rien de brillant ; mais Ferdinand trouvait que son plumage terne ressemblait à celui des oiseaux d'Europe. Tout à coup, les premières notes de son chant s'élevèrent, et le jeune homme fut captivé. Jamais il n'avait entendu rien de semblable. De crainte de mettre en fuite le petit musicien, il se glissa sans bruit à travers les herbes pour rappeler Amédée et Francis.

Ceux-ci partagèrent sa surprise et s'assirent pour ne rien perdre du concert qui leur était donné.

— C'est le moqueur, dit Amédée, après avoir prêté l'oreille pendant quelques instants à une succession de chants dans lesquels on eût cru entendre la voix de cinq ou six oiseaux différents. C'est le rossignol de l'Amérique, qui possède, outre les notes perlées du

rossignol d'Europe, l'étonnante faculté de reproduire tous les sons qu'il entend.

« L'oiseau moqueur doit son nom à l'admirable aptitude dont il est doué pour imiter le chant de tous les habitants de l'air, dit un grand chasseur qui a passé neuf ans aux Etats-Unis, guerroyant sans cesse contre les animaux féroces aussi bien que contre la gent emplumée. Il est aussi remarquable par son ramage que par son agilité; car, sans cesser de faire entendre sa voix, il s'abaisse et s'élève continuellement. Le plumage de l'oiseau moqueur n'est pas précisément beau ; mais sa forme est svelte et gracieuse, ses mouvements sont faciles, élégants, ses yeux pleins de feu et d'intelligence. A toutes ces qualités physiques, le moqueur joint celle d'une voix flexible et sonore, qui se prête aux diverses modulations et rend les sons avec toutes leurs nuances.

« Entend-il grisoller l'alouette, il grisolle à son tour. La colombe gémit-elle près de lui, il redit les plaintes de la colombe. Le perroquet caquette-t-il sur une branche, il caquette aussi bien que le perroquet. Le *black bird* — merle des Etats-Unis — siffle-t-il sous la feuillée, il siffle en le parodiant. Un voyageur passe-t-il sur la route en fredonnant une chanson, l'oiseau moqueur répète comme un écho la mélodie du chanteur. Quelquefois il imite le cri de l'aigle ; souvent il pleure comme un enfant ou rit comme une jeune fille. En un mot, cet oiseau extraordinaire pousse fort loin le talent d'imitation. Mais à l'entendre, on est étonné de la douceur que son bel organe ajoute aux chants des oiseaux dont il s'est fait le copiste.

« Lorsqu'au lever de l'aurore, les chantres ailés des forêts s'évertuent à répéter leurs différents ramages, le moqueur, perché sur un arbre, se livre à un solo qui domine tous les autres chants. On dirait un ténor de force dont les autres oiseaux accompagnent la voix.

« Du reste, le talent du moqueur ne se borne pas seulement à

l'imitation : son chant à lui est mélodieux et plein de verve. Mais soudain, au milieu d'une phrase habilement cadencée, il s'interrompt pour se livrer à un caprice d'imitation, et cette improvisation, mêlée de souvenirs, dure souvent une heure entière.

« Ses ailes étendues, sa queue, mouchetée de blanc, déployée en éventail, il se livre à un frétillement bizarre qui charme la vue, tandis que sa voix étonne l'oreille. Rien n'est, à vrai dire, plus curieux que de voir pirouetter cet oiseau, comme s'il était atteint de folie ou plongé dans un enivrement passager.

« Audubon, le célèbre naturaliste américain, prétend que le moqueur s'élève quelquefois dans les airs avec la rapidité d'une flèche, comme s'il courait après son âme, qu'il aurait laissé échapper avec son chant. Un aveugle qui écouterait les modulations du moqueur serait convaincu qu'il assiste à un concert de tous les oiseaux réunis dans le but de se disputer le prix du chant. Du reste, non-seulement le chasseur et le naturaliste se trouvent trompés par les imitations du moqueur, mais les oiseaux eux-mêmes, qui accourent près de lui, hésitent à prendre cette voix mensongère pour un appel ou pour une plaisanterie. On les voit quelquefois, saisis d'épouvante, se réfugier dans l'épaisseur d'un fourré. Quelle en est la cause ? Le moqueur vient d'imiter le cri du faucon et a causé cette panique inattendue (1). »

Nos jeunes gens devaient entendre plus d'une fois dans leurs excursions l'oiseau moqueur, qui se trouve dans presque toutes les contrées de l'Amérique septentrionale ; mais le premier plaisir qu'il leur causa ce jour-là ne devait pas s'effacer de leur souvenir. Ils n'étaient encore blasés sur aucune des merveilles de ce monde nouveau, et, à la veille de contempler un des plus admirables spectacles

---

(1) *Chasses dans l'Amérique du Nord*, par B.-H. Révoil.

de la nature, ils se reposaient avec délices dans un bois qui, par sa luxuriante végétation, rappelait les forêts vierges, sans en recéler les dangers, puisque l'homme y avait pratiqué de larges sentiers à la faveur desquels l'air y circulait moins malsain. Dans les immenses forêts encore inexplorées qui couvrent une partie de l'Amérique du Sud, la chaleur étouffante et la continuelle humidité qui alimentent une végétation colossale en rendent le séjour nuisible et quelquefois mortel.

Dans ces inextricables enlacements d'arbres et d'herbes gigantesques qui meurent, tombent et se décomposent promptement pour en faire croître d'autres, le silence n'est troublé que le soir par les chants des oiseaux. Pendant tout le jour, ils se tiennent cachés dans les branches des arbres. Ils y restent muets. C'est seulement après le coucher du soleil que l'oiseau moqueur passe en revue toutes les mélodies de son vaste répertoire.

Il fallut qu'Amédée arrachât son frère au charme qui le retenait sous ces magnifiques ombrages, les mêmes peut-être dont Chateaubriand a décrit ainsi la beauté :

« Un soir, je m'étais égaré dans une forêt, à quelque distance de la cataracte de Niagara ; bientôt je vis le jour s'éteindre autour de moi et je goûtai dans toute sa solitude le beau spectacle d'une nuit dans les déserts du nouveau monde.

« Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres, à l'horizon opposé. Une brise embaumée que cette reine des nuits amenait de l'orient avec elle, semblait la précéder dans les forêts comme sa fraîche haleine. L'astre solitaire monta peu à peu dans le ciel : tantôt il suivait paisiblement sa course azurée ; tantôt il reposait sur des groupes de nues qui ressemblaient à la cime des hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin

blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil, qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

« La scène sur la terre n'était pas moins ravissante : le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres, et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds tour à tour se perdait dans le bois, tour à tour reparaissait brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une savane, de l'autre côté de la rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons ; des bouleaux agités par les brises et dispersés çà et là, formaient des îles d'ombres flottantes sur cette mer immobile de lumière. Auprès, tout aurait été silence et repos, sans la chute de quelques feuilles, le passage d'un vent subit, le gémissement de la hulotte. Au loin, par intervalles, on entendait les sourds mugissements de la cataracte de Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires.

« La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines ; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain, dans nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre ; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes ; mais, dans ces régions sauvages, l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à planer sur le gouffre des cataractes, à méditer au bord des lacs et des fleuves, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu. »

Les trois amis n'arrivèrent qu'assez tard au village voisin des chutes du Niagara, dont il porte le nom. Les formidables grondements de la cataracte leur servaient de guide ; et plus ils s'approchaient, plus ils trouvaient que ce nom de Niagara, qui signifie en iroquois *l'eau qui tonne*, avait été bien choisi.

Le lac Erié, plus élevé de mille mètres que le lac Ontario, y déverse ses eaux par une chute immense. Un peu avant de former cette cascade sans pareille, elles roulent comme un torrent impétueux, qu'une île boisée partage en deux bras, en redoublant encore la rapidité de leur course. De chaque côté de cette île s'étend une barrière de rochers à pic, haute de cinquante mètres.

Les eaux tombent avec un épouvantable fracas du haut de ce mur, se brisent en flots d'écume et rejaillissent avec tant de force, qu'elles semblent vouloir s'élancer de nouveau jusqu'au sommet du roc. Mais cette fureur s'apaise promptement ; et à cent pas de ce terrible saut, c'est à peine si la surface du lac est plus agitée qu'elle ne le serait par une brise légère.

L'île escarpée qui porte le nom d'île aux Chèvres partage la cascade en deux branches, dont la moins considérable appartient aux Etats-Unis et l'autre au Canada. Cette dernière a la forme d'un fer à cheval et elle en porte le nom. Elle a cinq cent cinquante mètres de largeur, et l'on évalue à deux cent cinquante mille hectolitres la quantité d'eau que les deux branches versent ensemble par seconde.

Laissons parler encore Chateaubriand, le chantre immortel de la nature :

« Depuis le lac Erié jusqu'au saut, le fleuve arrive toujours en déclinant par une pente rapide ; et au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer dont les torrents se pressent sur la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches et se courbe en fer à cheval. Entre les chutes s'avance une île, creusée en dessous, qui pend avec tous ses arbres sur le chaos des ondes. La masse du fleuve qui se précipite au midi s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige et brille au soleil de toutes ses couleurs ; celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante ; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se

courbent et se croisent dans l'abîme. L'onde, frappant le roc ébranlé, rejaillit en tourbillons d'écume qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles entraînés par le courant d'air descendent en tournoyant au fond du gouffre et des carcajoux se suspendent par leurs longues queues au bout d'une branche abaissée pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours. »

Cette description, si belle qu'elle soit, ne peut donner qu'une faible idée du spectacle qui s'offre aux regards des voyageurs assez heureux pour le contempler. Ferdinand et Amédée, debout et immobiles, sentaient des larmes leur monter aux yeux ; le zouave lui-même avait pâli, non de frayeur, mais d'une émotion qu'il n'avait jamais éprouvée.

Ils demeuraient là, silencieux et recueillis, comme à l'entrée d'un de ces sanctuaires où Dieu daigne parfois opérer des miracles. Aucune parole ne venait à leurs lèvres ; ils n'en connaissaient point qui pût rendre ce qui se passait en eux, et ils craignaient de rompre le charme enivrant et terrible qui les fascinait.

Ce ne fut qu'après avoir longtemps suivi du regard les flots qui se poussaient et se précipitaient sans cesse, qu'après avoir laissé baigner leurs fronts par la blanche poussière qui semble s'élever jusqu'aux cieux, qu'ils purent échanger leurs impressions.

— Que c'est beau ! s'écria Ferdinand. Quand je vivrais cent ans, je n'oublierai jamais le tableau que j'ai maintenant sous les yeux.

— Ni moi non plus, dit Francis. Et je serais bien fâché de l'oublier ; car jamais je ne reverrai rien d'aussi merveilleux.

— Que Dieu est grand ! ajouta Amédée. Rien de ce que les hommes ont fait ne peut se comparer à ce chef-d'œuvre de sa puis-

sance. Il faut, après avoir admiré tant de magnificence, s'incliner et adorer.

— Ne te semble-t-il pas que ceux qui vivent ici ne doivent accorder qu'une bien faible attention aux petits intérêts et aux petites passions dont les hommes sont tous plus ou moins esclaves ?

— Cela devrait être ; mais, à force de voir les plus belles choses, on finit par les regarder avec indifférence.

— J'y resterais longtemps sans rien craindre de pareil, reprit Ferdinand. Ces éclats de tonnerre me paraissent être une voix de l'autre monde ; ils me font frissonner, et ils vont réveiller jusqu'au fond de mon âme les pieuses croyances de ma première jeunesse.

— Il est certain que celui qui oserait dire ici qu'il n'y a pas de Dieu mériterait d'aller finir ses jours dans une maison de fous, dit Noël. Moi, en y arrivant, j'avais envie de me mettre à genoux ; je ne sais quel sot amour-propre m'en a empêché.

Le brave garçon pensait comme une intrépide voyageuse, Mme Ida Pfeiffer, qui, rendant compte de ses impressions devant les chutes du Niagara, s'exprime ainsi :

« On y rencontrerait son ennemi mortel, qu'on lui pardonnerait, ou bien on ne serait pas un homme. Celui qui a jamais douté de l'existence de Dieu n'a qu'à venir se prosterner devant le plus sublime de ses autels, et il retournera infailliblement chez lui plein de foi et de paix. Oh ! que n'ai-je pu contempler cette merveille avec tous ceux qui me tiennent de près, avec mes amis, avec tout le genre humain ! »

Un beau pont, récemment élevé, va du rivage à l'île aux Chèvres, où les touristes peuvent se promener dans des allées dessinées avec art. Un escalier droit et glissant conduit les plus hardis jusqu'au pied de la cataracte et même sous l'énorme masse d'eau qui s'en échappe, et qui, vue d'en bas, ressemble à une épaisse voûte de cristal ver-

dâtre. Le spectacle dont on y jouit est grandiose, mais terrifiant et dangereux, parce qu'il se détache à chaque instant des blocs de rocher minés par les eaux. Un guide se charge d'y conduire les voyageurs: il leur fournit des habits qui les préservent de l'eau, et il leur remet un certificat attestant le courage dont ils ont fait preuve en s'exposant ainsi.

Pendant que Ferdinand et Amédée remontaient ensemble jusqu'à la gorge où le Niagara devient un torrent impétueux, le zouave tenta la périlleuse descente. Il revint abasourdi du fracas de l'eau, aveuglé par la lumière succédant aux ténèbres, mais heureux d'avoir vu de près cet abîme et de s'être un instant reposé à l'entrée d'une grotte creusée dans la falaise et nommée la Grotte des Vents.

Ses amis lui adressèrent des reproches d'autant plus mérités, que quelques jours auparavant un imprudent touriste avait glissé sur les gradins humides et avait disparu sans retour.

— Ce n'est pas pour moi, dit-il, que j'ai voulu tout voir; il y avait bien assez à admirer d'en haut ; c'est pour l'honneur des zouaves et de leur drapeau.

— Mon cher Noël, répondit Amédée, vous n'appartenez plus aux zouaves, mais à deux jeunes gens qui ont besoin de vous, et qui vous prient de ne plus exposer inutilement vos jours.

— Soit! mon capitaine, on s'y conformera, dit Francis, en faisant le salut militaire.

Amédée se trompait en supposant que le sergent eût en vain fait preuve d'une intrépide curiosité. Un Anglais qui était arrivé à la cascade un peu avant les trois jeunes gens, et qui avait admiré l'audace de Francis, s'approcha de lui pour le complimenter.

— Je voudrais vous offrir un souvenir de notre rencontre, lui dit-il, en tirant de son gousset une bourse bien garnie ; car je ne peux pas trop payer le plaisir que vous m'avez fait.

Le sergent n'eut pas plus tôt vu ce geste, qu'il fit deux pas en arrière.

— Merci ! milord, dit-il, reconnaissant l'Anglais à son accent; moi aussi j'ai eu du plaisir aujourd'hui, et l'argent que vous me donneriez le gâterait.

— Vous n'êtes donc pas au service de ces messieurs ?

— Non, répondit Amédée, ce n'est pas notre serviteur, mais notre ami.

— Pardonnez-moi ma méprise, jeune homme, reprit l'étranger. J'en suis fâché, oh ! très-fâché, je vous le dis.

— Moi, milord, je ne le suis pas du tout, répliqua le sergent, en riant de bon cœur.

— Donnez-en une preuve tout de suite en acceptant....

— Non, milord, impossible, interrompit Francis.

— C'est pourtant une arme excellente; même avec beaucoup d'argent, vous n'en trouverez pas facilement une pareille, continua l'Anglais en lui présentant sa carabine.

Les yeux du zouave brillèrent de joie, car il avait déjà jeté un regard d'envie sur le long canon qui miroitait au soleil.

— Ah ! milord, j'aurais besoin pour refuser un cadeau comme celui-là de plus de courage qu'il ne m'en a fallu pour entrer sous la cascade. Voilà un souvenir que je garderai volontiers, et dont je tâcherai de me bien servir à l'occasion.

— Prenez-le donc, mon ami, il est à vous, dit le touriste, en lui remettant, avec la carabine, la poire à poudre et le sac de chasse qu'il portait.

— L'équipement est au complet; merci, milord, répondit le zouave. Je commence à croire que je suis né coiffé; et je le croirais tout à fait si je pouvais vous offrir la première pièce de gibier que cette arme me fera tuer.

Le soir même, il apportait à l'hôtellerie du village des Chutes, où l'Anglais était installé depuis trois jours, un aigle de grande taille qu'il avait aperçu portant la nourriture à ses petits.

Ferdinand avait demandé à retourner dans la forêt, après avoir fait au saut du Niagara une seconde visite, aussi longue que la première ; et pendant qu'Amédée examinait un grand nombre de plantes étrangères à nos climats, Noël, qui n'avait eu garde d'oublier sa carabine, s'était mis en chasse, après avoir promis toutefois de ne pas s'éloigner.

Les deux frères entendirent un double coup de feu, et bientôt ils virent arriver le sergent, sur l'épaule duquel ballottait le cadavre de l'énorme oiseau.

— Ne me félicitez pas, leur dit-il, je ne suis qu'un maladroit ; car, dans mon impatience d'essayer cette bonne arme, je n'ai pas laissé à l'aigle le temps de me montrer où est son nid. De cette manière j'ai perdu les aiglons et peut-être leur mère.

— Tu as trop d'ambition, dit Ferdinand d'un ton de bonne humeur; tu ne seras jamais heureux, Francis. Si j'avais fait une capture comme celle-là, je me croirais le roi des chasseurs.

— Voilà vraiment une belle pièce, ajouta Amédée. C'est l'aigle à tête chauve, assez mal nommé, puisqu'il a, comme vous le voyez, la tête couverte de plumes blanches; mais ces plumes ne s'aperçoivent pas de loin, et il faut croire que les oiseaux sont, aussi bien que les hommes, jugés souvent sur l'apparence.

— Le gaillard a le bec tranchant et les ongles solides, dit le zouave ; si sa vaillance répond à sa force, ce doit être un grand destructeur.

— Oui, il détruit une énorme quantité de gibier. Tout lui est bon, le lièvre, le lapin, le dindon, l'agneau. Quand il ne trouve pas assez de proie dans les solitudes qu'il affectionne, il s'abat sur les troupeaux

jusque dans les cours des habitations. Il est féroce, mais poltron ; et quoiqu'on en ait fait le roi des oiseaux, il n'a même pas, pour inspirer quelque sympathie, la tendresse ordinaire des oiseaux pour leurs petits.

— Pourtant celui-ci portait à ses enfants un jeune dindonneau qu'il venait de tuer pour eux.

— Il les aime lorsqu'ils sont petits, et ne les laisse manquer de rien quand la proie est abondante ; si elle devient rare, il pense à lui d'abord ; et pour ne pas être importuné par les cris de ses enfants, il les pousse au bord du nid et les jette à terre.

— Ma foi, puisque c'est ainsi, je regrette encore davantage de n'avoir pas abattu la mère et étouffé les aiglons.

— Tu pourras les retrouver, si nous revenons ici demain. Le nid doit être dans quelque fente de rocher ou sur une des plus hautes branches de quelque vieux chêne. Nous t'aiderons à le chercher.

— Sans compter qu'il doit être plus aisé à découvrir qu'un nid de fauvettes ou de pinsons.

— Il est beaucoup plus grand, mais moins bien construit. C'est un assemblage grossier de bâtons plus longs que mon bras, de plaques de gazon et de mousse, qui a quelquefois près de deux mètres de circonférence, et dans lequel la femelle dépose deux ou trois œufs d'un blanc verdâtre, dont les deux bouts sont aussi larges l'un que l'autre, et qui, pour éclore, ont besoin d'être couvés pendant près d'un mois. Les aiglons, couverts d'un duvet roussâtre, et portés sur de longues pattes, sont fort laids, très-gourmands et très-criards ; aussi leurs parents les abandonnent dès qu'ils les voient en état de prendre leur volée. Toutefois il est juste d'ajouter que souvent ils ont soin de leur laisser quelques provisions.

— Ma foi, tout compte fait, l'aigle est un vilain animal. Je me figurais tout le contraire, parce que l'empereur, dont mon père parlait

toujours, avait placé l'aigle sur ses drapeaux ; et entre nous soit dit, je trouvais que c'était bien autre chose que le coq de notre roi Louis-Philippe.

— Tu avais tort, dit Ferdinand. Le coq, qui servait d'enseigne à nos pères, les Gaulois, est le plus courageux de tous les oiseaux. C'est d'ailleurs le symbole de la vigilance, absolument nécessaire aux guerriers. Toutefois la Russie, l'Autriche et la Prusse ont des aigles dans leurs armes.

— Et l'*Uncle Sam?* dit le zouave.

— L'Uncle Sam aussi, reprit Ferdinand. Et je me rappelle que l'illustre Franklin blâmait ce choix dans un Recueil de ses lettres que j'avais emprunté à la bibliothèque de mon père.

Disons, pour l'intelligence de ce nom d'Uncle Sam, sous lequel on désigne les Américains, comme les Anglais sous celui de John Bull, les Irlandais sous celui de Paddy et les Français sous celui de Jacques Bonhomme, qu'ils se le sont donné plaisamment, parce que les deux initiales de ce nom sont les mêmes que celles de leur pavillon : United States (Etats-Unis).

Notre zouave l'avait appris des matelots du steamer sur lequel il était venu d'Europe en Amérique.

Voici maintenant ce que Franklin disait de l'emblème adopté par ses compatriotes :

« Je donnerais tout au monde pour que l'aigle n'eût pas été choisi pour être le représentant de notre pays ; car c'est un oiseau d'un caractère féroce et honteux, qui ne sait point gagner honnêtement sa vie. On le voit souvent, à la cime d'un arbre mort, examiner attentivement les autres oiseaux de rapine travaillant à leurs déprédations aquatiques, afin de profiter d'un butin qu'il est trop paresseux pour conquérir lui-même. Quand un de ces oiseaux s'est enfin emparé d'un poisson qu'il destine à sa famille, ce misérable s'élance, prompt

comme la foudre, et le lui arrache effrontément du bec. Malgré ses habitudes de vol et la puissance de sa domination sur les autres habitants de l'air, l'aigle n'en est pas plus heureux ; car, comme la plupart des voleurs et des escrocs de bas étage, il vit pauvre, délaissé et misérable. Selon moi, c'est un coquin de la pire espèce ; et le plus petit roitelet, à peine gros comme une noix, l'attaque souvent avec le plus grand courage et le chasse du canton. Je répète donc que le choix de l'aigle n'est pas heureux, et que nos défenseurs de la patrie, les chevaliers de l'ordre de Cincinnatus, à la tête desquels s'est placé mon illustre ami Washington, eux qui ont chassé tous les roitelets de notre belle patrie, n'ont pas pris un emblème convenable pour le blason de notre république. L'aigle devrait être le blason de l'ordre de chevaliers que les Français appellent des chevaliers d'industrie. »

VIII.

Tout le monde a entendu parler du désert de Sahara ; mais beaucoup de personnes ignorent qu'il existe en Amérique un désert presque aussi vaste, qui a, comme celui d'Afrique, ses montagnes, ses rochers, ses sables et ses oasis. Seulement quelques-unes des oasis du nouveau monde comptent plusieurs villes et une nombreuse population, tandis que d'autres nourrissent simplement quelques tribus indigènes et ne sont guère parcourues que par des chasseurs et des trappeurs qui font une guerre acharnée aux animaux sauvages, dont ils échangent les fourrures contre des vêtements, de la poudre, des balles et de l'argent.

Dans ce désert, dont on n'a pas encore déterminé l'étendue, mais qui doit, à ce qu'on suppose, couvrir une superficie quatre fois plus grande que la France, se trouvent des plaines où le sable blanc ondule sous le vent comme les vagues de la mer ; d'autres qu'on croirait couvertes d'une neige qui brille aux rayons du soleil, mais qui ne s'y fond pas, car c'est du sel ; enfin d'autres encore où se trouve une énorme quantité de soude.

Toutefois ce sont là des exceptions. Le grand désert d'Amérique offre presque partout l'aspect d'une mer de verdure. Les herbes qui y croissent en abondance atteignent presque la hauteur d'un homme ; quoiqu'elles ne ressemblent point à celles qui, dans nos pays, forment ce qu'on appelle des prairies, on donne ce nom aux verdoyantes savanes de ce désert immense.

Fœnimore Cooper, dans un ouvrage intitulé *la Prairie*, en a donné de magnifiques descriptions. Si cette verdure émaillée de fleurs brillantes ne s'étendait pas à perte de vue, glaçant le cœur d'une tristesse profonde, comme tout ce qui paraît sans limites, les déserts de l'Amérique seraient admirables ; tels qu'ils sont, ils offrent encore plus de variété que le Sahara.

Le sol est d'une rare fécondité dans l'un comme dans l'autre. Partout où il y a de l'eau dans le Sahara, les palmiers croissent avec une fabuleuse rapidité, abritant sous leur feuillage gigantesque les grains et les légumes de l'Europe. Mais dans la Prairie, l'eau est moins rare qu'au Sahara. De grandes rivières en arrosent une partie, se montrant ici, disparaissant là, comme si le sol desséché absorbait la masse d'eau qu'elles charrient, et se creusant un autre lit souvent très-éloigné de celui qu'elles ont abandonné. De nombreux ruisseaux s'y croisent ; des étangs d'eau douce et d'eau salée, des lacs superbes, sur lesquels s'épanouissent des îles qui ne sont qu'un bouquet de verdure et de fleurs, s'y cachent au milieu de vastes forêts.

Rivières et lacs sont entourés d'une végétation luxuriante : des chênes, des saules, des pins, des érables, des tilleuls, des hêtres, des ormes, des frênes, des platanes, qui atteignent une hauteur prodigieuse, versent leur ombre sur une foule de gracieux arbustes aux fleurs éclatantes et aux fruits délicieux, tandis qu'aux pieds du voyageur croissent une multitude de plantes qui, transportées à grands frais dans nos jardins et dans nos serres, en font le plus bel ornement.

A mesure qu'on avance vers le midi, des palmiers se mêlent aux arbres d'Europe, que les lianes enlacent de leurs tiges sarmenteuses; les tulipiers, les lauriers, les magnoliers, y étalent toute leur splendeur; la grande famille des cactus y déploie ses tiges bizarres et ses fleurs merveilleuses, tandis que l'indigotier, le caféier, le cotonnier, qui font la richesse des terres cultivées, s'y montrent çà et là.

« Ce sont principalement les lianes, dit un célèbre botaniste français, M. de Saint-Hilaire, qui communiquent aux forêts les beautés les plus pittoresques; ce sont elles qui produisent les accidents les plus variés. Ces végétaux, dont nos chèvrefeuilles et nos lierres ne peuvent donner qu'une bien faible idée, appartiennent, comme les grands végétaux, à une foule de familles différentes. Ce sont des bignoniées, des bauhinia, des cissus, des hippocratées ; et si toutes ont besoin d'un appui, chacune a pourtant un port qui lui est propre. A une hauteur prodigieuse, une aroïde parasite ceint le tronc des plus grands arbres. Les marques des feuilles anciennes qui se dessinent sur sa tige en forme de losange, la font ressembler à la peau d'un serpent ; cette tige donne naissance à des feuilles larges, d'un vert luisant, et de sa partie inférieure naissent des racines grêles qui descendent jusqu'à terre, droites comme un fil à plomb. L'arbre qui porte le nom de cipo-matador, la liane meurtrière, a un tronc aussi droit que celui de nos peupliers ; mais, trop grêle pour se soutenir isolément, il trouve un support dans un arbre voisin plus robuste que lui ; il se presse contre sa tige à l'aide de deux racines aériennes qui, par intervalles, embrassent celle-ci comme des osiers flexibles ; il s'assure et peut défier les ouragans les plus terribles. Quelques lianes ressemblent à des rubans ondulés ; d'autres se tordent et décrivent de larges spirales ; elles pendent en festons, serpentent dans les arbres, s'élancent de l'un à l'autre, les enlacent et forment des masses de branchages, de feuilles et de fleurs, où l'observateur a

souvent peine à rendre à chaque végétal ce qui lui appartient. »

Plus on approche de l'équateur, plus les fleurs des arbres sont brillantes, plus leurs fruits sont savoureux, plus les forêts, aussi anciennes que le monde, offrent d'obstacles à celui qui veut les visiter. Mais chacun des cours d'eau qui sillonnent la Prairie donne naissance à une oasis couverte de bois épais qui, servant d'asile à du gibier de toutes sortes, attire les chasseurs et les trappeurs.

Ce n'est toutefois pas uniquement pour combattre les bête fauves que le chasseur est armé jusqu'aux dents. La rencontre qu'il redoute le plus est celle de l'homme ; car si la passion des aventures, l'amour de la solitude, le besoin des émotions vives, amènent d'honnêtes gens au désert, beaucoup s'y réfugient pour échapper à la sévérité des lois ; ce qui fait qu'on ne s'y aborde jamais sans méfiance. Outre les blancs qui viennent y chercher un asile pour se dérober à la curiosité de dame Justice, il y a les Indiens, premiers possesseurs de cette terre fertile, qui gardent contre la race des envahisseurs une haine invétérée.

Aujourd'hui que la civilisation a peu à peu pénétré presque partout, on trouve des tribus indiennes qui semblent avoir renoncé à se venger sur les blancs des cruautés de leurs pères ; mais il y a seulement trente ou quarante ans l'Indien était pour tout étranger le plus féroce des ennemis. Il reste encore des tribus qui n'ont pu renoncer à leurs habitudes guerrières, et leur rencontre est presque toujours fatale aux coureurs des bois.

Pour trouver la cause de cette haine, il faut remonter à la découverte de l'Amérique. Quand Christophe Colomb aborda pour la première fois sur cette terre, dont son génie lui avait révélé l'existence, il vit accourir en grand nombre les habitants, attirés par la nouveauté du spectacle qui s'offrait à leurs yeux. Les grands vaisseaux qui se balançaient sur les flots, et d'où venaient de descendre des hommes

blancs, dont le visage était en partie couvert de barbe et le corps caché par des habits de forme étrange, leur causaient tant d'étonnement, qu'ils ne se lassaient pas de les examiner.

Eux, étaient de petite taille, avaient la peau cuivrée, les cheveux noirs et longs, le visage imberbe et anguleux, mais l'air doux et timide. Ils étaient nus, à l'exception de leurs têtes, qui portaient pour ornements des plumes, des coquillages ; de leurs narines et de leurs oreilles, où pendaient des morceaux d'or.

Cet or devait causer leur perte. Pour leur inspirer une haute idée de la puissance des Européens, Colomb fit tirer le canon dont ses vaisseaux étaient armés ; ils se prosternèrent contre terre pour adorer ces étrangers qui avaient à leur disposition le feu du ciel. Ils les prirent pour les fils du Soleil, leur dieu. Tout tremblants de frayeur, ils se réjouirent cependant d'avoir été favorisés d'une telle visite.

Leur joie n'eut plus de bornes quand les Espagnols leur distribuèrent des grains de verre, des feuilles de clinquant, des rubans, des grelots ; ils leur offrirent en échange des fruits, des oiseaux, des javelots, du coton grossièrement filé. L'amitié cimentée par ces présents réciproques était si sincère de la part des Indiens, que, quand les Espagnols retournèrent le soir à leurs vaisseaux, ils montèrent dans leurs canots d'écorce et les y accompagnèrent.

Colomb leur demanda par signes d'où ils tiraient les feuilles d'or dont leurs narines étaient parées. Ils lui répondirent de même qu'il n'y en avait point dans leur pays, mais dans un autre situé plus au sud ; et sept d'entre eux consentirent à le conduire à la recherche du précieux métal, qui pour eux n'avait pas plus de valeur que les plumes et les coquillages auxquels ils l'associaient.

Les Espagnols arrivèrent à l'île de Cuba, dont les habitants s'enfuirent à leur approche. Mais quand les Indiens leur eurent appris que ces hommes blancs étaient des êtres puissants et bons, ils les

accueillirent avec de grands témoignages de respect, se prosternèrent devant eux et leur baisèrent les pieds et les mains. Ils portaient aussi des ornements d'or; mais ils montrèrent qu'ils les faisaient venir de l'orient.

Les Espagnols suivirent cette direction et débarquèrent dans l'île d'Haïti. Le cacique, ou roi de ce pays, leur fit bon accueil. Un de leurs vaisseaux s'étant brisé contre un rocher, il leur donna l'aide dont ils avaient besoin pour le réparer; pour les consoler de ce malheur, il leur offrit des plaques d'or, en leur promettant d'en faire venir en plus grande quantité, puisque ce présent leur était agréable.

Colomb, avant de quitter l'île pour porter en Europe la grande nouvelle de ses découvertes, résolut de construire un fort. Les Indiens, ravis de lui être utiles, se mirent à l'œuvre comme les Espagnols.

Quelques jours avant son départ, le cacique lui mit sur la tête sa couronne d'or et reçut en retour un collier de petites perles, une bague d'argent, le bel habit que Colomb portait ce jour-là et une paire de bottines rouges, qui achevèrent de l'enchanter.

Colomb confia à trente-huit de ses hommes la garde de ce fort, et partit en leur recommandant d'apprendre la langue des Indiens, et d'entretenir par tous les moyens possibles la bonne amitié dont ils lui avaient donné des preuves.

Le conseil était sage. Mais à peine le vaisseau amiral avait-il disparu, que les Espagnols se permirent tant d'injustices et tant d'excès, que les Indiens, au lieu de la vénération qu'ils avaient d'abord éprouvée pour eux, ne les virent plus qu'avec horreur. Diégo d'Arada, qui commandait dans le fort, ne put empêcher ses soldats de se répandre dans l'île; ils la désolèrent par leurs rapines et leurs violences, si bien qu'un jour les naturels indignés les attaquèrent en détail, investirent le fort et y mirent le feu.

Lorsque Colomb revint à la tête d'une nouvelle expédition, après avoir été reçu avec enthousiasme à la cour d'Espagne, il ne retrouva plus ses compagnons. Après les explications qui lui furent données par le cacique, il ne tira point vengeance de leur mort. Conduisant ses soldats dans un pays plus sain, il y bâtit une ville qu'il nomma Isabelle, en l'honneur de la reine d'Espagne.

Il croyait que les terres qu'il avait découvertes étaient un prolongement de l'Inde; et comme, pour y arriver, il avait fait voile vers l'ouest, il les avait appelées Indes occidentales et donné à leurs habitants le nom d'Indiens, qu'ils ont conservé jusqu'à présent.

Tous les Espagnols avaient mis la main à la construction de la ville, non sans se plaindre beaucoup de la fatigue qui leur était imposée. Ils avaient quitté leur pays dans l'espoir de s'enrichir promptement, et, au lieu de les conduire à la recherche de l'or, on les employait à de durs travaux. Ils se continrent tant que Colomb demeura parmi eux; mais quand il s'éloigna pour aller à de nouvelles découvertes, ils firent retomber leur mécontentement sur les indigènes et les traitèrent avec tant de cruauté, que ceux-ci, ne pouvant supporter le sort qu'ils entrevoyaient enfin, s'armèrent pour combattre ces maîtres insolents.

Les Espagnols allaient avoir affaire à des milliers d'Indiens, et ils n'étaient guère que deux cents. Ils avaient des armes à feu, il est vrai, tandis que leurs ennemis n'avaient que des flèches et des massues. Ils étaient en outre commandés par des chefs habiles, soutenus par vingt cavaliers et suivis d'une meute de chiens qui devaient effrayer les Indiens par leurs aboiements et faire sentir leurs dents à ces sauvages presque nus.

L'attaque eut lieu pendant la nuit. Les Indiens prirent la fuite en désordre et disparurent dans les forêts, en laissant un grand nombre de victimes sur le champ de bataille.

Hélas! ce n'était que le prélude d'une destruction qui devait durer pendant des années. On employa les Indiens aux travaux des mines et à la culture du coton. Quand, habitués à une vie indolente, ils sentaient la force leur manquer, on les contraignait par les plus durs traitements à reprendre la tâche abandonnée.

Ils se vengèrent en détruisant leurs plantations de maïs, dans l'espoir de condamner leurs persécuteurs à mourir de faim. Il ne fallait presque rien aux Indiens pour vivre, et ils voyaient avec un étonnement mêlé d'effroi le grand appétit des Espagnols, qui, pensaient-ils, avaient dévoré toutes les ressources de leur pays et ne tarderaient point à venir à bout de celles de l'île.

Les Espagnols, auxquels arrivèrent des convois de vivres, souffrirent peu de la disette; mais les Indiens, réduits à quelques racines sauvages, moururent par centaines. Ceux qui tombèrent entre les mains des Espagnols payèrent bien cher cette tentative de vengeance.

Jamais vainqueurs ne furent plus cruels que ces Européens pour de pauvres sauvages qui les avaient reçus comme des dieux. S'ils les employaient à ramer sur leurs barques et qu'un coup de vent s'élevât, ils les jetaient à la mer; si ces malheureux essayaient de remonter à bord, ils leur abattaient les mains à coups de hache.

Colomb ne pouvait réprimer ces excès; il avait lui-même à lutter contre les continuelles révoltes de ses soldats. Il faillit être victime des barbaries exercées contre les Indiens; car ceux-ci, las d'endurer tant d'injustices, cessèrent de lui apporter des provisions. L'amiral et ses gens se trouvaient dans la plus pénible position, quand l'approche d'une éclipse de lune lui fournit le moyen de ressaisir son autorité sur ces peuplades ignorantes. Il manda leurs chefs en leur faisant dire qu'il avait à leur communiquer des choses très-importantes; quand ils furent réunis, il leur dit :

— Mon Dieu, qui a créé le ciel et la terre, est irrité contre vous; il vous punira, si vous continuez à me refuser des vivres. Vous verrez, dès ce soir, la lune se lever avec une face courroucée et sanglante; et si vous persistez à me désobéir, elle s'éteindra pour toujours.

Les Indiens rirent de cette menace; mais quand ils virent qu'elle commençait à se réaliser, ils acoururent en jetant des cris de désespoir, se roulèrent aux pieds de l'amiral, le supplièrent de dire à son Dieu qu'ils se garderaient à l'avenir de mériter sa colère.

Il était temps; l'éclipse touchait à sa fin. Colomb se hâta de les consoler.

— Dieu, dit-il, est touché de votre repentir; et pour preuve de son pardon, l'astre des nuits va reprendre son éclat.

Les intrigues des envieux et l'ingratitude du roi d'Espagne avaient rendu Colomb bien malheureux. Nommé amiral et vice-roi des terres qu'il avait données à la couronne, il s'était vu retirer ses titres, enlever son commandement, et même refuser un abri dans les ports où il avait abordé le premier. Battus par la tempête, ses vaisseaux avaient échoué sur les côtes de la Jamaïque. Il y était depuis longtemps sans aucun secours de ses compatriotes, quand ses connaissances astronomiques lui rendirent le service dont nous venons de parler.

Peu de temps après, il s'embarqua pour revenir en Espagne. N'ayant pu obtenir justice, il alla mourir à Valladolid, à l'âge de soixante-cinq ans.

Ovando, successeur de Colomb, ayant imposé aux Indiens des tributs qu'il leur était impossible d'acquitter, les condamna aux plus sévères châtiments. Pour se rendre agréable à ses compagnons, il s'avisa de donner à l'un cent de ces malheureux, à l'autre cinquante, à l'autre vingt, absolument comme il eût fait d'un troupeau qui lui eût appartenu. Il leur permit d'en disposer comme ils l'entendraient.

Ces maîtres barbares les maltraitèrent tellement, que la plupart d'entre eux périrent de fatigue et de besoin. Les autres, las de tant de souffrances, se donnèrent eux-mêmes la mort.

Quinze ans après la découverte de l'île Saint-Domingue, nommée Hispaniola par Colomb, la population, qui était alors de près d'un million, se trouva réduite à soixante mille, malgré les courageux efforts de Las Casas, évêque de Chiapa, qui mérita le titre de protecteur des Indiens, en s'adressant tour à tour au roi et au pape pour obtenir la cessation des cruautés dont ces malheureux étaient l'objet.

Lui-même en a laissé des détails qui font frémir.

« Les femmes, dit-il, étaient attachées au travail de la terre, les hommes à celui des mines. Les générations périssaient; une foule d'Indiens s'étranglaient. Il y avait un officier du roi qui reçut trois cents Indiens; au bout de trois mois il lui en restait trente. On lui en rendit trois cents, il les fit périr; on lui en donna encore, jusqu'à ce qu'il mourût et que le diable l'emportât. »

Bientôt les habitants d'Hispaniola ne suffirent plus aux travaux des mines. Ovando eut l'idée d'y tranporter ceux des îles Lucayes, où Colomb s'était d'abord arrêté. Il en obtint la permission du roi, sous prétexte de les faire plus facilement instruire dans la religion chrétienne, et il les décida à s'embarquer en leur persuadant qu'on allait les conduire à la terre du Grand-Esprit, où ils retrouveraient leurs pères et goûteraient avec eux les délices promises aux guerriers indiens.

Plus de quarante mille se laissèrent prendre à ces menteuses promesses et presque tous moururent de misère et de chagrin.

Au Mexique, dont Fernand Cortez fit la conquête ; au Pérou, le plus riche pays de tout le nouveau monde, la conduite des Espagnols fut la même qu'à Saint-Domingue.

« Au Pérou, dit encore le charitable évêque, un Alonzo Sanchez

rencontre une troupe de femmes chargées de vivres, qui ne s'enfuient point et les lui donnent; il prend les vivres et massacre les femmes. On jetait pêle-mêle les femmes, les enfants, les vieillards, dans des fosses profondes remplies de pieux, et on les entassait jusqu'à ce que la fosse fût comblée. On forçait les Indiens à combattre leurs frères et à manger la chair des prisonniers. Quand les malheureux tombaient de fatigue dans les montagnes, on leur cassait les dents avec le pommeau de l'épée, et ils demandaient à grands cris la fin de tant de maux. « Tuez-moi ici, disaient-ils; ici je veux rester mort. »

On refuserait de croire à ces atrocités, si elles n'étaient attestées par un si digne témoin.

« J'ai vu de mes yeux, ajoute-t-il, les Espagnols couper les mains, le nez, les oreilles, à des hommes et à des femmes, sans autre motif que leur caprice. Je les ai vus dresser des dogues à chasser les Indiens et à les mettre en pièces. Je les ai vus arracher les enfants à la mamelle de leur mère, les lancer en l'air de toutes leurs forces ou les jeter dans le feu. Un prêtre en ayant retiré un du milieu des flammes, un Espagnol le lui arracha des mains et le rejeta dans le brasier. Ce misérable mourut subitement le lendemain, et je défendis qu'on l'enterrât. »

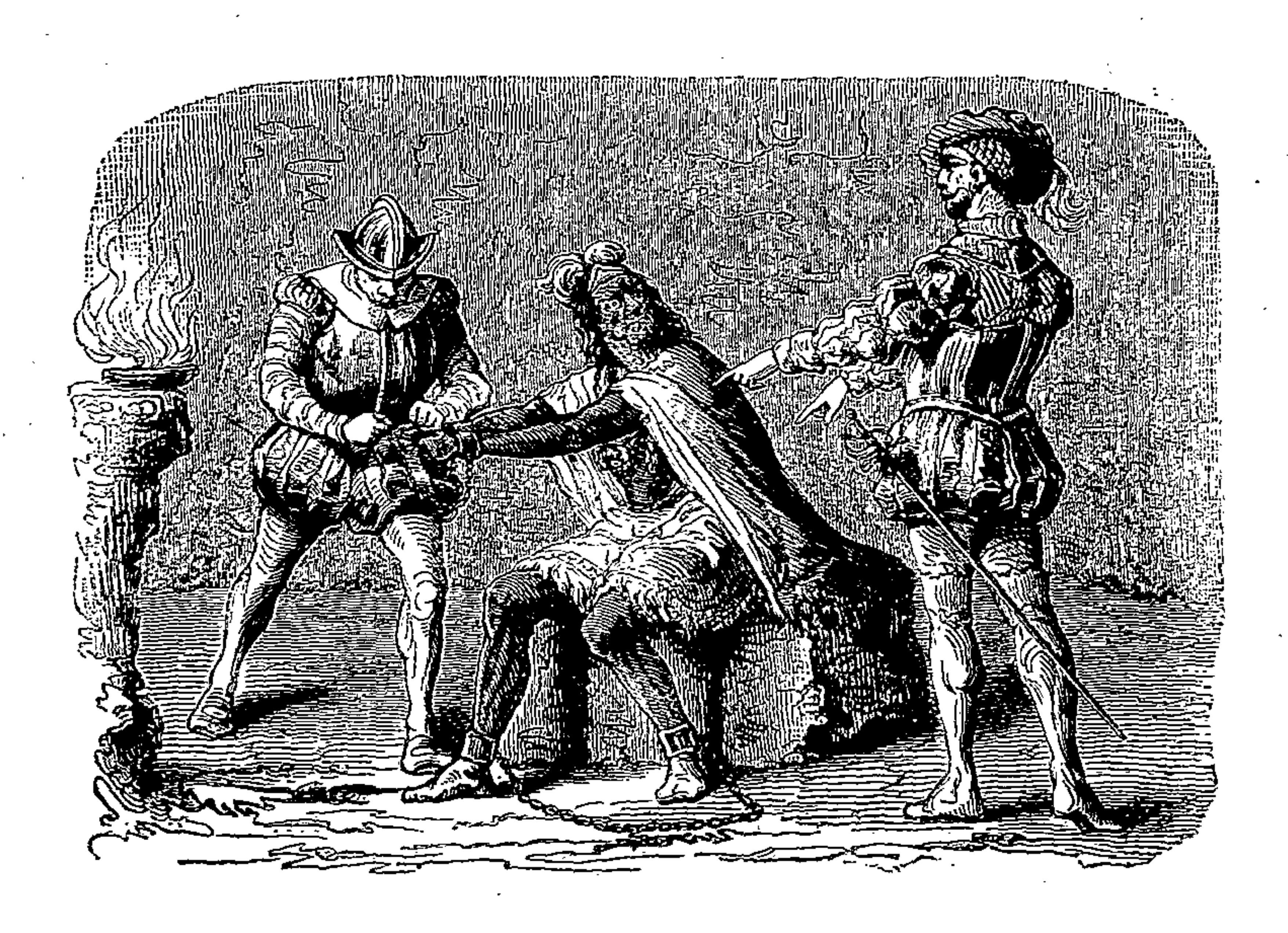
A la prière du pieux prélat, le Saint-Siége déclara que les Indiens étaient enfants de Dieu comme les Espagnols, et que, comme eux, ils avaient été rachetés par le sang de Jésus-Christ. Mais ceux qui agissaient ainsi étaient des hommes sans foi ni loi, l'opprobre et le rebut de la société ; ils n'avaient pas d'autre Dieu que l'or ; et pour en acquérir, ils ne devaient reculer devant aucun crime.

Ils ne devaient avoir nul besoin de l'affirmation du souverain pontife pour savoir que les Indiens n'étaient pas d'une nature inférieure à la leur, lorsqu'ils virent au Mexique des villes bien bâties, des

routes soigneusement tracées, et surtout les maisons, les boutiques, les marchés de Mexico, où figuraient des pièces d'or et d'argent ornées de ciselures et de sculptures, des tissus de coton et de plumes, des poteries de terre vernissée, et toutes sortes d'autres ouvrages indiquant un peuple industrieux.

L'empereur Montézuma avait des palais magnifiques, des jardins remplis de plantes médicinales dont les savants consignaient les effets au moyen de certains caractères tracés sur des registres. On instruisait les enfants dans des écoles publiques, et les Mexicains, en étudiant le cours des astres, avaient reconnu que l'année a trois cent soixante-cinq jours.

Les Mexicains, étonnés de voir entre les mains des Espagnols le tonnerre et les éclairs, les reçurent avec respect, ne sachant s'ils étaient des hommes ou des dieux. Cependant, à force de se voir dominés et insultés, ils les attaquèrent à leur tour et leur tuèrent quelques hommes. Cortez, indigné, se rendit au palais avec cinquante



de ses soldats, emmena l'empereur prisonnier dans son camp, et en obtint pour tribut six cent mille marcs d'or pur, sans compter de

magnifiques ouvrages de même métal et une grande quantité de pierreries. Tant de richesses ne suffisant pas encore aux Espagnols, ils convièrent les seigneurs mexicains à une fête dans laquelle ils leur versèrent des liqueurs fortes ; puis, profitant de leur ivresse, ils les dépouillèrent de tous les ornements dont ils étaient parés.

Une révolte s'ensuivit. Deux cent mille Mexicains vinrent en armes pour délivrer Montézuma ; et sans l'arrivée de Cortez, ils eussent sans doute fait un grand carnage des Espagnols. Ceux-ci, commandés par leur vaillant général, en tuèrent tant et tant, qu'ils purent, en entassant les cadavres dans le lac au milieu duquel la ville était bâtie, regagner leur camp à pied sec. Les Indiens s'étaient battus pourtant avec un courage obstiné.

— Puisque tu es le fils du soleil, qui fait le tour du monde en vingt-quatre heures, lui disaient-ils, pourquoi en mets-tu davantage à nous exterminer ? Hâte-toi, nous voulons mourir, le Dieu du repos nous attend.

Le combat recommença le lendemain. Montézuma, toujours prisonnier, se montra à ses sujets, et les engagea à se soumettre aux Espagnols, en ajoutant qu'il restait volontairement au milieu d'eux. A cet aveu, qui peut-être lui avait été imposé, les Mexicains, qui d'abord s'étaient prosternés devant leur empereur, se relevèrent furieux, l'accablèrent d'injures, et lancèrent contre lui une grêle de pierres et de traits.

Blessé et désespéré, le malheureux prince fut relevé par les Espagnols. Il refusa leurs soins, repoussa toute nourriture et mourut en maudissant ses sujets. Ceux-ci se repentirent ; et pour s'absoudre, ils se figurèrent que le soleil avait enlevé Montézuma, son fils, et le leur renverrait un jour pour les délivrer de la domination des blancs.

Cette tradition passa des pères aux enfants. Peut-être y a-t-il en-

core des Indiens qui attendent ce libérateur ; s'il n'en existe plus, il n'y a pas longtemps.

Cortez n'acheva pas la conquête du Mexique sans se rendre coupable de cruautés qui obscurcirent sa gloire. Ainsi, il permit que soixante caciques et quatre cents nobles mexicains fussent brûlés vifs, et il fit pendre Gatimozin, successeur de Montézuma, avec les deux plus puissants seigneurs de son empire.

Il n'eut pas plus que Colomb à se louer de la reconnaissance de son souverain. Il put à peine, à son retour en Espagne, obtenir une audience de Charles-Quint, et n'en fut écouté qu'avec indifférence. Un jour, il fendit la presse, s'approcha du coche de l'empereur et monta sur le marchepied.

Charles demanda quel était cet homme.

— C'est, répondit Cortez, celui qui vous a donné plus d'Etats que vos pères ne vous ont laissé de villes.

Deux aventuriers, un enfant trouvé et un gardeur de pourceaux, Pizarre et Almagro, découvrirent et subjuguèrent le Pérou, contrée dont la richesse est devenue proverbiale et dont les habitants étaient encore plus civilisés que les Mexicains. Une tradition répandue chez eux voulait que la famille des Incas, leurs rois, eût pour chef un fils du soleil envoyé par ce dieu puissant pour rendre les Péruviens bons et heureux.

Manco-Capac (c'était le nom du premier inca) leur apprit qu'un seul Dieu gouvernait le monde, qu'il regardait avec horreur les sacrifices humains, car il aimait tous les hommes et voulait les voir aussi s'aimer comme des frères. D'après ses ordres, les terres furent divisées en quatre parts, dont la première, appartenant au soleil, servait à l'entretien des temples et des prêtres ; la seconde devait nourrir les vieillards, les veuves, les orphelins ; le produit de la troisième était

attribué au souverain, et la quatrième distribuée également entre toutes les familles.

Onze rois avaient successivement régné après Manco-Capac; ils avaient fait de leurs sujets des hommes laborieux, doux, vaillants et sages. Le douzième fut un ambitieux qui agrandit son empire et le partagea entre ses fils, dont les divisions aidèrent les Espagnols à s'emparer du Pérou.

Ils y furent reçus en amis. Comme ils parurent aimer l'or, on leur en offrit en quantité. Les Péruviens, voyant que les chevaux de ces étrangers mâchaient leur mors, se figurèrent qu'ils se nourrissaient de métal et s'empressèrent de leur apporter de l'or et de l'argent. Il y en avait tant chez eux, qu'on l'employait à toutes sortes d'usages. On en fabriquait des vases, des ustensiles de cuisine, des coffres et des siéges. Le trône de l'inca était d'or, et pesait vingt-cinq mille ducats. La litière sur laquelle était placé ce trône était aussi faite de lames d'or.

Une route de cinq cents lieues reliait entre elles les deux plus grandes villes du Pérou, Cuzco et Quito. Pour la construire, il avait fallu aplanir des montagnes et combler des précipices. Les soldats et le peuple y avaient travaillé avec ardeur. Sur cette route se tenaient constamment échelonnés, à une courte distance les uns des autres, les courriers chargés des ordres du roi. L'inca avait de nombreux soldats, armés de flèches et de piques d'or et d'argent. Mais l'artillerie des Espagnols et leur cavalerie produisirent sur les Péruviens le même effet que sur les autres indigènes. Quoique Pizarre n'eût que trois cents hommes, il demeura vainqueur, sans perdre un seul de ses soldats dans le premier combat.

Pizarre arracha lui-même de son trône d'or un des deux incas, et le fit charger de fers. Le prince, pour obtenir sa liberté, promit de lui donner autant d'or qu'en contiendrait à la hauteur de sa main, élevée

au-dessus de sa tête, une des grandes salles de son palais. L'autre inca, son frère, l'ayant appris, s'engagea à remplir cette salle du précieux métal jusqu'à la voûte, si les Espagnols voulaient se déclarer en sa faveur. Le premier, ayant eu connaissance de cette offre, dépêcha vers le second des traîtres qui le mirent à mort. Mais ce fut en vain qu'il fournit ensuite sa rançon, Pizarre ne se pressa point de lui rendre la liberté.

Pendant sa captivité, ce prince, qui étudiait curieusement ses vainqueurs, voulut savoir si le talent qu'ils avaient d'exprimer leurs pensées en traçant des caractères connus de tous, était un don naturel ou acquis. Il pria un soldat d'écrire sur son pouce le nom de Dieu, et, montrant ensuite ce doigt à tous ceux qui entraient chez lui, il leur demandait ce qu'ils y lisaient. Tous répondant de la même manière, il pensait que les Espagnols étaient des êtres supérieurs, puisqu'ils apportaient en naissant tant de savoir ; mais Pizarre, étant venu le voir, ne put répondre à sa question ; car il n'avait point appris à lire ; et depuis ce moment l'inca le traita avec un dédain dont il se vengea en le faisant étrangler.

La rançon de l'inca avait été partagée entre les Espagnols ; ce qui ne les empêcha pas de piller les palais des grands et de dépouiller les temples du soleil des lames d'or et des pierreries dont ils étaient ornés. Ils continuèrent leur marche triomphante vers Cuzco, où ils trouvèrent encore d'incalculables richesses. On en transporta une partie en Espagne. La part des vainqueurs fut encore si grande, que les derniers des soldats, ne sachant plus qu'en faire, hasardaient au jeu des sommes folles, pendant que les pauvres Péruviens mouraient par milliers, victimes des odieux traitements que nous avons racontés.

Un tribunal chargé d'empêcher de telles atrocités fut enfin établi, sous le nom d'audience, dans ces malheureux pays ; mais c'était bien

tard. Il restait peu d'Indiens ; et le souvenir de tant de cruautés endurées de la part des blancs devait laisser dans leur cœur une haine profonde. Ils se firent un devoir de la transmettre à leurs descendants ; et pendant plus de trois cents ans, il y eut au fond des déserts une guerre acharnée entre les Visages-Pâles et les Peaux-Rouges.

Ce dernier nom, donné aux Indiens par les Européens, ne paraît pas justifié, ou ne l'est que par les peintures dont ils se couvrent la face et quelquefois même tout le corps ; ils ont le teint jaunâtre plutôt que rouge, et ne se peignent que lorsqu'ils vont marcher dans le sentier de la guerre.

Les tribus paisibles ont complétement renoncé à cet usage ; elles ont adopté les mœurs des hommes civilisés. Ainsi, les Indiens Cherokees, établis dans le voisinage du fort Gibson, se distinguent de tous les autres, dit Mme Ida Pfeiffer, par leur beauté et leur instruction.

« Etablis dans des bourgs et de petites villes, ils ont une forme de gouvernement constitutionnel, de bonnes écoles, et envoient souvent leurs enfants dans les maisons de commerce américaines. Ils publient même un journal. Leur chef est marié avec une fille blanche, de bonne famille. Une union avec un Indien n'est pas considérée comme un déshonneur.

« Au fort Smith, je rencontrai beaucoup de ces Indiens, venus pour leurs affaires ou pour leurs plaisirs. Plusieurs prenaient leurs repas dans l'hôtel où j'étais descendue. Ils parlaient anglais et se conduisaient très-convenablement ; ils se servaient de couteaux et de fourchettes pour manger ; seulement ils prenaient quelquefois des morceaux dans le plat et les portaient aussitôt à la bouche. Ils étaient généralement bien de figure et d'une physionomie agréable. S'ils avaient eu le teint plus clair, on aurait pu les prendre presque tous

pour des Européens ; mais leur teint n'était pas joli ; il était ou basané ou d'un brun clair sale. Les hommes comme les femmes portaient des vêtements à l'européenne ; plusieurs des hommes avaient par dessus leurs habits une espèce de blouse courte et large, à grands collets richement ornés et rabattus. »

Le désert appartient aux Indiens ; mais chaque année il perd de son étendue. Des Américains vont s'y établir, y bâtissent des maisons et y défrichent des terres. Si le climat est salubre et le sol fertile, leur exemple est bientôt suivi : les habitations isolées deviennent des villages, les villages deviennent des villes, et le territoire ainsi occupé devient un district, en attendant qu'il soit assez peuplé pour être regardé comme un Etat des Provinces-Unies. Jusque-là chacun est libre de s'y établir et de prendre tout le terrain qu'il peut cultiver ; mais quand le district est devenu un Etat, le gouvernement des Etats-Unis l'achète aux Indiens pour une modique somme et fait payer aux colons la terre qu'ils ont défrichée. Toutefois le prix qu'il exige est minime ; et quand un émigrant a de bons bras et l'amour du travail, il arrive promptement à assurer à sa famille des ressources suffisantes.

Les premiers qui se risquent dans une portion encore inhabitée sont quelquefois inquiétés par les Indiens ; mais il y a seulement trente ou quarante ans, ils étaient l'objet d'attaques et de surprises à la suite desquelles ceux qui tombaient au pouvoir des Peaux-Rouges étaient presque toujours dépouillés de leur chevelure et condamnés à une mort horrible.

Que nos jeunes amis ne croient pas que les Indiens se contentent de couper les cheveux de leurs ennemis. Une pièce essentielle de leur armement est le couteau à scalper, qu'ils manient avec une rare dextérité ; ils en enfoncent la pointe dans la chair, de manière à la détacher du crâne dont ils font le tour. Ils l'arrachent ensuite avec la

chevelure et laissent le malheureux, aveuglé par son sang, endurer des douleurs intolérables, qui cependant ne lui causent pas toujours la mort. Plus un Indien possède de chevelures ainsi conquises, plus il est considéré dans sa tribu; il en orne sa lance et les attache à la tête et aux flancs de son cheval, comme autant de preuves de sa bravoure.

Ils sont en effet très-braves, ces Indiens, et méprisent au plus haut point la douleur. Ils supportent, sans laisser échapper une plainte ni même un geste de souffrance, les tortures qu'eux-mêmes imposent à leurs ennemis vaincus, et dont ils se repaissent avec une horrible joie. Dans le combat, ils meurent la face tournée vers le vainqueur, sans jamais demander grâce ; mais quand ils ont préparé et même commencé une attaque dans laquelle ils croyaient trouver grand profit et qu'ils voient qu'ils se sont trompés, ils y renoncent sans rougir. Si leurs adversaires sont trop nombreux, ou s'ils se heurtent à quelque difficulté dont ils ne pourraient triompher, ils se retirent sans nul souci du point d'honneur ; bientôt ils reviennent plus nombreux ; car ils n'abandonnent pas volontiers un butin sur lequel ils ont compté.

Si ce que nous avons raconté des odieux traitements infligés aux Indiens par les conquérants du nouveau monde ne suffit pas pour justifier la férocité dont ils ont longtemps fait preuve envers les hommes de race blanche, du moins ces récits trop véridiques la font comprendre et peuvent lui servir d'excuse.

Aujourd'hui que leurs mœurs se sont adoucies, ils permettent aux Visages-Pâles de chasser sur leur territoire, lorsqu'ils ont à présenter une passe obtenue au bureau de la commission indienne qui siége à Washington; ils s'offrent même à leur servir de guides, moyennant salaire; et quand ils les ont invités à fumer dans leur calumet, en signe d'alliance, ils se croient rigoureusement obligés à les protéger.

Mais si, par hasard, les chasseurs blancs sont rencontrés par des Indiens étrangers à la tribu à laquelle ils se sont adressés, ceux-ci, n'étant liés par aucun serment, peuvent devenir de dangereux compagnons.

Ajoutons encore qu'ils ne voient qu'avec regret les Etats-Unis s'emparer peu à peu du sol qui leur reste, et que s'ils consentent à en céder de temps à autre quelques parcelles, c'est qu'ils savent bien qu'ils ne tarderaient pas à y être contraints. Ils semblent donc les abandonner de bonne grâce et recevoir avec plaisir les présents que les Américains leur offrent comme gage d'alliance ; mais cette dépossession lente les attriste et les aigrit.

Les Etats-Unis, en proclamant leur indépendance, n'ont pu rompre complétement avec les traditions de la mère-patrie ; ils ont gardé l'esprit d'envahissement qu'on a de tout temps reproché à l'Angleterre ; et quoique personne ne s'érige plus qu'eux en défenseurs des droits de tous, ils ont sacrifié sans scrupule ceux des Indiens à leur passion de s'agrandir. Cependant il y a chez eux encore de vastes terrains qui demeurent incultes faute de bras, et sans cesse les Squatters, gens sans aveu pour la plupart, se trouvant chassés des terres qu'ils ont occupées sans titre, vont s'établir sur le territoire indien.

Les Squatters ne se rencontrent qu'en Amérique. Ils viennent on ne sait d'où, chassés par la misère, par la honte de quelque faute, ou par la crainte du châtiment. Ils vivent comme ils peuvent jusqu'à ce que, rencontrant un terrain qui leur convienne, ils s'y bâtissent une cabane, qui devient plus tard une maison. Ils défrichent les terres, les mettent en culture sans s'inquiéter de savoir à qui elles appartiennent ; quand le propriétaire se présente pour en prendre possession, ils le reçoivent à coups de fusil, s'ils sont plus forts que lui. S'ils sont plus faibles, ils réclament l'aide de voisins qui ne valent

pas mieux qu'eux, et tous ensemble forcent le maître à se retirer. Mais si celui-ci, bien décidé à ne pas abandonner ses droits, revient en force, les Squatters, ne pouvant lutter plus longtemps, emmènent leurs bestiaux, leurs instruments de labourage, et, suivis de leur famille, ils vont s'établir au désert, et deviennent souvent le noyau d'un nouvel Etat.

D'autres colons, plus ou moins honnêtes, s'étant arrêtés d'abord dans une contrée qu'ils croyaient fertile, et reconnaissant qu'elle ne pourra nourrir leur nombreuse famille, l'abandonnent même lorsqu'ils ont payé ces terres ingrates et vont chercher fortune ailleurs. Ils quittent la maison qu'ils ont bâtie, où leurs vieux parents sont morts, où leurs enfants sont nés, et, emportant sur deux ou trois chariots ce qui leur est absolument nécessaire, ils marchent jusqu'à ce qu'arrivés aux confins des Etats civilisés, ils trouvent un sol vierge et sans maître.

C'est principalement sur les deux rives du Mississipi que se forment les nouveaux établissements, ce grand fleuve, que les Indiens appellent le père des eaux, qui reçoit dans sa course d'innombrables rivières, formant une route par laquelle les colons peuvent recevoir de l'Amérique tout ce dont ils ont besoin, et doivent trouver au bord de quelqu'un de ses affluents de gras pâturages, de beaux bois et des terres fécondes.

Ces gens-là n'ont pas de patrie; ou plutôt leur patrie, c'est le lieu qui leur fournit de quoi vivre. Ils sont souvent peu scrupuleux, mais hardis, laborieux, pleins de courage et de persévérance. La peur des Indiens ne les arrête pas ; toutefois ils prennent sans tarder leurs précautions pour résister à une attaque ; et avant même de songer à se bâtir une maison, ils entourent d'une enceinte fortifiée l'espace où ils campent avec leurs chevaux et leurs bœufs. Malgré cette précaution, il n'est pas rare qu'ils paient de leur vie une audace que les

Peaux-Rouges pardonnent difficilement, ou qu'ils se voient obligés de se racheter en leur abandonnant tout ce qu'ils possèdent, trop heureux encore lorsqu'ils peuvent soustraire à la rapacité de ces démons les armes qui seules peuvent les dérober à la dent des animaux féroces et leur fournir assez de gibier pour ne pas mourir de faim.

C'est à la hardiesse de ces pionniers, dont Fœnimore Cooper nous a retracé les dangers et les travaux, que les Etats-Unis sont redevables de leur agrandissement. Ils composent, avec les chasseurs de fourrures, la population blanche du désert. Si l'on prenait le mot désert dans sa littérale acception lorsqu'il s'agit de ces savanes immenses qu'on nomme la Prairie, on commettrait une grande erreur. C'est un désert habité non-seulement par des animaux de toutes sortes, mais par des hommes qui s'y livrent depuis des siècles des combats meurtriers.

La plupart des chasseurs sont des Canadiens, descendants de ces Français qui en 1607 fondèrent au Canada la première colonie européenne et qui restèrent maîtres de ce pays pendant cent cinquante ans, ainsi que l'attestent encore les principaux édifices qu'on y remarque, surtout ses belles églises gothiques, entre lesquelles il faut citer la cathédrale de Montréal, qui rappelle Notre-Dame de Paris.

Les chasseurs canadiens, connus sous le nom de coureurs des bois, sont d'une adresse remarquable. Ils passent presque toute leur vie dans les forêts et les savanes, abattant le gibier pour en avoir la fourrure, et se procurant ensuite, du prix de ces fourrures, tout ce dont ils ont besoin. Ils vivent maintenant en assez bonne intelligence avec les Indiens, qui leur donnent des peaux de panthères, de bisons, de castors, en échange de la poudre, du plomb et de l'eau-de-feu qu'ils consomment. Mais il y a seulement trente ans, ces relations commer-

ciales n'existaient pas entre les Peaux-Rouges et les Visages-Pâles, et ils ne se rencontraient guère sans qu'il y eût du sang versé.

Cela dit, revenons à nos jeunes amis Ferdinand et Amédée, que nous avons laissés près des chutes du Niagara, en compagnie du zouave Noël, qui venait de se montrer aussi habile chasseur que touriste curieux et hardi.

IX.

C'est au désert que nous les retrouvons. La vie active, bruyante, égoïste, des villes d'Amérique, où chacun ne semble occupé que d'une seule idée, faire promptement fortune, ne pouvait les retenir longtemps. Elle ressemblait à celle de Paris, avec cette différence qu'elle laissait encore moins de place au sentiment et offrait moins de ressources aux amis de l'art et de la poésie. Là tout est positif; l'industrie et le commerce y règnent en maîtres ; on y travaille trop pour avoir le temps de rêver beaucoup, et les âmes avides d'autres émotions que celles du gain ne peuvent trop se hâter d'en aller chercher ailleurs.

A peine arrivé à New-York, Ferdinand avait senti retomber sur lui de tout son poids la noire mélancolie qu'il croyait avoir laissée en France, et il avait prié son frère de n'y pas prolonger son séjour. En face de la cascade du Niagara et dans la forêt voisine, il s'était trouvé heureux. Amédée, qui n'avait entrepris ce voyage que pour le guérir de sa tristesse, était plus que jamais persuadé que la solitude et les grandes scènes de la nature pourraient seules opérer cette cure difficile.

Quant à Francis, il aimait tant les deux compagnons qu'il avait voulu se donner pour maîtres, qu'il n'aurait pas songé à les quitter s'ils s'étaient décidés à demeurer au milieu de cette population affairée ; mais il trouvait que c'était folie de s'enfermer dans une ville quand on a devant soi l'air, l'espace, la liberté, à son côté une bonne carabine à canon rayé, et au fond du cœur l'amour de l'inconnu, la passion des aventures.

Les trois jeunes gens avaient donc, d'un commun accord, traversé sans s'y arrêter les plus riches cités des Etats-Unis, et gagné par le plus court chemin les districts à peine formés qui servaient de frontières à ce puissant pays, en attendant que de nouveaux émigrants vinssent les reculer encore.

Ferdinand et Amédée s'étaient munis d'excellents fusils à deux coups, qui valaient presque la lourde carabine dont l'Anglais avait fait don à Francis ; ils y avaient ajouté le couteau de chasse, que les Américains appellent *bowie knife;* des pistolets attachés à la ceinture complétaient leur attirail de chasse.

Ils avaient remplacé leur toilette européenne par un pantalon collant et une courte blouse en peau de cerf tannée, le tout orné de franges découpées dans le cuir. C'était le costume des Indiens. Il n'y manquait que les dessins fantastiques rouges, bleus et noirs, que les Peaux-Rouges affectionnent. Ils avaient toutefois aussi remplacé la coiffure de plumes des Indiens par un chapeau d'écorce à larges bords, qui devait les abriter mieux contre le soleil et contre la pluie. De fortes bottes de cuir jaune montant au-dessus du genou rappelaient seules le chasseur français ; le reste du costume était si étrange, que nos jeunes gens, en se voyant ainsi accoutrés, eurent peine à se reconnaître les uns les autres.

Francis, qui l'avait endossé le premier, partit d'un éclat de rire si retentissant, que ses compagnons accoururent pour en connaître

la cause, le partagèrent franchement et s'empressèrent d'aller aussi achever leur toilette.

— J'étais plus à l'aise avec le pantalon flottant du zouave, dit Noël; mais on s'y habituera, s'il le faut.

— Oui, répondit Amédée, il le faut; le pantalon flottant s'embarrasserait dans les lianes; il ne permettrait pas de se glisser dans les hautes herbes et d'y ramper au besoin comme les Indiens.

— Moi, dit Ferdinand, en s'examinant à son tour, je suis enchanté de mon nouveau costume; il me semble que ce n'est plus moi que je vois, mais un homme qui va commencer une tout autre existence et ne doit plus songer au passé.

— A la bonne heure! reprit Amédée. C'est en effet une existence toute différente de celle que nous avons menée jusqu'à présent : Dieu veuille qu'elle nous apprenne à l'admirer dans ses œuvres et à l'appeler à notre aide dans tous les périls!

— Ça ne manquera pas, soyez en sûr, monsieur Amédée. Je ne suis pas un dévot, tant s'en faut; mais je ne me suis jamais battu sans me recommander au grand Maître, en lui disant : « Mon Dieu, faites que je revienne de la bagarre avec tous mes membres; et s'il vous plaît que j'y sois tué, mettez-moi auprès de mon père et de ma mère dans votre saint paradis. » J'ai répété ça mot pour mot à l'aumônier qui me demandait si je priais avant la bataille, et il m'a dit que c'était bien.

— Nous prierons donc comme toi, Francis, répondit Amédée, et Dieu nous protégera comme il t'a protégé. Mais pourquoi m'appelles-tu monsieur? L'égalité la plus parfaite doit régner entre de bons compagnons comme nous.

— Vous me l'avez déjà dit; mais ça ne peut pas venir : vous êtes les fils de mon capitaine, vous êtes des jeunes gens instruits, bien

élevés, des hommes du monde, quoi! et moi je ne suis qu'un paysan.

— Nous sommes vêtus absolument comme toi, Francis, et il n'y a d'autre supériorité au désert que celle de la force et de l'adresse. Ne trouves-tu pas d'ailleurs, Amédée, qu'il faut être bien stupide pour tirer vanité de sa bonne mine, de sa tournure élégante, puisqu'on la doit à son tailleur? demanda Ferdinand. Si je me trouvais ainsi affublé sur le boulevard, penses-tu que les lions qui s'y promènent me reconnaîtraient pour un des leurs?

— Non, vraiment, dit Amédée; mais tu te trompes si tu crois avoir perdu ta bonne mine; elle est indépendante de ton costume.

Le jeune docteur disait vrai : Ferdinand était grand, bien fait, agile; le vêtement de cuir de l'Indien semblait encore faire valoir ces qualités; la bonne humeur qu'il avait retrouvée donnait à ses traits une expression de franchise et de bonté que Noël ne lui connaissait pas encore.

A Saint-Louis, où nos voyageurs avaient acheté leurs habits et leurs armes, on leur donna quelques renseignements sur la route qu'ils devaient suivre pour gagner la Prairie, dont ils n'étaient plus qu'à une courte distance. Saint-Louis, qui compte aujourd'hui près de cent trente mille habitants, n'était alors qu'une petite ville, dont les chasseurs de fourrures alimentaient en grande partie le commerce.

Au moment où les trois amis, vêtus de leurs habits tout neufs, sortaient de chez l'Américain qui les leur avait vendus, et qui, en sa double qualité de marchand et d'aubergiste, leur avait loué une petite chambre, deux chasseurs de fourrures se disposaient à y entrer. Ils amenaient sur une charrette, traînée par un bon cheval, les peaux des bisons, des loups, des panthères qu'ils avaient tués pendant leur dernière excursion au désert.

Les trois amis s'approchèrent de la voiture et en examinèrent le chargement.

— Que de beaux coups de fusil représentent toutes ces dépouilles! s'écria Ferdinand. Ces gens-là sont de rudes chasseurs; nous ne leur irons jamais à la cheville.

— Pourquoi donc? répondit le zouave. Ce qu'un homme a pu faire, un autre homme le peut aussi.

— Ambitieux! dit Amédée en riant.

— Il ne doute de rien depuis qu'il a tué un aigle au vol, reprit Ferdinand.

— C'est aussi un beau coup de fusil, dit en anglais celui des deux inconnus qui était resté près de la charrette, pendant que son compagnon allait prévenir le marchand.

— Vous comprenez le français, monsieur? Seriez-vous notre compatriote? demanda Ferdinand.

— Oui et non, répondit le chasseur, toujours en anglais. Mon grand-père était un des premiers colons français établis au Canada, et mon père m'avait appris sa langue maternelle; mais il y a tant d'années qu'il est mort et que j'ai quitté mon pays, que si je comprends encore le français, il me serait impossible de le parler. Et vous, mes amis, vous êtes Français tous les trois? D'où vient donc que vous portez un costume quasi pareil à celui d'un vieux chasseur comme moi?

— Parce que nous voulons goûter un peu de la vie sauvage que vous menez, dit Ferdinand.

— Elle est plus dure que vous ne pensez, reprit-il en secouant la tête; mais les jeunes gens, les Français surtout, ne doutent de rien; si vous êtes venus jusqu'ici dans l'intention de voir le désert, il serait inutile de vous en détourner.

— Tout à fait inutile, reprit Ferdinand, qui s'exprimait en anglais

avec plus de facilité que son frère, quoiqu'ils l'eussent étudié ensemble.

— Vous ne savez donc pas qu'il est possible que vous y restiez tous, et qu'il est presque certain que vous n'en sortirez pas tous les trois?

— Réponds, frère, dit Ferdinand.

— A la grâce de Dieu! fit Amédée.

— Votre camarade ne dit rien, ajouta le chasseur, en désignant Francis. Il sifflote entre ses dents, comme s'il croyait que je me moque de vous en vous parlant des dangers qui vous attendent.

— Il ne comprend pas l'anglais, reprit Amédée; mais j'ai répondu pour lui comme pour mon frère et pour moi; car c'est le plus résolu de nous trois.

— Que dit donc ce paroissien-là? demanda le zouave. Il me lorgne d'une façon qui ne me va qu'à moitié; pourtant il a l'air bon enfant, malgré son teint de Peau-Rouge et sa joue recousue.

— Il croit que tu le comprends, et ta manière de siffler lui semble une réponse peu polie.

— Le gaillard a peut-être en poche la *Civilité puérile et honnête* dans laquelle j'ai appris à lire, mais que j'ai parfaitement oubliée depuis. Faites-lui mes excuses et mes compliments.

— Tu oublies qu'il entend le français comme toi et moi, dit Ferdinand en riant de bon cœur. Il nous engage à renoncer à notre excursion au désert, si les dangers nous effraient.

— Est-ce que nous y venons pour autre chose que pour en trouver? répliqua le sergent en haussant les épaules. Mon vieux, ajouta-t-il, je jurerais que vous êtes un vaillant compagnon; mais quand on a été sept ans dans les zouaves, on n'a pas froid aux yeux non plus.

— Je ne sais pas trop bien ce qu'il veut dire, mais il me plaît, ce

garçon, reprit le chasseur en lui tendant une main, que Francis serra dans les siennes comme dans un étau.

— Bien ! dit le chasseur, il est fort, il est hardi, il sait se servir de sa carabine ; il pourra devenir un vrai coureur des bois ; et si Barbe-d'Or était de mon avis....

— Qu'est-ce que Barbe-d'Or ? demanda Ferdinand.

— Le voici, répondit le Canadien en montrant l'autre chasseur, qui revenait en compagnie du marchand. Dis donc, Barbe-d'Or, ajouta-t-il, voilà trois jeunes gens qui veulent traverser la Prairie.

— Ils en ont le droit, et je pense que tu ne prétends pas les en empêcher.

— Non ; mais ils ne la connaissent pas.

— Ils apprendront à la connaître ; s'ils y restent jusqu'à ce qu'ils aient notre âge, elle n'aura plus guère de secrets pour eux.

— Moi, j'aime la jeunesse, Barbe-d'Or ; et puis ce sont des Français.

— Eh bien ! après ?

— Après ? Si tu voulais, Barbe-d'Or, nous les prendrions avec nous.

— Jusqu'à l'entrée du désert ? Pourquoi pas ? répondit Barbe-d'Or avec insouciance.

— Bah ! le désert est assez grand pour que trois compagnons de plus ne nous gênent pas.

— Tu trouves donc qu'il y a trop de gibier pour nous deux ? Quand à nous cinq nous rencontrerons une panthère ou un conguar, qui est-ce qui le tirera, et à qui sa fourrure appartiendra-t-elle ?

Tout cela avait été dit dans une langue qui n'était ni de l'anglais, ni du français, mais un mélange d'espagnol et d'indien, nos deux compagnons ayant chassé longtemps sur le territoire des Apaches, voisin du Mexique.

Le Canadien sans doute comprit la justesse de l'observation de Barbe-d'Or ; il baissa la tête avec une visible contrariété ; mais la relevant aussitôt, il répéta en anglais la proposition qu'il venait de faire à son vieil ami et la réponse qu'il en avait reçue.

— Barbe-d'Or est homme de bon conseil, ajouta-t-il ; cependant je suis fâché qu'il s'oppose à ce que nous chassions ensemble. Je ne vous connais pas ; mais vous me plaisez ; et s'il vous arrivait malheur, ce serait dommage.

— Nous vous suivrions de grand cœur, répondit Amédée ; car vous nous plaisez aussi ; votre expérience nous serait très-utile ; mais puisque votre compagnon ne veut pas de nous, recevez nos remercîments.

— Dites-lui donc, ajouta Ferdinand, que nous ne voulons lui faire aucune concurrence. Si vous nous laissez tuer une panthère ou un conguar, nous serons trop heureux pour ne pas vous en abandonner volontiers la peau. Nous ne venons pas au désert pour nous faire chasseurs de fourrures.

— Pourquoi donc y venez-vous ?

— Mon frère que voici est un savant médecin : il y vient pour chercher les plantes merveilleuses qui guérissent les blessures des Indiens.

— Et vous ? reprit le Canadien avec un sourire de satisfaction.

— Et nous, nous y venons faire la chasse aux aventures.

— Que Barbe-d'Or ouvre les oreilles pour entendre la vérité que les jeunes Français viennent de verser dans celles de son frère Œil-de-Faucon, dit le chasseur en imitant le langage des Indiens. Celui-ci ne vient au désert que pour y cueillir des herbes ; ceux-là, pour raconter à leurs enfants ce qu'ils y auront vu ; et ils promettent tous d'abandonner à leurs guides les fourrures des animaux qu'ils abattront.

— Si c'est ainsi, Œil-de-Faucon est libre de les emmener, répondit Barbe-d'Or, en souriant avec dédain. J'ai déjà ouï dire que les Français ont l'esprit léger et la langue remuante; je le crois, puisque ceux-ci ont fait pour si peu de chose un si long voyage.

— Ils espèrent vous montrer que s'ils ont des défauts, ils ont aussi des qualités, répliqua Ferdinand ; et quoique vous ne paraissiez pas avoir le cœur tendre, mon cher Barbe-d'Or, je veux que vous pleuriez quand nous vous quitterons.

— Moi, pleurer ! s'écria l'Américain, en riant franchement cette fois. On tirerait plutôt tout le sang de mes veines qu'une larme de mes yeux. Mais si vous êtes de braves et gais compagnons, je ne regretterai pas qu'Œil-de-Faucon ait eu l'idée de vous prendre avec nous.

En même temps Barbe-d'Or serra les mains des trois amis.

— Il me semble qu'on ferait mieux d'appeler ce rude chasseur Barbe-d'Argent, dit le zouave, qui s'ennuyait de ne pas entendre la conversation, mais qui avait compris et retenu ces deux mots.

— Le nom est resté jeune et l'homme a vieilli, répondit le Canadien. C'est souvent ainsi ; moi-même je n'ai plus la vue perçante qui m'avait fait surnommer Œil-de-Faucon par les Indiens, parce que je découvrais leurs pistes les mieux effacées ou la fumée de leur bois le plus sec, et c'est tout au plus si l'habitude de me méfier d'eux sans cesse peut remplacer ce que j'ai perdu.

Tout en causant, les deux chasseurs prenaient sur la charrette les peaux qu'ils avaient apportées ; ils les étalaient un instant devant le marchand et ils les empilaient en les séparant selon les espèces auxquelles elles appartenaient.

— Vous avez fait bonne chasse, leur dit l'acheteur ; le gibier redevient donc plus abondant?

— Nous avons été plus loin et nous avons eu la chance de trouver

des cantons bien peuplés ; mais le gibier est tous les jours plus rare et plus difficile à surprendre. Quand nous serons trop vieux pour chasser, le métier ne vaudra plus rien du tout.

— Et ce sera tant mieux pour nous, ajouta Barbe-d'Or ; car, si mauvais qu'il soit, nous l'aimerons encore trop pour y renoncer sans chagrin.

Les jeunes gens admiraient, non les belles fourrures que le marchand regardait en connaisseur, mais la taille des animaux qui les avaient fournies, et ils examinaient en même temps leurs nouveaux compagnons.

Œil-de-Faucon devait avoir été remarquablement beau dans sa jeunesse ; car ses traits gardaient encore, sous leur couche de hâle, beaucoup de régularité et d'harmonie. Ses cheveux, qui avaient eu le temps de croître pendant les six mois qu'il venait de passer au désert, tombaient sur son cou en boucles à peine grisonnantes. Sa barbe, qu'il portait tout entière, n'était mêlée que de rares fils d'argent ; elle laissait voir une bouche garnie de fortes dents encore blanches, et sur une de ses joues la cicatrice d'une profonde blessure. Son nez était droit, ses yeux bruns ; toute sa physionomie respirait la franchise et la jovialité. Ses membres nerveux et solidement attachés semblaient n'avoir rien perdu de leur vigueur ; sa taille haute et droite empruntait encore des proportions plus élevées au bonnet de peau de renard qui couvrait son front et ressemblait quelque peu à celui d'un physicien. Il portait sur une chemise de coton rayée de bleu une espèce de capote faite d'une couverture de laine ; un pantalon de cuir à franges, des mocassins de peau de daim, et une ceinture de laine aux couleurs voyantes, à laquelle pendaient son couteau de chasse et une petite hache. Une corne de buffle renfermant de la poudre et un sac de plomb étaient attachés à deux lanières de cuir passées en sautoir sur ses épaules.

Barbe-d'Or avait presque la tête de moins que son compagnon; mais, robuste et trapu, il ne lui cédait point en force. Ses cheveux, qui avaient été du plus beau roux, tournaient au blond sale, ainsi que ses sourcils, qui abritaient deux yeux gris, petits, mais pleins de feu. Le hâle qui couvrait ses joues avait une teinte rougeâtre bien plus prononcée que celui d'Œil-de-Faucon. Sa physionomie, moins souriante et moins sympathique, n'avait cependant rien de dur ; mais elle se cachait à demi sous les larges bords d'un chapeau de feutre brun que la pluie et le soleil avait ramené à la même teinte que ses cheveux.

Il était armé comme son ami; mais il portait en bandoulière la lourde carabine qu'Œil-de-Faucon avait placée en arrivant derrière la charrette; au lieu de la couverture assez artistement drapée autour de la taille du Canadien, il avait un surtout de peau de daim, orné de broderies comme ceux des Indiens.

C'était un Américain du Kentucky, dont les habitants excellent entre tous par la justesse de leur tir. Il avait quitté de bonne heure le toit paternel, où la gêne était entrée même avant sa naissance; et comme il n'avait point oublié les privations de son enfance et de sa première jeunesse, il tenait plus à l'argent que celui qui n'a jamais connu le malheur d'en manquer.

Il se nommait John Wilson; mais il y avait si longtemps que les Indiens l'avaient appelé la Barbe-d'Or, qu'il n'eût peut-être pas répondu à quiconque l'eût interpellé en lui donnant son véritable nom.

Œil-de-Faucon était dans le même cas; cependant, avant de se séparer des jeunes gens, qu'il devait venir chercher le lendemain, il crut devoir, pour leur inspirer une entière confiance, leur faire connaître son nom de Pierre Lambert, qui ne laissait aucun doute sur son origine française.

Il leur conseilla de se pourvoir d'une petite tente et de quelques provisions dont ils avaient hésité à se charger avant de savoir qu'un cheval leur rendrait le service de les porter ; puis il leur souhaita un bon sommeil pour la dernière nuit qu'ils devaient passer dans un lit, au milieu d'une ville.

— Quant à moi, dit-il, je n'y dormirai pas si bien que dans la Prairie ou sous les arbres des forêts. Si j'avais écouté Barbe-d'Or, nous nous serions remis en route dès ce soir.

— Oui, répondit Wilson. Quand on vient au désert, on croit qu'on n'y restera que peu de jours, et on ne peut plus s'en arracher.

— Cela prouve qu'on y est bien, dit Ferdinand.

— Hum ! fit Lambert en secouant la tête, on n'y est pas bien tous les jours ; mais on y éprouve tant d'émotions et la solitude a d'ailleurs un charme si grand, que, pour ma part, je ne renoncerais pas à la vie que je mène, quand on me donnerait tous les trésors du Pérou.

— Ni moi, ajouta Barbe-d'Or. J'espère bien y mourir, avant que la vieillesse m'oblige à me réfugier parmi les hommes.

Le soleil n'était pas encore levé quand les deux chasseurs vinrent, le lendemain, frapper à la porte du marchand de pelleteries. Ils trouvèrent les jeunes gens prêts à partir et la voiture chargée des objets qu'ils avaient achetés en échange de leurs fourrures.

Au delà de Saint-Louis, se trouvent encore maintenant plusieurs villes à traverser ou à éviter avant d'atteindre le désert ; il s'y trouve même quelques misérables amas de huttes plutôt que de maisons, qui portent déjà le nom de villes, et qui seront sans doute dans quelques années de vastes et commerçantes cités ; mais alors, à très-peu de distance de Saint-Louis, commençait la Prairie.

La petite troupe y arriva bien avant la nuit. Chemin faisant, on avait fait connaissance, et Barbe-d'Or s'applaudissait déjà de ne s'être pas plus longtemps opposé à ce que le Canadien prît les jeunes

Français sous sa protection. Francis avait marché près de lui ; quoiqu'il ne connût ni l'anglais ni l'étrange idiome dans lequel Barbe-d'Or s'entretenait avec son compagnon, il avait trouvé le moyen de se faire comprendre. Il y a en effet, outre les langues des différents peuples, une autre langue qui leur est commune à tous, c'est celle des signes, et notre zouave l'avait apprise dans ses rapports avec les Arabes, qu'il appelait les Indiens de l'Algérie.

Ils n'étaient pas encore entrés dans la Prairie, que déjà Barbe-d'Or connaissait le premier exploit du jeune chasseur, et lui avait promis de lui donner les leçons dont il pourrait encore avoir besoin pour devenir aussi bon tireur que lui-même.

Nos amis s'étaient figuré la Prairie comme une plaine immense couverte d'une herbe haute, desséchée, et si dure, qu'ils auraient peine à s'y frayer un passage. Ils furent agréablement surpris d'y pouvoir marcher sans difficulté et d'y trouver une belle verdure, émaillée de fleurs rouges, blanches, jaunes, bleues, parmi lesquelles ils reconnurent des lis de diverses couleurs, des galardes, des clarkias, des verges d'or, des plantins, des euphorbes, et des roseaux dont les panaches se balançaient gracieusement.

Des collines peu élevées formaient sur le sol uni de gracieuses ondulations ; çà et là, des bouquets de groseilliers à larges fleurs, de rhododendrons, d'azalées, charmaient la vue ; les cactus montraient leurs fleurs éclatantes au-dessus de cette mer de verdure que le vent faisait onduler comme les flots de l'Océan.

— Est-ce là le désert ? demandèrent les jeunes gens tout surpris.

— Oui, répondit Œil-de-Faucon. Ici nous sommes encore en sûreté. Ni les Indiens ni les bêtes féroces n'osent s'approcher si fort des terres habitées ; mais demain nous devrons commencer à nous tenir sur nos gardes ; car déjà nous serons en pays ennemi.

On s'assit gaîment ; la fatigue commençait à se faire sentir aux

deux frères ; car ils avaient eu l'amour-propre de vouloir marcher comme leurs compagnons, quoique les chasseurs les eussent engagés plusieurs fois à monter sur la charrette. Francis, habitué aux longues courses sous le soleil d'Afrique, était aussi agile, aussi dispos qu'avant de quitter Saint-Louis. Quant aux vieux chasseurs, loin de paraître fatigués, ils semblaient retrouver de nouvelles forces à mesure qu'ils s'éloignaient des demeures des hommes. Ils aspiraient l'air à pleins poumons ; leurs allures devenaient plus libres et leur bonne humeur se réveillait.

Œil-de-Faucon regardait Amédée et Ferdinand avec une affection à laquelle se joignaient une douce pitié et une satisfaction évidente. Il était content de les avoir vus si courageux, et en même temps un peu inquiet de la manière dont ils supporteraient la dure vie du désert. Il devinait à leur langage, à leurs manières, qu'ils n'avaient pas, comme le zouave, l'habitude de la fatigue et des privations.

Après une halte employée à se reposer et à se réconforter par un repas qui se ressentait encore du voisinage de la ville, on se remit en marche ; car il fallait trouver pour la nuit un lieu abrité contre le vent, qui devenait de plus en plus fort, et du fourrage ainsi que de l'eau pour le cheval, dont les flancs étaient couverts de sueur.

Grâce à leurs guides, qui connaissaient le pays, pour l'avoir maintes fois parcouru, nos jeunes gens étaient tranquilles. Quoique le désert ne leur offrît encore rien d'alarmant, ils commençaient à comprendre quel service le Canadien leur avait rendu. Amédée et Ferdinand se rappelaient les descriptions qu'ils avaient lues et relues dans la *Prairie*, et il leur semblait être dans la position des émigrants de Fœnimore Cooper, à la recherche d'un peu d'ombre pour eux et d'un peu d'eau pour leurs bêtes.

« Dans les petites vallées qui, d'après la conformation régulière des terrains, se présentaient à chaque mille, la vue était bornée de

deux côtés par des éminences faibles et graduelles, dit le romancier américain, tandis que des deux autres la perspective monotone se prolongeait dans un espace long, étroit, stérile, que relevait à peine un misérable déploiement de végétation grossière, mais luxuriante.

« Du sommet des monticules l'œil était fatigué de l'uniformité et de la tristesse glaciale du paysage. La terre ressemblait assez à l'Océan quand les vagues mobiles se gonflent pesamment, quand la fureur de la tempête commence à se calmer. C'était la même surface onduleuse, la même absence d'objets étrangers, le même horizon sans limites. La ressemblance entre l'eau et le sol était si grande, qu'un poëte, se souciant peu de la science des géologues, se fût volontiers imaginé qu'à la retraite successive de l'eau devait être attribuée la formation de ces terres.

« Çà et là un grand arbre s'élevait, comme un vaisseau solitaire, étendant au loin ses branches, qu'on eût prises pour des voiles ; et comme pour ajouter encore à l'illusion, on distinguait dans le lointain deux ou trois bouquets d'arbres qui s'élevaient à l'horizon comme des îles suspendues sur le sein des ondes.

« L'uniformité de la surface et l'abaissement du point de vue auquel étaient placés les spectateurs, ajoute le grand romancier américain, exagéraient les distances ; mais comme une éminence succédait à une éminence, une île à une île, il y avait là une certitude décourageante ; une longue et peut-être interminable étendue de territoire devait être franchie avant que les vœux du plus humble laboureur pussent se réaliser. »

Telle eût été la situation de nos jeunes amis, s'ils se fussent trouvés seuls, harassés de fatigue, au milieu de cette solitude qui, au premier coup d'œil, leur avait paru si belle. Moins heureux que les émigrants dont Cooper raconte l'histoire, ils n'auraient pas rencontré, au coucher du soleil, baigné d'éblouissantes clartés, l'imposante figure du

bon vieillard Nathaniel, prêt à leur indiquer une source limpide et par conséquent l'abri des grands arbres et la bonne herbe dont leurs bêtes avaient besoin.

Les deux chasseurs marchaient sans hésitation, en ralentissant toutefois leur allure, par égard pour la fatigue de leurs nouveaux compagnons. Après n'avoir eu longtemps que la vue de la plaine verdoyante, mais nue, ils aperçurent enfin, vers la droite, la masse sombre d'une forêt.

— C'est là que nous allons, n'est-ce pas? dit Amédée au Canadien.

— Oui, c'est là que vous dormirez cette nuit, répondit Œil-de-Faucon, après vous être désaltéré tout à loisir de la meilleure eau que vous ayez jamais bue. Vous avez grand besoin d'y arriver; car la journée a été dure.

— Je croyais qu'elle le serait encore davantage. La fatigue n'est rien quand on sait où l'on va, et qu'on marche sous la conduite d'Œil-de-Faucon et de Barbe-d'Or.

— Nous avons eu du bonheur de vous rencontrer, ajouta Ferdinand, et je ne sais comment nous ferons pour vous témoigner notre reconnaissance.

— Ne parlons pas de cela. Vous ne nous devez rien; mais dans la vie que nous allons mener ensemble, il est possible que vous nous arrachiez l'un ou l'autre à quelque terrible danger.

— Je crains plutôt que nous ne vous en attirions par notre inexpérience, dit Amédée.

— On ne meurt qu'une fois, répondit le chasseur; et tant que l'heure fixée par le grand Maître n'est pas arrivée, on échappe aux plus grands périls. Je me verrais sous la griffe d'un tigre, ou, ce qui est cent fois pire, entre celles des Indiens, que j'espérerais encore m'en tirer sain et sauf.

— Et si votre heure était venue? objecta Ferdinand.

— Qui peut aller contre la volonté de Dieu? Nous sommes sous ses yeux et dans sa main ; qu'il fasse de nous ce qu'il lui plaira.

— Ainsi, c'est en Dieu que vous mettez votre confiance?

— Il fut un temps où je ne la mettais que dans ma force et mon adresse. J'étais jeune alors et j'arrivais au désert ; mais quand on y vit longtemps, on oublie son orgueil et sa présomption ; car on se trouve bien petit en face des grandes et belles choses qu'on y voit ; et à moins qu'on n'ait perdu la raison, il faut bien qu'on se demande qui les a faites. Tout vous répond : C'est Dieu ! Et vous ne pouvez vous empêcher de dire : Seigneur, je vous adore et je vous bénis !

Barbe-d'Or marchait à côté du cheval, en causant par signes avec le sergent, qui lui inspirait une véritable sympathie, et il lui promettait de lui réserver le premier coup de feu qu'il aurait à tirer. Les deux frères, avec leur teint blanc, leurs traits délicats, leur tournure distinguée, lui plaisaient moins ; il ne pouvait les regarder sans qu'un sourire quelque peu méprisant vînt à ses lèvres.

— Tu seras mon fils, toi, dit-il au zouave. Œil-de-Faucon s'arrangera des autres.

La lune venait de se lever quand la petite caravane arriva enfin sous les arbres, entre lesquels coulait un ruisseau qui, pendant la saison des pluies, devait se transformer en un rapide torrent.

Le cheval avait senti de loin cette eau bienfaisante ; il aspirait fortement les vapeurs qui s'en dégageaient et il doublait le pas sans avoir besoin d'y être excité par son conducteur. Il but à longs traits ; les hommes en firent autant ; et, après l'avoir dételé et attaché à une forte branche, au milieu d'une clairière remplie d'une herbe excellente, dont les feuilles frisées ressemblaient à notre laitue, ils s'étendirent sur le gazon, à l'exception de Barbe-d'Or, qui ce soir-là s'était chargé des préparatifs du souper et de la garde du camp.

Il tira de la charrette un morceau de jambon d'York, qui, large-

ment arrosé de l'eau limpide qui murmurait gaîment aux pieds des chasseurs, fut trouvé digne d'une table royale.

— Reposez-vous maintenant, mes enfants, dit Œil-de-Faucon, et dormez sans aucune crainte. Barbe-d'Or est un gardien sur lequel on peut se fier. Quand nous aurons allumé le feu qui doit nous préserver des attaques des fauves et de l'humidité de la nuit, je dormirai comme vous.

— Nous allons vous aider à ramasser du bois, dit Ferdinand, en voyant Œil-de-Faucon se livrer à cet exercice.

— Non, répondit-il, dormez; la nuit ne sera pas trop longue pour réparer vos forces; et demain dès l'aube nous nous remettrons en route.

Cinq minutes après, les deux frères, couchés côte à côte, s'endormaient paisiblement, après s'être recommandés à Dieu et avoir placé leur fusil près d'eux, afin de n'avoir qu'à étendre la main en cas d'alarme. Mais Francis, qui ne se sentait pas plus fatigué que les deux vieux chasseurs, se mit à rassembler des branches destinées à l'entretien du feu protecteur.

Barbe-d'Or lui montra qu'il ne fallait prendre que du bois bien sec et lui fit rejeter l'autre.

— Quand le feu sera bien allumé, dit le zouave, le bois vert l'entretiendra sans qu'on soit obligé d'y jeter continuellement de nouveaux brins.

— Oui; mais le bois vert fume beaucoup; et les Indiens, qui ont de bons yeux, voient de loin la fumée, tandis que celle du bois sec est très-légère et ne s'aperçoit que de tout près, répondit Œil-de-Faucon, moitié par gestes, moitié par des mots français que la conversation des trois amis lui avait remis en mémoire.

Barbe-d'Or paraissait mécontent; le zouave s'étant approché pour lui dire bonsoir, il ne lui tendit pas la main.

— Que vous ai-je fait ? lui demanda-t-il.

— Si tu peux te faire comprendre, dis-lui que s'il veut être mon fils, il faut qu'il m'obéisse toujours et sans hésitation, répondit Barbe-d'Or, en s'adressant à son compagnon. Je n'aime pas les jeunes gens qui se croient plus savants et plus sages que les vieux.

Œil-de-Faucon transmit tant bien que mal cette réponse au sergent, qui promit pour l'avenir une entière docilité.

La nuit était magnifique : pas un nuage ne voilait l'azur du ciel sur lequel la pleine lune brillait du plus pur éclat. Ses rayons, tombant sur les masses sombres des saules, des bouleaux et des chênes, glissaient, à travers le feuillage, sur les lianes et la vigne sauvage dont les festons s'étendaient d'un arbre à l'autre, jetaient de tremblantes lueurs sur la mousse où reposaient la tête des dormeurs, et inondaient d'une vive lumière l'étroite éclaircie où le cheval broutait avec délices.

Lambert tira de sa poche un sac à tabac qu'il présenta tout ouvert à Wilson, et chacun d'eux se mit à bourrer sa pipe ; après quoi le Canadien, frottant sur sa couverture de laine une allumette chimique, s'en servit pour mettre le feu aux feuilles desséchées et aux menues branches qu'il avait préparées.

— L'invention est bonne, dit-il en regardant la flamme qui commençait à s'élever ; je suis curieux de savoir ce qu'en penseraient nos bons amis les Peaux-Rouges. Il y aura de quoi effrayer ceux qui n'ont jamais quitté le désert.

— Ils sont capables de nous prendre pour des dieux, répondit Barbe-d'Or, en s'asseyant à côté de son ami, et en approchant du foyer le noir fourneau d'une courte pipe. Tant mieux si c'est ainsi, ajouta-t-il ; car nous sommes cinq à présent, et il nous sera bien difficile de ne pas laisser de traces de notre passage.

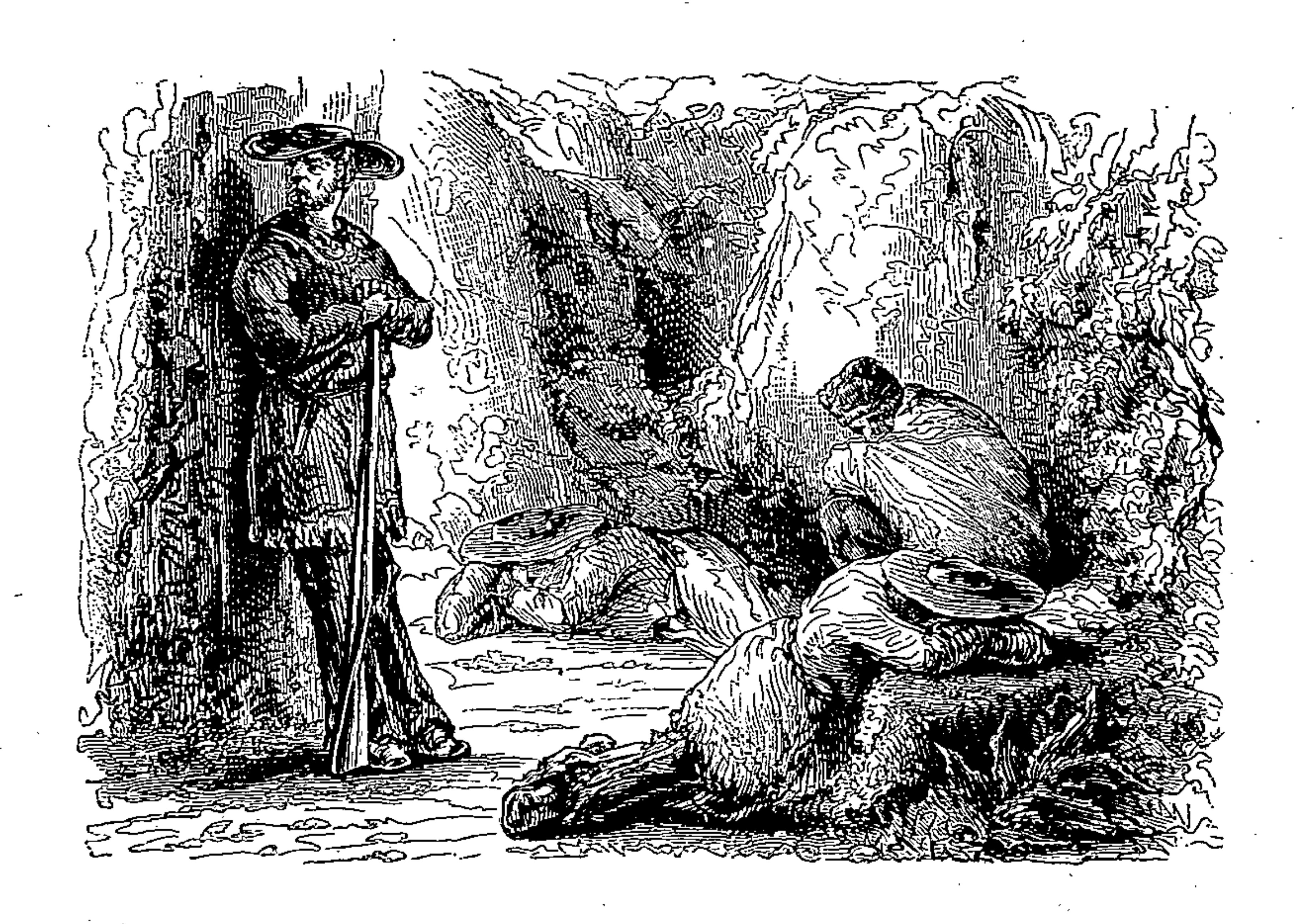
— Bah ! s'ils nous découvrent, répondit Œil-de-Faucon, nous au-

rons cinq fusils pour nous défendre. Pourtant, Barbe-d'Or, si tu trouves que j'aie mal fait de prendre avec nous ces enfants, nous les congédierons dès demain.

— Ils y sont, qu'ils y restent! dit Barbe-d'Or d'un ton bourru.

— Ah! que je te reconnais bien là, vieux grondeur, reprit Œil-de-Faucon. A partir de cette heure, c'est toi qui veux les garder, ne l'oublie pas.

Barbe-d'Or acheva de fumer sa pipe en silence, puis il alla s'adosser contre un arbre, et, appuyant ses deux mains sur sa carabine dont la crosse posait à terre, il commença sa faction, pendant qu'Œil-de-Faucon s'endormait à son tour.



Les premières heures de la nuit furent très-calmes. On n'entendait que le bruit des feuilles agitées par le vent et le vol des oiseaux nocturnes. Mais tout à coup le cheval renifla violemment, se dressa sur ses pieds et donna de fortes secousses à la corde qui le retenait. Barbe-d'Or s'approcha de lui, et le flatta de la main, sans parvenir à calmer sa frayeur.

Tout à coup un cri rauque se fit entendre, et aussitôt cinq ou six cris pareils y répondirent.

— Les coyotes, murmura le chasseur, en touchant le coude du Canadien. Faut-il les réveiller?

Celui-ci se dressa sur ses pieds et saisit sa carabine.

— Il y en a pour nous tous, dit-il, après avoir écouté un instant les grognements qui se rapprochaient. Alerte! enfants. Voici les coyotes. A chacun le nôtre.

Tout en prononçant ces paroles, le bon Canadien avait adouci sa voix pour ne pas effrayer ses jeunes amis. Il les vit avec joie répondre à son appel sans témoigner beaucoup d'émotion.

Le loup qu'on appelle ordinairement coyote dans la Prairie est très-commun dans tous les territoires situés entre le Mississipi et l'océan Pacifique. C'est un animal vorace et d'autant plus dangereux, que, vivant en bandes, il est souvent affamé. Seul, il n'ose guère s'attaquer à un ennemi capable de lui résister; même en troupe, il ne se mesure pas avec d'autres animaux marchant ensemble; mais il fond sur ceux qui s'éloignent du groupe et les met en pièces.

Les colons ont beaucoup à se plaindre des loups, qui leur enlèvent leurs brebis, leurs veaux, leur volaille, et quelquefois même, dit-on, leurs enfants. Les loups suivent les chasseurs pour se nourrir des victimes abandonnées, et rôdent autour des campements pour s'emparer de celles qu'on y rapporte.

Un homme vivant n'a rien à craindre d'un loup, à moins que l'animal ne soit pressé par une faim dévorante; mais un homme malade ou blessé qui se laisse tomber devient inévitablement sa proie.

Les loups d'Amérique appartiennent à plusieurs variétés : les blancs se rencontrent dans les froides régions, et leur fourrure a de la va-

leur; d'autres sont d'un brun rougeâtre, et d'autres enfin d'un gris presque noir.

Ceux de la Prairie sont de plus petite taille que les loups des contrées septentrionales; mais ils ne sont pas moins voraces que ceux auxquels l'illustre voyageur sir John Franklin fut plus d'une fois obligé de disputer sa nourriture sur les côtes des mers arctiques. Il raconte lui-même qu'un jour ses hommes, ayant tué un renne, l'enterrèrent pour leur provision du lendemain, mais que la nuit les loups vinrent le déterrer jusque sous les pieds des marins endormis, et le dévorèrent tout entier.

« Souvent aussi, dit-il, ces carnassiers, qui joignent la ruse à la force, se réunissant en grand nombre, entouraient d'un demi-cercle les rennes occupés à brouter la mousse, puis se rabattaient sur eux en poussant des cris terribles, qui jetaient l'effroi dans le paisible troupeau. Les rennes alors prenaient la fuite vers les rochers, seule issue que les loups leur eussent laissée, et, poursuivis, harcelés par la meute féroce, ils se brisaient en tombant dans des précipices où leurs ennemis descendaient pour les croquer à loisir. »

Les deux chasseurs n'avaient pas le temps de faire à leurs nouveaux compagnons un cours d'histoire naturelle; le Canadien prit seulement celui de leur dire, pour les rassurer :

— Les coyotes ne sont pas dangereux : si vous les manquez, ils ne se jetteront pas sur vous, comme le tigre ou le conguar blessés ; ils se sauveront en hurlant. Mais il fait clair comme en plein jour; si vous visez bien, votre premier coup de fusil sera bon. Surtout ne vous pressez pas trop : c'est le grand défaut des jeunes chasseurs.

Les loups arrivaient en grognant; lorsqu'ils passaient sous les arbres, on voyait leurs yeux brillants comme des charbons, et un instant après leur corps s'agitait comme une masse noire à la blanche lumière de la lune.

— Silence et attention! dit Œil-de-Faucon en baissant la voix.

Presque au même instant, un loup, atteint entre les deux yeux par une balle de sa redoutable carabine, roula dans l'herbe.

— Et de deux! fit Barbe-d'Or, qui en atteignit un autre au défaut de l'épaule.

— Et de trois! s'écria Francis, en s'élançant vers celui qu'il venait d'abattre.

Mais il le vit se relever et prendre sa course en hurlant. Pendant que Ferdinand et Amédée tiraient ensemble, il lui envoya son second coup de fusil. Le reste de la bande s'enfuit; il y en avait bien six ou huit, et il en restait quatre sur le champ de bataille.

Noël avait manqué le sien; celui que les deux frères avaient ajusté en même temps était mort, quoiqu'il n'eût reçu qu'une blessure. Lequel avait été le plus heureux de Ferdinand ou d'Amédée? Leurs fusils étant exactement du même calibre, chacun d'eux pouvait se croire vainqueur du coyote. Mais Amédée était tellement persuadé que l'adresse de son frère surpassait la sienne, qu'au lieu de lui disputer la victoire, il lui persuada que lui seul avait pu la remporter.

Œil-de-Faucon remplaça Barbe-d'Or dans la garde du camp, après avoir recommandé aux chasseurs de se rendormir pendant qu'il écorcherait les loups. Les jeunes gens étaient trop agités pour reprendre sitôt leur sommeil interrompu; mais à peine Barbe-d'Or se fut-il étendu sur l'herbe, les pieds au feu, que ses ronflements sonores leur prouvèrent que les émotions glissaient sur lui sans laisser plus de traces que les gouttes de pluie sur les rochers.

X.

Pendant trois semaines, la petite caravane s'enfonça dans le désert sans rencontrer autre chose que du menu gibier, qui permit de ménager quelque peu le reste des provisions faites à Saint-Louis. Le pays, quoique sauvage, n'avait plus la monotonie attristante de la Prairie : les bouquets de bois devenaient nombreux ; les montagnes qu'on apercevait à l'horizon offraient un magique coup d'œil : les unes semblaient couronnées de bois ; d'autres, arrondies au sommet, brillaient comme si elles eussent été surmontées d'une coupole dorée ; d'autres encore étaient rayées de bandes noires, vertes et jaunes ; d'autres enfin avaient au soleil l'éclat des pierres précieuses.

Amédée expliqua comment cet effet pouvait être produit par les diverses couches minérales dont les montagnes étaient formées. Les vieux chasseurs, qui avaient poussé jusque-là leurs excursions, dans l'espoir d'en rapporter tout d'un coup le prix de plusieurs chariots de fourrures, dirent que le docteur devait avoir raison ; car ils n'avaient trouvé là ni or, ni émeraudes, ni topazes.

Ils ralentissaient souvent leur marche pour lui laisser le loisir de cueillir des plantes, qu'il faisait sécher entre des feuilles de papier dont il avait eu soin de se munir. Quoique Barbe-d'Or hochât encore quelquefois la tête, en signe de pitié, quand il le voyait se livrer ardemment à une occupation si puérile selon lui, il le traitait pourtant avec une affectueuse bonté. Il alla lui-même cueillir pour Amédée les feuilles dont les Indiens se servent pour panser leurs blessures, et il lui montra l'espèce de pin dont la résine est pour eux un baume merveilleux.

Quant au Canadien, la jeunesse et le gai courage de ses nouveaux compagnons le charmaient, sans qu'il prît la peine de le cacher à l'ancien. La solitude avait pour lui d'incomparables attraits ; cependant il aimait à entendre les deux frères parler de la vie de Paris, de ses plaisirs, de ses monuments, raconter leur enfance et donner un souvenir au père qu'ils avaient perdu et à la sœur qui les attendait.

Pauvre Béatrix ! elle avait reçu d'eux une lettre datée de New-York, et elle en attendait une seconde, qu'ils lui avaient écrite de Saint-Louis, sans toutefois lui dire qu'ils allaient quitter les pays civilisés pour s'enfoncer dans le désert.

Chaque fois qu'ils se trouvaient ensemble, à quelque distance des autres chasseurs, ils prononçaient son nom avec autant d'inquiétude que de plaisir ; car ils ignoraient si elle était contente de son sort ou si elle avait à pleurer à la fois l'absence de son mari et celle de ses frères. Le soir, sa douce image se présentait encore à eux au milieu des chers souvenirs de leur première jeunesse ; ils s'endormaient bercés par sa voix caressante, et ils la revoyaient encore dans leurs rêves.

Un jour, dès le matin, les voyageurs se trouvèrent en face d'un épais cannier, sorte de fourré dans lequel on ne peut guère s'avancer que la hache à la main. Toutefois, après avoir ri quelques instants

des vains efforts des trois Français, leurs guides leur montrèrent, à quelque distance de là, un sentier bien tracé, mais trop étroit pour que deux hommes y pussent passer de front.

Le zouave s'y élança le premier ; il commençait à trouver, le brave garçon, que les aventures étaient rares et le gibier aussi. Tout à coup il jeta un cri de joie, et, portant vivement sa carabine à l'épaule, il mit en joue un animal qui, le nez en terre, cherchait sa pâture. On n'apercevait, à travers les lianes entrelacées, qu'un dos brun qui ressemblait à celui d'un sanglier, et dont les mouvements brusques devaient gêner le chasseur.

Derrière Francis marchait Ferdinand. Dans leur impatience de rencontrer quelque gibier autre que des perroquets, des oiseaux rouges, bleus, verts, des écureuils, qu'ils désiraient épargner à cause de leur gentillesse, et dont la fourrure n'avait à cette saison que peu de valeur, ils s'étaient éloignés d'Amédée et du Canadien, qui poursuivaient une conversation commencée avant qu'ils s'engageassent dans le cannier. Barbe-d'Or était resté à la garde du chariot.

— Encore un, dit le sergent, en montrant à Ferdinand un animal semblable à celui qu'il visait. Prends celui de droite et laisse-moi l'autre.

Au moment où il achevait ces mots, Œil-de-Faucon franchit en quelques bonds l'espace qui le séparait des deux jeunes gens.

— Ne tirez pas ! s'écria-t-il.

Il était trop tard ; le coup du zouave venait de partir, et sa balle avait frappé l'animal en flanc.

— Ventre à terre ! reprit le Canadien, et pas un mouvement, pas un cri. Il y va de la vie.

A ces paroles, prononcées à voix basse, mais d'un ton d'autorité, chacun obéit, sans demander d'explications. Un grand bruit de branches brisées, accompagné de grognements furieux, se faisait

entendre dans le fourré, tantôt s'éloignant, tantôt se rapprochant de l'endroit où nos chasseurs occupaient la plus humble des positions.

— Je vois ce que c'est, murmura Francis à l'oreille du Canadien ; nous avons affaire à une bande de sangliers.

— Non, mais à un troupeau de pécaris, qui nous mettront en pièces s'ils viennent à nous découvrir. Ne bougez donc pas : c'est notre seule chance de salut.

Il n'y a pas de sangliers en Amérique ; les porcs n'en sont pas non plus indigènes: ils y ont été apportés d'Europe. Le pécari, qui s'en rapproche beaucoup, est un des animaux les plus dangereux qu'on y puisse rencontrer. Leur taille n'atteint pourtant qu'à peine celle d'un cochon ordinaire ; mais leur force et leur vigueur sont incroyables, et ils ont l'humeur la plus batailleuse qu'il soit possible d'imaginer. L'homme, qui inspire de la crainte à la plupart des animaux, ne paraît exercer sur eux aucun ascendant ; le bruit des armes à feu les laisse tout à fait insensibles.

Leurs mâchoires sont armées de boutoirs droits et affilés comme le meilleur couteau de chasse, et plus redoutables que ceux de nos sangliers ; car, si le sanglier blessé devient quelquefois pour le chasseur un terrible adversaire, le pécari n'attend pas qu'on l'attaque pour se ruer sur tout ce qu'il rencontre. Rien ne l'intimide ; jamais il ne lâche prise. Comme il n'est pas seul, et que ses compagnons le soutiennent quand ils devraient se faire tuer jusqu'au dernier, le mieux qu'il y ait à faire n'est pas de lutter contre ce farouche ennemi, mais de le fuir ou de se dérober à sa vue.

S'il y avait eu tout près de nos chasseurs de grands arbres sur lesquels ils pussent monter, Œil-de-Faucon leur eût indiqué ce moyen d'échapper à la vengeance des pécaris ; mais avant d'avoir atteint le tronc du vieux chêne qui versait sur eux l'ombre de ses derniers

rameaux, ils eussent été atteints par les pécaris, qui d'ailleurs auraient fait le siége de l'arbre avec une infatigable persistance.

Là, cachés par les lianes et les hautes herbes au milieu desquelles ils étaient couchés, ils avaient la chance de n'être pas aperçus, l'instinct de ces animaux n'allant pas jusqu'à découvrir le chasseur qui se cache, à moins qu'il ne se trahisse lui-même. Mais le hasard pouvait en amener un jusqu'à l'étroit sentier ; alors, plutôt que de se laisser déchirer, lui et ses amis, le Canadien leur montrerait l'arbre comme dernière ressource.

Les jeunes gens restèrent tranquilles pendant quelques minutes ; puis, ne connaissant pas, comme leur guide, la grandeur du péril qui les menaçait, ils se lassèrent. Francis, se soulevant sur son coude, essaya de glisser un regard à travers le fourré. Mais Œil-de-Faucon, lui appuyant rudement la main sur l'épaule, le fit retomber, en murmurant :

— Vous voulez donc nous perdre tous !

Les troupeaux de pécaris sont quelquefois très-nombreux. Celui-là ne comptait que huit ou dix têtes, et il pouvait se faire qu'une diversion se produisant du côté opposé à celui où se tenaient les chasseurs vînt les délivrer. C'était là-dessus que comptait le Canadien ; mais en attendant ce favorable incident, ses angoisses surpassaient de beaucoup celles de ses compagnons. Ceux-ci éprouvaient plus d'impatience que de crainte ; pour abréger les instants de cette longue attente, Ferdinand et Francis prirent le parti de s'endormir.

Amédée, persuadé que son vieil ami avait d'importantes raisons pour les condamner à une immobilité si antipathique à sa nature, ne bougeait pas plus que lui ; mais il ne s'ennuyait pas ; car un insecte aux ailes d'or et d'azur venait de sortir d'une touffe de fleurs et se livrait à des ébats qui intéressaient fort le jeune savant.

Peu à peu les grognements s'apaisèrent. Après avoir battu le fourré

dans tous les sens, les pécaris, qu'un petit ruisseau bordé de hautes herbes séparait du sentier, las sans doute d'une poursuite inutile, prirent le parti de demeurer en repos. Toutefois cela ne suffisait pas pour que Lambert permît à ses compagnons de sortir de leur cachette; car au moindre mouvement la colère des dangereux voisins se fût rallumée.

La diversion qu'il espérait se produisit enfin. Un daim, effarouché sans doute par quelque autre animal, traversa le fourré tout près de l'endroit où s'étaient couchés les pécaris. Ils s'élancèrent à sa poursuite. Le Canadien écouta un instant le bruit de cette course furieuse; puis, ne l'entendant plus, il se leva doucement et jeta autour de lui le regard perçant qui lui avait valu son surnom. Il n'aperçut rien d'alarmant, et, touchant du bout de sa crosse les deux dormeurs, il s'écria :

— Debout! enfants. Je vous rends la liberté.

Ferdinand étira ses membres engourdis, pendant que Francis sautait sur ses pieds, en disant :

— Me permettrez-vous enfin d'aller ramasser mon sanglier?

— Allez, répondit le chasseur ; mais je crois que votre sanglier court encore.

En effet, le zouave eut beau chercher de tous côtés ; il vit quelques gouttes de sang sur les feuilles, et ce fut tout. Il revenait l'oreille basse lorsqu'il entendit à quelque distance les branches mortes craquer sous un pas pesant. Il se retourna et vit une énorme masse brune qui semblait se mouvoir avec difficulté.

— Un ours ! cria-t-il à ses compagnons.

— Laisse-le passer, dit Lambert.

— Encore ! murmura Francis. Ne sommes-nous donc pas sortis pour chasser?

— Viens, reprit Œil-de-Faucon.

Le zouave obéit.

— Vous avez lu *Robinson Crusoé*, dit-il d'un air mécontent. Si quelque chose m'étonne, c'est que vous ne m'ayez pas recommandé de faire la révérence à l'ours, puisqu'il faut le traiter avec politesse.

En effet, Robinson dit : « Si vous rencontrez l'ours dans un bois, et que vous ne vous mêliez pas de ses affaires, il ne se mêlera pas des vôtres ; mais ayez soin de le traiter avec beaucoup de politesse et de lui laisser le chemin libre ; car c'est un cavalier fort pointilleux, qui ne voudrait pas s'abaisser à faire un seul pas hors de sa route, fût-ce pour un roi. S'il vous fait peur, le meilleur parti que vous puissiez prendre, c'est de détourner les yeux et de continuer votre chemin ; car, si vous vouliez vous arrêter pour le regarder fixement, il pourrait bien s'en offenser. Si vous étiez assez hardi pour lui jeter quelque chose qui le touchât, ne fût-ce qu'une pierre grosse comme le doigt, soyez sûr qu'il le prendrait pour un affront sanglant et qu'il abandonnerait toutes ses autres affaires pour en tirer vengeance ; car il est extrêmement délicat sur le point d'honneur : c'est là sa première qualité. Il en a encore une autre, qui est tout aussi remarquable : c'est que s'il vient à s'imaginer que vous l'avez offensé, il ne vous quittera ni jour ni nuit jusqu'à ce qu'il en ait satisfaction et que l'affront soit lavé dans votre sang. »

Œil-de-Faucon avait ri de la boutade du zouave.

— Que t'importe, lui dit-il, de laisser passer l'ours et même de lui faire la révérence, pourvu que tu le retrouves ?

— Si c'est ainsi, murmura Francis, je la lui ferai trois fois plutôt qu'une.

Et comme la pesante bête continuait à s'avancer sans hâter le pas, il se découvrit par trois fois, en s'inclinant avec une grimace si comique, que ses amis éclatèrent de rire. L'ours tourna à demi la

tête et reprit sa marche, en se dirigeant vers l'endroit où Barbe-d'Or était resté.

— C'est bien ce que je pensais, dit le Canadien. Suivons-le sans bruit, en laissant entre lui et nous une distance respectueuse.

— Que pensiez-vous donc, Œil-de-Faucon? demanda Amédée.

— Je pensais et je pense encore que ce gaillard-là s'en va tout doucement à la maraude, et que si nous pouvons nous régaler à sa place, après l'avoir tué, nous aurons fait d'une pierre deux coups.

— Il va chercher du miel, n'est-ce pas? reprit Amédée.

— Précisément. Qui vous l'a dit ?

— C'est vous qui me l'avez fait deviner, parce que j'ai lu que l'ours en est très-friand. Mais qui a pu vous faire supposer que celui-ci soit en quête d'un pareil festin?

— J'ai vu hier des abeilles voltiger devant nous et s'envoler, chargées de butin, dans la direction que suit notre ours. Je n'en étais pas sûr quand j'ai dit à Noël de le laisser passer ; mais je ne risquais pas grand'chose ; car nous ne pouvions être obligés de courir bien fort pour le rattraper. D'ailleurs, il n'est pas aussi facile de tuer un ours que ce grand garçon paraît le croire, et il est utile d'avoir derrière soi deux ou trois bons fusils, si l'on vient à le manquer. On n'a pas même, comme avec le pécari, la ressource de monter sur les arbres ; car l'ours, si lourd qu'il paraisse, y peut monter aussi.

— Voici une abeille, interrompit Ferdinand, et là-bas, voyez, il y en a bien six qui s'envolent.

— Si notre gros gourmand ne les voit pas, il flaire déjà l'odeur du miel ; car il allonge le pas, comme le cheval qui sent le voisinage de l'eau.

Au milieu d'un massif de pins très-élevés, les chasseurs aperçurent bientôt un vieil ébénier au pied duquel l'ours venait de s'arrêter. L'arbre mort était resté debout ; mais il s'était profondément creusé

à l'intérieur, et c'était dans ce trou que les abeilles avaient déposé leur miel.

L'ours, dressé sur ses pieds de derrière, avait enfoncé ses griffes de devant dans l'écorce à demi détachée, et de ses longs crocs il rongeait l'arbre, déjà largement entamé.

— Quel dommage d'avoir tant travaillé pour rien! dit OEil-de-Faucon. Il y a peut-être plus de huit jours qu'il passe des heures entières à élargir ce trou, par lequel il comptait mettre la patte sur les rayons. Tant pis, mon maître ! les rayons seront pour nous. Tire le premier, ajouta-t-il en s'adressant au zouave; c'est ton droit, puisque je t'en ai empêché tout à l'heure.

— Où dois-je viser?

— Je te dirais dans l'oreille, si cela se pouvait. La bête a le cuir dur, je t'en préviens; mais puisqu'elle te présente le défaut de l'épaule, profites-en.

— Touché ! s'écria Francis, en voyant l'ours tomber au pied de l'arbre.

Mais, après s'être secoué, l'énorme animal se releva, regarda de tous côtés, et, apercevant ses ennemis, il s'élança vers eux, la gueule béante et les yeux enflammés.

— Restez derrière moi, s'écria le Canadien, en faisant trois pas en avant, et en épaulant sa carabine.

Il visa pendant quelques secondes, puis le coup partit, et l'ours tomba de nouveau pour ne plus se relever : la balle lui avait traversé l'œil droit.

— Voilà une peau qui vous servira de lit, mon petit docteur, dit-il à Amédée, à moins que le zouave ne la réclame; mais vous devez craindre plus que lui les rhumatismes, s'il est vrai, comme on le dit, que les médecins aient toujours peur de compromettre leur santé.

— Cela semble prouver, répondit Amédée, qu'ils n'ont pas beaucoup de confiance en leur talent.

— Ou bien qu'ils connaissent mieux la machine humaine, dont les ressorts, à ce qu'il paraît, sont si délicats, que celui qui les étudie tremble de les voir se briser sous ses doigts. N'avez-vous jamais eu cette peur-là, docteur ?

— Non, parce qu'ils sont aussi souples que délicats, et que celui qui les a faits sait à quel usage ils sont destinés. Mais vous les avez donc étudiés aussi ?

— Entre les animaux et l'homme il n'y a pas autant de différence que son orgueil le lui persuade, répondit Œil-de-Faucon. Celui qui sait comment ils sont bâtis se connaît lui-même.

— C'est peu flatteur pour nous, objecta le zouave ; mais du moins nous avons une âme.

— Ce qui n'empêche pas que la plupart des hommes oublient leur âme pour leur corps, répliqua le chasseur, comme si ce corps sujet à toutes sortes de misères était la plus noble partie d'eux-mêmes. Aussi que d'âmes viles, égoïstes, envieuses, ingrates, se rencontrent dans le monde !

— N'étiez-vous donc pas tout jeune quand vous l'avez quitté ? demanda Ferdinand.

— J'étais jeune encore ; mais j'y avais déjà vu tant de bassesses et tant d'injustices, que c'est par dégoût que je l'ai fui.

— Pourtant, vous aviez ce qu'il fallait pour y tenir une belle place, reprit Amédée. Vous avez fait de bonnes études, c'est certain.

— Peuh ! j'étais un pauvre élève, et il y a longtemps que j'ai oublié tout ce que les hommes m'avaient appris.

Dès le premier jour que les deux frères avaient vu le Canadien, ils lui avaient reconnu non-seulement un bon cœur et une vive intelligence, mais un esprit cultivé et une éducation dont on voyait encore

les traces sous la rudesse apparente que la vie des déserts lui avait donnée. Barbe-d'Or n'était ni moins bon, ni moins intelligent, mais la culture lui avait manqué ; et c'était sans doute en vertu de ce fait que le proverbe définit ainsi : « Qui se ressemble s'assemble, » que les préférences d'Œil-de-Faucon étaient pour Amédée et Ferdinand, tandis que Barbe-d'Or s'était senti tout de suite entraîné vers Francis.

Quand l'ours fut dépouillé de son épaisse fourrure, que ses pieds eurent été mis de côté pour le repas du soir, et ses jambons pendus aux branches d'un chêne voisin, pour les soustraire aux attaques des bêtes de proie, notre Canadien commença à élargir, à coups de hache, l'ouverture pratiquée à l'ébénier par les dents du pauvre animal. Ses compagnons l'imitant avec ardeur, la partie supérieure de l'arbre oscilla bientôt, sans que les abeilles eussent témoigné la moindre inquiétude ni suspendu leurs travaux.

— Eloignez-vous ! dit Œil-de-Faucon, en brandissant sa hache et en portant un dernier coup à l'ébénier, qui tomba et s'entr'ouvrit, en mettant à découvert le miel amassé depuis longtemps.

Amédée hésitait à se rapprocher ; il craignait presque autant les piqûres de ces milliers d'abeilles que la chute de l'arbre ; mais, à sa grande surprise, les laborieux insectes si violemment dépossédés s'enfuirent de tous côtés, sans même essayer de se venger des spoliateurs.

Le miel était excellent ; les chasseurs en vidèrent plusieurs rayons, puis ils enveloppèrent les plus beaux dans de larges feuilles qu'ils entourèrent de leurs mouchoirs et emportèrent avec précaution pour que Barbe-d'Or en pût goûter. Les jambons furent attachés à une branche dépouillée de ses feuilles ; la peau de l'ours fut jetée sur une autre ; et nos quatre compagnons, soutenant chacun l'extrémité d'une de ces branches, regagnèrent gaîment leur campement.

A la vue de ce butin, Barbe-d'Or secoua la tête avec satisfaction ;

puis, montrant du doigt deux magnifiques dindons attachés par les pattes aux ridelles de la charrette, il demanda qui voulait se charger de les plumer.

— C'est mon affaire, dit le zouave, en s'emparant d'un des volatiles, qui promettait un souper délicieux, et en admirant sa forte taille et sa chair blanche, recouverte d'une légère couche de graisse. Il n'y en a pas de plus beaux chez Chevet, ajouta-t-il. Je me demande qui peut avoir apporté jusqu'ici ces oiseaux de notre pays.

— Si tu demandais, au contraire, qui a enrichi nos basses-cours de ce fin gibier, originaire de l'Amérique, je te répondrais que ce sont les Jésuites qui prêchaient alors l'Evangile aux Indiens, dit Ferdinand. Les dindons sont ici chez eux; ce qui explique sans doute pourquoi ils y deviennent plus beaux que chez nous.

— Tiens! qui est-ce qui s'en serait douté? répliqua Francis. Pourtant ce mot dinde on dindon pourrait bien tout de même indiquer que ce gros oiseau est du pays des Indiens.

— On l'appela dindon, parce qu'il venait de l'Amérique, qu'on avait cru longtemps n'être qu'un prolongement de l'Inde située au sud de l'Asie. Quand on reconnut cette erreur, on remplaça le nom d'Indes occidentales, donné d'abord au nouveau monde, par celui d'Amérique; mais on laissa celui d'Indiens aux anciens possesseurs du sol.

— Merci du renseignement, dit le zouave. Il y a toujours quelque chose à gagner dans la compagnie des savants, et des bons chasseurs aussi, ajouta-t-il en se tournant vers le Canadien, qui déjà s'occupait de saler les deux jambons. Aujourd'hui, mon cher Barbe-d'Or, je n'ai fait que des bévues; et sans Œil-de-Faucon, tu aurais bien pu ne jamais nous revoir.

Œil-de-Faucon traduisit la phrase à son vieux camarade. Dès qu'il

eut dit que Francis avait tiré sur un pécari, les traits de Barbe-d'Or se rembrunirent.

— Je suis bien aise, dit-il, d'être resté ici plutôt que de me cacher encore une fois devant ces maudites bêtes, qu'il faut renoncer à combattre. En fumant ma pipe, j'ai tué ces deux dindons; j'en ai blessé un autre qui s'est sauvé, et, après avoir ôté ma pipe, j'ai manqué un manicou qui se balançait sur une branche de saule en face de moi, comme pour me narguer.

— Si un vieux chasseur comme Barbe-d'Or manque le gibier, il y a de quoi consoler un novice, dit le zouave, qui avait déjà mis à nu tout le dos et le ventre du dindon. Mais j'avoue que je ne sais pas ce que c'est qu'un manicou. S'il n'offre pas plus de visée qu'un roitelet, on peut le manquer sans déshonneur.

— Le manicou n'est pas un oiseau, répondit Œil-de-Faucon; c'est un de ces animaux qui portent leurs petits dans une poche, au fond de laquelle la nature a caché leurs mamelles.

— Diable! quand j'allais à l'école, j'ai appris une fable dans laquelle il était question de quelque chose d'approchant. Je m'en souviens, parce que ma mère a pleuré de joie en me l'entendant débiter par cœur; mais je ne me rappelle pas le nom de manicou.

— La fable a pour titre : *La Mère, l'Enfant et les Sarigues*, dit Ferdinand.

— Oui, oui, je m'en souviens. Manicou et sarigue, c'est donc tout un?

— Absolument, répondit Œil-de-Faucon. Le manicou se balançait là, suspendu par sa queue, devant Barbe-d'Or. Barbe-d'Or a tiré ; le manicou a fait le mort, et il n'était pas blessé ou il ne l'était que légèrement. Est-ce cela?

— Oui, je le croyais tué. J'ai repris ma pipe que je ne voulais pas laisser éteindre, et j'ai achevé de la fumer, en pensant à ce que vous

pouviez faire là-bas. Après en avoir secoué les cendres, je me suis levé pour aller décrocher le manicou ; mais il n'y en avait pas plus sur l'arbre que sur le dos de ma main. Le rusé coquin s'est moqué de moi jusqu'au bout, et il a eu raison. Celui qui ne sait pas sacrifier le plaisir de fumer une pipe à celui d'aller ramasser son gibier mérite bien qu'il lui échappe.

— Quand tu t'en serais approché tout de suite, qu'y aurais-tu gagné ?

— Je l'aurais achevé d'un coup sur la nuque ; ce qui est toujours une bonne précaution à prendre avec lui, puisque pour une chiquenaude il fait le mort, en attendant l'occasion de s'échapper.

— On s'en souviendra, dit le zouave, dont la tâche était finie.

Ferdinand et Amédée avaient ramassé des branches sèches ; on alluma le feu, et le dindon, embroché d'une baguette de bois, posée sur deux petites fourches fichées en terre, commença à tourner devant le foyer, en prenant peu à peu une belle couleur dorée.

— Quel rôti ! L'eau m'en vient à la bouche, disait Francis, en surveillant la cuisson de cette succulente pièce. Il ne manquera rien à notre souper ; car nous avons encore du pain. Ça sera drôle tout de même, quand il faudra s'en passer.

— Nous en ferons avec des amandes de pignon. Les Indiens s'en nourrissent et ne s'en portent pas plus mal, répondit Amédée.

— Ça n'est pas mauvais, tant s'en faut : on croirait manger des noix ; mais j'ai cru que Barbe-d'Or voulait rire à mes dépens, quand il m'a dit qu'on en faisait du pain.

— Non. Quand cette amande, qu'on trouve dans les cônes de l'espèce de pin appelée pignon, est desséchée et broyée, c'est une excellente farine ; le pain qu'on en fabrique est aussi bon que salubre. Nous aurons aussi des patates, pour remplacer les pommes de terre, et ce n'est pas chose à dédaigner.

— On en mettrait bien cuire une douzaine sous cette belle cendre rouge. Qu'en dites-vous?

— Je sais où il y en a; je vais en chercher, dit Amédée, heureux de faire plaisir à Francis.

Ferdinand partit avec son frère. Les deux vieux chasseurs s'étant éloignés pour faire une ronde de sûreté, notre zouave resta seul à la garde du campement.

— Nous aurons un festin de roi, dit-il, en retournant encore une fois le dindon. Il n'y aura que le dessert qui fera faute.... Et pourquoi donc qu'il n'y en aurait pas du dessert? A vingt pas d'ici, il y a des cerises et des groseilles mûres. J'en ai tantôt bourré mes poches, et j'en ai laissé plus que je n'en ai pris. Deux minutes pour aller, deux pour revenir, et les camarades seront enchantés de la surprise.

Il repoussa le feu, ramena les cendres devant les charbons, de peur que le rôti ne vînt à brûler, et courut vers l'endroit où il avait cueilli ces fruits délicieux. Il fut obligé, pour les retrouver, d'aller plus loin qu'il ne le croyait. Le temps ne lui avait pas paru long le matin, parce qu'il n'était pas pressé; mais en ce moment les secondes lui semblaient durer autant que des minutes.

Enfin il y arriva. Après avoir coupé les branches pour abréger la besogne, il revint, toujours courant, vers la clairière. Quel fut son désappointement en voyant la broche enlevée avec l'appétissant rôti! Il crut d'abord que quelqu'un de ses compagnons, revenu en son absence, avait voulu lui faire une niche ou lui donner une leçon; mais il eut beau appeler, personne ne lui répondit.

Il se mit alors à chercher de tous côtés. Il revenait, fort penaud de n'avoir rien découvert, lorsqu'il aperçut, couché sous la charrette qu'on avait mise à l'ombre d'un bouquet de saules, un animal qui achevait de dévorer la carcasse du dindon. Son pelage d'un gris noir,

sa longue queue, ses énormes mâchoires le rendaient tout semblable aux loups qu'on avait tués en arrivant dans la Prairie.

— Ah! voleur, dit Francis en saisissant sa carabine, ce souper-là ne te profitera pas.



— Arrête! dit le Canadien, se montrant tout à coup derrière la charrette.

— C'est la troisième fois aujourd'hui que vous me défendez de tirer, répondit le zouave d'un ton mécontent, mais cependant en abaissant son arme.

— Tu veux tuer ce chien, parce qu'il t'a volé; mais à qui la faute?

— C'est un loup! s'écria le zouave.

— Tu te trompes, c'est bien un chien, quoique ta méprise n'ait rien d'étonnant; car cette race descend du loup. S'il n'a pas de maître, nous le garderons; s'il en a un, nous verrons sans doute bientôt si ce maître est un ami ou un ennemi. En attendant, tenons-nous prêts à tout événement.

Il fit entendre alors, à trois reprises, un sifflement qui devait résonner au loin et qu'on pouvait prendre pour celui d'une perruche. Presque aussitôt les trois absents, qui connaissaient ce signal, arrivèrent à la hâte.

— Qu'y a-t-il? demanda Barbe-d'Or.

— Il y a des Indiens qui chassent par ici, à moins que ce ne soient des colons du voisinage, répondit Œil-de-Faucon, occupé à passer une corde au cou du chien.

L'animal grogna, puis, la corde ayant été attachée à une des roues de la charrette, il se mit à hurler plaintivement.

— Lâche-le, dit Barbe-d'Or, si tu ne veux pas qu'il attire ses maîtres jusqu'ici. Je ne serais pas fâché de voir arriver une douzaine de Peaux-Rouges; mais qui sait s'ils ne sont pas dix fois plus nombreux?

Le chien, se sentant libre, lécha la main de Lambert, en battant ses flancs de sa queue; puis, comme s'il eût su qu'il devait au zouave le bon souper qu'il venait de faire, il s'approcha de lui et le caressa.

— Ce chien n'a jamais appartenu aux Peaux-Rouges, puisqu'il ne nous reconnaît pas pour des ennemis, dit Barbe-d'Or. S'il n'avait pas dévoré notre dindon, nous pourrions nous mettre à table; mais qui donc était de garde quand il nous a volés?

Le Canadien montra Francis.

— Tu dormais donc? demanda Barbe-d'Or au zouave, en fermant les yeux et en appuyant sa tête sur sa main.

Pour toute réponse, Francis lui montra les branches chargées de fruits.

— Il dit qu'il a été soldat, reprit en anglais l'Américain. Demande-lui donc si c'est ainsi qu'un soldat français tient à son poste.

Amédée, à qui cet ordre s'adressait, transmit au sergent la question du vieux chasseur.

— Fusille-moi ou chasse-moi, dit Francis, en s'approchant de Barbe-d'Or ; mais n'insulte pas mes compatriotes.

— Au désert, reprit le Canadien, celui qui abandonne son poste compromet la sûreté de ses compagnons. En ton absence, un rôdeur pouvait emmener le cheval et les provisions ; un parti d'Indiens pouvait se mettre en embuscade autour de la clairière, pour nous attaquer pendant notre sommeil.

— C'est vrai, dit le sergent. J'ai commis une faute, et je suis prêt à en subir le châtiment.

— Bon et brave, mais étourdi ! murmura Barbe-d'Or, à l'oreille du Canadien.

— On te pardonne pour cette fois, dit celui-ci, en tendant la main au zouave. Ton châtiment sera de faire un maigre souper ; et comme nous le partagerons avec toi, tu n'auras pas le droit de t'en plaindre.

Le chien avait disparu ; mais bientôt on entendit ses aboiements joyeux retentir à peu de distance, et on le vit revenir, suivi d'un cavalier derrière lequel chevauchait une jeune amazone.

En apercevant les chasseurs, le cavalier s'arrêta et prit dans ses fontes une paire de pistolets. Ce que l'homme redoute le plus de rencontrer au désert, ce n'est ni le loup, ni le jaguar, ni le lion ; c'est l'homme.

Œil-de-Faucon, tenant sa carabine en bandoulière, fit quelques pas au-devant du nouveau venu, qui abaissa aussitôt ses pistolets, en lui demandant qui il était.

— Qui êtes-vous vous-même ? reprit Œil-de-Faucon.

— Je suis un fermier américain, et voici ma fille. J'ai quitté l'habitation avec quatre de mes serviteurs pour donner la chasse aux bisons qu'on a vus sur ce territoire. L'enfant a voulu venir avec moi ; ce matin un troupeau de pécaris nous a séparés de notre escorte.

— Nous, répondit le Canadien, nous sommes des chasseurs ;

puisque vous êtes égarés, nous vous offrons de grand cœur une place à notre table et à notre feu.

— J'accepte, dit l'étranger en mettant pied à terre ; car nous avons faim, et Lizzy dormira tranquille sous votre garde.

Lizzy sauta à bas de sa monture, et, caressant son chien, elle lui dit :

— Je savais bien que Trimm nous trouverait un bon gîte pour cette nuit.

— Le gîte est sûr, répondit Œil-de-Faucon ; mais sans Trimm, le souper eût été meilleur.

Il raconta le méfait dont l'animal s'était rendu coupable, et Lizzy en rit de tout son cœur.

C'était une gentille enfant de douze à treize ans à peine, douce et timide dans la vie ordinaire, mais déjà résolue en face du danger. Elle n'avait plus de mère ; et au lieu de rester seule à la ferme avec les domestiques, elle accompagnait son père dans ses chasses et dans ses voyages.

A la vue de ces hôtes inattendus, Barbe-d'Or avait mis sous la cendre les pieds de l'ours, et Francis s'était empressé de jeter sur le feu une brassée de bois bien sec. La flamme jetait de gais reflets sur les visages des chasseurs, quand Lizzy s'approcha d'eux. Elle alla droit à Barbe-d'Or et lui tendit la main, en lui disant : « Bonsoir, mon père! » Puis elle salua gracieusement les jeunes gens, qui s'étaient levés pour la recevoir, et elle prit place sur un banc de mousse et de feuilles sèches qu'ils s'étaient hâtés de ramasser.

— Ne trouves-tu pas, dit Ferdinand à son frère, qu'elle ressemble à Béatrix?

— Oui, répondit Amédée, qui ne voulait pas enlever à Ferdinand cette agréable illusion. Elle a les yeux bleus, les cheveux blonds et la douce voix de notre sœur. Chère Béatrix, voici l'heure où, dans sa

prière de chaque soir, elle pense à nous et prie le Seigneur de nous protéger.

— Que Dieu vous bénisse pour nous avoir si bien accueillis, dit alors Lizzy, comme si elle eût voulu augmenter encore avec Béatrix une ressemblance qu'elle ignorait.

Le souper, assaisonné d'un merveilleux appétit, fut trouvé parfait. La griffe d'ours est d'ailleurs, dit-on, un mets des plus délicats. Une boîte de sardines y fut ajoutée en l'honneur des étrangers. Les patates, le miel et les fruits, servis sur des feuilles nuancées de blanc, de rouge et de vert, plus belles que la plus riche porcelaine, complétèrent le repas.

On dressa une tente pour Lizzy. Quand chacun fut prêt à se livrer au sommeil, le zouave demanda, comme un gage de pardon, qu'on le choisît pour veiller à la sûreté commune.

Le silence ne fut troublé que par les cris lointains des chacals, les hurlements des loups, et le vol des oiseaux de nuit. Trimm, couché aux pieds de son maître, ne donna pas le moindre signe d'inquiétude ; aussi, quoique peu accoutumé à ces bruits divers, le zouave, le voyant si tranquille, ne songea point à réveiller ses compagnons. Vers le matin, il distingua les pas de plusieurs chevaux ; mais au moment où il allait en avertir Œil-de-Faucon, le chien leva la tête, huma l'air, et se mit à aboyer joyeusement.

C'étaient les gens du fermier qui arrivaient. Ils témoignèrent une grande satisfaction en retrouvant sains et saufs leur maître et surtout leur jeune maîtresse, qui sans aucun doute était bonne pour eux ; car ils paraissaient lui être tout dévoués.

Après avoir longtemps cherché les traces laissées par le cheval du fermier et le poney de la jeune fille, ils avaient trouvé à droite d'un sentier une branche brisée à la hauteur d'un homme qui passe à cheval, et à gauche une branche brisée aussi, mais plus bas. Un peu

plus loin, le même signe se reproduisait, puis plus loin encore, et toujours ainsi. Ils devinèrent que leur maître avait laissé pour eux ces indications ; et en les suivant, ils vinrent tomber au milieu du campement.

— Et les bisons ? leur demanda le colon, après avoir écouté ces détails.

— Les bisons ne sont pas nombreux, comme on l'avait assuré à sir William, dit un des serviteurs. S'il y en a trois cents, c'est tout.

— Trois cents ! s'écria Francis, qui, sa faction terminée, s'était assis auprès de ses amis. Il me semble que c'est un beau chiffre.

— J'en ai vu jusqu'à cinq ou six mille en un seul troupeau, dit le Canadien. C'était le bon temps des chasses. Aujourd'hui le gibier est rare, parce qu'on le détruit sans discernement.

— Si nos chasseurs français avaient des bois aussi peuplés que ceux-ci, dit Ferdinand, ils ne se trouveraient pas trop mal partagés.

— Je vous crois, répliqua Œil-de-Faucon ; mais nous qui nous rappelons notre jeunesse, nous voyons que les nôtres se dépeuplent. Les chasseurs de fourrures qui viendront après nous seront obligés d'abandonner ces contrées et d'aller jusque dans les glaces du Nord.

— Oui, dit l'étranger, qu'on venait d'appeler sir William, et qui était un riche *gentleman farmer*, ou gentilhomme fermier ; mais en attendant, s'il vous plaît de chasser le bison en notre compagnie, il y en aura bien assez pour nous tous.

L'offre était trop agréable aux deux vieux chasseurs pour qu'ils eussent le courage de la refuser. Le Canadien consulta des yeux Barbe-d'Or, et répondit :

— Mon camarade et moi nous irons, et nous laisserons nos bagages à la garde de ces jeunes gens.

— Emmenez mes amis, dit le zouave. Il ne faut pas trois hommes pour garder une mauvaise charrette.

— Pourquoi ne la laisseriez-vous pas avec nos propres bagages, qu'un de mes valets amènerait et garderait ici? répliqua le gentleman. Je réponds de sa probité. De cette manière, votre jeune compagnon ne serait pas privé du plaisir que nous nous promettons.

Francis n'aimait point les Anglais; mais il eût volontiers embrassé celui-là.

— Qu'en dites-vous, père grondeur? demanda le zouave à Barbe-d'Or. Si vous ne me gardez pas rancune, vous me laisserez aller avec vous.

— Je ne peux pas vous retenir ici ni les uns ni les autres, répondit Barbe-d'Or; vous n'êtes pas nos domestiques, mais nos égaux; faites ce que vous voudrez.

Le choix des trois jeunes gens ne pouvait être douteux. Sir William envoya chercher sa voiture, qu'on lui dit avoir fait halte à une courte distance de la clairière, et l'on se prépara au départ, en faisant cuire un jambon d'ours, qu'on arrosa d'un excellent vin tiré des coffres du gentleman.

— Ce serait un crime, dit Œil-de-Faucon, d'exposer cette précieuse liqueur à tomber entre les mains des larrons blancs ou rouges. Faisons une cache, pour être sûrs de la retrouver.

— Bien parlé! s'écria Barbe-d'Or, qui, de soucieux qu'il était, redevint gai tout à coup.

Dans le désert, on a l'habitude d'enfermer dans une cache ou cachette les provisions, les fourrures ou les objets précieux qu'on ne peut emporter avec soi. Nos chasseurs en avaient fait beaucoup au temps où le gibier était commun. Après avoir laissé bien sécher les peaux, ils les enfermaient dans la plus grande et la plus solide de toutes, une peau de bison ou d'ours gris, par exemple; ils choisissaient dans le bois un endroit facile à reconnaître pour eux, traçaient

sur la terre, à l'aide de leur couteau de chasse, un cercle qu'ils détachaient ensuite à une certaine profondeur, enlevaient le gazon avec de grandes précautions et le posaient sur une autre peau exactement comme il était sur le sol; puis ils creusaient un trou profond, dans lequel ils mettaient leur fortune, la recouvraient de terre bien tassée, y replaçaient le gazon de manière à ce qu'il fût impossible de supposer qu'on y eût touché, et s'éloignaient avec la plus parfaite tranquillité.

Barbe-d'Or tira de la charrette un pic, une bêche, une pelle, et, faisant signe au zouave de le suivre, il se mit en devoir de procéder comme nous venons de le dire à l'enlèvement du gazon. Cela fait, il permit aux serviteurs de sir William de creuser la fosse; et pendant qu'ils allaient chercher le vin, il enterra tout au fond un sac de cuir qu'il recouvrit soigneusement avant leur retour.

— Si je ne reviens pas, dit-il à Francis, tu le prendras et tu en partageras le contenu avec Œil-de-Faucon. Il est mon frère, mais tu es mon fils.

— Je ne tiens pas à ton argent, mon père; mais ton amitié me rend d'autant plus heureux, que je craignais de l'avoir perdue, dit Noël, en serrant dans ses bras le vieux chasseur, qui comprenait à merveille ses gestes énergiques.

Chacun des valets du gentilhomme fermier, outre le cheval qu'il montait, en tenait en main un autre, pour remplacer ceux qui par hasard viendraient à manquer. Sur l'ordre de leur maître, ils les amenèrent aux chasseurs; Lizzy reprit son poney, et la cavalcade partit.

Un léger brouillard couvrait encore la forêt. Beaucoup plus épais sur une large rivière qu'on aperçut bientôt, il se teignit d'une belle nuance pourpre aux premiers rayons du soleil, roula comme des tourbillons de fumée emportés par le vent, et laissa voir l'eau limpide argentée de brillantes clartés.

De temps en temps quelque pièce de gibier partait sous les pieds des chevaux ; mais il avait été convenu qu'on ne s'amuserait point à des bagatelles ; car on avait hâte de rencontrer au plus tôt les bisons.

Le bison, qui appartient à la famille des bœufs, mais qui est beaucoup plus grand et plus fort, habite toute l'Amérique septentrionale, et surtout les vastes forêts situées entre les Etats-Unis et le Mexique. Ils vivent en troupes si nombreuses, qu'on prétend avoir vu de ces bandes compter plus de cent mille individus ; mais il n'est pas rare d'en rencontrer de dix et de vingt mille. Ils passent l'été dans les bois les plus épais, en se dirigeant au printemps du sud au nord, et en automne du nord au sud.

« Dans ces sortes d'émigrations, assez irrégulières du reste, ces animaux, dit Boitard, marchent en troupes nombreuses souvent de vingt mille et plus, si l'on s'en rapporte à quelques voyageurs ; et ils sont tellement serrés les uns contre les autres, que, ceux de derrière poussant ceux de devant, ils brisent et dévastent tout ce qui se rencontre sur leur passage. Lorsque le front d'une de ces formidables colonnes rencontre un obstacle invincible, il s'arrête ; mais ceux de derrière continuant de marcher en avant, il en résulte une foule, une cohue tellement épaisse, que beaucoup des plus faibles périssent écrasés et foulés aux pieds par les autres. En été, ils se séparent par couples ou par petites troupes conduites par deux ou trois vieux mâles, et ils se retirent dans le fond des forêts marécageuses. Comme leur cuir et leur chair sont fort estimés, les Indiens se réunissent pour leur tendre des piéges ou leur faire la chasse. Il n'est pas rare qu'ils parviennent à les faire entrer dans des enceintes de pieux d'une immense étendue, et alors ils en tuent douze à quinze cents dans une seule chasse, du moins si l'on s'en rapporte au capitaine Franklin, qui dit l'avoir vu. »

Jusqu'à présent, malgré la destruction opérée sur une si grande

échelle, le nombre des bisons est encore très-considérable; il constitue la principale ressource des caravanes qui traversent la Prairie pour aller des Etats-Unis en Californie. Quoique ces voyageurs doivent en sentir le prix, ils ne la ménagent pas assez, et l'on dit que leur route est toute jalonnée par les ossements blanchis des bisons. Les chasseurs en tuent aussi beaucoup, non pour leur nourriture, car ils ne mangent guère que la bosse que l'animal porte sur le garrot, mais pour en vendre la peau. Les Indiens font de même; et de plus, ils fabriquent avec cette peau des tentes, des ustensiles de toutes sortes et des canots dans lesquels ils naviguent sur les rivières les plus accidentées.

Pour construire un de ces canots, si légers, si faciles à manier, les Indiens cousent ensemble plusieurs peaux de bisons, grossièrement tannées, les étendent sur un châssis de frêne, et en rendent les coutures imperméables en les enduisant d'un mélange de suif et de cendre. Il n'est pas rare que les rivières du désert soient encombrées de troncs d'arbres déracinés par l'action lente des eaux sur leurs bords, ou entraînés par la rapidité de leurs flots lorsqu'elles se transforment en torrents. Ces arbres, retenant les herbes, les racines, les pierres, le sable, deviennent à la longue des îlots, sur lesquels finissent par pousser des plantes et des arbres.

Quelquefois ces îlots sont si nombreux, qu'il serait impossible à une barque de s'engager dans les étroits passages qu'ils laissent entre eux. Les Indiens alors s'approchent du rivage, y descendent, chargent le canot sur leurs épaules, et le portent jusqu'à ce qu'il leur soit possible de le remettre à flot.

Sir William Hunter était un grand chasseur; cependant, depuis plusieurs années qu'il était établi au désert, il n'avait pas trouvé l'occasion d'exercer son adresse sur un troupeau de bisons. Il avait encore été cette fois sur le point d'y renoncer, miss Lizzy l'ayant supplié de

lui permettre de l'accompagner. Il l'aimait uniquement, sa femme et deux fils qui partageaient sa tendresse avec cette charmante enfant lui ayant été enlevés. Il redoutait pour elle les dangers de cette chasse; mais il redoutait peut-être encore davantage de la sentir à l'habitation quand il n'y était pas pour la défendre. Sur la promesse qu'elle lui avait faite de se tenir à l'écart, de ne pas bouger de l'endroit où il la placerait, il avait consenti à ce qu'elle le suivît ; et il avait cru pouvoir ne pas se refuser à lui-même un plaisir depuis longtemps désiré.

Il eût volontiers emmené tous ses serviteurs ; mais il fallait laisser à la garde de la ferme ceux sur lesquels il comptait le plus ; aussi n'avait-il pas été fâché de voir sa petite troupe se grossir de deux vieux chasseurs de fourrures, pour lesquels la forêt n'avait point de secrets, et de trois jeunes gens pleins de courage et d'ardeur.

Chemin faisant, Barbe-d'Or s'approcha de son brave compagnon.

— Que penses-tu, lui demanda-t-il, des bisons que nous allons rencontrer?

— Que veux-tu que j'en pense? Ils sont en retard pour se mettre en route ; est-ce là ce que tu veux dire ?

— Oui.

— Eh bien! cela prouve qu'ils se plaisaient dans la contrée qu'ils avaient choisie, que l'herbe y était bonne et abondante, l'ombre épaisse, l'eau fraîche et limpide.

— Ça se peut ; mais ça prouve peut-être encore autre chose.

— Quoi donc?

— Est-ce que par hasard ton intelligence s'obscurcirait encore plus que tes yeux? S'il en était ainsi, il faudrait renoncer à ton glorieux surnom. Comment! tu ne penses pas que ce troupeau de bisons décampe parce que les Indiens l'inquiètent?

— L'idée m'en est venue; mais elle n'était pas juste, puisqu'ils s'avancent paisiblement, au dire de ceux qui les ont vus.

— Il y a tant de gens qui voient mal.

— Même avec des yeux de faucon, reprit en riant le Canadien. Il est certain qu'au milieu de nos forêts, beaucoup de choses qui passent inaperçues des gens inexpérimentés, ont pour nous une signification. Est-ce que tu serais fâché de rencontrer les Indiens derrière les bisons, toi? Il me semble qu'il y a bien longtemps que nous ne leur avons dit un mot, et, ma foi! je suis curieux de savoir si je pourrais encore sans trop de désavantage me mesurer avec ces démons, quand ce ne serait que pour savoir si mon intelligence baisse encore plus que ma vue. Et toi, Barbe-d'Or?

— Moi, j'ai une vieille dette à leur payer, répondit l'Américain en portant la main à son front, où l'on voyait se dessiner une ligne blanchâtre, un peu au-dessous de la racine des cheveux. Cette fois, je serai scalpé tout à fait, ou ils paieront cher la cicatrice que voilà. Celui qui me l'a faite vit peut-être encore.

— Oui; mais il faudrait un hasard merveilleux pour le ramener devant nous.

— Et quand sa mauvaise étoile l'y conduirait, je ne le reconnaîtrais pas; car il m'avait jeté son lazzo et renversé à ses pieds. Je ne l'ai vu qu'à travers le sang qui coulait de mon front, quand tu l'as frappé de ton couteau.

— Par malheur, la lame qui devait porter en plein cœur a glissé entre deux côtes, et la blessure n'a pas dû être mortelle.

— Le premier que je trouverai payera pour lui.

— Si ce n'est toi, c'est donc ton frère, ou bien quelqu'un des tiens, dit Ferdinand, qui avait entendu cette conversation.

— Oui, c'est ainsi depuis plus de trois siècles, reprit le Canadien, et je ne crois pas que la vieille haine des deux races soit près de s'éteindre.

— Pour ma part, je ne serai pas fâché de faire connaissance avec ces Indiens dont on m'a tant parlé, ajouta Ferdinand.

— Tu as de bien beaux cheveux, mon fils, dit Œil-de-Faucon. Nous tâcherons de t'aider à les garder.

— Je les défendrai bien moi-même, répliqua le jeune homme.

Barbe-d'Or eut un de ces sourires de pitié qui lui échappaient chaque fois que ses nouveaux compagnons faisaient preuve d'une orgueilleuse présomption. Ce sourire, mieux que les plus longs discours, fit comprendre à Ferdinand que, pour combattre de tels ennemis, la prudence était au moins aussi nécessaire que la valeur.

Le zouave s'était rapproché, mais il avait en vain prêté l'oreille.

— Au diable votre maudit baragouin! s'écria-t-il. Qui est-ce qui a inventé une langue comme celle-là?

— Répète-lui tout cela, dit le Canadien à Ferdinand. Un homme averti en vaut deux.

Lizzy marchait entre son père et Amédée, dont l'air doucement sérieux lui avait plu tout de suite. Elle lui racontait les chasses dont elle avait été témoin; elle voulait qu'à son tour il lui parlât de ses prouesses. Il avait beau avouer avec une entière humilité qu'il n'en avait point encore fait; l'espiègle enfant ne voulait pas le croire.

— Mais au moins, lui dit-elle, vous avez tué dans votre pays des cerfs, des loups et des sangliers?

— Non, répondit-il. Dans mon pays, on étudie longtemps, et je sortais à peine de l'école quand je me suis embarqué pour l'Amérique.

— Les jeunes filles sont-elles aussi très-savantes, en France?

— Elles le sont moins qu'aux Etats-Unis. Elles s'occupent du bonheur de ceux qui les entourent; cela vaut mieux que de les étonner par leur grand savoir.

— Tu entends, père! dit Lizzy en frappant joyeusement ses petites mains l'une contre l'autre. Je suis assez instruite, puisque je sais te rendre heureux.

XI.

On marcha longtemps sans rencontrer aucunes traces des bisons ; mais la patience est la vertu des chasseurs du désert, et l'on continuait d'avancer sans se plaindre. Le temps d'ailleurs était légèrement couvert, la chaleur supportable, et les conversations assez animées pour que les heures parussent moins longues.

Enfin, le valet qui servait de guide à la cavalcade, vieil habitué des forêts, s'arrêta court, en faisant signe à ses compagnons d'écouter. Un bruit semblable aux roulements très-affaiblis d'un tonnerre lointain vint à leurs oreilles.

— Les voici ! dirent ensemble Barbe-d'Or et Œil-de-Faucon.

Le bruit augmenta promptement et devint effrayant : on eût dit que la terre tremblait sous les sabots retentissants des énormes bêtes lancées au galop.

— Tu vois bien qu'on les chasse, dit Barbe-d'Or à son ami.

Celui-ci ne répondit que par un signe de tête ; mais, pressant les flancs de son cheval, il se rapprocha de sir William ; se penchant vers lui, il l'avertit à voix basse du danger qu'il pressentait. Le gentil-

homme pâlit, en regardant sa fille ; il se repentit amèrement d'avoir entrepris cette chasse aventureuse ; mais il n'y avait pas à reculer.

Le Canadien devina ce qui se passait en lui.

— Miss Lizzy, dit-il, dès que nous apercevrons les bisons, il faudra passer à l'arrière, ou mieux encore, gravir une de ces hauteurs, et de là regarder les chasseurs, sans vous exposer aux coups de corne et aux coups de pied de ces farouches animaux.

— Où mon père ira, j'irai, répondit-elle en lui souriant.

Une masse noire entourée d'un épais nuage de poussière parut à l'horizon ; roulant comme une avalanche, elle arriva avec un bruit infernal à une courte distance des chasseurs. Là, le vent portant sans doute aux vieux bisons qui conduisaient la colonne les émanations des chevaux et des cavaliers, ils firent halte, pour mieux s'assurer du point d'où venait le danger. Puis, pressés par la formidable cohue de ceux qui les suivaient, et n'osant avancer en droite ligne, ils commencèrent à s'écarter à droite et à gauche, sans cesser toutefois de former



une masse confuse de crinières hérissées, de naseaux fumants et de cornes luisantes.

A cette vue, aux mugissements terribles du troupeau effrayé, Lizzy perdit beaucoup de son assurance.

— Viens, père, dit-elle, j'ai peur.

Sir William ne se fit pas prier pour la conduire sur une petite éminence, couronnée d'un bouquet d'arbres, d'où elle pouvait tout voir sans courir le moindre danger. Quand il voulut redescendre vers les chasseurs, elle le retint, en le menaçant de l'y suivre. Il lui fit observer qu'il ne pouvait se retirer d'une partie à laquelle il avait convié des étrangers, et elle le laissa partir.

Les chasseurs avaient fait face à la colonne, et se tenaient prêts à l'attaquer en même temps.

— Feu! cria le guide, quand il la jugea arrivée à portée de la balle.

Vingt détonations se firent entendre, suivies bientôt d'un grand nombre d'autres. Le voyageur paisible qui les eût entendues de loin les eût prises pour la fusillade d'un détachement en campagne.

Bien des balles furent perdues, le poil feutré des bisons les empêchant de pénétrer fort avant, et le plomb s'aplatissant sur l'os frontal de ces énormes quadrupèdes. Le troupeau se mit à fuir dans toutes les directions, avec la vitesse d'un cheval lancé au triple galop, et avec des mugissements si profonds et si éclatants à la fois, que nos jeunes Français en furent un instant étourdis.

Non-seulement ils n'avaient jamais vu rien de semblable, mais ils n'en avaient même pas conçu l'idée, malgré ce qu'ils avaient entendu dire de cette chasse merveilleuse. Sir William, qui y assistait aussi pour la première fois, ressentit la même impression; mais bientôt entraîné par sa passion favorite, il s'élança vers plusieurs bisons blessés qui n'avaient pu fuir assez rapidement.

Quatre seulement étaient morts. Il fallait achever les autres, et là était le plus grand péril; car ces animaux semblaient décidés à vendre chèrement leur vie. Un des valets, enlevé sur les cornes d'un vieux guide dont une des jambes de devant était brisée, fut repris par un

autre et lancé au milieu du champ de bataille. Par bonheur, Barbe-d'Or enfonça son couteau dans l'œil d'un troisième adversaire qui se ruait sur lui pour l'éventrer. Il l'aida à se remettre sur ses pieds, et tous deux, frappant à coups redoublés, parvinrent à sortir de la mêlée.

Les chasseurs avaient perdu de vue sir William, acharné à la poursuite d'un bison gigantesque, dont la blessure devait être grave; car il laissait derrière lui une large trace de sang. Soudain Lizzy passa non loin d'eux, en criant au secours. Son petit cheval semblait voler; cependant elle l'aiguillonnait encore.

Amédée, qui, avouons-le tout de suite, n'avait qu'à un médiocre degré la passion de la chasse, ne se sentait aucun goût pour cette boucherie. Il se tenait un peu à l'écart, prêt à s'élancer à l'aide de Ferdinand, que son ardeur avait emporté comme les autres. Seul il vit l'amazone, seul il entendit son cri d'alarme, et seul aussi il s'élança sur ses pas. Elle courait toujours; cependant il allait la rejoindre, quand elle déchargea son léger fusil sur un bison qui se précipitait vers son père, occupé à lutter contre un autre.

— Courage, père! dit-elle.

Mais comme si le second adversaire de sir William eût compris que ce nouvel ennemi n'était point à redouter, il ne se retourna pas même vers la jeune fille, dont la balle l'avait à peine effleuré, et il continua de bondir vers le gentleman, qui, grâce à la docilité de son cheval, s'était dérobé jusque-là aux coups de pied et aux coups de corne qui le menaçaient incessamment.

Se trouvant pris entre deux ennemis également furieux, il allait devenir leur victime, quand Lizzy détourna l'attention du premier, en lui envoyant son second coup de feu. Elle avait tiré au hasard; mais le hasard la servit, et le plomb lancé par cette petite main si faible et si délicate perça le poumon du redoutable animal. Il tomba; se relevant aussitôt, il enfonça ses cornes dans le poitrail du poney, l'enleva avec son léger fardeau et les lança contre un tronc d'arbre. Il fit

quelques pas pour les y atteindre; mais il tourna sur lui-même et s'affaissa sur le sol.

Amédée, arrivé en même temps que Lizzy, avait attaqué l'autre bizon, contre lequel sir William, désarçonné, se défendait avec acharnement. Soudain l'animal, se dérobant à leurs coups, s'élança vers le groupe formé par le poney hennissant de douleur et la jeune fille évanouie. Il foula le cheval sous ses pieds, et de l'extrémité de sa corne déchira la joue de Lizzy. L'enfant, rappelée à elle-même par cette vive souffrance, n'eut pas le temps de voir les yeux sanglants du farouche animal. Amédée s'était précipité; trouvant dans son dévouement un courage qu'il ne se connaissait pas, il saisit le bison par la corne qui venait de blesser Lizzy, et de la main qui lui restait libre il lui plongea son couteau de chasse dans le cœur, pendant que le pauvre père enlevait dans ses bras l'enfant qui l'avait sauvé.

— Ce n'est rien, dit-elle, en retirant pleine de sang la main qu'elle avait portée à son visage. Ce n'est rien, papa; j'ai eu plus de peur que de mal

Sir William jetait les hauts cris, sans se laisser rassurer par ces bonnes paroles.

— Malheureux que je suis! disait-il. Fallait-il exposer ainsi ma fille?... Elle en mourra ou elle restera défigurée.

— Ni l'un ni l'autre, répondit Amédée. Cette blessure n'est pas grave; avec quelques soins, c'est à peine si elle laissera une légère cicatrice, qui, sans défigurer miss Lizzy, témoignera de son courage et de son amour filial.

— Mais ces soins, qui les lui donnera? Vous oubliez que nous sommes loin de tout secours, et qu'il nous faut au moins trois jours pour retourner à la ferme.

— Laissez-moi faire et ne vous inquiétez de rien, répliqua le jeune homme. Miss Lizzy, voulez-vous vous confier à moi? Je suis médecin, et je m'en réjouis, puisque je vais avoir le bonheur de vous être utile.

— Faites ce que vous jugerez nécessaire, dit-elle, pour que mon père n'ait plus d'inquiétude ; ne craignez pas de me faire souffrir, s'il le faut. Je remercie Dieu de vous avoir envoyé à mon aide, et je me confie de tout cœur à celui qui m'a sauvée.

Amédée avait toujours sur lui sa trousse de chirurgien : dans la vie de périls qu'il avait embrassée, l'occasion de s'en servir pouvait se présenter d'un instant à l'autre. Il se servit de l'eau de sa gourde pour laver la blessure de Lizzy, étancha le sang qui en coulait, rapprocha les chairs déchirées, les maintint en place par des bandes de sparadrap, et assujettit le tout en enveloppant d'un mouchoir de batiste la joue de l'enfant, qui le remercia par un doux sourire.

— Comment pourrai-je vous témoigner ma reconnaissance ? lui dit sir William, après avoir reçu les caresses de sa fille et l'assurance vingt fois répétée qu'elle ne souffrait plus.

— Vous ne me devez rien, monsieur, répondit Amédée. Je suis aussi heureux que vous d'avoir pu me servir aujourd'hui pour la première fois de ce que j'ai appris.

— Pourquoi donc un homme de talent comme vous a-t-il quitté son pays ?

— Pour suivre mon frère, qui avait à oublier un grand chagrin. Mais s'il s'est aperçu de mon absence, il doit être bien inquiet ; nous ne pourrons trop tôtl e rassurer.

Sir William reconnut la justesse de cette observation et comprit en même temps que toute autre question serait indiscrète. Il prit Lizzy en croupe, Amédée remonta à cheval, et ils coururent ensemble vers le champ de bataille, où le calme s'était enfin rétabli. Dix-sept bisons y gisaient ; ce qui portait à dix-neuf le nombre des victimes de cette chasse.

Les deux chasseurs et les valets de la ferme étaient en train de les dépouiller et de mettre à part la bosse de chacun de ces animaux, qu'on devait abandonner ensuite à la voracité des loups et des oiseaux de proie. Ferdinand et Francis ne prenaient point part à cette besogne,

dont leur inexpérience les exemptait. Il est juste de dire qu'ils en étaient enchantés.

Après avoir appelé Amédée de tous côtés, après avoir grimpé la colline sur laquelle sir William avait conduit Lizzy, ils se sentirent sérieusement alarmés ; ils se disposaient à mettre leurs amis à sa recherche, lorsqu'il arriva en compagnie du gentilhomme fermier.

Chacun s'empressa autour d'eux, à la nouvelle de l'accident arrivé à la jeune fille. Elle répondit à tous avec une affectueuse gentillesse. Quoiqu'elle s'efforçât de paraître gaie, elle était plus pâle et plus émue qu'au moment du danger. Sir William le remarqua et le fit remarquer au docteur.

— Il n'y a là rien qui doive vous étonner ni vous inquiéter, dit Amédée ; il ne faut à miss Lizzy qu'un peu de repos ; vous ferez bien de regagner l'habitation à petites journées, mais sans vous arrêter pour prendre le plaisir de quelque nouvelle chasse.

Le gentleman se laissa facilement persuader. Il venait de se rappeler la crainte qu'Œil-de-Faucon lui avait exprimée d'une rencontre possible avec les Indiens, et il ne voulait pas y exposer son plus cher trésor. Il abandonna aux deux chasseurs de fourrures la peau de tous les bisons tués ; il leur offrit de les faire conduire jusqu'à sa maison, où il les priait d'accepter l'hospitalité ; sur leur refus, il les engagea à garder avec eux, pour les aider à se défendre en cas d'attaque, la moitié de ses serviteurs.

— Si nous étions en trop grand nombre, répondit Barbe-d'Or, les Indiens passeraient peut-être près de nous sans se montrer. Je tiens beaucoup à les voir.

— Nous y tenons tous, ajouta Œil-de-Faucon, en regardant les jeunes gens.

— Oui, dit Ferdinand. Que serait-ce de voir le désert sans en rencontrer les maîtres ?

— Ce serait mal poli de chasser sur leurs terres, sans seulement

les saluer, continua le zouave. Quant à moi, je suis curieux de voir s'ils ressemblent aux Arabes.

— Et vous, docteur ? demanda Lizzy.

— Moi, je regretterais aussi de retourner en Europe sans avoir vu les Peaux-Rouges, dont votre grand romancier a si souvent charmé nos loisirs d'enfant.

— C'est une méchante race, méfiez-vous-en, reprit Lizzy.

— Ne vous reverrons-nous donc plus? demanda sir William, en s'adressant à tous, mais en particulier à Amédée.

— Je sais où trouver votre demeure, répondit Œil-de-Faucon ; elles ne sont pas nombreuses dans la contrée que vous m'avez indiquée ; d'ailleurs, je la reconnaîtrais entre mille. Si quelque expédition nous conduit de ce côté, soyez sûr que nous frapperons à votre porte comme à celle d'un ami.

Les valets avaient creusé une sorte de four, dont ils avaient recouvert l'âtre de pierres plates, et ils y avaient allumé du feu. Quand ces pierres furent brûlantes, ils y placèrent deux bosses de bison, enveloppées de tranches de filet, recouvrirent le tout de braise rouge, et attendirent le moment de servir un repas dont le besoin se faisait sentir à tout le monde.

Lorsqu'ils jugèrent le morceau cuit à point, ils enlevèrent les tranches de filet durcies et calcinées par le feu, et servirent les deux bosses, qui, tendres et savoureuses, avaient ainsi conservé tout leur jus. Chacun donna un souvenir bien mérité au bon vin dont le jambon d'ours avait été arrosé naguère, et sir William pria ses nouveaux amis de boire à sa santé celui qu'ils avaient enterré.

Le repas fini, on se sépara, en se faisant mutuellement des souhaits de bon voyage, et en se promettant de ne jamais s'oublier, même si l'on ne devait pas se revoir.

— Je vous dois la vie, dit Lizzy à Amédée, et je ne puis rien faire pour vous en remercier.

— J'ai une sœur qui vous ressemble, chère enfant, répondit le

jeune homme ; demandez à Dieu que ni mon frère ni moi ne mourions sans l'avoir revue.

— Ce sera fait, je vous le promets. Adieu et merci ! répondit la jeune amazone en essuyant une larme.

On entendait encore les pas des chevaux du gentleman et de son escorte quand Barbe-d'Or se pencha vers le Canadien, assis en face de lui, et lui désigna du doigt un point de la Prairie dont les herbes semblaient agitées par le vent, tandis que tout autour de ce point elles étaient immobiles.

— Je vois, répondit Œil-de-Faucon, en lui montrant qu'un mouvement semblable s'opérait à une certaine distance, mais dans la même direction.

— Ceux-ci ne sont pas à la poursuite des bisons, dit Barbe-d'Or : ils flairent une autre proie.

— Mais ils ne la dévoreront pas, s'écria le zouave en saisissant sa carabine.

Il n'eut pas le temps de se lever ; la rude main de l'Américain le retint cloué au sol.

— Pour combattre les démons rouges, dit-il à voix basse, il faut savoir ruser comme eux. Si tu veux qu'ils aient ta chevelure, va la leur porter ; sinon, obéis à ceux qui savent mieux que toi ce qu'il faut faire.

— Parle, mon père, répondit Francis d'un ton soumis.

— Eloignons-nous d'abord de ce grand carnage, dit le Canadien. Il faut qu'ils croient qu'après la chasse nous avons regagné notre campement.

— Et les peaux de nos bisons? fit Barbe-d'Or.

— Ils croiront que nous les avons jetées sur ces branches pour les y laisser sécher, et ils se mettront à notre poursuite.

— Ou bien ils les emporteront. Nous aurons ainsi perdu le fruit de nos peines et de la générosité de sir William.

— S'ils les emportent, leur marche en sera fort alourdie ; et si cela nous convient, nous pourrons les poursuivre à notre tour.

— Je ne veux pas me laisser dépouiller par ces larrons. Gagnons la hauteur et cachons-nous derrière les arbres, prêts à faire feu, s'ils touchent à ce qui nous appartient.

— Soit ! fit le Canadien. Je ne tiens pas beaucoup à ce butin ; mais je tiens à te faire plaisir, mon vieux camarade. Je passe le premier, tu fermeras la marche.

Œil-de-Faucon se coucha à plat ventre et se mit à ramper, en disant aux jeunes gens de l'imiter.

— N'est-ce pas une précaution inutile ? demanda Ferdinand. Nous les voyons parce qu'ils sont dans la plaine nue ; mais nous sommes couverts par le feuillage et par l'ombre qui commence à descendre sur le bois.

— S'ils étaient à notre place et nous à la leur, nous ne les verrions pas ; mais il y a une différence énorme entre l'œil d'un blanc, si perçant qu'il soit, et celui d'un Indien.

— Et notre trace, demanda le zouave, ne la trouveront-ils pas ?

— Ils la trouveront certainement, s'ils viennent ici ; mais nous tâcherons de la leur faire perdre tout à l'heure.

En effet, au lieu de s'avancer en ligne droite vers la hauteur que Barbe-d'Or voulait occuper, Œil-de-Faucon rampa dans une direction opposée, jusqu'au ruisseau où les valets avaient été puiser de l'eau. Arrivé là, il ordonna à ses compagnons de se lever, puis il descendit dans le ruisseau, suivi de Ferdinand, en faisant signe aux autres de rester où ils étaient. Il remonta sur l'autre bord, toujours avec Ferdinand, et marcha jusqu'au gazon fin et serré qui faisait suite au sable humide du talus. Alors, il détacha la couverture qui lui servait de tunique, l'étendit à terre, fit passer le jeune homme dessus, y passa lui-même, la reprit et s'en servit encore pour rejoindre ses autres compagnons, sans laisser d'empreintes de pas, se dirigeant en sens inverse des premiers.

— Ils croiront que nous ne sommes que deux qui avons passé par là, dit-il, et, sûrs d'avoir bon marché de nous, ils suivront le même chemin, à deux ou trois aussi.

— Ce sera toujours ça de moins, répondit Barbe-d'Or. Cinq ou six s'élanceront encore sur les traces des chevaux de sir William ; et quand il y en aurait une quinzaine, nous en pourrions venir à bout, si nous réussissons à nous bien poster là-haut, avant qu'ils tombent sur nous. Qu'avons-nous à faire maintenant, Œil-de-Faucon ?

— Reprends la tête de la colonne et rampe par le même chemin jusqu'aux trois pins aux pieds desquels nous avons passé. Là, tu t'arrêteras et tu descendras dans la rivière, que nous n'avons pas voulu traverser tantôt. Elle nous conduira au pied de la montagne. Voici mon manteau.

— Suffit ! répondit l'Américain.

La couverture passa de main en main ; Barbe-d'Or s'en enveloppa, et recommença de ramper dans le sillon déjà tracé. Au pied des trois pins, qui s'élançaient à une prodigieuse hauteur, droits comme des piliers de cathédrale, la piste se rapprochait beaucoup de la rivière. Le manteau fut étendu sur des touffes d'herbes courbées avec une précaution infinie. Barbe-d'Or descendit dans l'eau, le zouave le suivit, puis les deux frères.

— Attention ! dit-il. L'eau est basse, nous n'en aurons que jusqu'aux aisselles ; mais il faut prendre garde de laisser mouiller sa poudre.

— L'union fait la force. Serrez-vous les uns contre les autres pour n'être pas soulevés par le courant, ajouta Œil-de-Faucon.

Il était encore à terre et retirait peu à peu le manteau en marchant à reculons et en relevant les herbes, de manière à ce que l'œil le plus exercé ne pût deviner qu'elles avaient été froissées. Il roula sa carabine dans sa couverture, la plaça sur sa tête, prit entre ses dents sa poire à poudre, et, s'approchant de ses compagnons, descendit avec eux la rivière pendant près d'un quart d'heure.

Le manteau fut encore une fois jeté sur la berge, pour servir de tapis; et comme des pierres nues, faisant partie de la montagne, s'avançaient jusqu'au bord de l'eau et montaient jusqu'au point où une couche de terre assez épaisse nourrissait quelques cotonniers, il ôta sa chaussure pleine de vase et garnie de gros clous.

— Il ne faut ni salir ni écorcher l'escalier par lequel nous allons monter, dit-il, en invitant ses amis à l'imiter.

— Ces gens-là seront bien fins s'ils retrouvent nos traces, pensa tout haut le zouave.

— Ils le sont, répondit le Canadien en secouant la tête d'un air de doute; mais nous avons fait tout ce que nous pouvions faire, le reste ne nous regarde pas.

— Je voudrais bien savoir pourquoi on nous a fait marcher sur le ventre jusqu'au ruisseau, dit Ferdinand à son frère.

— Pour lancer nos ennemis sur une fausse piste, reprit Amédée, ou du moins pour les diviser. Depuis le combat des Horaces et des Curiaces, cette tactique est restée à la mode.

— Je ne connais pas les personnes dont vous parlez, répondit le zouave; mais il ne faut pas être bien malin pour savoir qu'on vient plus aisément à bout d'un détachement en l'attaquant en détail qu'en bloc.

— Je n'aperçois plus aucun mouvement dans la plaine, dit Œil-de-Faucon, qui avait lestement gravi la montée, et voici la lune qui se lève. Avant une demi-heure, il fera clair comme en plein jour, et les Indiens ne bougeront pas. Si vous me croyez, enfants, vous tâcherez de dormir, afin d'avoir oublié les fatigues de la journée, s'ils profitent des ténèbres pour nous attaquer. Dors aussi, mon vieux camarade. Ce sera moi qui veillerai.

— Visitons d'abord nos armes, répliqua Barbe-d'Or. Le jour où, sans toi, j'aurais été scalpé, mon fusil a raté parce qu'il avait passé la nuit près de moi dans la rosée.

Chacun s'assura que la charge de poudre n'avait pas été endom-

magée par l'humidité; puis on s'étendit sur l'herbe. Malgré l'émotion produite par la pensée d'une rencontre prochaine avec les Indiens, le sommeil ferma promptement les yeux des jeunes chasseurs. Quant à Barbe-d'Or, il voulut veiller avec son compagnon.

— Ce n'est pas trop de deux sentinelles, dit-il. Nous avons à guetter à la fois les Indiens et les bêtes féroces, puisque les premiers nous empêchent d'allumer le feu qui nous garantirait des attaques des autres.

Les loups firent rage toute la nuit autour des cadavres des bisons; ils devaient être arrivés en masse à la curée; car leurs hurlements formaient un bruit continu et formidable, que les échos répétaient au loin. Ce féroce concert n'eut pas le pouvoir de réveiller les jeunes gens. Les deux chasseurs de fourrures les regardaient d'un œil satisfait, en se disant que pour dormir ainsi, il fallait qu'ils fussent vraiment braves.

Dès que la lune eut disparu, ces vigilantes sentinelles redoublèrent d'attention; bientôt leurs yeux, habitués à sonder les ténèbres, crurent distinguer quelque agitation au pied même de la montagne. C'était une fausse alerte; car un renard, qui n'avait osé s'attabler avec les loups, et qui n'avait sans doute pas le temps d'attendre les miettes du festin, passa près d'eux, en quête de son déjeuner.

Mais une heure après, ils virent, à la clarté de l'aube naissante, quatre formes humaines s'engager dans le sentier qu'ils avaient eux-mêmes tracé, traverser le ruisseau, après avoir soigneusement étudié les empreintes qu'ils avaient laissées sur le sable, et continuer leur poursuite, les yeux fixés sur le gazon, qui ne leur fournissait plus aucune indication.

D'autres, en plus grand nombre, regardaient le sol piétiné en tous sens par les chevaux, puis les traces des bisons blessés, accompagnées de celles de trois vaillants coursiers, et, se dirigeant de ce côté, ils s'éloignèrent de la montagne.

— S'ils allaient ne plus revenir?... dit Barbe-d'Or. Je regretterais

toute ma vie d'avoir manqué cette occasion d'en envoyer deux ou trois au Grand-Esprit.

— Ils reviendront, sois tranquille, répondit le Canadien. Avant une demi-heure tu les reverras ; ils n'iront pas plus loin que les squelettes des deux bisons. Il faut éveiller les enfants pour qu'ils soient prêts à les recevoir.

— Sus aux Arabes ! s'écria Francis en se frottant les yeux. Où sont-ils donc ? Fou que je suis ! ajouta-t-il en riant ; ce n'est pas avec des Arabes, mais avec des Indiens qu'il va falloir en découdre.

— Chut ! fit Œil-de-Faucon, en désignant du doigt un buisson qui s'agitait.

— Voulez-vous que je le descende ? demanda le zouave.

— Voyons ce qu'il va faire, reprit le Canadien.

A quelques pas du buisson, une tête parée d'une touffe de plumes noires, du milieu desquelles s'élançait une aile d'aigle, se montra au-dessus des herbes ; puis une seconde et une troisième un peu moins ornées.

— D'où sortent-ils donc ? dit Ferdinand étonné. Y a-t-il une caverne au flanc de la montagne ?

— Quand je te dis que ce sont des démons, répondit Barbe-d'Or. L'enfer les vomit et la terre s'entr'ouvre pour les laisser passer.

— Tu leur ferais peur, s'ils étaient assez simples pour te croire, ajouta Œil-de-Faucon. Ce qu'il y a de certain, enfants, c'est que les Indiens savent ramper comme le serpent, bondir comme le jaguar, et que sans les avoir ni vus ni entendus, on se trouve face à face avec eux. Mais ils sont de chair et d'os comme nous, et Barbe-d'Or le sait aussi bien que moi.

— Regarde, Œil-de-Faucon, reprit l'Américain ; ils ont trouvé la piste de sir William, et les voilà qui s'y précipitent. Est-ce que nous les laisserons s'emparer de ce gentleman et de la jolie petite miss qui l'accompagne ?

— Ce serait offenser Dieu, répondit Œil-de-Faucon en visant

celui des Peaux-Rouges qui seul était à portée de sa carabine.

L'Indien tomba, et fut aussitôt entouré de tous les siens.

— Alerte! dit Barbe-d'Or, en tirant à son tour avec le même succès que son compagnon. Nous allons avoir toute la bande sur les bras; mais la position est bonne, et nous jouerions de malheur s'il en réchappait un seul.

— Derrière les arbres, et que personne ne se découvre! commanda le Canadien, en donnant l'exemple.

— Ils ne sont que six, dit le zouave avec mépris, et d'une seule décharge nous en pourrions abattre dix.

— Ils ne sont que six!... répéta Barbe-d'Or en ricanant. Mon fils est-il sûr de n'avoir pas parlé trop tôt?

De tous côtés, et comme si réellement la terre se fût ouverte pour les laisser passer, surgissaient de nouveaux ennemis, dont les cris, plus féroces que ceux des loups, eussent suffi pour glacer d'effroi ceux qui ne les avaient pas encore entendus.

Amédée et Ferdinand pâlirent, et le zouave se sentit frissonner.

— Ce n'est que du bruit, dit Œil-de-Faucon, devinant ce qu'ils éprouvaient; vous y serez bientôt habitués.

Les Indiens se ruaient vers la montagne; ils ne voyaient point leurs adversaires; mais les deux coups de feu n'avaient pu partir que de là.

— C'était bien la peine de nous faire marcher sur votre manteau, dit Francis au Canadien.

— Oui, répondit celui-ci. Les précautions étaient bien prises, et je réponds qu'ils ne nous auraient pas trouvés. Mais Barbe-d'Or déteste les Indiens encore plus qu'il n'aime miss Lizzy.

— Feu! s'écria Barbe-d'Or.

Les jeunes gens n'obéirent point : un Indien s'avançait seul, après avoir attaché au bout de sa lance le lambeau d'étoffe blanche qui, dans tous les pays et même chez les sauvages, annonce un parlementaire.

— Ne l'écoutez pas ! reprit Barbe-d'Or. Il n'a rien à vous dire ; il ne veut que vous compter ou donner le temps d'arriver aux renforts qu'il attend.

— On ne peut refuser de l'entendre, dirent à la fois Amédée et Ferdinand.

— Non, ajouta Francis. Un parlementaire, c'est sacré.

— Laisse-le parler, dit Œil-de-Faucon à son ami. Je lui répondrai.

Il fit quelques pas à la rencontre de l'Indien, qui lui dit :

— Que mon frère le Visage-Pâle ouvre les oreilles.

— Mes oreilles sont ouvertes, répondit le Canadien. Quelle vérité mon frère rouge leur veut-il faire entendre ?

— Pourquoi mes frères pâles ont-ils attaqué la noire colonne des bisons auxquels les Peaux-Rouges donnaient la chasse ?

— Parce que les Visages-Pâles sont aussi des chasseurs, et que le gibier qu'ils rencontrent leur appartient.

— Mes frères pâles ignorent-ils donc que cette terre est aux Indiens, ainsi que tous les animaux qu'elle nourrit ?

— La terre est à tous les hommes, et le gibier à tous ceux qui ont une bonne arme et le coup d'œil sûr.

— Mes frères pâles veulent-ils nous rendre les peaux des bisons qu'ils ont tués, et nous livrer celui d'entre eux qui a tiré sur ses frères rouges, qui ne l'avaient point offensé ?

— Mes frères rouges ne marchaient-ils donc pas sur le sentier de la guerre ?

— Puisqu'ils n'attaquaient ni toi ni les tiens, pourquoi voulais-tu les empêcher d'y marcher ?

— Parce que les Visages-Pâles qui ont passé par là sont nos amis, et que nous aimons mieux risquer notre vie que de vous abandonner la leur.

— Les Peaux-Rouges sont de vaillants guerriers. Si les Visages-

Pâles refusent d'entendre le langage de la paix, ils prendront aujourd'hui leurs chevelures, et demain celles de leurs amis.

— Celui qui a tiré sur vous, c'est moi, dit le Canadien. Prends donc ma chevelure, si tu le peux ; car je ne puis me livrer moi-même.

— As-tu, pour nous résister, cinquante guerriers bien armés ? Si tu ne les as pas, livre-toi ; tes frères rouges seront cléments.

— Comment donc me traiteront-ils ? demanda le Canadien, en feignant l'hésitation.

— Mon frère pâle est un chasseur du nord. Il est fort comme le bison, terrible comme le jaguar, et prompt à la course comme l'antilope. Mais il a déjà vu bien des hivers, et la sagesse est en lui. Il sera en honneur chez ses frères rouges ; il aura sa place au feu du conseil, et il fumera le calumet de paix avec les anciens de la tribu.

— Il serait scalpé avant d'être au pied de la montagne, s'il avait la folie d'écouter tes paroles menteuses. Arrière donc, traître ! s'écria Barbe-d'Or en tremblant de colère.

Un éclat de rire strident lui répondit, et une flèche vint siffler à son oreille.

— Feu ! Feu partout ! Feu toujours ! s'écria-t-il, pendant que le parlementaire, atteint en pleine poitrine, allait rouler au milieu des Indiens.

Ceux-ci s'élancèrent en poussant de nouveau leur cri de guerre. Une quantité de flèches tombèrent autour des chasseurs, et plusieurs balles vinrent frapper les arbres derrière lesquels ils s'abritaient.

— Bravo ! bravo ! criait le zouave en déchargeant et rechargeant sa bonne carabine avec une merveilleuse rapidité. Que ça dure seulement un quart d'heure, et du train que ça va, il n'en réchappera point.

— Je n'aimais guère la chasse au bison, pensait Amédée ; mais j'aime encore moins la chasse à l'homme ; et si ce n'était pour sauver Lizzy....

Ferdinand ne disait rien et ne pensait pas davantage : tout entier

à ce combat, dont sa chevelure était l'enjeu, il frappait presque aussi vite et aussi sûrement que Francis. Quant aux deux vieux chasseurs, chacun de leurs coups portait ; seulement il y avait entre eux cette différence qu'une joie sauvage brillait dans les yeux de Barbe-d'Or, tandis qu'une nuance de tristesse assombrissait ceux du Canadien.

Beaucoup d'ennemis tombaient sans pouvoir gravir la hauteur ; quelques-uns cependant avançaient, en profitant habilement des moindres accidents de terrain, et une lutte corps à corps devenait imminente, quand un coup de sifflet retentit au-dessus des hurlements et des clameurs du combat. C'était le signal de la retraite, et le chef à la plume d'aigle venait de le donner en portant à ses lèvres un grand sifflet d'os, qui n'était autre que le tibia d'un ennemi. Aussitôt les assaillants se précipitèrent vers le pied de la montagne et disparurent comme par enchantement.

— Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce qui leur prend ? dit Francis. En voilà une dégringolade soignée !

— Ouf ! fit Amédée, en posant à terre son fusil ; c'est fini, tant mieux !

— Ma foi oui, répondit Ferdinand. Ils peuvent se vanter de m'avoir donné une belle frayeur ; mais elle n'a duré qu'un moment, et je vois bien que j'aurais pu faire un soldat tout comme un autre.

— Surtout qu'une vraie bataille ne ressemble guère à celle-là, reprit le zouave. On tire, mais dans la mêlée ; on tue, mais sans savoir qui ; puis l'odeur de la poudre, le bruit du canon vous étourdissent et vous enivrent ; vous ne savez plus ce que vous faites ; tandis qu'ici, vous avez beau voir devant vous des figures barbouillées de rouge et de noir, vous ne pouvez pas oublier que ces hommes si laids sont des hommes.

— Allons donc ! ce sont des bêtes fauves, et pas autre chose, interrompit Barbe-d'Or. Si, comme moi, vous vous étiez trouvés dans leurs griffes, vous n'en douteriez plus.

— Ce ne sera pas encore aujourd'hui, reprit le zouave.

— Je n'en voudrais pas jurer, fit Barbe-d'Or.

— Puisqu'ils se retirent..., objecta Francis.

— Ou je deviens stupide comme une autruche, ou ils vont préparer quelque diablerie, à moins qu'ils ne nous croient beaucoup plus nombreux que nous ne le sommes et qu'ils ne se disposent à revenir en force. N'est-ce pas ton avis, Œil-de-Faucon ?

— Je ne puis croire que nous en soyons débarrassés pour longtemps, répondit le Canadien. Et, tenez, les voilà qui s'éparpillent autour de la montagne pour nous couper la retraite.

— Ils veulent peut-être nous prendre par la famine, dit Amédée.

— C'est une mort qui ne serait pas de mon goût, ajouta Ferdinand. J'ai déjà l'estomac creux.

— Ils n'essaieront pas de nous affamer ; nous pourrions avoir des provisions et les retenir ici plus qu'ils n'y veulent rester. Voyez, ils allument du feu.

— Pour cuire leur dîner. Nous nous régalerons de la fumée, dit le zouave.

— Pour nous rôtir nous-mêmes, reprit le Canadien. Barbe-d'Or a raison, ce sont de vrais démons.

Chacun apportait au foyer des branches de pin qui s'y enflammaient promptement et courait les jeter au milieu des herbes qui formaient à la colline une ceinture jaunissante. Une épaisse fumée s'éleva, puis la flamme jaillit, alimentée par les brassées de bois sec que les Indiens y lançaient en hurlant de joie. La végétation était rare au pied de la montagne ; mais ils y entassèrent un véritable bûcher, dont les langues ardentes, après avoir léché les flancs abrupts du rocher, gagnèrent les buissons, puis les arbres qui en couronnaient le sommet.

Les chasseurs étaient terrifiés. A tout prendre, mieux valait encore être affamés que brûlés vifs. La mort par la faim est cruelle sans doute ; toutefois elle vient lentement et laisse à ceux qu'elle menace le temps de chercher un moyen de s'y soustraire. Mais la flamme

grandissait, et l'on ne pouvait y échapper qu'en se précipitant au milieu des Indiens.

On tint conseil, et à l'unanimité on décida qu'il valait encore mieux mourir les armes à la main que de périr sans défense au milieu de ce terrible incendie.



Une épaisse fumée s'éleva, puis la flamme jaillit.

Pendant que l'épaisse fumée produite par le feuillage des arbres les dérobait encore à la vue de leurs ennemis, les chasseurs se dirigèrent du côté où ils avaient abordé. Le vent en avait repoussé la flamme, et un bouquet de cotonniers encore intact devait quelque peu couvrir leur marche. Il n'y avait pas grand espoir de salut; mais s'il en restait encore, c'était par là qu'il fallait le chercher.

— Je passe le premier, dit Barbe-d'Or. Si je tombe entre leurs mains, ne songez pas à me dégager. Vous péririez sans me sauver ; et comme c'est moi qui vous ai mis en danger, il est juste que j'essaie de vous en tirer.

— Nous avons passé trop d'années ensemble pour nous séparer aujourd'hui, répondit le Canadien. A nous deux, nous donnerons assez d'ouvrage à ces damnés pour que nos jeunes compagnons

puissent leur échapper. Vous entendez, enfants, point d'hésitation, point de générosité malentendue. Sauve qui peut! voilà le mot d'ordre.

— Non ! s'écria Francis. Nous nous sauverons, ou nous mourrons tous. Qu'en dites-vous, mes amis ?

— Agir autrement serait une lâcheté, dit Amédée.

— Non, puisque ce serait nous obéir, reprit le Canadien.

— Laissez-nous libres, Œil-de-Faucon, dit Ferdinand. Cinq hommes déterminés peuvent faire une trouée au milieu d'une masse d'ennemis.

— Tant pis pour ceux qui y resteront ! ajouta le zouave. Mais bah ! nous en réchapperons tous. En avant, et bon courage !

Les chasseurs descendirent avec précaution, afin de ne se livrer que le plus tard possible aux flèches des Indiens. Ils allaient atteindre le bouquet de cotonniers, leur dernier rempart, lorsque Barbe-d'Or, qui s'était obstiné à marcher en tête, sentit la terre manquer sous ses pieds, et disparut en étouffant un cri.

Œil-de-Faucon se coucha sur le sol et l'appela.

— Descendez, dit Barbe-d'Or. Si nous ne sommes pas sauvés, nous aurons du moins répit.

— Passez tous les trois, commanda le Canadien d'un ton qui n'admettait aucune réplique.

Il descendit le dernier, et trouva encore de la place dans cette excavation, qui devait avoir servi de cachette à quelque nombreuse caravane. C'était un trou circulaire très-profond, que les ronces et les lianes avaient recouvert, et près duquel ils avaient passé sans l'apercevoir.

— Si nous pouvons rester là jusqu'à la nuit, dit Œil-de-Faucon, les Peaux-Rouges nous croiront morts, et nous aurons quelque chance de leur échapper.

— Nous y aurons faim et soif, ajouta Barbe-d'Or ; mais cela vaut encore mieux que d'être brûlés vifs.

— Qui dort dîne, répliqua Francis. Si nous nous endormions, les heures nous paraîtraient moins longues.

— Qui pourrait s'endormir dans une position aussi critique ? dit Ferdinand.

— Elle l'est en effet, répondit le Canadien ; mais notre vie n'est-elle pas sans cesse menacée, même sans que nous nous en doutions ? Et puisque nous savons qu'il ne tombera pas un cheveu de notre tête sans la permission du Seigneur, pourquoi ne pas nous reposer sur lui du soin de nous sauver ?

Le silence régna pendant quelques instants : chacun se recommandait à Dieu du fond de son cœur, et sentait ses inquiétudes s'apaiser en s'abandonnant à la volonté du souverain Maître.

Les cris des Indiens n'arrivaient plus aussi éclatants aux oreilles des chasseurs ; mais les crépitements de l'incendie se rapprochaient sensiblement. Bientôt ils entendirent grésiller le feuillage des cotonniers, puis les branches craquer et se détacher en longs fragments carbonisés.

Une chaleur insupportable se fit sentir dans l'espèce de puits qui leur servait de refuge ; l'air qui passait au-dessus d'eux était embrasé, et la terre s'échauffait sous la masse de charbons ardents dont elle était couverte.

— Nous allons cuire là-dedans comme les bosses de bisons dans le four, dit le zouave.

— Nous aurions encore plus chaud là-haut, répondit le Canadien. N'as-tu jamais ouï dire que de deux maux il faut choisir le moindre ?

— Si fait ; mais il faut bien causer un peu pour passer le temps avec agrément, reprit Francis, surtout quand on est déjà presque enterré. Faites-moi la courte échelle, Œil-de-Faucon, afin que je voie ce qu'on fait dans le monde des vivants.

Le Canadien se prêta au désir du jeune homme ; mais à peine celui-ci eut-il mis la tête hors du trou, qu'il se rejeta en arrière.

L'herbe brûlait tout autour et la flamme lui avait roussi les cheveux et les sourcils.

— Que font les Indiens? lui demanda Barbe-d'Or.

Francis n'avait rien vu; mais, au risque de se brûler encore, il jeta un coup d'œil au pied de la montagne. Les Peaux-Rouges, tranquillement assis, attendaient que le feu achevât son œuvre.

— Faut-il voir ces gueux-là se reposer au bord de la rivière pendant que nous mourons de soif! s'écria-t-il.

— Si nous creusions encore un peu, nous trouverions de l'eau, dit le Canadien, en faisant résonner ses lourds souliers sur la terre humide. Avec du pain, nous y pourrions vivre pendant plusieurs jours.

— Pensez-vous que les Indiens doivent si longtemps monter la garde autour de nous? demanda Amédée.

— Nous nous échapperons cette nuit, à moins que d'ici-là notre retraite ne soit découverte; mais j'espère qu'elle ne le sera pas. Le feu ne sera complétement éteint que demain; et comme les Peaux-Rouges ne comptent retrouver là-haut ni nos chevelures ni nos os, ils ne seront pas pressés d'y monter.

La soif allait grandissant et la faim commençait à faire sentir aux chasseurs son cruel aiguillon; mais à quoi bon se plaindre? Ils se taisaient, prêtant l'oreille aux bruits du dehors, ou repassant en eux-mêmes leur vie, qui peut-être allait finir.

— Je ne me pardonnerai jamais, dit Ferdinand en laissant tomber sa main dans celle de son frère, de t'avoir entraîné dans de si terribles aventures.

— Courage! répondit Amédée en serrant tendrement cette main; si nous en sortons plus forts, plus croyants et plus unis, je te devrai des remercîments.

— Comment ai-je pu méconnaître ta sagesse, ta bonté, et demeurer sourd aux conseils que te dictait l'amitié la plus tendre et la plus dévouée?

— Ne parlons plus de cela, Ferdinand. Songeons plutôt à l'avenir.

— L'avenir pour nous ne se compose peut-être que de quelques heures.

— Tout homme en peut dire autant. Notre position est critique, j'en conviens ; mais le promeneur qui fume son cigare sur le boulevard peut recevoir une tuile sur la tête ou être écrasé par un omnibus.

— C'est pourtant vrai, dit Francis. S'il ne faisait pas si chaud dans ce coquin de trou, on pourrait encore prendre patience.

— Nous n'oublierons jamais les heures que nous y aurons passées, reprit Amédée, et ce souvenir nous aidera à nous trouver moins malheureux dans les épreuves que nous aurons encore à subir.

— Je donnerais bien ma bonne carabine pour être sûr que beaucoup d'épreuves me sont réservées, répondit le zouave.

— Enfant! qu'est-ce que la mort, en comparaison des souffrances qu'un homme peut endurer au milieu des autres hommes ? dit le Canadien d'un ton plein de tristesse.

Les jeunes gens comprirent qu'une douleur immense avait brisé les liens qui l'attachaient à la société ; mais ils n'osèrent lui demander quelle avait été cette douleur ni troubler la rêverie profonde dans laquelle il parut tomber.

XII.

La nuit vint enfin, une nuit sombre et sans étoiles, éclairée seulement par les dernières lueurs de l'incendie. Le Canadien se hissa hors du trou et ne vit plus sur la montagne un seul arbre debout. Des troncs renversés achevaient de se consumer sur des amas de charbons incandescents, et le sol était si chaud, que, n'osant y marcher de peur d'être aperçu, il ne pouvait non plus y appuyer ses mains.

Il s'avança, en se brûlant cruellement, jusqu'à un pli de terrain au niveau duquel il éleva sa tête pour interroger l'espace. Il n'aperçut aucun Indien ; mais il n'en fut guère plus rassuré, car les ténèbres de la plaine, rendues plus profondes par la clarté du point où il se trouvait, ne pouvaient être sondées par l'œil le plus perçant.

Il vint retrouver ses compagnons sans leur donner aucun conseil ; mais leur situation était si pénible, qu'il y avait à la prolonger un danger sérieux. Ils ne sentaient plus la faim, mais une soif ardente les dévorait ; les parois échauffées de leur cachette en eussent rendu le séjour insupportable, quand l'air n'y eût pas manqué presque complétement.

— Sortons ! s'écrièrent-ils tout d'une voix. Autant mourir ailleurs qu'ici.

Le Canadien, plus grand et plus robuste que les autres, les fit monter sur ses épaules, après avoir eu la précaution de leur faire laisser leurs armes à terre ; il les leur passa ensuite avec la sienne et s'élança dehors.

— Tirons-nous d'ici comme nous pourrons, dit-il. Prenons à droite, à gauche, en nous dissimulant de notre mieux. Le rendez-vous sera à la clairière aux bisons.

C'était le seul moyen d'échapper aux Indiens, s'ils ne s'étaient pas encore relâchés de leur surveillance. Tous le comprirent ; mais Amédée et Ferdinand, décidés à vivre ou à mourir ensemble, ne voulurent point se séparer. Ils cherchèrent un instant le côté le moins éclairé, et, s'étant assis l'un près de l'autre, ils descendirent ainsi, portés par les charbons qui roulaient sous leur poids.

Le zouave avait eu la pensée de les suivre ; la crainte d'être un obstacle à leur salut l'en avait empêché. N'écoutant plus alors que la soif qui le pressait, il s'élança en droite ligne vers la rivière, dont le murmure l'attirait irrésistiblement. Il but à longs traits, trempa dans l'eau ses mains et ses pieds brûlants ; ne voyant rien autour de lui qui pût l'inquiéter, il pensa qu'après tant d'angoisses et de souffrandes, il pouvait bien s'accorder un instant de repos.

Barbe-d'Or et le Canadien avaient cherché l'ombre comme les deux frères ; puis, marchant courbés et s'effaçant derrière toutes les inégalités du sol, ils se retrouvèrent sur les dalles du rocher, juste où ils avaient pris pied le matin, en quittant la rivière. Eux non plus n'avaient pas voulu se quitter.

Ils entendirent à quelque distance un léger clapotement dans l'eau ; ne se doutant pas de la présence de Francis, ils crurent reconnaître dans ce bruit insolite celui de deux avirons soigneusement enveloppés. Sans prendre le temps d'apaiser leur soif, ils s'éloignèrent à la hâte, et ne s'arrêtèrent que quand tout fut redevenu calme au-

tour d'eux. Ils burent alors, et, continuant leur route, ils arrivèrent les premiers au rendez-vous.

La clairière était déserte. Des os dénudés témoignaient seuls du succès de la chasse aux bisons. Les loups n'avaient pas laissé un lambeau de chair dont les chasseurs pussent se nourrir, et les peaux suspendues aux branches avaient été enlevées.

Cette circonstance fit supposer aux deux habitués du désert que les Indiens, sûrs de les avoir anéantis, s'étaient retirés, emportant leur butin. Cependant, quoique la faim se fût réveillée en eux depuis qu'ils n'avaient plus soif, ils n'osèrent tirer sur le gibier qu'à la clarté d'un rayon de lune glissant entre les nuages, ils voyaient passer tranquillement à portée de leurs balles. Un coup de fusil eût suffi pour signaler leur présence à quelques Peaux-Rouges attardés, et pour leur susciter de nouveaux dangers.

Ils se rappelaient avoir vu le matin un cerisier chargé de fruits ; ils le retrouvèrent sans peine et se cachèrent dans ses branches autant pour voir venir leurs ennemis, s'ils en avaient encore à craindre, que pour tromper un moment les impérieuses exigences de leur estomac. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées quand ils furent rejoints par les deux frères. Pendant qu'ils partageaient avec eux leur repas plus que frugal, un cri terrible vint frapper leurs oreilles et glacer le sang dans leurs veines.

— Qu'est-ce donc? demanda Ferdinand, quand tout fut retombé dans le silence. Est-ce un loup, un tigre, ou quelqu'un de ces féroces Indiens ?

— C'est le cri d'un homme en détresse, répondit Œil-de-Faucon. Pourvu que ce ne soit pas notre camarade qui l'ait poussé.

— Oui, c'est lui, c'est Francis ! s'écria Amédée. S'il ne lui était pas arrivé malheur, il serait ici. Il faut nous mettre à sa recherche.

— Mort ou vif, nous le retrouverons, dit Barbe-d'Or, en se laissant glisser en bas du cerisier.

— Nous avons eu tort de nous séparer, ajouta le Canadien. L'œil et l'oreille au guet, mes enfants ! Et en route !

Les quatre compagnons retournèrent sur leurs pas ; mais ils firent en vain le tour de la montagne, en vain ils fouillèrent les herbes et les buissons épars, en vain ils appelèrent Francis ; tout demeura muet. La nuit se passa ainsi ; les chasseurs s'étaient éloignés peu à peu du théâtre de l'incendie ; mais quand le jour parut, ils y revinrent, persuadés que ce serait là seulement que quelque indice inaperçu les mettrait sur les traces du zouave.

— Il s'est arrêté ici, dit le Canadien, qui longeait la rivière. Il y a bu, il s'y est assis, et même il s'y est étendu. Voici la marque laissée par son coude sur le sable humide. Il s'est levé tout d'un coup, sans doute en entendant du bruit, ainsi que l'indique l'empreinte profonde de ses deux pieds. Il a fait quelques pas au-devant de ce qui avait pu produire ce bruit, et il est tombé dans une embuscade. Ici, il y a eu une lutte. Voici les clous de ses bottes et la trace de quatre paires de mocassins de grandeurs différentes. Voyez, le sable est piétiné en tous sens ; l'herbe est foulée assez loin du bord, et ce buisson à moitié arraché et brisé prouve que notre camarade a vaillamment résisté.

— Il y a du sang sur les feuilles, dit Amédée. Est-ce le sien ou celui de ses ennemis ?

— N'est-ce pas plutôt celui de quelque animal tué par un chasseur ? demanda Ferdinand. Pendant que nous nous inquiétons sur le sort de Francis, il nous attend peut-être là-bas.

— Connaissez-vous ceci ? répondit Barbe-d'Or, en montrant aux deux frères un lambeau d'étoffe rouge qu'il venait de ramasser.

— Un morceau de sa ceinture !... s'écria Ferdinand.

— Oui, reprit l'Américain ; le zouave est prisonnier des Indiens. C'est lui qui a crié pour nous appeler à l'aide. Le laisserons-nous périr sans essayer de le délivrer ?

— Où tu iras, je te suivrai, et je réponds de ses deux amis, dit

Œil-de-Faucon. Il ne s'agit que de retrouver le chemin que les Peaux-Rouges lui ont fait prendre.

— On le retrouvera, répondit Barbe-d'Or, en se penchant sur le sol pour interroger les moindres vestiges laissés par les Indiens.

Mais à partir de l'endroit où la lutte avait eu lieu, on ne voyait plus rien qui pût guider les recherches. Barbe-d'Or d'un côté, le Canadien de l'autre, commençaient à perdre patience, lorsque, sur le bord opposé de la rivière, Amédée crut apercevoir accrochés à un cactus épineux quelques brins de laine rouge.

Les chasseurs passèrent l'eau sans hésiter, et trouvèrent dans l'herbe une piste mal effacée dans laquelle ils s'engagèrent. Ils n'avaient pas fait trois cents pas, qu'un nouveau morceau d'étoffe leur apprit qu'ils étaient sur le bon chemin.

Tout s'était passé comme Œil-de-Faucon l'avait deviné. Notre zouave, toujours trop confiant en son étoile, avait cru pouvoir se reposer un moment au bord de l'eau; peut-être allait-il s'y endormir, tant il s'y trouvait bien, quand le bruit d'une pierre roulant à l'eau le rappela à lui-même, en lui inspirant quelque inquiétude sur le sort de ses compagnons. Il se leva, courut vers le point où le plongeon avait eu lieu, et se trouva entouré par quatre Indiens que l'obscurité l'avait empêché d'apercevoir.

Ils le saisirent et le désarmèrent avant qu'il sût à qui il avait affaire; lui ayant passé une corde autour des reins, ils le forcèrent à traverser la rivière avec eux. Toute résistance étant désormais impossible, il jeta le long cri de détresse entendu par ses compagnons, moins encore pour les appeler à l'aide, comme ils l'avaient supposé, que pour les avertir de la présence des ennemis.

— Je suis perdu, se dit-il, lorsqu'il put se rendre compte de sa position; je ne crois pas qu'il puisse en être autrement; pourtant je ne m'abandonnerai pas moi-même; et si ces démons m'envoient dans l'autre monde, ce ne sera pas sans que j'aie tout fait pour leur disputer ma vie. Et d'abord, si mes amis me cherchent, et ils me cher-

cheront, il faut qu'ils puissent savoir par où l'on m'a conduit. Je n'ai pas de cailloux à semer sur mon chemin comme le Petit-Poucet ; mais j'ai ma ceinture qui ne me sert plus à rien, puisque ces bandits m'ont pris mes pistolets, aussi bien que ma carabine.

Comme on avait jugé inutile de lui lier les mains, il déchira la belle écharpe rouge dont il s'était fait cadeau pour rehausser quelque peu sa toilette de chasseur, et il en sema les lambeaux le long du chemin.

Il marcha toute la nuit sans comprendre un mot de ce que lui disaient ses gardiens ; ce qui lui permit de se livrer à ses réflexions. Au point du jour, l'escorte fit halte. Le sergent se crut arrivé à sa dernière heure. Il fut donc agréablement surpris quand, après l'avoir fait asseoir, on lui offrit un morceau de viande séchée. Il l'accepta de grand cœur et le dévora à belles dents, en témoignant par des gestes énergiques toute la satisfaction qu'il éprouvait.

Les Indiens riaient ; il riait avec eux, et se livrait à une pantomime expressive pour apprendre où on le conduisait et ce qu'on voulait faire de lui ; mais, soit qu'elle restât inintelligible pour ses frères rouges, soit qu'aucun d'eux ne voulût lui répondre, on se remit en marche sans qu'il en sût davantage.

Le soleil était haut et la chaleur devenait insupportable, quand il aperçut au milieu des arbres de la forêt plusieurs tentes de peau de bison devant lesquelles des Peaux-Rouges fumaient ou préparaient leurs armes. Sur le seuil d'une de ces tentes, plus élevée que les autres, se tenait l'Indien à l'aile d'aigle qui avait commandé l'expédition dirigée contre les chasseurs de bisons.

— Est-ce là tout ce que vous amenez ? demanda-t-il.

— Le Jaguar est un grand chef ; mais il n'aurait pas fait plus de prisonniers que nous. Tous les Visages-Pâles ont péri sur la montagne, à l'exception de celui-ci, répondirent-ils, en montrant ses chaussures et les franges de son pantalon endommagées par le feu.

Le Grand-Esprit l'a sauvé pour réjouir les guerriers par le spectacle de sa mort.

— Ce n'est pas le vieux chasseur du nord, reprit le Jaguar, sans dissimuler son désappointement. Celui-ci ne saura pas mourir.

Les Indiens avaient abandonné leurs occupations ; ils entouraient le zouave et le regardaient avec une joie féroce.

— Voilà des gens qui sont bien contents de me voir, pensait Francis. Ce n'est pas bon signe pour moi ; mais tant pis ! il ne sera pas dit qu'ils auront fait baisser les yeux à un soldat français.

Il les examinait les uns après les autres avec une expression de curiosité insouciante et un sourire de bonne humeur qui les étonnait étrangement.

— Combien y avait-il de Visages-Pâles sur la colline du feu ? lui demanda le chef, en assez bon anglais.

Francis fit signe qu'il ne comprenait pas. La question lui fut répétée en espagnol sans plus de succès par un Indien des frontières du Mexique ; puis on la lui adressa par signes ; et comme il ne savait ce qu'il devait dire, pour ne pas compromettre la sûreté de ses amis, il feignit de ne pas mieux entendre la langue des signes que l'espagnol et l'anglais.

On lui présenta une peau de bison, comme dans une cour de justice on présente aux accusés les pièces à conviction ; il se recula avec une frayeur si bien jouée, que les Indiens ne purent s'empêcher de rire aux éclats. Il eut l'air de les interroger ; puis, comme si leur gaîté l'eût rassuré, il se rapprocha de la dépouille de l'animal, la souleva, en toucha le poil, en mesura les cornes, et finit par s'asseoir dessus.

On lui apporta sa carabine ; il la saisit comme un enfant saisit un jouet, la tourna dans tous les sens, approcha de sa joue le canon poli, examina la batterie, passa à son épaule la courroie qui la portait, et la rejeta comme un poids inutile.

Il y a chez toutes les nations civilisées une loi qui interdit de punir quiconque agit sans discernement. Cette loi est remplacée chez les

peuples sauvages par un sentiment de respect pour ceux que le flambeau de la raison n'éclaire pas. Ils croient que l'esprit des insensés est dans un autre monde, et que ce serait s'attirer la colère du ciel que de leur faire du mal.

Les Peaux-Rouges se demandaient donc, avec une certaine inquiétude, si le Visage-Pâle était fou. Francis, devinant ce qui se passait en eux, continuait habilement son rôle. Il s'approcha du chef, enleva lestement l'espèce de résille à laquelle étaient attachées les plumes de sa coiffure, la posa sur sa propre tête, croisa ses bras sur sa poitrine, imita à s'y méprendre la pose de celui qu'il venait de dépouiller de ces insignes; comme les Indiens paraissaient fort irrités, il les lui rendit et alla se blottir derrière lui, comme pour se soustraire au châtiment dont il se sentait menacé.

Toute cette comédie n'avait qu'un but, gagner du temps, Francis ayant au fond du cœur l'espérance de voir arriver des libérateurs. Il lui fallut toutefois pour la continuer plus de courage qu'il ne le croyait.

Les Indiens commencèrent devant lui les apprêts de son supplice; quatre d'entre eux se mirent à débarrasser de ses basses branches un arbre placé au milieu du camp, à le dépouiller de son écorce, puis à le teindre en rouge; quand cela fut fait, ils montrèrent à Francis qu'il y serait attaché. Lui, sans s'émouvoir, s'approcha de l'arbre et en fit le tour en dansant et en chantant.

D'autres aiguisaient leurs couteaux à scalper, pendant que d'autres encore amassaient près du poteau du supplice une grande quantité de bois, destiné à réduire en cendres le corps du Visage-Pâle. Francis les regardait faire sans que sa joyeuse insouciance se démentît, et il apporta lui-même quelques branches au bûcher.

Quand ces préparatifs furent terminés, les Indiens, impatients de se repaître des souffrances du chasseur blanc, pressèrent le chef de donner le signal du supplice. Le zouave n'eut pas besoin d'interprète pour lui traduire la conversation qui s'établit entre eux; mais pas un

muscle de son visage ne bougea, pendant qu'il en déchiffrait le sens sur les traits des interlocuteurs.

Le chef semblait inquiet de la responsabilité qui pèserait sur lui si cet homme était réellement insensé. Ceux qui avaient amené Francis assuraient qu'il avait toute sa raison, car il leur avait résisté et avait même porté à l'un d'eux un coup de son couteau dans le bras. Ce dernier, montrant sa blessure, insistait plus fort que les autres pour obtenir vengeance ; mais l'irrésolution du chef était encore augmentée par l'indifférence de Francis, qui, assis sur la peau du bison, chantait à tue-tête, en se dandinant comme s'il berçait un nouveau-né, la vieille chanson de *Marlborough.*

Enfin, l'Indien à la riche coiffure, ne pouvant plus résister aux instances de ses frères, et voulant cependant se donner le loisir d'étudier encore la folie du prisonnier, promit de le leur livrer, si, le soir venu, le Grand-Esprit ne s'était pas prononcé en sa faveur.

Francis le vit montrer le soleil qui descendait vers le couchant, puis la place où la lune devait se lever, et il comprit que la blanche reine des nuits serait au nombre des témoins de son supplice. Les larmes lui montèrent aux yeux ; pour les cacher, il s'étendit nonchalamment sur la peau qui lui servait de tapis et il feignit de s'endormir.

On causait encore autour de lui ; mais il ne cherchait plus à savoir ce qu'on disait. Il profitait du repos que lui laissait ce sommeil apparent pour se disposer à mourir. Il se revoyait enfant, agenouillé près de sa mère, dans la petite église de son village ; il entendait la voix du vieux curé parlant du bon Dieu, le meilleur de tous les pères, toujours prêt à écouter ceux qui l'implorent, et du fond de son cœur il l'invoquait. La belle image de la sainte Vierge, debout sur son autel, au milieu des fleurs et des lumières, comme aux jours des grandes fêtes, abaissait encore sur lui ses doux regards ; et autour de lui résonnait encore l'harmonie des saints cantiques.

Seul en face de la mort, et d'une mort affreuse, il retrouvait dans

ces souvenirs d'ineffables consolations. Il se prosternait en pensée au pied de l'autel vénéré, et il murmurait tout bas cette prière longtemps oubliée :

« Souvenez-vous, Marie, qu'on ne vous a jamais invoquée en vain. Ayez pitié de moi ! S'il faut que je meure, obtenez-moi miséricorde. Mais plutôt sauvez-moi, sainte Vierge : vous le pouvez, et je vous en supplie. »

De temps en temps, le condamné ouvrait les yeux ; et chaque fois il voyait le soleil plus rapproché de la hauteur derrière laquelle il allait disparaître. Enfin ses derniers rayons s'éteignirent, et la lune sortit toute rouge du milieu d'un nuage.

Des cris de joie saluèrent son lever. Notre zouave, si brave qu'il fût, sentit sa résolution l'abandonner.

L'heure était arrivée, et le Grand-Esprit n'avait pas parlé. Le chef donna le signal impatiemment attendu ; le prisonnier, tiré de son sommeil par ceux qui allaient devenir ses bourreaux, fut conduit au pied du poteau. On l'y attacha par les mains et par les pieds, et la danse du scalp commença. Les Indiens agitaient sous ses yeux les chevelures qu'ils avaient conquises ; une ronde sauvage, accompagnée de cris et de roulements de tambours, tourbillonna autour de lui.

Elle cessa tout à coup, et le jeu des couteaux la remplaça. Dans ce jeu cruel, chaque guerrier lance son couteau à scalper, de manière à effleurer le condamné sans lui faire autre chose que de légères blessures ; mais ce n'est pas par humanité, loin de là ; c'est uniquement pour prolonger le plaisir des bourreaux et les souffrances de la victime.

Francis était devenu très-pâle ; mais s'il ne donnait aucun signe de frayeur, il ne songeait plus à simuler la folie. En face de la mort, qu'il voyait désormais inévitable, il se rappelait tout ce qu'on lui avait appris d'une autre vie ; il demandait à Dieu pardon d'y avoir si peu songé quand aucun danger ne le menaçait, et il le priait de lui faire miséricorde.

Quand le jeu des couteaux eut assez longtemps duré, le chef fit un signe; tous ceux des Indiens qui avaient des fusils se rangèrent en demi-cercle autour du poteau, et le tir commença. Les balles sifflaient aux oreilles de Francis, sans toutefois lui faire aucun mal; le jeu plaisait aux Peaux-Rouges, et malheur au maladroit qui l'eût fait cesser trop tôt. On ne voulait pas tuer le prisonnier d'un coup de fusil: sa mort eût été trop douce.

A toutes choses il y a une fin. Les Indiens, après avoir assez longtemps exercé leur adresse, se débarrassèrent de leurs armes, et empilèrent autour du condamné le bois vert qui devait le consumer à petit feu.

Une épaisse fumée s'élevant aussitôt, le dérobait aux regards de ses bourreaux quand une voix murmura derrière lui :

— Courage, Francis ! Nous sommes là !

Il se croyait la dupe d'une illusion; mais ses liens tombèrent, et il se sentit vivement entraîné loin du lieu de son supplice, tandis qu'un guerrier de fière mine et de haute stature s'élançait en avant du bûcher.

Son visage, peint comme celui des Indiens, était sans barbe ; son costume ne différait point du leur ; mais sa coiffure de plumes et de feuillages achevait d'en faire un véritable géant. Il s'appuyait d'une main sur une massue, de l'autre il saisit la lance ornée de chevelures qui venait de donner le signal de la mort du prisonnier.

Le premier mouvement des Indiens fut une surprise mêlée d'effroi; mais ils ne tardèrent point à se rapprocher de cette apparition, à laquelle les flammes qui commençaient à s'élever du bûcher donnaient quelque chose de fantastique.

Le Jaguar, stupéfait, puis irrité de se voir enlever les insignes du commandement, menaça le nouveau venu de son couteau; mais celui-ci attachant sur lui un regard plein de douceur et de majesté, il baissa les yeux et murmura :

— D'où vient mon frère, et quel est son nom ?

— Je suis le grand chef indien, fils du soleil, que mes frères attendent depuis longtemps ; j'arrive de la terre des Esprits pour les délivrer à jamais des Visages-Pâles.

Les Peaux-Rouges et leur chef se prosternèrent.

— Que mon père parle, dit le Jaguar. Ses fils sont prêts à lui obéir.

— Le Grand-Esprit veut que mes fils me conduisent vers les anciens de la tribu, et que tous ensemble nous exterminions leurs ennemis.

— Mon père va assister à la mort d'un prisonnier ; puis il donnera ses ordres, et ses fils les exécuteront.

— Le Grand-Esprit ne voulait pas du sang de cet homme, il l'a délivré. Qu'on me donne ses armes.

Des cris partirent de tous côtés : les Indiens venaient de s'apercevoir que leur victime avait disparu. Mais, se rappelant les signes de folie que le Visage-Pâle avait donnés, ils s'estimèrent heureux de ce que l'intervention du fils du soleil les eût empêchés d'attirer sur eux, par sa mort, la colère du Grand-Esprit. Le Jaguar lui-même lui apporta la carabine et les pistolets du zouave.

— Qu'on amène les chevaux ! s'écria le nouveau venu.

Un grand mouvement se fit dans le camp. Les chevaux furent amenés ; le Jaguar donna le sien au fils du soleil et se contenta d'un autre qui n'avait ni la même beauté ni la même vigueur.

Le grand chef s'élança en avant, en poussant un cri de guerre si formidable, que la forêt en retentit au loin ; et sans aucune hésitation, il guida ses fils sur le chemin qu'ils avaient parcouru à la poursuite des bisons. La troupe allait vite et ne prenait aucunes précautions pour couvrir le bruit de sa marche, ni pour en faire disparaître les traces. Puisque le grand chef tant désiré était avec eux, ils n'avaient rien à craindre.

Quand la lune disparut, laissant la forêt dans une obscurité profonde, le fils du soleil permit à ses frères de prendre du repos, pen-

dant qu'il irait lui-même reconnaître si les ténèbres ne cachaient pas quelque embûche. Le Jaguar voulait l'accompagner.

— Non, dit-il, que le vaillant chef qui a combattu hier dorme maintenant; et qu'il dorme en paix, puisque je veillerai pour lui.

Le Jaguar obéit; mais quand les premiers rayons du soleil, tamisés par la verdure des grands arbres, vinrent l'arracher à ce profond sommeil, le grand chef n'avait pas reparu. On l'attendit encore, on l'appela, on le chercha, et la méfiance entra peu à peu dans l'esprit des Indiens. Un d'entre eux dit que quand le fils du soleil s'était montré près du bûcher, il avait trouvé que cet homme ressemblait à celui qui avait refusé de se livrer à eux, sur la montagne à laquelle ils avaient mis le feu.

Ce soupçon éveillé grandit tout à coup, au point de ne leur laisser aucun doute sur la mystification que le vieux chasseur pâle leur avait préparée. Les Peaux-Rouges furieux jurèrent par les os de leurs pères de le prendre mort ou vif.

C'était en effet notre ami le Canadien, qui n'avait rien trouvé de mieux à faire pour sauver le zouave que d'exploiter la crédulité des Indiens, en se présentant à eux comme le libérateur attendu par toutes les tribus sauvages depuis la mort de Montézuma. Il avait coupé sa barbe et peint son visage en employant le suc des plantes dont ils se servaient eux-mêmes, et dessiné sur la tunique qu'il avait empruntée à Barbe-d'Or un magnifique soleil.

Il ne comptait pas sur un succès aussi complet que celui qu'il avait obtenu; il voulait laisser à ses compagnons le temps de délivrer le zouave et de se cacher avec lui, jusqu'à ce qu'il fût en état de fuir ou de combattre. On ne devait s'arrêter à ce dernier parti que si Œil-de-Faucon, reconnu et entouré, se trouvait en danger, ce qu'il était convenu de faire savoir à ses amis en imitant le cri du hibou.

A ce signal, les quatre compagnons, s'élançant à son secours, devaient le sauver ou périr avec lui. Si, au contraire, c'était le cri de guerre des Peaux-Rouges qui arrivait jusqu'à eux, poussé par le vieux

chasseur, ils devaient, sans s'occuper de lui, regagner à toute vitesse la montagne incendiée et se cacher dans le trou qui déjà leur avait donné asile.

C'était jouer gros jeu, ils le savaient tous; mais ils risquaient volontiers leur vie pour sauver celle du zouave. Leur seule crainte était d'arriver trop tard. Si le brave garçon n'eût pas eu l'heureuse idée de faire douter de sa raison, leur dévouement eût été inutile.

Pour comprendre avec quelle ivresse il se sentit libre, il faudrait avoir éprouvé les terribles angoisses par lesquelles il avait passé. Pressé dans les bras de ses amis, il se croyait encore le jouet d'un songe; ce ne fut que quand Ferdinand lui donna son couteau et Amédée un de ses pistolets, en lui expliquant que peut-être ils allaient avoir à délivrer le Canadien qui s'était exposé pour lui, qu'il recouvra le sentiment de sa position.

Barbe-d'Or, laissant ensemble les trois jeunes gens, s'était rapproché du camp indien et se tenait caché derrière le poteau du supplice, pour être prêt à s'élancer au secours de son ancien compagnon. Il voyait, il entendait tout; et avant que le cri de guerre retentît, il avait rassuré ceux qu'il appelait ses enfants.

Pendant qu'Œil-de-Faucon galopait à la tête des Indiens, ils reprirent le chemin de la montagne aussi vite que les forces du zouave le lui permirent. Ils y étaient arrivés depuis quelques heures, quand Barbe-d'Or, qui commençait à s'inquiéter, reconnut le bruit des pas du Canadien.

— Tu vois que je n'ai rien oublié, dit-il à Francis, en lui remettant ses armes, après l'avoir tendrement embrassé. Tu l'as échappé belle, mon fils, et il faut que tu aies autant de courage qu'un vieux chasseur pour avoir déjà retrouvé ta bonne mine et ton air jovial.

— J'ai passé de vilains quarts d'heure, répondit Francis. Pourtant j'espérais toujours; je me disais : Dieu est tout-puissant et mes amis sont si dévoués.... Je savais bien que si vous retrouviez mes traces, vous ne me laisseriez pas périr sans essayer de me sauver.

— Parbleu ! tu en ferais autant pour nous, dit Œil-de-Faucon.

— C'est entre nous tous à la vie et à la mort, reprit le zouave.

— Et les Peaux-Rouges? demanda Barbe-d'Or. Qu'en as-tu fait?

— Je les ai engagés à dormir pendant que j'explorerais les chemins. J'ai couru pendant un quart d'heure au galop de mon cheval, puis j'ai rempli de terre et de pierres le sac dans lequel je mets mes provisions ; je l'ai mis sur le dos du brave animal, en le chassant du côté d'où sont venus ces Indiens maudits, et j'ai repris à pied le chemin qui devait me ramener auprès de vous.

— Pourquoi ce sac de terre et de pierres ? demanda Ferdinand.

— Pour que le cheval, à peu près aussi chargé que quand il me portait, laisse les mêmes empreintes sur le sol marécageux de la forêt.

— Vous pensez donc qu'il ne sera pas retourné vers son maître ?

— Non, il aura continué sa route vers le wigwam : je l'ai deviné à sa vive allure et à ses hennissements joyeux ; et je parierais qu'à cette heure, nos ennemis, après avoir cru que je les trahissais, s'imaginent que j'ai poursuivi ma route jusque-là, et sont près d'y arriver aussi.

— Nous n'aurions donc plus rien à craindre d'eux, dit Amédée, et nous pourrions sortir bientôt de ce trou?

— Je l'espère; mais il est prudent d'y rester encore un peu ; rien d'ailleurs ne nous en empêche ; car j'apporte des provisions.

Il ouvrit un sac de peau de daim rempli de chair de bison séchée et réduite en poudre, et il tira de la poche de sa tunique un flacon d'eau-de-feu qu'il avait trouvé dans l'espèce de valise que portait le cheval du chef. Cette poudre de bison, arrosée d'un peu de cette eau-de-feu dont les Indiens sont si avides, réconforta nos chasseurs et leur permit d'attendre sans trop souffrir l'heure du départ.

Dans ce trou, évidé en forme de dé à coudre, il était impossible de se coucher et même de s'asseoir; ce qui leur eût été bien nécessaire, après les fatigues qu'ils venaient d'endurer ; mais du moins ils ne

craignaient plus d'y être rôtis comme dans un four, et Francis assurait à ses amis qu'ils s'y trouveraient à merveille s'ils avaient été comme lui attachés au poteau du supplice.

— Appuie-toi sur mon épaule, lui dit Barbe-d'Or; tâche d'oublier tout cela et de reprendre des forces.

— Non, répondit le zouave, je ne veux oublier ni ce que je vous dois ni ce que j'ai promis à Dieu, quand je me croyais si près de la mort. Ah! quand on croit n'avoir plus que peu d'instants à vivre, on voit les choses tout autrement que quand on est plein de jeunesse et de santé. Je ne me suis jamais moqué de ceux de mes camarades qui avaient de la religion; mais je ne me suis jamais non plus mis en peine de les imiter. J'ai eu tort, je le reconnais; et puisque j'ai été si visiblement protégé, je veux m'en souvenir toujours.

— Et pour ne plus courir de pareils dangers, tu nous quitteras aussitôt que tu le pourras et tu retourneras en Europe? dit Œil-de-Faucon.

— Je n'ai là-bas ni père ni mère, ni frère ni sœur, ni parents ni amis. Vous êtes toute ma famille. Quoique je ne veuille m'engager à rien, il me semble que c'est avec vous que je passerai la vie que vous m'avez conservée.

— Reste libre, mon fils, reprit le Canadien, et surtout ne crois pas nous devoir tant de reconnaissance. Ce que nous avons fait pour toi, nous l'aurions fait pour un autre. Est-ce vrai, Barbe-d'Or?

— Quel est l'homme qui pourrait voir martyriser un chrétien par les démons rouges sans essayer de le leur enlever? Nous aurions fait pour un autre ce que nous avons fait pour lui, c'est bien vrai; seulement nous ne l'aurions pas fait d'un même cœur.

— Et Œil-de-Faucon n'aurait pas pensé à jouer en sa faveur une comédie que je ne comprends pas, reprit le zouave.

— C'est que tu ignores que les Indiens attendent un libérateur, et que la tradition veut que ce grand guerrier qui doit chasser tous les blancs de leur pays soit l'inca Montézuma, mort peu de temps après

la découverte de l'Amérique. Ah ! si j'avais pu me procurer le costume que je désirais, j'aurais encore mieux joué mon rôle.

— L'essentiel, c'est que vous ayez réussi à délivrer notre cher Francis, dit Amédée. Mais il faut que ces gens-là soient bien crédules pour vous avoir pris au mot.

— Ils sont ignorants et superstitieux, par conséquent disposés à croire au merveilleux. Mais le premier moment de surprise passé, leur caractère méfiant reprend le dessus ; ils raisonnent, ils comparent, ils demandent des preuves, et se vengent impitoyablement de ceux qui les ont trompés. Il n'aurait pas fait bon pour moi demeurer avec eux plus longtemps ; et s'ils s'étaient obstinés à me suivre, je ne sais comment je leur aurais échappé.

— Dis aussi, ajouta Barbe-d'Or, qu'ils ont une si haute opinion de leur valeur et de la crainte qu'ils inspirent, qu'ils ne peuvent se figurer qu'un homme seul, ou même cinq ou six hommes, se risquent à les attaquer.

— Ma foi ! dit Noël, je désirais faire connaissance avec eux ; mais je les ai assez vus. Tous les chemins me seront bons, pourvu que je sois sûr de ne pas les y rencontrer.

— Comment ! s'écria Barbe-d'Or, tu ne souhaites pas de te venger ?

— Me venger, sur qui? Ne serait-ce pas le plus grand des hasards si je retrouvais ceux qui faisaient si adroitement voltiger leurs couteaux autour de moi ? Quels éclairs, mes amis ! J'en ai encore la chair de poule. Et leurs balles qui vous effleurent les cheveux.... Et le plaisir d'être enfumé comme un jambon, en attendant que la flamme vous dévore.... Je me croyais brave ; mais je mentirais indignement si je disais que je n'ai pas eu peur.

— Que nous en prenions seulement un, dit Barbe-d'Or, et nous lui rendrons tout ce que ceux-là t'ont fait souffrir.

— Vous ne le feriez pas, répliqua Ferdinand. Vous êtes des hommes civilisés, et non pas des sauvages.

— Tu en parles bien à ton aise. As-tu manqué, comme moi, d'être scalpé ou d'être brûlé vif comme celui-ci?

— Ma foi! répondit le zouave, je n'ai pas de goût pour le métier de bourreau, et je vous répète que mon seul désir est de ne plus revoir aucune de ces faces bariolées qui, j'en suis sûr, me donneront le cauchemar plus d'une fois.

— Et vous? demanda le Canadien aux deux frères.

— Nous sommes de l'avis de Francis, répondit Amédée.

— Moi aussi, reprit Œil-de-Faucon. Donc, mon vieux Barbe-d'Or, puisqu'il y a quatre voix contre la tienne, elle ne peut prévaloir.

— Que ferez-vous donc pour éviter ces gens-là, qui déjà sont à notre poursuite? demanda Barbe-d'Or.

— S'ils n'y sont pas encore, ils s'y mettront, dit le Canadien. C'est parce que je connais leur obstination que je vous propose de rester ici cachés, jusqu'à ce que nous sachions de quel côté ils se dirigent. Ils ne nous chercheront pas sur cette montagne pelée qu'on peut explorer d'un coup d'œil, et sur laquelle un lièvre ne trouverait pas à se cacher. S'ils vont plus loin, nous les laisserons passer, puis nous prendrons une route opposée à la leur. Si rien ne nous avertit cette nuit de leur présence, nous irons retrouver notre premier campement.

— Et le bon vin de sir William, dit le zouave en riant.

— Nous y rentrerons aussi riches que nous en sommes sortis, murmura Barbe-d'Or. Si ces gueux ne nous avaient pas enlevé les peaux de nos bisons....

— Je ne les regrette pas; je serai trop heureux d'y rapporter la mienne, ajouta Francis, dont la bonne humeur revenait.

— C'est une expédition manquée; mais ce n'est pas la première, et j'espère, mon vieux, que ce ne sera pas la dernière, dit Œil-de-Faucon. Le petit docteur n'aura pas non plus fait grand butin. Quant à ceux-ci, ajouta-t-il en montrant le zouave et Ferdinand, puisqu'ils

ne voulaient que faire la chasse aux aventures, je crois qu'ils doivent être satisfaits.

— Nous n'avons pas perdu notre temps, répondit Ferdinand. J'avoue que je ne demande pas à l'employer souvent ainsi. Depuis hier, nous avons failli être éventrés par les bisons, percés de flèches par les Indiens, rôtis là-haut ou cuits dans le four que voici, sans compter la faim et la soif que nous avons endurées.

— Et le reste! fit le zouave. Si jamais nous retournons en France, nous aurons de quoi raconter.

— Ce qu'il y a de pire, reprit Amédée, c'est qu'on ne nous croira pas, quand nous ne dirions que l'exacte vérité.

— Chut! fit Barbe-d'Or, en mettant un doigt sur ses lèvres.

Les cinq compagnons demeurèrent muets et attentifs. On entendait un bruit lointain, dont il paraissait difficile de deviner la nature.

— C'est le tonnerre, dit Ferdinand.

— Il n'y a pas un nuage, objecta son frère : c'est le vent.

— Pas une feuille ne remue. Ce sont les bisons qui reviennent, répondit le zouave en se hissant au bord du trou.

— C'est le galop d'une dizaine de chevaux, dit Œil-de-Faucon.

— Les Indiens?... demanda Francis.

— Oui, répondit Barbe-d'Or.

— Ils passeront, dit le Canadien, j'en jurerais; mais tenons-nous toujours prêts à les recevoir.

Chacun visita ses armes. Barbe-d'Or semblait joyeux; Amédée et Ferdinand étaient calmes; le zouave, que les deux vieux examinaient, sentait le feu lui monter aux joues. Quoi qu'il en eût dit, le désir de la vengeance s'éveillait dans son cœur.

Bientôt le pas des chevaux se fit entendre distinctement. Les Indiens sortirent du bois; Francis reconnut parfaitement le Jaguar à sa plume d'aigle et à sa lance ornée de chevelures. Arrivé au pied de la montagne, le groupe se partagea en deux, afin de l'explorer des deux côtés. Elle n'offrit rien de suspect aux cavaliers; car ils se re-

joignirent, sans s'être arrêtés, et ils continuèrent à s'avancer en silence vers le chemin que sir William et sa fille avaient suivi. Ils ne se donnèrent pas la peine de rechercher la trace des chevaux ; ils avaient remarqué la piste et la suivaient sans hésitation.

— Nous voici délivrés, dit Œil-de-Faucon. Ils vont au midi, nous irons au nord.

— Oui, ajouta Barbe-d'Or, les voilà partis ; ils ne s'arrêteront que devant la ferme du gentleman.

— Pourvu que la gentille Lizzy n'y soit pas seule ! dit Amédée.

— Son père ne l'aura pas quittée, répondit le Canadien. Il devait s'attendre à une attaque, et il se sera mis en état de défense.

— Il a de nombreux serviteurs, et sans doute une maison fortifiée, ajouta Ferdinand. Dix Indiens ne lui feront pas peur.

— Qu'est-ce que j'aperçois donc là-bas? demanda Barbe-d'Or, qui, l'œil au niveau du sol, continuait à examiner la campagne.

— C'est un détachement d'infanterie, répondit le zouave. Les cavaliers vont en éclaireurs, les autres les suivent.

— On nous fait beaucoup d'honneur, ajouta le Canadien ; c'est une armée qu'on met à nos trousses.

— Comme ils allongent le pas ! reprit Francis. Courez, mes petits, je n'ai pas la moindre envie de vous rejoindre.

— Ce qu'ils vont faire là-bas ne nous regarde en rien, dit Barbe-d'Or. Nous sommes saufs ; c'est tout ce qu'il nous faut.

— Oui, mais sir William et Lizzy?... hasarda Ferdinand.

— Qu'ils se tirent de là comme ils pourront : c'est leur affaire, répliqua l'Américain.

— Que voudrais-tu donc faire? demanda l'autre chasseur, trop habitué à lire sur le visage de son vieil ami pour se laisser prendre à cette indifférence affectée.

— Moi? Rien. Est-ce que je connais sir William et sa fille autrement que pour les avoir rencontrés par hasard? Si les Indiens les attaquent, tant pis pour eux.

— Pourquoi dissimuler avec nous? reprit le Canadien. Pourquoi affecter une indifférence que tu n'éprouves pas?

— Si tu ne me devines pas, à quoi me servirait de parler?

— Je te devine si bien, que si nous étions seuls, toi et moi, je te dirais : « Suivons de loin ces gueux-là, et peut-être serons-nous utiles à ceux qu'ils vont attaquer. » Mais nous ne sommes pas seuls, mon ami.

Le Canadien s'était exprimé en espagnol. Toutefois les jeunes gens n'avaient pas besoin de le comprendre pour partager ses sentiments. Tous avaient remarqué d'ailleurs l'ironie avec laquelle Barbe-d'Or s'exprimait.

— Sir William nous a offert l'hospitalité, dit Amédée à ses compagnons. Ne vous semble-t-il pas que le moment de l'accepter soit arrivée?

— J'allais te le demander, répondit Ferdinand.

— Il faut s'entr'aider, ajouta Francis. Où serais-je maintenant, si vous m'aviez abandonné?

Œil-de-Faucon les écoutait. Il leur tendit la main, en disant à Barbe-d'Or :

— Je savais bien qu'ils ne nous gêneraient jamais. Les voilà qui demandent à marcher.

— Je t'aurais laissé avec eux, répondit Barbe-d'Or. On me hacherait en petits morceaux plutôt que de m'empêcher de combattre les Indiens chaque fois que l'occasion s'en présentera.

Il restait encore un peu de poudre de bison et d'eau-de-feu; on en fit un second repas. Comme le besoin de sommeil se faisait sentir à tout le monde, on sortit de l'incommode refuge qu'on avait été bien heureux de trouver, et l'on alla s'étendre à l'ombre sous la garde de l'Américain, dont les fatigues n'avaient pas ce jour-là égalé celles de son compagnon.

A la nuit close, les chasseurs se mirent en route. Au lieu de suivre les Indiens, dont la piste était facile à reconnaître, ils se dirigèrent en

droite ligne vers la ferme dont le gentleman leur avait exactement précisé la situation. Il n'avait pu, étant à cheval avec sa fille et son escorte, prendre le chemin direct, qui gravissait des pentes abruptes et traversait un torrent sur lequel un tronc d'arbre était jeté; mais il l'avait indiqué comme étant beaucoup plus court. Les deux vieux amis avaient si souvent battu la forêt dans tous les sens, que les hauteurs et le torrent leur étaient connus.

Ce chemin était assez éloigné de celui des Indiens pour qu'aucun bruit suspect ne troublât nos voyageurs. Ils allaient gaîment, sans trop se presser, sûrs d'arriver au but les premiers. La forêt était belle, le gibier abondant. Comme il n'y avait pas à craindre de donner l'éveil aux Peaux-Rouges, on vivait grassement, sans avoir autre chose à faire qu'à choisir entre les lièvres, les oies, les coqs-de-bruyère et même les dindons.

Les bêtes fauves ne manquaient pas non plus. Le soir du deuxième jour, en approchant du torrent, Œil-de-Faucon aperçut un conguar qui venait de s'y désaltérer. Il le montra du doigt à ses compagnons, en leur faisant signe de le suivre, et, prenant le dessous du vent, il alla se placer avec eux à une courte distance de la brisée que l'animal s'était faite.

— Voici le lion d'Amérique, dit-il tout bas à Francis. Veux-tu essayer de le tuer ?

Le zouave arma sa carabine, tandis que le conguar, sans défiance, semblait boire avec délices. Il n'avait guère plus d'un mètre de la tête à la naissance de la queue, qui semblait presque égaler la longueur de son corps. Sa robe d'un fauve argenté était sans aucune tâche, à l'exception des oreilles et de l'extrémité de la queue, qui se détachaient en noir. Il n'avait pas de crinière; sa tête ronde ressemblait plutôt à celle d'un énorme chat qu'à celle d'un lion; mais l'expression en était peut-être encore plus féroce.

Derrière Francis, Œil-de-Faucon et Barbe-d'Or se tenaient aussi prêts à tirer. Le premier coup du zouave fit long feu; le second fit

faire au conguar un bond terrible, après lequel il s'arrêta, cherchant à découvrir celui qui l'avait frappé.

Un léger mouvement derrière le buisson où nos amis s'étaient cachés lui ayant indiqué que la balle était venue de là, il se ramassa sur lui-même et prit un élan si prodigieux, qu'il vint tomber à dix pas des chasseurs. Le Canadien, sans se troubler, l'ajusta entre les deux yeux et l'envoya rouler jusqu'au bord du torrent.

— Peuh! fit le sergent en l'examinant, qu'est-ce que ce lion en comparaison de ceux d'Afrique? Ils sont le double plus grands que celui-ci. Quand leur front se ride, quand leur crinière se hérisse, l'homme le plus hardi a le frisson; et quand leur rugissement se fait entendre, l'Arabe s'incline; car il reconnaît la voix de celui qu'il appelle le seigneur du désert. Ce que j'en dis n'est pas pour rabaisser votre exploit, Œil-de-Faucon; vous êtes un habile chasseur, et je ne suis pas digne de délier les cordons de vos souliers.

— Quand tu auras aussi longtemps que moi fait la guerre aux animaux féroces, tu auras la main plus ferme et le coup d'œil plus sûr que moi. Tu sauras aussi que le conguar, moins fort et moins terrible en apparence que le lion de l'ancien monde, est encore plus cruel. Le vôtre ne tue que pour apaiser sa faim, tandis que celui-ci aime le carnage et abandonne la victime qu'il vient de faire pour courir à une autre. S'il tombe au milieu d'un troupeau, il tue tout avant de choisir sa proie. Je crois qu'à moins d'être vivement pressé par la faim, il n'attaquerait pas l'homme. Cependant nous ferons bien de passer le torrent dès ce soir, parce que sa femelle doit être par ici; et si elle a des petits à nourrir, son voisinage pourrait être dangereux pour nous.

Barbe-d'Or assura que l'avis était bon. Nos cinq compagnons, après avoir cherché pendant une heure le tronc d'arbre qui devait leur servir de pont, abattirent à coups de hache un saule, qu'ils jetèrent d'un bord à l'autre avec toutes ses branches. Le bruit de l'eau

qui mugissait au-dessous d'eux leur eût donné le vertige, quand ils habitaient encore la France ; le passage sur ce pont tremblant leur



eût semblé impossible ; mais ils s'y risquèrent sans même interrompre leur conversation.

XIII.

Dès qu'ils s'éveillèrent, les chasseurs, dont le regard put embrasser une vaste étendue de terrains cultivés, jugèrent que l'habitation de sir William Hunter n'était point éloignée. Ce qui les réjouit plus encore, le calme profond qui régnait partout leur prouva que les Indiens n'avaient pas encore paru dans cette heureuse contrée.

Des champs de maïs et des plantations d'oliviers s'étendaient à perte de vue ; mais on n'apercevait point la ferme, cachée derrière un rideau de grands arbres qui bornait l'horizon à la droite des chasseurs.

Ce fut de ce côté qu'ils se dirigèrent, en suivant un paisible cours d'eau qui, après avoir fertilisé les terres du gentleman, allait se jeter dans le torrent. A mesure qu'ils avançaient, ils admiraient la beauté de ces cultures et prenaient une haute idée de la richesse du fermier. Bientôt ils distinguèrent d'immenses troupeaux épars au milieu des savanes verdoyantes ; enfin la flèche élancée d'une espèce de tourelle apparut entre les cimes des vieux chênes.

Le zouave la vit le premier et la montra aux deux frères, qui marchaient à ses côtés.

— Est-ce que ça ne vous fait pas plaisir, leur dit-il, de voir une maison et des champs cultivés? Je ne sais si c'est à cause de ce qui s'est passé hier, mais ça me remue le cœur.

Amédée releva la tête, et Francis put voir ses yeux pleins de larmes. Ceux de Ferdinand étaient secs; toutefois sa pâleur témoignait de son émotion.

— La vie du désert a du bon, dit-il ; mais je crois que nous sommes nés pour autre chose que pour faire la chasse aux animaux féroces et aux hommes qui en réclament la possession.

— Si les Indiens attaquent sir William, je me battrai volontiers contre eux, répondit Amédée; ce sera le cas de légitime défense; mais, quoi qu'en dise notre ami Barbe-d'Or, je ne me croirai jamais le droit de tirer sur eux sans y être forcé.

— Tu penses qu'en ta qualité de médecin, tu enverras bien assez de gens dans l'autre monde pour ne pas te presser d'y expédier ceux-ci, dit gaîment le Canadien, qui s'était rapproché du jeune homme. Si tu me crois, ajouta-t-il d'un ton plus sérieux, tu t'occuperas de rassembler les plantes que tu veux emporter, et tu retourneras dans ton pays. Je parle contre moi-même ; car je vous aime tous les trois comme si vous étiez mes enfants, et je sais bien que si tu pars, les autres te suivront.

— Nous parlerons de cela plus tard, reprit Amédée. C'est à peine si ma collection est commencée, et je ne voudrais pas quitter le désert sans l'avoir parcouru tout entier.

— Nous ne voudrions pas retourner aux Etats-Unis, ajouta Ferdinand. Nous préférerions traverser la Prairie et nous embarquer à San-Francisco.

— Si le docteur voulait y rester, dit Œil-de-Faucon, il pourrait bien y faire fortune sans aller aux mines.

— Y trouve-t-on de l'or autant qu'on le dit chez nous? demanda le zouave.

— Nous avons vu, l'été dernier, deux gambusinos (1) qui avaient trouvé un bloc d'or pur, et qui, au lieu d'en partager fraternellement la valeur, jouaient du couteau pour savoir auquel d'entre eux resterait ce trésor. Nous les avons séparés; mais un peu plus loin, la querelle aura recommencé.

— Alliez-vous donc aussi chercher de l'or? dit Ferdinand.

— Je ne sais comment l'idée nous en était venue. Ni mon vieux camarade ni moi ne voudrions renoncer à notre métier de coureurs des bois; mais que voulez-vous? chacun a ses petits moments de folie. Le nôtre n'a pas duré longtemps. Après la rencontre de ces deux hommes, j'ai dit à Barbe-d'Or : « Si nous faisions une trouvaille comme celle-là, ne cesserions-nous pas d'être amis? »

— C'était chose impossible, répondit Amédée.

— Barbe-d'Or en était moins sûr que vous, jeune homme; car il me tendit la main, en me disant : « Allons-nous-en! Notre amitié vaut mieux que tout l'or de la Californie. »

— Et vous êtes revenus sans faire seulement une excursion aux mines?

— Nous avons pris tout juste le temps de renouveler notre provision de poudre et de plomb dans cette ville, née d'hier, où l'on se pousse, où l'on se presse, où l'on parle toutes les langues de l'univers, et nous n'avons jamais été plus joyeux qu'en nous retrouvant ensemble au milieu des forêts.

Barbe-d'Or, qui s'était écarté en poursuivant un renard, se retourna vers ses compagnons, après avoir gravi un petit monticule, et leur fit signe de le rejoindre.

L'habitation de sir William était devant lui.

— Qu'en dites-vous? demanda-t-il d'un air de satisfaction.

(1) Chercheurs d'or.

— C'est plutôt un château qu'une ferme, dit Ferdinand.

— Et c'est encore plutôt une citadelle qu'un château, ajouta le zouave.

Un épais talus, surmonté de troncs d'arbres serrés les uns contre les autres, entourait les bâtiments et y donnait accès par une solide barrière, près de laquelle une maisonnette, assez semblable à une guérite, devait abriter un gardien. Une maison de maître, des logements pour les serviteurs, des magasins pour les denrées, une écurie pour ceux des animaux qu'on ne laissait pas paître en liberté, s'étendaient en fer à cheval sur une cour dont le milieu formait un massif de fleurs entouré de gazon. Les murs, solidement bâtis en briques et en pierres arrachées au lit du torrent, étaient percés de fenêtres garnies de barreaux de fer et de portes assez massives pour qu'on ne pût les enfoncer. Un parapet garni de créneaux couronnait le corps de logis principal, et la flèche qu'avait aperçue Francis surmontait un belvédère duquel l'œil devait plonger au loin sur la campagne.

Rien de ce qui pouvait contribuer à la sûreté des habitants n'avait été négligé. C'est la première chose dont se préoccupent les colons, quels qu'ils soient. Comme sir William était riche, il avait embelli sa demeure de manière à ce que ces fortifications parussent être un ornement de plus.

Les chasseurs étaient encore loin de la ferme, que déjà les maîtres étaient prévenus de la présence de plusieurs étrangers portant le costume de la Prairie, qui était à peu de chose près celui des Indiens. Un mouvement se fit dans la maison ; la cloche sonna pour rassembler les serviteurs ; sir William, montant lui-même à l'observatoire, reconnut les chasseurs, à l'aide d'une lunette d'approche.

— Ce sont des amis, cria-t-il à Lizzy.

Puis, descendant à la hâte, il donna l'ordre de tout préparer pour les bien recevoir ; se faisant amener un cheval, il courut à leur rencontre.

— Soyez les bienvenus, leur dit-il, et recevez tous mes remercîments pour la joie que votre présence nous apporte. Je n'osais pas vous attendre avant des années, et vous voici.

— Je crois, répondit Œil-de-Faucon, que nous avons fait un voyage inutile ; mais nous aurons toujours eu le plaisir de vous serrer la main.

— Aviez-vous donc une autre intention ? demanda le gentleman.

— Nous ignorions si votre maison était en état de soutenir un siége, reprit le Canadien. Nous voyons que vous n'avez aucune surprise à redouter.

— Nous sommes donc menacés de quelque danger ?

— Un parti d'Indiens a suivi vos traces et veut vous punir d'avoir osé attaquer les bisons qu'ils chassaient. Nous sommes venus pour vous en prévenir et pour vous aider à les repousser.

— Vous êtes de vaillants hommes et de vrais amis, répondit le gentleman, vivement touché de cette preuve de dévouement.

— Quant à moi, dit Barbe-d'Or, vous ne me devez rien. Je hais tant ces bêtes à deux pieds, que je jeûnerais pendant trois jours pour les rencontrer au bout de mon fusil.

— Je le sais, dit sir William.

— Ma haine a encore grandi depuis hier ; car celui-ci allait être brûlé vif, quand Œil-de-Faucon l'a délivré, répliqua Barbe-d'Or en montrant le zouave.

Il fallut que Francis racontât ses souffrances et ses terreurs. Son récit venait de finir quand les voyageurs se trouvèrent en face de Lizzy, qui s'était avancée jusqu'à la barrière pour leur souhaiter la bienvenue.

— Voici le docteur qui vient renouveler le pansement de cette jolie petite joue, dit Œil-de-Faucon, après avoir salué la jeune fille.

— En étiez-vous inquiet ? demanda-t-elle à Amédée.

— Non pas sérieusement, répondit-il ; mais je me réjouis de voir qu'elle est en bonne voie de guérison.

Il avait été convenu que, pour ne pas effrayer d'avance la gentille enfant, on donnerait pour prétexte à cette prompte visite les soins que pouvait réclamer sa blessure.

— Entrez, messieurs, dit sir William, en invitant les chasseurs à gravir les quatre marches du perron. Vous êtes ici chez vous.

Ils traversèrent un vestibule au bout duquel la porte d'une vaste salle à manger était ouverte à deux battants. Sur la table, garnie d'une massive argenterie, étaient disposés, dans des plats de porcelaine peinte, un jambon d'York, un pâté de venaison, des gâteaux de riz et des fruits de toutes sortes. Des vins d'une riche nuance pourpre ou dorée étincelaient dans des flacons de cristal. Deux corbeilles de fleurs achevaient de donner à ce festin le coup d'œil le plus séduisant.

De grandes nattes couvraient le pavé; d'autres d'une finesse extrême tombaient le long des fenêtres, largement ouvertes; et entre ces fenêtres, sur d'élégantes tablettes de bois, se trouvaient des alcarazas, sortes de vases en terre poreuse qui, par l'évaporation de l'eau qu'ils contenaient, entretenaient dans la salle une fraîcheur délicieuse. Des chaises de jonc et quelques fauteuils de cuir à bascule complétaient l'ameublement.

Là, on pouvait oublier qu'on était au milieu du désert; car toutes les aises de la vie civilisée s'offraient aux hôtes de cette maison. Le costume des maîtres aidait encore à cette illusion : au lieu de sa jaquette de peau de daim, sir William portait un vêtement de coutil gris, une chemise de fine batiste, des pantoufles de cuir rouge. Lizzy avait remplacé son amazone de drap brun par un peignoir de mousseline blanche, retenu à la taille par une écharpe de crêpe de Chine bleu; ses beaux cheveux blonds tombaient en deux lourdes tresses, bien au delà de cette ceinture.

Sir William comprit que les jeunes gens, peu habitués à leur nouvelle existence, hésiteraient à se mettre à table encore tout couverts de poussière et de sueur. Il les conduisit dans des chambres où il

avait fait porter du linge et des vêtements légers, qu'ils trouvèrent avec une réelle satisfaction.

Quand ils revinrent, ainsi transformés, Œil-de-Faucon seul les attendait. Barbe-d'Or, après avoir à la hâte mangé une tranche de pâté et bu un verre de vin, avait quitté l'habitation; sur le cheval du gentleman, il galopait vers le fort le plus voisin.

Nous avons dit que, dominés par le désir de s'agrandir sans cesse, les Etats-Unis élèvent des forts partout où s'établissent quelques hardis pionniers. Depuis quelques années avait été construit, à dix milles environ de la ferme Hunter, un bâtiment carré, ayant de douze à quinze mètres de façade, et si peu élevé, qu'à une certaine distance, son toit plat et gazonné se confondait avec la verdure de la plaine.

D'étroites fenêtres laissaient pénétrer un jour douteux dans de grandes salles basses, servant de caserne à une cinquantaine de soldats dont le pavillon étoilé des Etats-Unis, flottant au haut d'un mât à l'intérieur de la forteresse, annonçait la nationalité. Un appartement, à peine moins sombre et moins nu que les chambres des soldats, était réservé au commandant du fort. Le tout était défendu par dix pièces de canon auxquelles on ne pouvait arriver du dehors qu'en traversant un fossé large et profond.

Barbe-d'Or était accompagné de l'intendant de sir William, qui devait être introduit auprès du commandant avec moins de difficulté qu'un chasseur inconnu.

Les portes, en effet, s'ouvrirent devant eux. Barbe-d'Or ayant dit que la ferme du gentleman serait attaquée peut-être ce jour-là même, peut-être le lendemain, par une nombreuse troupe d'Indiens, l'officier approuva le plan qu'avait formé le vieux coureur des bois de tomber par derrière sur les Peaux-Rouges, pendant qu'ils tiendraient tête aux défenseurs de l'habitation.

— Je ne vous donnerai pas mes soldats, dit-il; je veux, autant que possible, ne pas m'attirer l'inimitié des Indiens; mais il y a maintenant au fort une dizaine de trappeurs de la compagnie des pel-

leteries, qui seront enchantés de vous aider; car tous ont eu plus ou moins à se plaindre des Peaux-Rouges. Si ce renfort ne vous suffit pas, vous m'en ferez avertir.

— Il suffira, dit Barbe-d'Or. Ces brigands seront d'abord étonnés de trouver la place en état de défense et tous ses habitants bien armés. Ils se repentiront aussitôt d'avoir entrepris une expédition qui ne leur rapportera que des coups de fusil; quand ils se verront pris entre deux feux, ils ne songeront plus qu'à fuir.

— Je le crois aussi, reprit le commandant. Restez au fort. Ce soir, vous vous entendrez avec les chasseurs dont je vous parle; et si l'attaque a lieu, comme vous le supposez, vous les emmènerez quand vous jugerez que le moment en sera venu.

Les choses ainsi arrangées, Barbe-d'Or n'eut plus qu'une crainte, celle de ne pas voir arriver les Indiens. Mais les trappeurs, en rentrant de la chasse, annoncèrent aux soldats qu'ils avaient vu dans la Prairie plusieurs pistes nouvellement tracées; l'un d'eux assura que son chien lui avait annoncé la présence des Peaux-Rouges, qui toujours avait le pouvoir de le mettre en fureur.

Barbe-d'Or leur dit qu'ils ne se trompaient pas. Il les renseigna sur le point d'où venaient les Indiens et sur le but de leur expédition; puis il leur proposa la partie dont il avait entretenu l'officier. Tous l'acceptèrent avec joie, en faisant l'énumération des torts que leur avaient causés ces maudits pillards. A l'un ils avaient enlevé des piéges, à l'autre ils avaient volé des fourrures; à celui-ci ils avaient pris un cheval, à celui-là ils avaient tué un serviteur ou un compagnon tendrement aimé.

L'histoire du zouave, martyrisé la veille, acheva d'enflammer leur colère. Tous jurèrent de tirer de tant de méfaits une vengeance éclatante.

Barbe-d'Or, persuadé que l'attaque de la ferme aurait lieu la nuit, prit ses dispositions en conséquence. Quand il vit tout son monde bien armé et bien résolu, il partit en éclaireur, après avoir annoncé

qu'un léger feu de brindilles sèches, allumé et éteint aussitôt sur une hauteur dont on apercevait le sommet, serait pour les trappeurs le signal du départ.

Le vieux chasseur ne s'était pas trompé dans ses prévisions. Caché dans une anfractuosité de la montagne, il vit les éclaireurs indiens s'avancer en rampant dans les hautes herbes, pour reconnaître la demeure des blancs qui avaient osé s'aventurer sur leur territoire de chasse; il les vit retourner vers leurs frères, restés à l'entrée de la forêt, et tous s'avancer ensuite, avec les mêmes précautions, jusqu'au talus qui défendait la ferme.

Pas une lumière ne brillait aux fenêtres; un profond silence régnait partout. Les Indiens se réjouirent en pensant que les Visages-Pâles, plongés dans le sommeil, n'avaient pas seulement un chien pour les avertir de la présence de leurs ennemis.

Deux vigoureux molosses, qu'on attachait pendant le jour et qui rôdaient en liberté la nuit dans l'enceinte fortifiée, avaient été, ce soir-là, admis dans la chambre où Lizzy, entourée des servantes de l'habitation, attendait, non sans trembler, l'attaque annoncée par les chasseurs. Il avait bien fallu la prévenir au dernier moment, puisqu'elle ne pouvait manquer d'entendre les coups de feu et les cris furieux des Indiens.

Œil-de-Faucon, ses jeunes amis, sir William et ses serviteurs veillaient derrière la barricade, prêts à se porter tous ensemble du côté où les Peaux-Rouges se montreraient. Par reconnaissance pour le service que les chasseurs lui avaient rendu, autant que par déférence pour la valeur et l'adresse du Canadien, le gentleman lui avait confié le commandement de sa petite troupe et s'était mis lui-même le premier sous ses ordres.

Après avoir fait le tour de l'enceinte, pour choisir le point le plus faible, les Indiens s'arrêtèrent devant la lourde porte, doublée de fer, qui remplaçait la nuit la barrière mobile donnant accès dans la cour. Pour ne pas donner l'éveil aux Visages-Pâles, au lieu de l'attaquer à

coups de hache, ils essayèrent d'y mettre le feu. Mais à peine la flamme commençait-elle à en lécher les panneaux, qu'une vive fusillade jeta la mort au milieu d'eux.

Ils avaient cru surprendre leurs adversaires ; ils les trouvaient debout, et ils essuyaient une décharge avant d'avoir fait usage de leurs armes. Quelle déception !

Il y eut chez eux un moment de stupeur facile à expliquer. Mais le sifflet de guerre de leur chef s'étant fait entendre, ils s'élancèrent avec des bonds de tigre sur le talus. Parvenus au sommet, ils lancèrent sur les blancs une nuée de flèches, auxquelles se mêlèrent une vingtaine de balles.

Sur l'ordre du Canadien, tous s'étaient couchés au pied du rempart, et pas un ne fut blessé. Ils se glissèrent ensuite comme des serpents jusqu'au pied de la palissade, et, profitant des interstices ménagés entre les troncs des palmiers, ils firent rouler jusqu'au bas du talus ceux qui l'avaient hardiment gravi.

D'autres les remplacèrent et eurent le même sort. Les Indiens, animés par la soif de la vengeance, ne semblaient pas disposés à reculer. Ils jetaient des cris sauvages et poussaient des hurlements qui n'avaient rien d'humain. Ils revenaient à la charge pour la quatrième fois, quand d'autres cris presque aussi sauvages se firent entendre derrière eux. Ils se persuadèrent qu'un renfort leur arrivait. Cette erreur ne fut pas de longue durée ; Barbe-d'Or, qui se servait de sa carabine comme d'une massue, fondit sur eux à la tête des trappeurs, dont la haine égalait la sienne.

Les Peaux-Rouges essayèrent de lutter encore ; mais ils virent le parapet qui couronnait la maison s'illuminer de plus de trente coups de fusil ; jugeant inutile de s'obstiner à l'attaque du rempart, puisque l'habitation où ils avaient compté faire un riche butin ne tomberait point alors en leur pouvoir, ils commencèrent à fuir de tous côtés.

Les trappeurs les poursuivirent. La porte de la cour s'ouvrant alors, donna passage au Canadien et au zouave, qui se joignirent à

eux avec la moitié des serviteurs de la ferme. Les autres restèrent à la garde de la maison, pendant que sir William allait rassurer sa fille, et qu'Amédée s'occupait de panser les légères blessures reçues par quelques-uns. Le docteur retint Ferdinand, pour l'aider dans cette tâche, et surtout pour le mettre à l'abri des dangers qu'il redoutait encore. N'était-il pas possible, en effet, que, pendant cette poursuite, quelque guerrier, honteux de fuir ainsi, ne revînt sur ses pas et ne profitât des ténèbres pour assaillir un blanc et s'emparer de sa chevelure ?

Œil-de-Faucon avait la même crainte pour le zouave ; il lui recommanda de ne pas s'éloigner de lui. Francis n'eut garde de désobéir à cet ordre ; car il n'avait pas encore eu le temps d'oublier le traitement qu'il avait subi.

Les champs dont les chasseurs avaient, le matin même, admiré la beauté furent ravagés par cette course furieuse, sur un espace de plus d'une lieue. Arrivés à la limite des terres cultivées, les Indiens se jetèrent dans un épais fourré. Barbe-d'Or voulait s'y élancer après eux ; le Canadien, plus sage, s'y opposa, et les poursuivants reprirent le chemin de l'habitation, où sir William les reçut à bras ouverts.

Les trappeurs y passèrent le reste de la nuit à rire, à boire, à se réjouir de la défaite de leurs ennemis. Barbe-d'Or et son ami ne voulurent ni se mettre à table ni se coucher. Dans la crainte d'une seconde attaque, ils se placèrent en sentinelle derrière les créneaux, et de là ils virent les Peaux-Rouges revenir sans bruit vers le rempart, emporter leurs morts et les jeter dans une large fosse creusée à la hâte.

L'Américain les eût troublés dans cette douloureuse tâche ; mais Œil-de-Faucon le pria de ne pas donner inutilement une nouvelle alarme à leurs hôtes, une nouvelle frayeur à Lizzy. Tout en maugréant, Barbe-d'Or suivit ce conseil.

C'étaient deux hommes de fer. Après avoir fait la conduite aux

trappeurs jusqu'à mi-chemin du fort, ils voulurent s'assurer par eux-mêmes de la retraite des Indiens. Ils s'engagèrent donc dans la forêt, retrouvèrent leurs traces, et reconnurent que tous, cavaliers et gens de pied, avaient repris la route parcourue la veille.

Quand ils rentrèrent à la ferme, sir William, qui commençait à craindre qu'il ne leur fût arrivé malheur, les remercia encore une fois du grand service qu'ils lui avaient rendu, et les pressa de prendre du repos. Il voulait les conduire à la chambre qu'il leur avait fait préparer ; mais ils s'étendirent sur les peaux d'ours placées dans le vestibule et se levèrent au bout de deux heures si parfaitement reposés, qu'ils parlèrent de quitter la ferme.

Il fallut toutes les instances du gentleman et toutes les câlineries de Lizzy pour leur arracher la promesse d'y rester jusqu'au lendemain. Ils méprisaient toutes les aises de la vie et ne se trouvaient heureux qu'au milieu des forêts. Quant aux jeunes gens, cette petite halte ne leur était pas désagréable ; chacun d'eux se disait que, lorsqu'ils se retrouveraient en France, la fantaisie de parcourir les déserts du nouveau monde ne leur reprendrait plus.

Œil-de-Faucon le devina.

— Si vous voulez rester ici, leur dit-il, sir William vous trouvera quelque occasion de retourner à Saint-Louis sans danger. Nous regretterons en vous de bons et braves compagnons ; mais nous ne voulons pas que vous vous croyiez obligés de nous suivre.

— Tu parles bien, frère, répondit Barbe-d'Or. Les enfants ne demanderaient pas mieux que de demeurer ici ; mais il reste encore trop de pages blanches sur le livre de leurs aventures ; quand ils les voudraient raconter, ils auraient trop de mensonges à inventer.

— C'est vrai, dirent à la fois les trois Français.

— J'en étais sûr, reprit Barbe-d'Or. Ils veulent bien retourner chez eux, mais par le plus long chemin.

— C'est encore vrai, dit Amédée, étonné de la perspicacité du vieux chasseur.

— Si tu veux, Œil-de-Faucon, nous ferons mieux que de les congédier ; nous les conduirons, à travers le désert, jusqu'à la grande mer, où ils n'auront qu'à choisir le vaisseau qui les emmènera.

— Je veux ce que tu voudras et ce qu'ils voudront, répondit le Canadien.

— J'aime autant poursuivre le gibier sur les terres du couchant que sur celles du levant, répliqua Barbe-d'Or ; et s'il leur convient de continuer leur marche plutôt que de revenir sur leurs pas, ils n'ont qu'à le dire.

— Oui, c'est ce que nous voulons, répondit Amédée, prenant la parole au nom de ses compagnons.

— Que ne le disiez-vous plus tôt? reprit Œil-de-Faucon. Qu'importe au coureur des bois l'endroit vers lequel il se dirige, pourvu qu'il ait le ciel et la verdure des arbres au-dessus de sa tête et la carabine à portée de sa main?

Le lendemain, à l'heure fixée pour le départ, sir William fit amener à chacun des cinq compagnons un cheval magnifique, sur la croupe duquel était attachée une espèce de valise contenant, outre des munitions de chasse, quelques objets de première nécessité. Comme ils se défendaient d'accepter ce présent, il leur dit :

— A cinq journées de la ferme il y a un troupeau de chevaux sauvages, auquel j'emprunterai de quoi remonter mon écurie. Rien ne vous empêcherait d'en faire autant, si vous le vouliez. La seule chose que vous gagniez en prenant ceux-ci de ma main, c'est de pouvoir vous en servir sans avoir besoin de les dompter.

— S'il ne tient qu'à dompter un cheval pour en devenir propriétaire, on a de la chance dans votre pays, dit le zouave.

— Il n'y a pas autre chose à faire, répondit Lizzy, et rien ne vous empêche de vous en assurer.

— C'est une idée, reprit le gentleman ; et si vous vouliez m'accorder encore quelques jours, vous assisteriez à cette chasse, sans vous détourner beaucoup du chemin que vous avez l'intention de prendre.

— Pourquoi ne leur donnerions-nous pas ce plaisir? demanda le Canadien à son vieux camarade, en lui montrant les trois jeunes gens, dont les yeux s'étaient animés à la proposition de sir William.

— Deux ou trois jours se passent, répondit Barbe-d'Or avec plus de résignation que de politesse.

Moins d'une heure après, un grand nombre des serviteurs de la ferme partaient à cheval pour faire les préparatifs de la chasse. Comme il ne s'agit pas de tuer ce gibier, mais de s'en emparer, la ruse est plus nécessaire que la force, et il y a certaines précautions à prendre pour assurer le succès.

Il est vrai que le plus difficile était fait, puisque les gens de sir William savaient non-seulement quel canton habitaient les chevaux sauvages, mais à quelle source ils venaient s'abreuver chaque soir. Il ne leur restait plus qu'à établir près de cet abreuvoir une enceinte de troncs d'arbres assez élevée pour que les vaillants coursiers ne pussent la franchir.

Ils se mirent à l'œuvre tout en arrivant, et se reposèrent tour à tour pendant quelques heures seulement, sir William leur ayant recommandé de se hâter. Les arbres abattus sur l'espace que devait occuper l'enceinte servirent à sa construction; on les enfonça en terre, afin de leur donner toute la solidité désirable, et l'on creusa dans les deux énormes pieux placés à l'entrée de ce parc des trous dans lesquels devaient s'enfoncer les traverses de bois destinées à fermer ce parc après l'entrée des chevaux.

Ce travail long et pénible n'était pas encore terminé quand le gentleman et sa fille arrivèrent, accompagnant leurs hôtes. Les deux chasseurs, habiles à manier la hache, offrirent leurs services aux domestiques de la ferme, tandis que les trois jeunes gens cueillaient des branches garnies de feuillages pour dissimuler aux nobles animaux le piége qui leur était tendu.

L'abreuvoir, suffisamment indiqué par les nombreuses traces des sabots du troupeau, était une sorte de petit lac formé par les eaux

d'une rivière limpide, caché sous d'épais ombrages et entouré d'herbes touffues. Des milliers d'oiseaux faisaient entendre dans les branches leurs chants, leurs sifflements et leurs gazouillements joyeux, tandis que des poissons aux écailles argentées se jouaient à la surface de l'eau. Des lianes couraient d'un arbre à l'autre, comme de splendides guirlandes dont les corolles rouges, blanches, jaunes, orangées, s'ouvraient en versant dans l'air de délicieux parfums.

Une petite tente fut dressée pour Lizzy ; sir William et ses nouveaux amis ne voulurent pas d'autre abri que cette magnifique végétation; mais la tente fut cachée dans l'herbe. Les admirateurs de ce beau site se retirèrent à une certaine distance, quand le bruit des pas de la *cavallada* se fit entendre dans le lointain. Les chevaux qui avaient amené les chasseurs furent attachés aux arbres par de fortes lianes, de peur que l'envie ne leur prît de se joindre au troupeau.

Bientôt des hennissements retentirent. A travers la verdure, on vit s'avancer, les naseaux ouverts, la crinière au vent, une centaine de coursiers bondissants. Pour ne rien perdre de ce spectacle, nos jeunes amis avaient grimpé sur un arbre dont l'épais feuillage devait les dérober aux regards de la troupe sauvage. Quoique le silence le plus profond fût observé et que chacun gardât une immobilité complète, un peu d'inquiétude se manifesta parmi les chevaux qui marchaient en tête de la cavallada ; mais, ne voyant et n'entendant rien de suspect, ils se rassurèrent peu à peu et se retirèrent après s'être longuement désaltérés.

Le corral (tel est le nom qu'on donne à l'enceinte) fut achevé de bonne heure le lendemain, et chacun se reposa en attendant que la plus grande chaleur du jour fût passée. Alors les serviteurs chargés de rabattre la cavallada vers le piége, habilement dissimulé sous des feuillages frais, se répandirent aux environs, pendant que sir William et les trois jeunes gens cherchaient une place d'où ils pussent tout voir sans empêcher le succès de la chasse, et au besoin protéger Lizzy contre tout péril et toute frayeur.

Barbe-d'Or et Œil-de-Faucon furent invités à se joindre à eux. Mais le rôle de spectateurs inutiles ne leur convenant que médiocrement, ils s'offrirent à garder l'entrée du corral et à refermer la barrière dès que les chevaux l'auraient franchie en nombre suffisant. C'était le poste le plus dangereux. Le gentleman avait eu trop de preuves de leur courage et de leur sang-froid pour hésiter à le leur confier.

Quelques coups de sifflet avaient annoncé de loin l'arrivée de la cavallada. Ils se placèrent de chaque côté de l'enceinte, et ceux des serviteurs qui étaient restés pour empêcher les chevaux de passer outre se tinrent prêts à leur barrer le chemin.

Le troupeau n'arrivait pas insouciant et joyeux comme la veille ; la présence des rabatteurs l'avait effrayé et irrité ; il brisait tout sur son passage et se précipitait comme une avalanche, en poussant des hennissements d'épouvante, auxquels se mêlaient les cris et les sifflets des vaqueros qui le pressaient de toutes parts.

Cette masse effarée, bondissante, et enveloppée de tourbillons de poussière au milieu desquels on distinguait à peine des yeux flamboyants et des crinières hérissées, se voyant repoussée par des hommes qui agitaient des lassos devant elle et répondaient aux cris de leurs compagnons par d'étourdissantes clameurs, demeura un instant incertaine du parti qu'elle devait prendre.

Le cheval qui la conduisait resta pendant quelques secondes immobile sur ses quatre pieds, puis il se précipita vers le corral, seul endroit où il n'aperçut aucun ennemi. Les autres le suivirent. Bientôt les deux vieux chasseurs, jetant ensemble un hourra de triomphe, refermèrent la barrière sur les fougueux captifs.

Ceux-ci ne s'aperçurent pas d'abord qu'ils avaient perdu leur liberté ; mais quand ils vinrent se heurter contre les troncs d'arbre solidement reliés ensemble par des lanières de cuir, et que partout ils rencontrèrent le même obstacle, une fureur terrible s'empara d'eux. Ils se ruèrent tous ensemble contre l'enceinte ; elle ne céda

point. Ils essayèrent de l'ébranler par des secousses réitérées; ils creusèrent la terre de leurs sabots pour déraciner les pieux, ce fut en vain. Leurs efforts aboutirent du moins à calmer par la fatigue cette rage impuissante.

Vers le matin, un calme relatif régnait dans le corral. Quelques-uns des plus vaillants gisaient sur le sol, étouffés par la colère; plusieurs s'étaient gravement blessés en essayant de s'échapper; les autres étaient tristes, abattus, mais non pas domptés.

On les laissa jeûner pendant toute cette journée et celle du lendemain. Il n'y a pas de meilleur moyen que la faim pour habituer les animaux à la présence de l'homme. On leur présenta ensuite des herbes choisies, qu'ils mangèrent avidement. Sir William dit aux chasseurs qu'en continuant ainsi pendant quelques jours, on les rendrait assez dociles pour que les chevaux et les juments de la ferme pussent les emmener.

Il faut néanmoins veiller avec beaucoup d'attention sur le troupeau; car non-seulement les chevaux sauvages retourneraient à la liberté, mais les autres, sollicités par eux, fuiraient aussi. Souvent même, lorsqu'une cavallada passe près d'une caravane, les chefs qui la conduisent invitent par des hennissements graves et prolongés les chevaux domestiques à la désertion. Ils tournent autour des cavaliers en renouvelant cette invitation, et il n'est pas rare qu'ils finissent par être écoutés. Les chevaux transfuges, dit Desmoulins, s'incorporent à la troupe et ne la quittent plus.

Chaque troupeau est ordinairement très-nombreux; mais il se compose de divers groupes, qui s'écartent quelquefois un peu des autres. C'étaient deux ou trois de ces groupes qui avaient été aperçus et cernés par les serviteurs de sir William; car, pour s'emparer de la multitude des chevaux qui vont ordinairement ensemble, et qui parfois s'élève à plusieurs milliers, il eût fallu d'autres rabatteurs que ceux dont le gentleman disposait.

« La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, dit Buffon,

est celle de ce fier et fougueux animal, qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats. Aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte ; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche, et s'anime de la même ardeur. Il partage aussi ses plaisirs, à la chasse, au tournois, à la course. Il brille, il étincelle ; mais, docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à son feu ; il sait réprimer ses mouvements. Non-seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs, et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire. C'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre, qui sait même la prévenir ; qui, par la promptitude et la précision de ses mouvements, l'exprime et l'exécute ; qui sent autant qu'on le désire et ne rend qu'autant qu'on le veut ; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède et meurt pour mieux obéir. »

Les Indiens pensent en cela comme notre célèbre naturaliste. Le cheval est pour eux une précieuse conquête ; et il est juste de dire que personne ne s'entend mieux que les enfants du désert à dresser ces chevaux, sauvages comme eux. L'Indien fait faire à son cheval tout ce qu'il veut ; il le laisse paître en toute liberté, et il lui suffit de le siffler pour qu'il accoure.

Quand une tribu a besoin de se remonter et qu'une cavallada a été signalée, le chef distribue ses hommes de manière à cerner le troupeau et à le faire entrer dans une enceinte préparée à cet effet : on choisit les plus beaux et on laisse partir les autres. Mais si quelques Peaux-Rouges seulement désirent se procurer des chevaux, ils s'approchent des animaux sans défiance et jettent le lasso à ceux dont ils ont fait choix.

Le lasso ou lazzo est une corde de cuir tressé, très-souple et très-solide, qui s'enroule autour du cou du cheval, le force à s'arrêter et permet au chasseur de le terrasser.

Les Indiens lancent le lazzo avec un talent merveilleux. Souvent ils s'en servent aussi bien contre les hommes que contre les animaux. Quand le cheval sauvage se sent pris par ce lien, il fait des efforts inouïs pour s'en débarrasser ; il se roule, il rue ; et il faut autant de courage que d'adresse pour parvenir à lui attacher une des jambes de devant à celle de derrière. Cette entrave lui ôte beaucoup de son agilité ; cependant il est encore à craindre. Mais deux cordes assez longues sont attachées au lazzo qu'on lui a laissé, et deux hommes, les prenant chacune par un bout, emmènent le cheval, qui finit par reconnaître qu'il a trouvé un maître.

Le lendemain, on lui attache sur le dos un très-léger fardeau, deux bâtons placés en croix, par exemple. Il frémit, il s'indigne, il veut résister ; l'Indien, par ruse et par force, en vient à bout. Le pauvre cheval, se sentant vaincu, se couche et reste immobile. Il faut ensuite qu'il apprenne à se lever et à obéir à la pression de la bride. Il s'y refuse d'abord et s'étend tout de son long ; mais aux coups de fouet qu'il reçoit pour la première fois, il se dresse sur ses quatre pieds et baisse la tête, comme s'il avait honte de cet indigne traitement. La leçon se renouvelle pendant quelques jours, et le fier animal est dompté.

Le cheval n'est pas originaire de l'Amérique ; on lui assigne pour patrie les steppes de la mer Caspienne. Avant l'arrivée des Espagnols, les Indiens ne le connaissaient pas. La première fois qu'ils virent des cavaliers, leur frayeur fut grande ; car ils crurent que l'homme et le cheval ne faisaient qu'un.

C'est des chevaux de ces conquérants que descendent ceux qui errent en troupes dans les déserts du nouveau monde. Ils étaient d'abord d'un prix fabuleux ; mais ils se multiplièrent tellement avec les années, qu'on les trouve encore en très-grand nombre, et que, selon le témoignage d'Azara, une cavallada se compose quelquefois de plus de dix mille têtes.

Leur taille n'est pas très-élevée ; néanmoins ils sont très-vigoureux,

très-robustes, et deviennent fort dociles lorsqu'ils sont domptés; toutefois ils ne manquent jamais l'occasion de reprendre leur liberté. Leur couleur varie comme celle des chevaux d'Europe, dont ils sont issus. C'est à cette origine qu'on attribue la facilité avec laquelle ils s'habituent à la servitude.

« Il est reconnu, dit M. Boitard, que les chevaux devenus sauvages se domptent avec la plus grande facilité, et prennent en peu de jours toutes les habitudes de docilité qui caractérisaient leurs ancêtres. Il n'en est nullement de même des tarpons (chevaux sauvages d'Europe); pris à tout âge, soumis à tous les modes de traitement, ils ne s'apprivoisent jamais parfaitement et restent toujours farouches et indomptables, comme le zèbre et l'hémione. Cette sauvage inflexibilité prouverait en outre, si cela était nécessaire, qu'il n'a rien moins fallu qu'un laps de temps très-considérable, des siècles peut-être, pour les amener à changer de caractère, au point d'être les plus obéissants de tous les animaux. Aussi la conquête de l'homme sur le cheval date-t-elle de la plus haute antiquité. »

Les chevaux sauvages, une fois domptés, rendent de très-grands services à leurs maîtres : ils peuvent marcher toute la journée sans prendre ni repos ni nourriture. Avant de partir, on leur donne du maïs et de l'eau; le soir, on en fait autant; puis on les laisse paître toute la nuit dans la forêt.

Barbe-d'Or et Œil-de-Faucon ne perdirent pas leur temps en attendant que les chevaux enfermés dans le corral pussent être emmenés à la ferme. Ils partaient le matin et revenaient le soir au campement, chargés de fourrures plus ou moins précieuses. Les jeunes gens les accompagnaient; et pendant qu'Amédée s'occupait sérieusement de son herbier, Ferdinand et Francis chassaient avec un rare bonheur. A leur retour, on soupait en famille, et l'on causait autour du feu jusqu'à une heure avancée de la nuit. Nos amis trouvaient un grand charme à ces veillées ; Barbe-d'Or lui-même, tout maussade et tout grondeur qu'il était, s'y déridait souvent, et s'oubliait parfois au point de se montrer aimable et prévenant pour la gentille Lizzy.

— Avez-vous déjà vu des castors? lui demanda-t-il un jour.

— Jamais, répondit-elle ; cependant il y a longtemps que je le désire. En auriez-vous donc découvert par ici ?

— Le castor est malin ; mais le chasseur l'est aussi. Il a trouvé la piste, malgré l'épaisseur du taillis où elle s'enfonçait, et demain il posera ses trappes au bord de l'étang.

— Si le chasseur veut emmener Lizzy, elle promet de ne pas le troubler dans ses opérations et de garder le silence, pour ne pas effaroucher le gibier.

— S'il ne le voulait pas, il se serait tu. Il ne faut jamais parler aux enfants de ce qu'on ne veut pas leur donner.

— Quand partirons-nous ? demanda la jeune fille.

— Demain, quand vous aurez assez dormi, répondit-il.

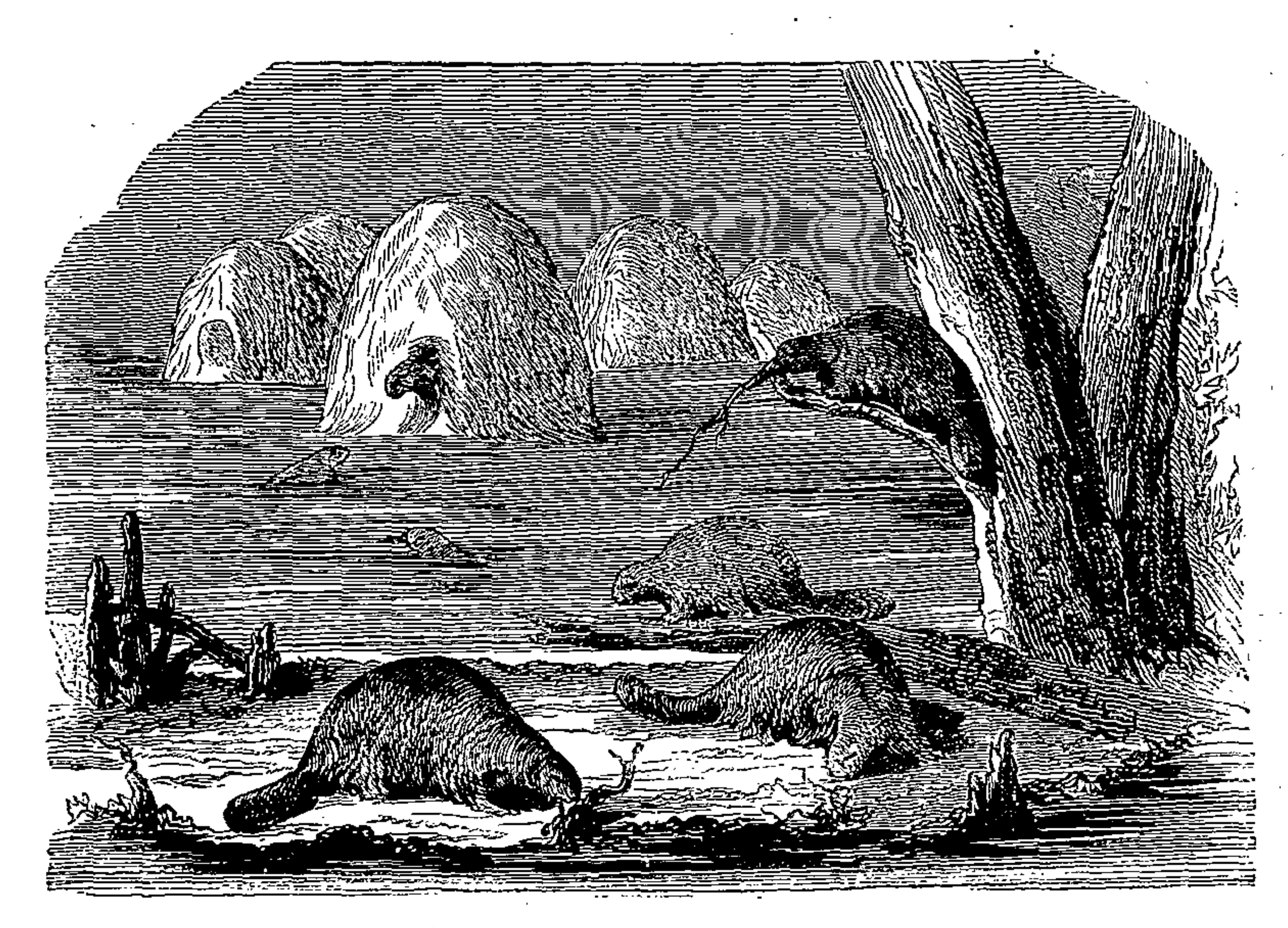
Au point du jour, Lizzy était debout, et déjà les chasseurs, qui avaient passé une partie de la nuit à fabriquer des trappes, étaient prêts à se mettre en route. Après avoir marché pendant quelques heures, ils rencontrèrent une rivière étroite, rapide et profonde, dont les bords étaient couverts de saules, de bouleaux et de peupliers.

Ils en suivirent le cours en continuant de rire et de causer jusqu'au moment où Barbe-d'Or leur fit signe de baisser la voix. On approchait de l'habitation des castors ; et comme Lizzy désirait les voir travailler, il fallait prendre garde de les effaroucher par le moindre bruit.

Devant nos voyageurs, la rivière s'élargissait au point de former un petit lac entouré de verdure, au-dessus duquel se montraient de petits dômes en maçonnerie. C'était l'étang des castors et leurs maisons.

Lizzy avait entendu parler souvent de l'instinct de ces animaux ; mais elle pensait que ceux qui les avaient vus se plaisaient à embellir leurs récits aux dépens de la vérité. Elle s'arrêta donc, mit un doigt sur ses lèvres, et demeura immobile, en invitant d'un geste les chasseurs à l'imiter. Tous attendirent ainsi pendant cinq ou six mi-

nutes, au bout desquelles deux castors parurent à la surface de l'eau, y plongèrent, et se poursuivirent en prenant leurs ébats, comme des écoliers en récréation ; puis ils s'approchèrent d'un jeune saule, et, s'étant assis sur la rive, ils se mirent à en ronger l'écorce.



C'était l'étang des castors et leurs maisons.

Le repas terminé, ils s'avancèrent sur la chaussée qui, barrant le cours de la rivière, avait forcé les eaux à s'étendre. Trois autres castors, sortant de leurs demeures, y grimpèrent après eux. Ils semblaient examiner cette digue avec l'attention d'un architecte appelé à recevoir les travaux dont il a tracé le plan ; ils s'arrêtèrent sur un point où la terre éboulée avait mis à nu les racines de plusieurs petits arbres, et sans doute ils se concertèrent pour savoir ce qu'il y avait à faire.

Tous les cinq se remirent à l'eau et revinrent quelques instants après, apportant, les uns des broussailles, les autres des morceaux de bois avec lesquels ils bouchèrent la brèche ; sur le bois ils posèrent des pierres, qu'ils allèrent chercher au fond de l'étang et qu'ils rapportèrent sous leur cou ; puis, avec la vase qui s'était amassée au pied de la digue, ils remplirent tout le vide resté entre les matériaux

employés, et ils donnèrent de la consistance à cette maçonnerie en la battant fortement de leurs larges queues.

Lizzy était émerveillée. Elle retenait sa respiration ; ses yeux, fixés sur ces industrieux ouvriers, brillaient d'un plaisir qui se reflétait dans ceux des deux vieux compagnons. Quant aux trois jeunes gens, pour qui ce spectacle était aussi nouveau que pour la fillette, ils partageaient franchement son admiration.

La besogne terminée, les castors plongèrent de nouveau et ne reparurent plus. Lizzy les attendait encore ; mais Barbe-d'Or retourna sur ses pas, en faisant signe à la jeune fille de le suivre.

— Vous avez vu tout ce qu'il y avait à voir, lui dit-il ; reposez-vous ici, sous la garde de votre père, pendant que nous poserons nos trappes.

— Comment ! s'écria-t-elle, vous auriez le courage de tuer ces animaux si intelligents ?

— Il est vrai qu'ils ont plus d'esprit et plus d'adresse que beaucoup de gens ; mais leur fourrure vaut de l'argent ; car elle devient de jour en jour plus rare.

— Et pour de l'argent, vous allez leur tendre des piéges et les mettre à mort ?

— Que voulez-vous? miss, les chasseurs n'ont pas le cœur tendre.

— Et si je vous demandais grâce pour eux ?...

— Songez que si je les épargne, un autre les prendra.

— Mais je n'en saurai rien, reprit Lizzy, tandis que j'aurais aujourd'hui beaucoup de chagrin, si vous refusiez d'écouter ma prière.

— Tu n'es pas raisonnable, mon enfant, dit sir William, d'exiger un si grand sacrifice.

Lizzy n'osa plus insister ; mais une grosse larme roula sur sa joue. Le zouave, poussant Barbe-d'Or du coude, la lui fit remarquer.

— Ne pleurez plus, dit le trappeur, en lançant loin de lui ses piéges, et allez dire aux castors qu'ils vous doivent la vie.

Lizzy, étonnée et ravie, se jeta au cou du vieux chasseur et mit un

baiser sur sa joue ridée. Il en demeura tout ébahi ; puis il regarda la jeune miss avec une tendresse paternelle et lui dit :

— Ce baiser-là vaut mieux que tous les castors de l'étang. C'est moi qui vous remercie.

Lizzy revint à la place qu'elle avait quittée, dans l'espoir de voir encore travailler les castors ; mais, soit que leur tâche de la journée fût finie, soit qu'ils eussent deviné qu'on les épiait, pas un ne se montra.

La jeune fille examina la digue avec une curiosité pleine d'intérêt, quand son père lui eut dit qu'elle était tout entière l'ouvrage des castors.

— On a prétendu, continua-t-il, que ces animaux, pour construire des chaussées, taillaient des pieux, les affilaient et les enfonçaient dans le lit de la rivière. On a eu tort, d'abord parce que cela n'est pas, ensuite parce que leur industrie est assez merveilleuse sans qu'on essaie d'y ajouter par des contes absurdes.

— Mais pourquoi élèvent-ils ces digues ? demanda Lizzy.

— Pour élargir le lit de la rivière, afin d'y bâtir plus commodément leurs maisons, et d'y retenir un volume d'eau assez considérable pour qu'en hiver la surface seule puisse geler. Quand ils veulent commencer cette construction, ils coupent le long de la rivière de jeunes arbres qu'ils y jettent et que le courant amène à l'endroit où ils ont résolu de placer la digue ; ils les posent à plat et les chargent de pierres, afin qu'ils n'aillent pas plus loin. Les premières assises posées, ils continuent, en ayant soin de consolider l'ouvrage, en plaçant des broussailles entre les bois et les pierres, et en remplissant de vase les vides qui y restent encore.

— C'est ce qu'ils ont fait devant nous tout à l'heure.

— Oui ; puisque tu les as vus travailler, tu sais comment ils s'y prennent. Quand la digue arrive à fleur d'eau, le travail devient moins pénible, puisque les bois flottés s'arrêtent d'eux-mêmes à l'endroit où ils doivent être employés. Si la rivière a peu de pente et que les

eaux coulent lentement, la digue n'a guère plus de largeur à la base qu'au sommet; mais si le courant est fort, comme ici, la chaussée est beaucoup plus épaisse, et les constructeurs ont en outre le soin de lui faire décrire une ligne un peu courbe pour qu'elle résiste mieux aux efforts du courant.

— Comment se fait-il que cette digue soit couverte d'arbres ? Les castors en plantent-ils donc lorsqu'elle est achevée ?

— Leur instinct ne va pas jusque-là ; mais les morceaux de saule, de peuplier, d'aune, qu'ils emploient, prennent souvent racine, comme les boutures d'arbustes que tu fais dans ton jardin ; d'ailleurs le vent apporte sur la vase qui recouvre les travaux des semences de différentes espèces végétales ; les graines germent et les arbres croissent. Non-seulement les castors réparent les digues toutes les fois qu'elles en ont besoin, mais ils les renforcent tous les ans, si bien qu'elles finissent par former de larges chaussées d'une solidité à toute épreuve. Chaque année aussi, ils revêtent leurs maisons d'une nouvelle couche de boue ; ce travail a lieu en automne.

— Je voudrais bien voir l'intérieur d'une de ces maisons, dit Lizzy.

— Ce serait difficile; car l'entrée est au-dessous de l'eau ; mais si vous voulez vous en rapporter à ceux qui les ont vues, je pourrai vous satisfaire, répondit Œil-de-Faucon. Ces huttes sont construites d'après les mêmes principes que la digue. Les castors amassent des branches courtes et menues, des pierres, du limon ; ils élèvent une maçonnerie dont la moitié à peu près se trouve hors de l'eau, et ils la terminent, comme vous le voyez, en forme de dôme. Ils creusent ensuite dans cette masse compacte une ouverture qui touche le fond de la rivière, et ils l'élargissent en forme de four. Cette chambre terminée, ils font une ouverture au-dessus, et creusent dans le dôme une seconde pièce à peu près égale à la première. Celle du rez-de-chaussée est le magasin, dans lequel le castor entasse les écorces nécessaires à sa nourriture de tout l'hiver ; l'autre, où l'eau ne pénètre jamais, est sa demeure ; il y vit en famille ; souvent même une seule

cabane abrite plusieurs couples de castors. La chambre et le magasin sont alors plus vastes. De crainte que ce dernier ne suffise pas encore, ces prévoyants animaux jettent devant la porte de leur maison des arbres entiers dont l'écorce sert à renouveler leurs provisions.

— Tout cela est vraiment admirable, dit Lizzy. J'ai peine à croire que des animaux doués d'un si rare instinct se laissent prendre aux piéges qu'on leur tend.

— Chacun de nous a ses petites faiblesses, chère miss. Pourquoi voulez-vous que les castors en soient exempts? On prend les hommes par l'ambition, par l'orgueil, par l'avarice; les jeunes filles par la vanité, à ce qu'on dit du moins; et les castors, par la gourmandise, reprit le Canadien.

— Oui, oui, ce sont nos passions qui nous perdent, reprit en riant Lizzy. Donc je suppose que vos piéges sont pourvus d'un appât.

— L'appât est une jeune tige de pin fixée dans le piége et le dépassant à peu près de la hauteur de ma main. Le piége est placé sous l'eau et attaché par une chaînette de fer à un arbre du bord.

— Mais le pin n'est pas assez rare pour que le castor le recherche avec tant d'avidité, objecta la jeune fille.

— Votre réflexion est juste, reprit Œil-de-Faucon. Vous saurez donc que cette tige, dépouillée de son écorce, est trempée dans un liquide dont les castors sont très-friands, et que nous appelons la médecine. En voici une petite fiole.

— En effet, cela sent la pharmacie, dit Lizzy, en passant le flacon au docteur.

— Il y a là dedans du camphre, de la menthe, et autre chose encore, ajouta Amédée.

— La composition de cette médecine est le secret du chasseur, reprit le Canadien, en regardant son compagnon.

— Un secret bien simple, dit Barbe-d'Or. On fait bouillir dans l'eau de jeunes bourgeons de peuplier, lorsqu'ils sont encore tout gluants; on y joint quelques feuilles de menthe des ruisseaux, un

peu de camphre et assez de sucre d'érable pour en faire un sirop qui se conserve. Le castor, qui a le nez fin et qui aime l'odeur de ce sirop, accourt et veut ronger la tige du pin bien arrosé ; mais dès qu'il y touche, le piége se détend et le prend par les pattes. Il se débat, entraîne la trappe au fond de l'eau, sans pouvoir se dégager, et il y meurt.

— Pauvre bête ! Que je suis contente d'avoir préservé ceux-ci ! Je n'oublierai jamais combien vous avez été bon pour moi, monsieur Barbe-d'Or.

— Si j'étais jeune, riche et beau comme vous, miss, répondit le vieux chasseur, je ne voudrais pas vous épouser, parce que vous me feriez faire tout ce qui vous plairait.

— Ce serait un bon moyen d'avoir la paix en ménage, dit le zouave, en riant du compliment.

— Et comme miss Lizzy ne vous demanderait rien que de juste et de bon, vous n'auriez pas à regretter de lui obéir, ajouta Ferdinand.

— Mais si vous tenez à ne faire que votre volonté, dit Amédée, je crois que vous avez bien fait de rester garçon ; car on dit qu'une femme exerce toujours un certain empire sur son mari.

— On dit la vérité, repartit sir William. Heureux celui qui trouve une digne compagne ! Mais malheureux celui qui la perd ! Il la regrettera jusqu'à la fin de sa vie.

Ces paroles jetèrent une teinte de tristesse sur le visage de Lizzy, en lui rappelant une mère tendrement chérie. Cette tristesse gagna les trois jeunes gens ; et les deux coureurs des bois étant peu causeurs, on regagna presque en silence le campement où l'on avait laissé les chevaux et les serviteurs. Chacun pensait d'ailleurs à la séparation qui devait avoir lieu le lendemain, séparation d'autant plus pénible, qu'au désert on n'est pas habitué à rencontrer des amis.

Les adieux furent courts et sincères.

— Nous ne nous reverrons sans doute jamais, dit le gentleman ;

mais je n'oublierai jamais non plus les services que vous m'avez rendus.

— L'avenir est à Dieu, répondit le Canadien. Moi, j'espère que nous nous reverrons.

— Et moi, je le souhaite, ajouta Barbe-d'Or, en serrant dans ses rudes mains la petite main de Lizzy.

— Ecrivez-nous quand vous serez arrivés en France, dit sir William aux trois jeunes gens, et adressez votre lettre au marchand de fourrures de Saint-Louis. Il sera prévenu et me la fera parvenir.

— Adieu ! adieu ! répondirent-ils avec émotion.

— Non, non, dit Lizzy. Au revoir !...

— A cheval ! s'écria Barbe-d'Or, qui craignait de s'attendrir. En route et bon voyage à tous !

On n'avait voulu se séparer qu'au dernier moment. A peine les chasseurs disparaissaient-ils dans la forêt, que sir William donna aussi le signal du départ et reprit avec sa fille et ses gens le chemin de sa demeure.

XIV.

Il y a toujours dans les adieux quelque chose qui attriste le cœur ; et plus l'absence doit être longue, plus la tristesse est grande. Les cinq compagnons marchèrent d'abord comme à regret, en échangeant à peine quelques paroles. Le désir d'arriver dans un canton moins ravagé que celui qu'ils parcouraient en tous sens depuis plusieurs jours, les décida à presser leurs chevaux, et bientôt la vue d'une plaine giboyeuse rendit aux deux coureurs des bois leur bonne humeur habituelle.

Le zouave ne tarda pas non plus à retrouver la sienne. Les deux frères, songeant que chaque pas qui les éloignait de sir William et de Lizzy les rapprochait de Béatrix, se sentirent à demi consolés. Amédée ne savait pas ce que Ferdinand ferait lorsqu'ils seraient tous deux rentrés en France ; mais il ne s'en inquiétait pas, et il le voyait avec joie décidé à ne pas prolonger outre mesure son séjour au désert.

La fatigue d'une vie dissipée et les remords qui en avaient été la suite avaient assez altéré sa santé pour inspirer des craintes au jeune

docteur ; mais le grand air, l'exercice, les émotions de chaque jour, en détournant son esprit des sombres pensées qui l'obsédaient, avaient rendu la vigueur à son corps et le calme à son âme. La solitude, la contemplation des beautés de cette nature encore vierge, le silence des forêts, la splendeur des nuits étoilées, avaient réveillé en lui le sentiment de la grandeur et de la puissance du Dieu à qui l'homme doit obéir, tandis que les dangers auxquels il se voyait sans cesse exposé l'habituaient à recourir à sa miséricordieuse bonté.

Un grand moraliste disait : « Toutes les fois que je suis allé au milieu des hommes, j'en suis revenu moins homme. » Toutes les fois, au contraire, que nous cherchons la solitude, que nous admirons les œuvres du Seigneur, et que ce sublime spectacle nous rappelle notre néant, notre âme, dégagée des petitesses, des misères et des vanités de ce monde, s'élève plus facilement vers la Divinité.

Amédée savait cela ; reconnaissant que lui-même était devenu plus croyant et meilleur, depuis qu'il vivait au désert, il se sentait rassuré sur l'avenir de son frère. Ferdinand, que ses folies avaient ruiné, et qui ne se jugeait capable d'occuper aucune position, se demandait quelquefois avec inquiétude à quoi serait bon le jeune homme qui avait perdu ses plus précieuses années. Volontiers il se serait fait coureur des bois ; mais il savait que son frère ne le quitterait point, et il ne se croyait pas le droit de détruire les légitimes espérances du jeune docteur.

— A la grâce de Dieu ! se disait-il chaque fois qu'il s'arrêtait à ces idées. Un honnête homme qui ne demande qu'à vivre de son travail parvient toujours à se suffire, surtout quand il a aussi peu de besoins que j'en aurai, après avoir passé quelques années au milieu des déserts américains.

— Attention ! cria Barbe-d'Or, une heure après avoir dépassé l'étang des castors. Attention ! Il y a là-bas, j'en suis sûr, une harde de cerfs qui broutent paisiblement, sans se douter de notre voisinage.

— Oui, dit Œil-de-Faucon, j'aperçois entre les arbres les ramures de celui qui fait sentinelle. Peut-être nous a-t-il déjà éventés.

— Non, répondit Barbe-d'Or ; il mange et ne s'occupe pas de nous.

— Je le vois ! s'écria Francis, et j'en vois aussi plusieurs autres. Nous serions bien maladroits, si nous ne tuions pas chacun le nôtre.

— Le plus difficile est de tuer le premier. Presque toujours les autres ont tant de peine de se décider à l'abandonner, qu'on n'a pas grand mérite à en venir à bout, dit Œil-de-Faucon.

— Silence ! reprit Barbe-d'Or ; nous approchons.

Les cerfs semblaient n'être point effrayés des pas des chevaux. Celui dont on avait d'abord aperçu la tête ne montrait plus que sa robe d'un fauve rougeâtre. Il présentait le flanc aux chasseurs. Il ne fallait pas manquer une si belle occasion. Les deux vieux compagnons firent signe à Amédée de tirer ; celui-ci s'effaça devant son frère, qu'il savait plus habile que lui. Ferdinand visa ; mais l'animal ayant fait un bond de côté, la balle frappa dans le vide ; le cerf détala si vivement, que les chasseurs le virent à peine passer comme une flèche devant eux.

Deux autres, plus jeunes, à en juger par leur bois, se précipitèrent sur ses traces. Œil-de-Faucon s'élançait pour essayer de les forcer à la course ; Barbe-d'Or le retint.

— Ils ne sont pas tous partis, dit-il en lui faisant signe d'écouter.

On entendait un bruit de branches brisées et le piétinement des sabots sur le sol.

— Soyons prêts à tirer quand ils débusqueront, commanda le Canadien.

Chacun obéit. Plusieurs minutes s'étant passées sans que rien apparût, Barbe-d'Or se laissa glisser à bas de son cheval et s'approcha en rampant de la clairière ; mais presque aussitôt il se releva.

— Venez ! dit-il, sans baisser la voix. Ils ne se sauveront pas, j'en réponds.

Les jeunes gens coururent vers la petite clairière à l'entrée de laquelle était resté l'Américain. Ils furent saisis d'étonnement à la vue de deux cerfs qui se tenaient par les cornes. Leur taille atteignait celle d'un cheval; ils avaient la queue courte, le mufle large, et sous le cou une touffe de poils très-longs. C'étaient deux superbes animaux, dont les jambes fines et nerveuses devaient fournir une course rapide; cependant ils restaient là, devant cinq hommes armés, sans chercher à fuir.

— Pourquoi donc ne se sauvent-ils pas? demanda Francis.

— Tu aurais plus tôt fait de dévider l'écheveau de fil le plus embrouillé qu'eux de retirer les unes des autres leurs ramures enchevêtrées, répondit le Canadien.

— Vous croyez qu'ils n'en pourront venir à bout?

— J'en suis certain. Si tu avais autant que nous parcouru la Prairie, tu aurais déjà rencontré des squelettes de wapitis ainsi enlacés. Il n'est pas rare que deux de ces animaux se prennent de querelle; ils s'attaquent avec leurs bois et arrivent à ne plus pouvoir les dégager. Dans cette fâcheuse position, ils deviennent infailliblement la proie des loups, à moins qu'ils n'aient la chance d'être rencontrés par des chasseurs qui abrégent leur agonie.

En disant cela, le Canadien prit son couteau et en frappa successivement les deux wapitis, qui tombèrent ensemble sur le sol. Les jeunes gens les examinèrent à loisir et ne purent s'empêcher de plaindre ces deux victimes d'une aveugle colère, surtout quand Barbe-d'Or leur eut assuré que le wapiti est d'un caractère très-doux, qu'il aime et protége sa famille; que, quand il est pris jeune, il s'apprivoise facilement et s'attache beaucoup à son maître.

— J'en ai vu porter des fardeaux et traîner des charrettes, dit Œil-de-Faucon; mais pour qu'ils travaillent gaîment, il faut qu'ils soient au moins deux ensemble; quand ils se trouvent séparés, ils ne cessent de s'appeler par des cris plaintifs.

— Il y a donc chez ces animaux, comme chez les hommes, des

antipathies ou des sujets de haine, puisqu'il leur arrive souvent de se livrer des combats meurtriers? demanda Amédée.

— D'abord chaque famille de wapiti a ses pâturages, dont elle ne doit pas s'éloigner, mais sur lesquels aucun étranger ne doit non plus s'aventurer. Le chef de cette famille défend ses droits; et si quelque autre, mécontent du lot qui lui est échu, entreprend de le déposséder, il ne cède pas. Une querelle s'engage alors entre ces deux chefs; et si l'étranger refuse de s'éloigner, le combat devient si sérieux, que parfois l'un et l'autre y périssent.

— Nos cerfs d'Europe ressemblent à ceux-ci, dit Ferdinand; seulement, chez nous, la chasse au cerf est un plaisir de prince; car c'est un gibier très-rare, qu'on ne rencontre guère que dans les parcs réservés, et qu'on lance avec un grand attirail de chiens, de chevaux et de piqueurs.

— Tandis qu'ici nous tuons sans tant de fracas des cerfs, des wapitis, des élans et des daims, répondit Barbe-d'Or.

— L'élan est, je crois, le plus grand de tous les cerfs? dit Amédée.

— Oui, répondit le Canadien. Sa taille surpasse souvent celle du cheval, auquel il ressemble un peu par son museau renflé. Il a le cou très-court; et comme il est ordinairement fort gras, il est obligé pour brouter l'herbe d'écarter les jambes de devant; aussi se nourrit-il de préférence des jeunes pousses des arbres. Il vit en grandes troupes, et n'est pas difficile à chasser, surtout dans les forêts marécageuses dont nous approchons. L'élan passe presque toute la journée dans l'eau, pour se préserver de la piqûre des moustiques; et lorsqu'il est en train de nager, on le tue sans aucune peine. Ces animaux sont d'ailleurs tout à fait inoffensifs, s'apprivoisent parfaitement, et suivent leur maître avec autant de docilité qu'un chien; ils le reconnaissent, viennent à sa rencontre et se plaisent à le caresser.

— Si nous parvenons à en prendre un jeune, dit Ferdinand, je l'apprivoiserai, je l'emmènerai en France, et j'en ferai cadeau à Béatrix.

— Et quand on ne voudra pas croire que tu as vécu au désert, tu feras voir l'élan que tu en auras rapporté, reprit malicieusement l'Américain.

— Eh bien ! oui, répondit Ferdinand. Je crains seulement que ce ne soit un grand embarras pour la traversée.

— Je sais qu'on en a élevé plusieurs à New-York, reprit Barbe-d'Or, qu'on a pu les habituer à porter le harnais et à traîner des voitures très-légères ; mais à New-York, ils étaient encore chez eux, tandis qu'en France....

— Il y en avait autrefois dans plusieurs parties de l'Europe, dit Amédée, et j'ai ouï dire qu'en Angleterre on a essayé d'acclimater l'élan pour sa chair.

— Cela ne m'étonne pas. La viande de l'élan est excellente, soit fraîche, soit fumée. Elle vaut, à mon avis, la bosse du bison, ajouta le Canadien.

— Chut ! ne parlez jamais devant moi de la chasse aux bisons, s'écria le zouave ; ça me donne la chair de poule.

— Poltron ! dit Barbe-d'Or en riant. J'espère bien que nous n'en avons pas fini avec les Indiens. Nous devons être sur le territoire des Padoucas, tribu guerrière s'il en fût. Que nous tuions un bison, un tigre, une panthère, ou seulement un lièvre, nous aurons maille à partir avec eux ; et quand même nous ne tuerions rien du tout, il faudrait nous battre, si nous les rencontrions.

— Eh bien ! mon vieux, on se battrait. On n'a la chair de poule que de loin ; dès qu'on se trouve en face d'un ennemi, on se sent tout réchauffé.

— J'en étais sûr, reprit Barbe-d'Or. Est-ce que je t'aimerais, si tu avais peur ?

— Ecoutez ! dit Œil-de-Faucon, en laissant là le wapiti qu'il était en train de dépouiller et en saisissant sa carabine.

Ses quatre compagnons l'imitèrent.

— Est-ce que ce seraient déjà les Padoucas ? demanda le zouave.

— Ce sont des loups qui donnent la chasse à une harde de cerfs, peut-être ceux que nous avons fait fuir, répondit le Canadien. Les loups donnent de la voix comme des chiens, ne les entendez-vous pas ?

Les aboiements devenaient distincts. Bientôt un beau cerf parut, le nez au vent, le cou gonflé, la tête en arrière. Il courait, suivi par trois loups noirs, qui le serraient de près, mais auxquels il eût sans doute échappé s'il n'eût vu briller les fusils des chasseurs. Il s'arrêta, ne sachant quel parti prendre entre ces deux dangers. Son hésitation ne dura qu'un instant ; mais déjà un loup le tenait aux jambes.

Amédée, plein de pitié pour la noble bête, la débarrassa de cet ennemi, tandis que Barbe-d'Or ajustait le second, et que le troisième prenait la fuite.

— Sauvé ! s'écria le docteur avec joie.

— Il est à nous ! fit Barbe-d'Or, en lui envoyant une balle.

— Pourquoi le tuer ? dit Amédée. N'en avions-nous pas déjà deux ?

— Es-tu donc aussi enfant que la petite Lizzy ? gronda le vieux chasseur, et veux-tu nous empêcher de faire honnêtement notre commerce ? La fourrure des castors valait mieux que la peau du cerf ; mais ce n'est pas une raison pour que nous nous passions de toutes les deux.

— J'ai cru que vous vouliez l'épargner, quand je vous ai vu tuer le loup, reprit Amédée.

— Et moi j'ai cru, quand je t'ai vu frapper celui qui allait lui happer les jarrets, que tu voulais l'empêcher d'endommager le cuir du wapiti, et je te savais gré de ta bonne idée.

— As-tu déjà vu un chasseur de ton pays faire grâce à un lièvre parce qu'il en avait deux dans son carnier ? demanda Œil-de-Faucon au docteur, en lui adressant un regard amical.

— Non, répondit Amédée. Les chasseurs sont partout sans pitié, et j'avais tort de penser que Barbe-d'Or en pût avoir.

— Ne l'écoute pas quand il parle de son commerce, continua le Canadien. Quand la peau du cerf ne serait bonne à rien, nous ne pourrions, ni lui, ni moi, résister au désir de le tuer. Les Indiens, les trappeurs, les coureurs des bois font comme nous, et voilà pourquoi les forêts se dépeuplent.

— Si nous pouvions seulement emporter ces magnifiques bois ! dit Ferdinand. Quels beaux trophées d'armes ils pourraient supporter !

— Ils pèsent chacun plus de cinquante livres, répondit Œil-de-Faucon ; et quoique nous ayons vendu nos fourrures à sir William, nos chevaux en seront bientôt trop chargés.

— Nous sommes sur une piste où il doit passer de temps à autre des agents de la compagnie des pelleteries de Saint-Louis ; mais si nous n'avons pas la chance d'en rencontrer, nous ferons une cache, dit Barbe-d'Or.

— Ah ! oui, une cache, s'écria le zouave, en riant aux éclats. A qui profitera-t-elle, mon vieux ?

— Il croit que nous ne la retrouverions pas, reprit Barbe-d'Or avec un dédaigneux mouvement d'épaules. Il faut que ces Français parlent de tout à tort et à travers, et qu'ils se moquent de tout le monde.

— Ah ça, papa, ne nous fâchons pas. Ce que j'en dis n'est pas pour me moquer ; mais je voudrais bien savoir si vous espérez boire encore à la santé des amis un peu de ce bon vin que nous avons enterré là-bas.

— La cache était bien faite ; personne n'y a touché, j'en réponds.

— Elle était si bien faite, que ni vous ni d'autres ne pourrez la retrouver.

— Tu te trompes, Francis, dit le Canadien : Barbe-d'Or ira sans la moindre hésitation déterrer le bon vin dont tu parles. Ce que le cou-

reur des bois a vu une fois, il ne l'oublie pas ; et la forêt, qui vous paraît à peu près la même partout, a pour lui des caractères et des aspects auxquels il ne peut pas se tromper.

— Diable ! fit le zouave un peu confus ; je ne fais et je ne dis que des sottises. Il faut me pardonner, papa Barbe-d'Or ; car je ne voulais pas vous offenser.

— C'est pour toi que je t'engage à brider ta langue, répondit l'Américain. Tes paroles glissent à travers mes oreilles comme le vent à travers le feuillage, parce que ce n'est pas ton cœur qui les dit ; mais si tu retournes au milieu des hommes, tu donneras prise à tes ennemis par ta vanité et ton étourderie.

— Merci de la leçon, reprit le zouave : on tâchera de s'en souvenir à l'occasion.

Amédée avait donné, sans le vouloir, un peu d'humeur à Barbe-d'Or, et Francis payait pour le docteur, avec qui l'Américain se sentait moins à l'aise qu'avec lui. Le nuage se dissipa tout à fait quand Amédée, après avoir dépouillé, avec l'aide de son frère, le loup qu'il avait tué, en apporta la fourrure au vieux chasseur, en lui demandant si ce travail avait été proprement fait.

— Belle question ! répondit-il. Comment celui qui sait mettre à nu les nerfs et les os d'un homme ne saurait-il pas écorcher un loup ? Mais cette besogne-là nous regarde, Œil-de-Faucon et moi. Repose-toi et ne te salis pas les mains. Vois-tu, ajouta-t-il, avec le désir évident de faire oublier sa brusquerie, il ne faut pas te figurer que le cerf aurait eu la vie sauve, si nous l'avions laissé passer. La meute qui lui donnait la chasse se composait peut-être de quinze à vingt loups, peut-être de trente à quarante. Si nous n'en avons vu que trois, c'est que celui que nous avons mis en déroute est allé les avertir de notre présence ; mais je parierais tout ce que tu voudrais qu'il y avait en avant du wapiti un poste de coyotes qui n'attendaient que le moment de lui barrer le passage. C'est toujours ainsi que font ces animaux ; car la ruse ne leur manque pas. Le cerf, attaqué par devant et par derrière,

blesse quelques-uns de ses ennemis ; mais les autres le serrent de plus près. S'il parvient à s'en débarrasser pour un instant, ils le poursuivent avec une infatigable ardeur et se jettent même à l'eau après lui.

— Vous avez bien fait de le tuer plutôt que de l'exposer à un tel supplice ; et moi j'ai eu tort de vous adresser un reproche. Mais que voulez-vous ? je ne suis qu'à moitié chasseur, et le carnage me répugne, répondit Amédée.

— Patience ! Nous arriverons bientôt dans un canton où tu trouveras des fleurs et des herbes que tu ne connais pas encore. Quoique je ne sache pas trop ce que tu en pourras faire, je t'aiderai à les recueillir.

— Ce serait d'abord un bonheur pour moi d'en posséder une belle collection, et un plus grand bonheur d'en trouver quelqu'une qui soit encore inconnue dans mon pays. J'en ferais don au Jardin des Plantes, et mon voyage n'aurait pas été tout à fait inutile.

— Il y a aussi à New-York un Jardin des Plantes, et des savants visitent les forêts et les montagnes pour l'enrichir encore.

— Celui de Paris compte un grand nombre de voyageurs qui parcourent le monde pour chercher des plantes, des bois, des animaux, des minéraux. Il n'est pas rare que ces envoyés meurent à la peine ; mais ceux qui survivent aux fatigues, aux privations, aux dangers de toutes sortes, se trouvent largement récompensés, quand ils rapportent de bien loin une pauvre petite herbe qui manque à cette immense collection.

— J'aime mieux courir le désert à la recherche des bêtes fauves, dit Barbe-d'Or. Mais chacun est libre de faire comme il l'entend, et un ignorant comme moi ne doit pas se mêler de trouver à redire aux goûts des savants.

Amédée était parti sans aucune mission à remplir, parce qu'il avait quitté la France sans prendre le temps de voir les professeurs de botanique dont il avait suivi les cours avec une véritable passion. Toutefois il n'en caressait pas moins l'espoir de pouvoir, lui aussi, ajouter si peu que ce fût aux conquêtes de la science.

Il rêvait déjà cette gloire au temps où son père parlait de l'accompagner dans ses excursions lointaines, et il admirait déjà le dévouement de ces savants voyageurs qui, selon l'expression de Jules Janin, ont fait de quelques arpents de terre, perdus au milieu de Paris, comme un vaste et puissant royaume qui envoie ses ambassadeurs dans toutes les parties du monde ; ambassadeurs triomphants et glorieux, que rien ne saurait arrêter : ni les guerres de peuple à peuple, ni les déserts, ni les fleuves débordés, ni les vallons, ni les montagnes.

« Qui que vous soyez, nations armées pour la guerre, laissez-les passer, ces ambassadeurs du printemps et de l'automne, ces représentants pacifiques de Pomone et de Flore.... Laissez-les passer ; car on n'en veut ni à vos frontières, ni à vos rivages, ni à vos chartes, ni à vos despotes. Tout au plus veut-on ramasser quelques poissons dans vos fleuves, deux ou trois coquilles sur le bord de vos mers, quelques graminées inconnues sur le sommet de vos montagnes, un bouton dans vos jardins, un pépin dans vos vergers, un oiseau qui chante sur la branche de vos arbres en fleurs. Voilà tout ce qu'ils demandent, les envoyés du noble jardin. Et comme échange naturel de cette modeste récolte dans vos plantations, dans vos bruyères, dans vos rochers, dans vos sables, dans les tanières de vos lions et de vos tigres, ils vous apporteront nos plus belles fleurs, nos plus beaux arbres, nos fruits les plus savoureux, nos graines les plus fertiles, nos animaux les plus fidèles, nos oiseaux les plus chanteurs. Aussi telle est la force toute-puissante de la paix et de la bonté parmi les hommes, telle est l'attraction inévitable de cette chose divine appelée la bienveillance, que, seuls dans ce monde, les ambassadeurs du Muséum sont assurés, même parmi les peuples les plus féroces, de rencontrer les plus tendres sympathies.... Non-seulement le voyageur du Jardin des Plantes a le droit d'asile, mais encore il a le droit de cueillir et de ramasser tout ce qui se rencontre en son chemin ; chaque plante tombée du sein de Dieu, fécondée par la rosée, mûrie

par le soleil, chaque animal vivant ou mort appartient de droit à ce conquérant pacifique....

« Il est bien entendu que cette noble mission à travers les forêts, les plants, les océans et les déserts de ce monde, devait avoir ses martyrs. La vie n'a été donnée à l'homme que pour la pouvoir sacrifier, comme on donne une dernière preuve d'obéissance et de respect à ses espérances et à ses convictions. Tel s'est fait tuer à Austerlitz, à Wagram, à Waterloo, pour avoir son nom écrit dans le bulletin impérial, qui ne comprendrait pas que, pour compléter son herbier, un jeune savant aille chercher la peste et la mort sur les montagnes de l'Himmalaya. Celui-ci veut bien prendre à lui tout seul une batterie de canons qui tonnent; mais il fuirait épouvanté, s'il lui fallait aller dérober dans son antre les petits d'un tigre et de sa femelle. Dieu merci ! de quelque genre que soit la gloire que l'on cherche, c'est toujours la gloire (1). »

Amédée, retiré à l'écart, songeait à tout cela, pendant que les deux vieux compagnons, aidés par le zouave, s'occupaient à rôtir sur des charbons ardents les meilleurs morceaux de leur chasse, non-seulement pour en faire un copieux repas, mais aussi pour en conserver une partie, afin de ménager les provisions dont sir William avait eu soin de les munir. Ils espéraient bien parvenir à se suffire chaque jour; mais depuis qu'ils parcouraient le désert, ils avaient déjà vu tant de choses, qu'ils savaient que l'homme ne doit jamais compter sur rien. Naguère encore ils auraient souffert cruellement de la faim dans la cache de la montagne, sans la chair de bison réduite en poudre qu'Œil-de-Faucon leur avait distribuée.

Ce qui manquait le plus souvent à nos chasseurs, c'était le pain. Ils le remplaçaient par l'amande du pin appelé pignon, qui se trouve dans presque toutes les oasis de la Prairie; mais ils la mangeaient crue, sans se donner la peine de la faire sécher, de la réduire en farine

(1) *Le Jardin des Plantes*, Préface par J. Janin.

et de la pétrir comme le véritable pain. C'était la privation à laquelle les trois jeunes gens avaient le plus de peine à s'habituer. Sir William, qui en était instruit, avait fait préparer pendant leur séjour à la ferme une certaine quantité de biscuit ; et à moins qu'ils ne vinssent à perdre leurs chevaux, ce pain très-nourrissant ne devait pas leur manquer de sitôt.

La chair des wapitis fut trouvée excellente. Comme il faisait encore très-chaud, quoique l'automne approchât, on convint de ne se remettre en route que vers le soir. Chacun chercha une place à l'ombre et s'étendit sur une herbe longue et touffue qui le déroba presque entièrement aux regards de ses compagnons.

Tout se taisait autour d'eux ; les oiseaux dormaient dans les branches ; les bêtes féroces attendaient le soir pour quitter leurs repaires. Francis, qui était de garde, n'entendant que le chant monotone de la cigale, pouvait se croire encore en Afrique.

Il était heureux, notre ami Francis : la vie qu'il menait lui plaisait fort ; et, chose inexplicable pour lui comme pour nous, depuis qu'il avait enduré de si terribles angoisses entre les mains des Indiens, cette vie aventureuse avait encore pour lui plus de charmes. Pensait-il que, puisqu'il avait échappé à une mort imminente, c'est que son heure était sans doute encore éloignée, ou croyait-il avoir enduré sa part de souffrances, pendant les longues minutes qu'il avait passées au poteau du supplice ? Peut-être bien ; mais il espérait surtout que la Vierge Marie, qu'il avait invoquée dans sa détresse, continuerait à le protéger.

Pour ne pas céder au sommeil, qui chez les jeunes gens est souvent irrésistible, il se promenait tout armé et s'arrêtait de temps en temps pour prêter l'oreille aux moindres bruits. Sa faction durait depuis deux heures. Nous devons dire qu'il commençait à dormir en marchant, lorsqu'il crut entendre le sifflement d'un vent qui se serait élevé tout à coup. Il leva la tête ; voyant que le calme le plus profond continuait à régner autour de lui, il crut s'être trompé ; mais

le bruit grandit en se rapprochant et devint semblable aux roulements lointains du tonnerre.

Le zouave ne savait à quelle supposition s'arrêter ; cependant il hésitait encore à réveiller ses compagnons, quand il aperçut en l'air, à une distance assez grande, une masse énorme qui s'avançait rapidement vers lui. Etait-ce le nuage dans lequel grondait la foudre? Il n'en savait rien ; mais ce nuage était si épais, qu'il interceptait complétement la lumière du soleil. Bientôt pourtant il se sépara en plusieurs fragments ; et comme il avançait toujours, Francis reconnut que ce qu'il avait pris pour un nuage était une immense volée de pigeons.

Il n'y avait rien à craindre pour les chasseurs. Toutefois le zouave pensa que ses deux amis seraient aussi contents que lui de jouir de ce spectacle, et il les appela doucement pour ne pas troubler le sommeil des autres. Mais les vieux coureurs des bois ne dormaient jamais que d'un œil ; ils furent debout les premiers.

— Les pigeons ! dirent-ils sans hésiter, quoique la bande ailée, après s'être abaissée un instant, eût repris son vol vers les hautes régions.

Ferdinand et son frère avaient lu d'intéressants détails sur l'émigration des pigeons américains ; ils furent enchantés de pouvoir par eux-mêmes en constater l'exactitude.

En arrivant au-dessus de la forêt, les oiseaux descendirent. On put alors se faire une idée de leur nombre, ou plutôt reconnaître que ce nombre était incalculable. Ils cherchaient des hêtres ou des chênes, pour se rassasier de faînes et de glands ; mais ces arbres étaient rares autour de nos chasseurs, et il eût fallu pour rassasier cette multitude affamée une récolte des plus abondantes.

Les éclaireurs, s'étant assurés de la médiocre quantité de vivres qu'ils trouveraient là, reprirent leur vol, suivis par d'innombrables bandes, qui se succédaient sans interruption.

— Ce ne sera donc jamais fini ? disait Francis. Voilà plus d'un

quart d'heure que les premiers sont passés ; il en arrive toujours, et, là-bas, le ciel en est encore tout gris.

— Tu n'y es pas encore, mon fils, répondit Œil-de-Faucon. Je les ai quelquefois vus passer ainsi, non pas une heure ni même une journée, mais trois ou quatre jours de suite.

— Alors ils ne doivent rien laisser où ils s'abattent ?

— Il est certain qu'il leur faut de la nourriture ; mais quand ils ont trouvé un canton bien fourni, peu importe qu'ils le ruinent complétement, si c'est au désert. Si c'est près des lieux habités, tous ceux qui y descendent n'en sortent pas. On les tue par milliers ; tant que dure le passage, on ne mange pas autre chose, et on en sale d'énormes provisions. Beaucoup de gens font même dix, vingt, vingt-cinq lieues pour profiter de cette aubaine, et ils remportent de pleines charretées de pigeons.

— Il n'est pas nécessaire d'être bon tireur pour réussir dans cette chasse, dit Ferdinand.

— Cela me conviendrait assez, ajouta Amédée ; il n'y a qu'à tirer dans le tas.

— On est sûr de ne pas perdre son plomb, reprit le Canadien. On ne se contente pas de tuer les pigeons à coups de fusil ; on les abat avec des perches, on les asphyxie avec des réchauds sur lesquels on brûle du soufre ; beaucoup même se servent simplement de branches de pin enflammées.

— La chasse est encore plus facile et le butin plus grand quand on attaque les pigeons pendant la nuit, dit Barbe-d'Or, que quand on les surprend en train de picorer. Souvent ils en sont quittes pour aller dîner ailleurs. Mais quand ils arrivent le soir à leur gîte, on en peut massacrer tant qu'on veut. Quelque soin qu'on mette à les ramasser, les bêtes de proie trouvent encore à s'en gorger. Nous avons vu des fermiers conduire sur ce champ de bataille des centaines de cochons qui s'y nourrissaient pendant plusieurs jours.

— Si d'autres que vous nous racontaient des choses aussi surprenantes, je n'en croirais pas la moitié, dit le zouave.

— Tu peux compter que nous n'exagérons pas, répondit Œil-de-Faucon, et tu en seras moins étonné quand tu sauras que des savants ont calculé que chaque bande de pigeons en contient au moins un milliard.

Tout le monde sait maintenant en France ce que c'est qu'un milliard; depuis la fatale guerre de 1870, les enfants eux-mêmes n'ignorent pas que ce chiffre énorme équivaut à dix fois cent millions. Mais Francis, ne se rendant pas un compte exact de la valeur de ce chiffre, se la fit expliquer et en demeura confondu.

— S'ils n'allaient pas coucher trop loin d'ici, dit-il, je serais bien curieux de les voir de près.

— Quand même ils trouveraient à manger aux environs, reprit Barbe-d'Or, il n'est pas assez tard pour qu'ils ne puissent pas faire encore trois ou quatre cents milles avant de prendre du repos.

— Vous voulez rire, papa Barbe-d'Or.

— Je ne ris pas le moins du monde. Il est prouvé qu'un pigeon peut voler avec une vitesse d'un mille par minute.

— Le tiers d'une lieue.... C'est quasi comme les bottes de sept lieues de l'ogre. S'il leur prenait fantaisie d'aller se promener à Paris, combien leur faudrait-il de jours pour faire le voyage?

— Deux ou trois jours, répondit Ferdinand. Mais ils ne l'entreprendront pas. Ils mourraient de faim avant d'y arriver. La puissance de leur vol est merveilleuse, mais celle de leur digestion est grande aussi, et il leur serait impossible de traverser la mer.

— Quel dommage, dit Amédée, que je n'aie pas pensé dès le commencement à compter ces bandes qui se renouvellent sans cesse!

— Tu n'en serais pas beaucoup plus avancé; tu y aurais renoncé avant la fin, reprit Ferdinand, si elles doivent passer ainsi jusqu'au soir.

Ce fut en effet deux heures seulement avant la nuit que parurent

les dernières de ces immenses colonnes. Les jeunes gens étaient las de les regarder; quant aux deux vieux compagnons, ils fumaient insoucieusement leur pipe, en surveillant la cuisson des lanières de cerf qu'ils avaient découpées. Ils n'accordaient qu'une médiocre attention à ce spectacle qu'ils avaient eu déjà sous les yeux, quoique ce soit toujours une chose aussi admirable qu'étrange.

Le docteur Jonathan Franklin, qui a écrit avec amour l'histoire des animaux, raconte qu'après avoir vu de ses yeux, non pas une fois, mais plusieurs, et pendant des années, ces multitudes innombrables, il était obligé de se demander à lui-même s'il n'avait point été le jouet d'un rêve.

« Pendant l'automne de 1813, dit-il, je laissai ma maison, située à Henderson, sur les rives de l'Ohio. En passant sur les Barrens, à quelques milles de Hardensburgh, j'observai des pigeons qui volaient par grands essaims, du nord-est au sud-est. Je n'avais jamais rien vu de pareil en ma vie.

« Eprouvant le désir de compter les bandes de ces oiseaux qui passeraient à portée de ma vue dans l'espace d'une heure, je descendis de cheval, je me plaçai sur une éminence et me mis à marquer avec mon crayon un point à chaque troupe qui passait. En peu de temps je reconnus que la tâche que j'avais entreprise était impraticable. Les oiseaux passaient, passaient, passaient toujours en incalculables légions. Je me levai et comptai les points que j'avais faits sur le papier : il y en avait cent soixante-trois, marqués en moins de vingt et une minutes.

« Je continuai mon voyage; plus j'avançais, plus je rencontrais de pigeons. L'air en était littéralement tacheté; la lumière du plein soleil en son midi en était obscurcie comme par une éclipse. La fiente de ces oiseaux tombait par flocons, comme de la neige. Le bourdonnement continu de leurs ailes engourdissait mes sens et me portait au sommeil. Comme j'attendais l'heure du dîner dans l'auberge d'Young, au confluent de la rivière Salée et de l'Ohio, je vis à

loisir d'immenses phalanges ailées qui continuaient leur passage avec un front de bataille qui s'étendait bien au delà de l'Ohio, dans la direction de l'ouest, et à l'est vers les forêts de bouleau. Pas un seul de ces oiseaux ne mit pied à terre; car on ne voyait cette année-là, dans le voisinage, pas une seule noix ni un seul gland.

« Avant le coucher du soleil je gagnai Louisville, éloigné de Hardensburgh de plus de quinze milles. Les pigeons passaient toujours par troupes compactes, et continuèrent de passer ainsi pendant plusieurs jours de suite. Tous les gens étaient en armes. Les rives de l'Ohio étaient couvertes d'une foule d'hommes et d'enfants qui tiraient continuellement sur nos oiseaux pèlerins, dont le vol s'abaissa lorsqu'ils traversèrent la rivière. On détruisit ainsi des milliers de ces oiseaux. Pendant une semaine et plus, toute la population ne se nourrit que de ce gibier et ne parla d'autre chose que des pigeons. Durant tout ce temps-là, l'atmosphère fut imprégnée de l'odeur particulière à ces oiseaux. »

Franklin fait ensuite le calcul approximatif du nombre des pigeons émigrants et de la quantité de nourriture qu'ils consomment chaque jour, en supposant que chacun d'eux ait besoin d'un demi-litre de grains, et il trouve des chiffres si énormes, qu'il s'écrie : « O Providence ! que ta main est large et généreuse ! Elle s'étend, comme le dit le poëte, sur toute la nature. »

« Quand les pigeons, ajoute-t-il, ont trouvé un espace renfermant d'abondantes provisions, ils forment de grands cercles dans l'air et descendent pour reconnaître le pays. Dans ces évolutions, leur masse changeant plusieurs fois de direction, change aussi d'aspect. Quand le dos des oiseaux frappe les yeux, on croirait voir une brillante nappe d'azur ; et quelques instants après, c'est un riche manteau de pourpre. Après de nombreuses hésitations ils descendent enfin, pour chercher les glands et les faînes tombés sous les feuilles.

« Ils mangent parfois si avidement, qu'ils sont obligés de faire de douloureux efforts pour avaler le morceau qu'ils ont choisi. Après le

repas, ils se perchent sur les arbres pour faire paisiblement leur digestion. Ils marchent aussi facilement sur la terre que sur les branches ; ils font la roue avec leur belle queue ; ils remuent la tête en avant, en arrière, de la façon la plus gracieuse ; et quand le soleil disparaît à l'horizon, ils partent en masse pour leur gîte de nuit, qui est toujours un endroit de la forêt pourvu d'arbres très-élevés et de jeunes taillis. »

Un de ces gîtes était situé dans le Kentucky, sur les bords de la rivière Grise. Le docteur Franklin le visita, y trouva des arbres brisés à peu de distance du sol et des branches des plus hauts chênes abattues, comme si la forêt eût été balayée par un tourbillon. Beaucoup de monde y attendait l'arrivée des oiseaux voyageurs. Le bruit qu'ils firent de loin lui parut semblable à celui d'une forte brise de mer dans les agrès d'un vaisseau ; et quand ils passèrent au-dessus de sa tête, il sentit un violent courant d'air.

« Des milliers d'oiseaux, dit-il, furent aussitôt abattus par des hommes armés de grandes perches. Les pigeons continuèrent leur marche aérienne. Les feux furent allumés, et alors la forêt présenta une scène magnifique autant que merveilleuse et presque terrible. Les pigeons arrivèrent par nuées et s'abattirent de tous côtés les uns sur les autres, jusqu'à ce que des masses solides et compactes se formassent sur les branches d'alentour. Ça et là les branches cédaient sous le poids avec un sourd craquement, et, tombant à terre, détruisaient des centaines de pigeons, entraînant dans leur chute les grappes d'oiseaux dont elles étaient chargées. C'était une scène de tumulte et de confusion. Au milieu de ce bruit, je jugeai tout à fait inutile de parler ou même de crier aux personnes qui se trouvaient tout près de moi. La détonation même des armes à feu ne se faisait plus entendre, et je jugeais seulement qu'on tirait par la vue des chasseurs qui rechargeaient leurs fusils.

« Personne n'osait se hasarder au milieu de cette scène de dévastation. On remit au lendemain le soin de relever les morts et les

blessés. Les pigeons venaient toujours, ou plutôt ils neigeaient ; et il était minuit passé avant que je pusse observer une diminution dans le nombre de ceux qui arrivaient, arrivaient sans cesse.......

« Le lendemain, à l'approche du jour, le bruit persista à un certain degré. Avant qu'on pût distinguer les pigeons dans l'obscurité, les pigeons commencèrent à se mouvoir dans une direction toute différente de celle qu'ils avaient suivie en arrivant la veille au soir. Au lever du soleil, tous ceux qui étaient en état de se mouvoir avaient disparu. Les hurlements des loups frappèrent alors nos oreilles, et les renards, les lynx, les conguars, les ours, les ratons, les opossums, les putois, furent vus rôdant, tandis que les aigles et les faucons de différentes espèces, accompagnés par une foule de vautours, vinrent les remplacer et prendre leur part du butin. Ce fut alors que les auteurs de tout ce carnage commencèrent à entrer sur le champ de bataille, où gisaient les morts, les mourants, les blessés. Les pigeons furent ramassés et empilés par tas, jusqu'à ce que chacun eût le nombre dont il pouvait disposer. Alors on lâcha les cochons pour qu'ils pussent se gorger sur le reste. »

Les deux coureurs des bois, ainsi qu'on en peut juger par ces détails, n'avaient rien dit de trop. Les jeunes gens regrettaient que la colonne ailée ne se fût point abattue tout près d'eux ; ce qui ne les empêchait pas toutefois de se réjouir d'avoir pu se faire une idée de l'innombrable quantité des émigrants qui la composaient.

On en causa le soir autour du feu : la journée n'avait pas été pénible, et les quelques heures de repos prises pendant la chaleur suffisaient pour retarder chez nos amis le besoin du sommeil.

— Si l'on fait souvent un si grand carnage de ces pauvres oiseaux, dit le zouave, il n'en restera bientôt plus.

— Je les ai toujours vu tuer par milliers, répondit Barbe-d'Or, et je ne m'aperçois pas qu'il y en ait moins que dans ma jeunesse.

— Non, reprit Ferdinand, il ne doit pas y en avoir moins : la fécondité du pigeon est si grande, que si l'on n'en détruisait pas, ils

finiraient par remplir les forêts et dévaster les cultures. J'ai lu cela autrefois, et je le crois maintenant. Je n'avais encore vu alors que quelques pigeons ramiers volant par petites bandes de cinq ou six, et je ne pouvais me figurer ce qu'étaient les pigeons sauvages du nouveau monde.

— On assure qu'il y a des Indiens qui réussissent à les apprivoiser, dit Œil-de-Faucon ; mais je n'en sais rien.

— Notre pigeon domestique doit venir du pigeon sauvage, ajouta Amédée. Mais il est juste de dire que le pigeon n'est jamais tout à fait domestique. Il va où il veut ; s'il se plaît dans le colombier qu'on lui a bâti, il y revient ; s'il ne s'y plaît pas, on essaierait en vain de l'y retenir. Mais si loin qu'il aille, il n'hésite pas un instant sur la route qu'il doit suivre pour retrouver sa demeure ; aussi a-t-on utilisé cette faculté du pigeon pour en faire un messager prompt et fidèle.

Personne n'ignore que, pendant la terrible guerre que nous rappelions tout à l'heure, le service des postes et des télégraphes étant supprimé dans la plus grande partie de la France, on essaya de le remplacer par des pigeons, auxquels on attachait sous l'aile des missives pressées. Plus d'un de ces jolis courriers tomba sous les balles prussiennes, et plusieurs de ceux qui n'étaient chargés d'aucune dépêche subirent le même sort, sur un simple soupçon.

Sous le rapport de la rapidité, le pigeon facteur ne laisse rien à désirer ; mais on ne peut lui indiquer la direction qu'il doit suivre, et il ne va jamais que d'un de ses gîtes à l'autre. Toutefois, comme il part à l'heure qu'on veut, il y a des journalistes qui l'utilisent pour recevoir à Paris des nouvelles de Versailles, quelques instants avant de mettre sous presse.

Les animaux sont souvent guidés plus sûrement par leur instinct que l'homme par son savoir : les pigeons se dirigeaient vers le sud, attirés par les plantations de riz, sur lesquelles ils voulaient s'abattre avant la moisson.

— Ils nous avertissent de la fin prochaine des beaux jours, dit

Œil-de-Faucon à son camarade, pendant que les jeunes gens dormaient. Si tu me crois, nous ne l'attendrons pas pour gagner les montagnes, où notre petit docteur trouvera sans doute une belle récolte à faire.

— Je lui ai promis que nous ne tarderions pas à changer de pays. La route est longue ; mais nous avons de bons chevaux ; et en ne nous arrêtant que quand le gibier en vaudra la peine, nous irons vite.

— Il vaut mieux d'ailleurs que nous chassions vers les montagnes : plus nous nous rapprocherons du Mexique, plus il nous sera facile de vendre nos fourrures.

— C'est convenu, répondit Barbe-d'Or. Nous traverserons donc encore une fois le territoire des Apaches.

— Encore une tribu guerrière ; mais tu seras prudent, mon vieil ami.

— Il le faut bien : ce serait grand dommage, si trois beaux garçons comme ceux-là venaient à perdre leurs chevelures. Quand nous n'aurons plus à risquer que nos deux têtes grises, tu me rendras ma liberté.

— Tu sais bien qu'avec moi tu peux toujours faire ce que tu veux. J'espère pourtant que tu n'as pas trop regretté de m'avoir laissé emmener ces jeunes compagnons. Nous pouvions tomber plus mal.

— Certes oui. Ce sont de braves enfants ; ils me fâchent quelquefois, mais ça ne m'empêche pas de les aimer ; j'ai déjà pensé que quand nous nous retrouverions seuls, notre vie nous semblerait plus triste.

— Nous devons nous y attendre. Mais si loin qu'ils soient, ils ne nous oublieront pas, et ce sera pour nous une consolation.

— Peuh ! ils auront bien autre chose à faire qu'à penser à nous. Mais qu'est-ce que ça peut nous faire qu'ils y songent ou non ?

— Moi, je suis sûr de leur reconnaissance. Ils savent bien à présent que sans nous ils seraient restés tous les trois au désert, s'ils

s'étaient obstinés à le parcourir. Quand ils nous oublieraient, ce qui ne sera pas, j'en réponds, nous aurons toujours la certitude d'avoir fait une bonne action, en nous chargeant de les protéger.

— Oui, c'est un plaisir de savoir qu'on a sauvé la vie à des étourdis qui ont tout ce qu'il faut pour devenir utiles à leur pays par leurs talents et leur probité.

XV.

La saison des pluies arriva avant que nos chasseurs eussent atteint la région montagneuse vers laquelle ils se dirigeaient. A certains signes bien connus des deux vieux coureurs des bois, on fit halte, et l'on s'occupa de la construction d'une maison assez grande pour abriter les hommes et les chevaux. Les peaux des animaux tués servirent à la couvrir; des troncs d'arbres reliés entre eux par des broussailles et de la terre, rappelaient assez bien le genre de travail des castors.

Nos amis s'y installèrent de leur mieux. Quoique ce mieux laissât beaucoup à désirer, leur bonne humeur ne les abandonna point. Toutefois ce ne fut pas sans une grande joie qu'ils virent le beau temps revenir et qu'ils purent reprendre leurs excursions forcément interrompues. Ils marchèrent encore longtemps avant d'arriver au pied de la sierra Madre.

Le mot sierra, qui veut dire scie en langue espagnole, désigne les chaînes de montagnes dont les sommets dentelés, crénelés, tailladés, ont quelque ressemblance avec les dents d'une scie. La sierra Madre,

la sierra de los Mimbres, la sierra Verde, sont autant de branches qui se succèdent du sud au nord, entre les Etats-Unis et le Mexique; et toutes ces branches, ainsi que bien d'autres, ne sont que des ramifications des Cordillères, la plus grande chaîne de montagnes qu'il y ait au monde.

Ce fut avec ravissement que nos jeunes amis contemplèrent les nouveaux sites offerts à leur admiration. Amédée surtout se réjouit à la vue d'une flore toute différente de celle des forêts. Fidèle à sa promesse, Barbe-d'Or se mit à la disposition du docteur, lui offrant, pour gravir les hauteurs et franchir les ravins, l'aide d'un bras robuste et d'un pied habitué à longer les précipices.

Des plantes rares furent découvertes et des graines mûres recueillies avec soin par les autres chasseurs, sur les indications d'Amédée. Toutefois cette recherche ne les empêcha pas d'abattre de nombreuses pièces de gibier. Ferdinand devenait peu à peu très-adroit; Francis, qui avait depuis plus longtemps que les deux frères l'habitude des armes, était presque aussi habile que le Canadien, pour qui viser un animal et le tuer n'étaient pour ainsi dire qu'une même chose.

Dans ses explorations, Barbe-d'Or découvrit une caverne spacieuse et saine, située assez haut pour n'être pas facilement remarquée. Comme rien n'indiquait qu'elle fût fréquentée par des bêtes féroces, il proposa d'en faire un magasin de fourrures, et d'y amasser des herbes sèches sur lesquelles ils passeraient les nuits encore fraîches.

Le gîte fut trouvé bon. Il était d'ailleurs très-bien placé. De l'entrée de la grotte, la vue s'étendait assez loin pour qu'on n'eût aucune surprise à redouter; des quartiers de rochers la masquaient en partie, et devaient en rendre l'attaque très-difficile; enfin, à cinquante pas du pied de la montagne, coulait une rivière limpide.

Ils s'en éloignaient souvent beaucoup. Quand les hasards de la chasse les y ramenaient, ils y dormaient en toute sécurité. Un jour, au moment d'en sortir, ils aperçurent, courant dans la plaine, un

homme qui semblait dévorer l'espace. Ils ne pouvaient distinguer ses traits; mais à son costume ils le prirent pour un marchand américain, faisant partie d'une caravane dont il avait été séparé par quelque accident.

Ils se demandaient par quel animal il pouvait être poursuivi pour que la terreur lui donnât des ailes, quand ils virent paraître derrière lui deux Indiens, courant aussi de toutes leurs forces, et qui semblaient à chaque instant gagner du terrain. L'homme ne prenait même pas le temps de se retourner, pour voir où étaient ses ennemis; il fuyait toujours. Les Peaux-Rouges, plus prompts à la course, devaient infailliblement l'atteindre dans un court délai. D'énormes pierres tombées de la montagne semaient sa route d'obstacles que les Indiens paraissaient à peine remarquer; il laissait aux cactus épineux des lambeaux de ses vêtements; quoiqu'il dût en recevoir de cruelles égratignures, il continuait à courir, comme si la douleur lui eût servi d'aiguillon.

— Il ne leur échappera pas, dit le zouave avec tristesse. Pauvre homme, que je le plains! Si seulement il nous était possible de lui porter secours!

— Comment le pourrions-nous? se demanda tout haut le Canadien.

— Demeurez en repos, répondit Barbe-d'Or, et surtout prenez garde de vous montrer.

— Voyez! voyez! la distance qui le sépare des Peaux-Rouges diminue rapidement. Ses forces s'épuisent; il va tomber, dit Amédée.

— S'il tombe, il ne se relèvera plus, reprit Œil-de-Faucon.

— Nous sommes cinq chasseurs bien armés, s'écria Ferdinand, et nous laisserons périr un blanc sans essayer de le sauver!

— Tenez-vous en repos, répéta Barbe-d'Or, et laissez-moi faire.

— Où vas-tu donc? dit Œil-de-Faucon, en le voyant se glisser hors de la caverne et ramper, en s'abritant derrière les rochers.

— Ne sais-tu pas que j'ai fait le vœu de ne jamais laisser passer

un Indien à la portée de ma carabine sans essayer d'en débarrasser la terre ?

— Je le sais, mais....

— Mais ce n'est pas quand je puis arracher une victime à ces diables rouges que j'oublierai mon serment.

Vouloir retenir Barbe-d'Or eût été inutile ; le Canadien le comprit, et, sans insister, il se tint prêt à lui porter secours.

— Reste là, dit l'Américain en lui montrant les jeunes gens, comme pour lui demander ce qu'ils deviendraient, s'il venait à leur manquer.

Il descendit à peu près à la moitié de la hauteur, tourna du côté où l'on apercevait le fugitif et ses persécuteurs, et ne s'arrêta que lorsqu'il se fut assuré que du point où il était on ne pouvait plus apercevoir la caverne. Là, il se blottit derrière un rocher, cacha le canon de sa carabine entre deux blocs qui formaient une sorte de meurtrière, et il attendit.

La course de l'homme blanc se ralentissait visiblement. Du lieu plus rapproché où il se trouvait, Barbe-d'Or le voyait haleter ; il distinguait aussi les traces de sang qu'il laissait sur le sable blanc. Une minute encore, et ses bourreaux fondaient sur lui, le couteau levé. Le vieux coureur des bois le laissa passer ; puis, au moment où les deux Indiens, qui se suivaient de tout près, lui présentaient le flanc à leur tour, il les coucha par terre des deux coups de sa carabine.

Le premier était mort ; le second se releva ; mais il ne songeait plus à poursuivre son ennemi ; car, après avoir fait quelques pas en chancelant, il roula sur le talus qui encaissait la rivière et disparut sous les flots.

Tout cela s'était passé en une minute. L'homme courait toujours, mais par soubresauts ; le bruit des coups de feu ne lui avait pas fait tourner la tête ; peut-être ne les avait-il pas entendus ; car le sang qui lui tintait aux oreilles le rendait sourd. Il n'avançait plus ; cependant il ne s'étonnait pas de ne pas être encore au pouvoir des deux In-

diens ; il était à demi mort, et sa raison l'abandonnait. Enfin, un quartier de roche lui barrant presque entièrement le passage, la force lui manqua pour le franchir ; il s'affaissa sur le sol, en jetant autour de lui un regard d'épouvante.

En se voyant seul, il crut avoir fait un songe affreux. La présence de Barbe-d'Or, qui venait à lui par la montagne, lui rendit toutes ses terreurs.

— Grâce ! pitié ! cria-t-il en joignant les mains. Ne me tuez pas, je vous en supplie !

— Me prends-tu pour un Apache? répondit le chasseur, qui, sans comprendre son langage, interprétait parfaitement ses gestes suppliants. Lève-toi, ajouta-t-il, et tâche de te cacher ; car les deux que j'ai tués n'étaient peut-être pas seuls à te poursuivre.

L'homme se releva sur ses genoux ; se traînant aux pieds de Barbe-d'Or, il continuait sa pantomime désespérée.

— Tu tiens donc bien à ta vieille carcasse? dit le chasseur avec un geste de mépris. Tu as eu de la chance d'échapper aux Peaux-Rouges ; ils t'auraient fait souffrir mille morts ; car ils détestent les lâches.

De la caverne on avait vu tomber les deux Indiens. Nul autre ennemi ne paraissant, le zouave et Ferdinand s'étaient risqués hors de la grotte. En voyant l'étranger toujours à terre, ils le crurent gravement blessé, et ils descendirent pour offrir leur aide à Barbe-d'Or.

Dès que l'homme les aperçut, il jeta des cris d'effroi, les prenant pour de nouveaux persécuteurs.

— Il a peur de nous ! s'écria l'Américain, en éclatant de rire. J'ai brûlé ma poudre sans profit ; car c'est l'animal le plus poltron que j'aie jamais rencontré.

— Ah ! mes bons messieurs, je vous en supplie, ne me tuez pas, s'écria le fugitif, en recommençant à gémir.

— Tiens ! dit le zouave, c'est un Français.

— Oui! oui! c'est un Français, un compatriote, un ami... Ayez pitié de moi, je vous en conjure.



— Dieu me pardonne! dit Ferdinand, c'est Forgin!

— Il me connaît.... Il ne me tuera pas.... Oui, c'est moi, mon bon monsieur; c'est Forgin lui-même en chair et en os; Forgin, votre très-humble serviteur.

— En os, je ne dis pas; mais en chair, c'est une autre affaire, dit Francis. Tu connais donc ce paroissien-là, toi?

— Oui, je l'ai connu à Paris.

— C'est bien cela. Mais moi, monsieur, je n'ai pas l'avantage de vous connaître.

— Dites que vous ne me reconnaissez pas, et je vous croirai; mais vous m'avez fort bien connu; si mes traits ne vous rappellent rien, vous ne devriez pas encore avoir oublié ma voix.

— Attendez donc, je me souviens.... Vous êtes.... Mais non, c'est impossible.

— Je suis Ferdinand de Lessy.

— Ferdinand de Lessy.... Ah! je suis perdu.

— Tiens! tiens! il paraît que tu n'as pas eu à te louer de ce vieux

hibou. Ma foi ! j'en suis bien aise. Allons-nous-en et laissons-le là, dit Francis.

— Allons ! répondit Ferdinand. Monsieur Forgin, ajouta-t-il en français, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

— Ah ! monsieur de Lessy, ne m'abandonnez pas, je vous en supplie. Que voulez-vous que je fasse, seul ici ? Comment voulez-vous que je me défende contre les Peaux-Rouges qui me poursuivent ?

— Ceux qui vous poursuivaient sont morts, dit Ferdinand : le chasseur que voici vous en a délivré.

— Et moi qui le prenais pour un ennemi. Pardon, monsieur le chasseur ; vous êtes aussi adroit que vous êtes bon.

— Il n'entend pas vos compliments, reprit Ferdinand. Epargnez-vous la peine de les lui adresser.

— Mais vous, monsieur de Lessy, puisque vous parlez sa langue, dites-lui que je le remercie, et que je le supplie de ne pas m'abandonner.

— Que faites-vous donc ici ?

— Je viens des mines et je retourne en Europe.

— Par ici ?

— Oui ; je n'ai pas voulu repasser par San-Francisco, qui n'est qu'un repaire de brigands, et j'ai pris le chemin des Etats-Unis avec une caravane américaine.

— Et cette caravane, où est-elle ?

— Je ne sais. Hier, deux de nos guides parlaient d'une source qui roule de l'or, et qui devait sortir des montagnes que voici. Je me suis mis en route pour la trouver, et les Peaux-Rouges m'ont attaqué.

— Combien étaient-ils ? demanda Ferdinand.

— Ils n'étaient que deux.

— Eh bien ! puisqu'ils sont morts, tâchez de retrouver vos compagnons. Adieu, monsieur Forgin, bon voyage !

— Comment les retrouverais-je ? J'ai marché sans savoir dans quelle direction, et je ne sais pas non plus de quel côté ils vont.

— Cet homme fait partie d'une caravane américaine, qu'il a quittée hier, dit Ferdinand à Barbe-d'Or. Où pourrait-il la rejoindre? Elle vient des mines et retourne aux Etats-Unis.

— Elle passera ou bien elle a passé à une heure de marche d'ici, répondit le chasseur, à moins qu'elle n'ait pas suivi la piste ordinaire.

— Si tu peux aider cet homme à la retrouver, fais-le pour l'amour de moi, ami Barbe-d'Or.

— Mais tu ne l'aimes pas, cet homme. Que t'importe ce qu'il devienne ?

— Dis-moi seulement où est la piste.

— Là, à ta droite. Elle longe la forêt sans y entrer.

— Prenez à droite, Forgin, et suivez la forêt ; en vous pressant un peu, vous retrouverez vos compagnons, dit Ferdinand.

— Et si je ne les retrouve pas, je serai dévoré par les bêtes féroces ou martyrisé par les sauvages. Ayez pitié de moi, monsieur de Lessy ! ne me laissez pas périr.... J'ai eu des torts envers vous, je les réparerai ; mais sauvez-moi, je vous en conjure au nom de votre sœur Béatrix !

— Venez-vous ? dit Barbe-d'Or aux deux jeunes gens.

— Ecoute, ami, reprit Ferdinand en s'adressant au chasseur, cet homme m'a fait beaucoup de mal ; mais il invoque le nom de ma sœur, en me suppliant de le reconduire jusqu'à la caravane. Que dois-je faire ?

— Si ta sœur était à ta place, lui rendrait-elle le service qu'il te demande ?

— Oui : ma sœur est la bonté même.

— Voici ton frère et le mien ; s'ils veulent venir jusque-là, nous irons tous ensemble. Autant vaut chasser de ce côté que d'un autre.

Œil-de-Faucon descendait, suivi d'Amédée. Le jeune docteur ne fut pas moins surpris que son frère l'avait été en reconnaissant son propriétaire.

— Où donc est Angélina? demanda-t-il.

— Chez vous, chez votre sœur. Mme d'Arlon, instruite de mon départ, n'a pas voulu la laisser seule à Paris. Elles soignent ensemble votre petit neveu.

— Béatrix a un fils! s'écrièrent en même temps les deux frères. Ah! Forgin, pour cette bonne nouvelle que vous nous apportez, ajouta Ferdinand, nous pouvons bien oublier le passé.

— Vous me sauvez la vie! s'écria l'avare, tout à fait rassuré. Vous allez me reconduire au milieu de mes compagnons. Je veux que le loup me dévore ou que les Peaux-Rouges me donnent la chasse, si je m'éloigne d'eux à l'avenir.

Le Canadien consentit de bonne grâce à ce que demandait Ferdinand; il alla chercher les chevaux qui paissaient à l'entrée de la forêt, et le zouave offrit de prendre en croupe le vieux bonhomme. En temps ordinaire, Forgin eût suivi les cavaliers; mais, épuisé par la course forcée qu'il venait de faire et par les émotions qu'il avait subies, il pouvait à peine se soutenir. Francis le hissa sur sa selle, et y sauta après lui.

— Serrez-moi comme vous m'aimez, grand-père, lui dit-il, et tout ira bien; car vous m'aimez dans ce moment-ci, n'est-ce pas?

— Certes, oui, mon cher monsieur, et de tout mon cœur.

— Le cheval est un peu vif; mais tenez-moi bien et n'ayez pas peur. Quand on a vu les Peaux-Rouges sur ses talons et qu'on est débarrassé d'eux, on ne doit plus avoir peur de rien. Tout vieux que vous êtes, il faut que vous ayez de fameuses jambes pour avoir pu leur échapper. Mais d'abord, comment étiez-vous tombé entre leurs mains?

— Je cherchais, comme je vous l'ai dit, la source qui roule de l'or et qui doit être par ici.

— Diable! il ne manque pas de sources aux environs; mais si vous avez trouvé celle qui roule de l'or, j'en retiens ma part.

— Hélas! non, je ne l'ai pas trouvée. Pendant que j'examinais une

poignée de sable que j'avais prise au bord d'une rivière qui m'avait l'air de ressembler à celle dont on avait parlé devant moi, deux démons que je n'avais pas entendus venir m'ont saisi, en jetant des cris qui me glaçaient le sang dans les veines. Je me suis jeté à leurs genoux, en leur demandant pardon ; ils se sont mis à rire ; l'un d'eux a levé sur moi son couteau. Je croyais déjà sentir le froid de la lame autour de ma tête ; mais l'autre lui a dit je ne sais quoi, dans leur affreux argot, et ils m'ont lâché. J'ai fait un mouvement pour me sauver ; une main est retombée sur mon épaule et m'a tenu en respect, puis j'ai compris aux gestes de l'autre homme qu'il me disait : « Puisque tu veux courir, cours. » Celui qui me serrait l'épaule comme dans un étau, m'a emmené en comptant quarante pas ; puis il m'a lâché, et il a attendu pour me poursuivre que son camarade l'eût rejoint. J'étais déjà loin, et je cours bien ; mais il faut que ces gens-là aient des ailes ; car ils allaient m'atteindre quand votre capitaine les a tués.

— Notre capitaine ! s'écria le zouave. Est-ce que par hasard vous nous prendriez pour des brigands ?

— Non, non. Dès que les messieurs de Lessy sont de la bande, je vous considère comme les plus honnêtes gens du monde. J'ai voulu dire votre chef, parce que celui-là est le plus âgé de tous ; ce qui ne l'empêche pas d'avoir la main sûre et l'œil bon.

— Nos deux vieux compagnons sont d'excellents tireurs, et chez eux le cœur vaut encore mieux que l'œil et que la main. Vous avez eu de la chance qu'ils se soient trouvés sur votre chemin.

— Et vous aussi, mon cher garçon ; car vous êtes un fameux cavalier ; grâce à vous, j'aurai bientôt rejoint la caravane.

Les chevaux ne galopaient pas, mais ils allaient grand train. Les deux coureurs des bois, qui marchaient en avant, ne tardèrent pas à reconnaître que la piste dans laquelle ils s'engageaient avait été récemment foulée par des pas d'hommes et des roues de chariot.

Bientôt les aboiements de plusieurs chiens se firent entendre ;

deux Américains, la carabine au poing, s'avancèrent au-devant des chasseurs.

— Amis ! leur cria Barbe-d'Or en anglais. Nous vous ramenons un des vôtres que les Indiens ont failli mettre à mort.

Les éclaireurs déposèrent leurs armes, attendirent les nouveaux venus, et les introduisirent dans une clairière où la caravane avait fait halte pour prendre un peu de nourriture et de repos. Elle se composait d'une vingtaine d'hommes robustes et bien armés et d'une dizaine de voitures chargées de provisions et de fourrures.

A l'arrivée des chasseurs, deux guides se levèrent et s'approchèrent d'eux. Barbe-d'Or, reconnaissant des compatriotes, prit la parole et leur répéta ce qu'il avait dit à leurs sentinelles avancées.

— Celui-là n'est pas des nôtres, répondirent-ils. Sa conduite nous a déliés de la promesse que nous lui avions faite de veiller à sa sûreté. Qu'il aille où il voudra, nous ne voulons pas le recevoir.

— Vous avez sans doute de bonnes raisons pour agir ainsi? dit Barbe-d'Or. S'il a violé le règlement, vous pouvez prononcer son expulsion.

— Le fait dont il s'est rendu coupable n'est pas prévu par le règlement, mais il n'en est pas moins digne de punition. Hier, on causait autour du feu. Un de nous raconta qu'il avait vu, non loin d'ici, une rivière qui charriait plus d'or que celles du Sacramento ; il ajouta qu'il n'en avait rien pu tirer, les travaux commencés ayant été abandonnés à la suite d'une attaque des Indiens ; et il fut convenu que nous déciderions aujourd'hui si nous devions chercher à la retrouver, pour l'exploiter tous ensemble. Ce matin, l'homme que vous ramenez avait disparu ; et celui-ci, qui est Français comme lui et qu'il avait supplié de l'accompagner dans cette expédition, nous a avoué la cause de sa fuite.

— Toi, toujours toi, maudite vipère ! dit Forgin en s'adressant à l'homme désigné par le guide. Je pouvais bien t'emmener avec moi et payer ton passage en Californie !

— Tout beau, papa Forgin. Je vous ai rendu assez de services depuis que nous y sommes arrivés pour me croire quitte envers vous. Ne me reprochez donc plus les quatre misérables cents francs que vous m'avez avancés, non par bonté d'âme, mais pour n'être pas tout seul dans ce joli pays. Sans moi, vous y auriez péri dix fois pour une. Mais vous n'êtes qu'un ingrat ; et s'il faut vous parler franchement, je ne serai pas fâché d'être débarrassé de vous.

Ferdinand rougit en entendant parler ce jeune homme, qu'il reconnaissait pour l'avoir vu plusieurs fois, et qui n'était autre que Max Robert, l'instrument des coupables machinations de Claude Forgin. Il détourna la tête et se garda bien d'adresser la parole à ce compagnon de quelques jours de folie.

— Vous êtes bien libres de faire ce qu'il vous plaira, dit Barbe-d'Or aux guides. Puisque ce Français a trahi votre confiance, il ne mérite pas que vous la lui accordiez de nouveau. Qu'il devienne ce qu'il pourra, cela ne vous regarde plus.

— Vous êtes un homme juste, dit le plus âgé des deux guides. Si vous voulez vous joindre à nous, ainsi que les chasseurs qui vous accompagnent, nous vous recevrons avec plaisir.

— Merci, reprit Wilson ; nous allons traverser la Sonora. Mais nous avons dans une grotte qu'on voit d'ici de belles fourrures que nous vous vendrons, si vous nous laissez le temps de les aller chercher. Nous vous montrerons en même temps cette caverne où l'on peut trouver asile en cas de danger.

— Cela n'est pas à dédaigner pour nous, qui suivons souvent cette piste. Je vais aller jusque-là ; et si nous tombons d'accord sur le prix des fourrures, je vous les payerai comptant, répondit le plus âgé des guides.

Il fit signe à deux hommes de le suivre avec une charrette, et tous ensemble reprirent le chemin de la caverne. Le marché fut promptement conclu.

— Je ne sais, dit Barbe-d'Or, si nous chasserons encore longtemps

dans le voisinage de ces montagnes ; mais elles sont si peu éloignées de la piste que vous suivez, que vous pourriez, sans vous déranger beaucoup, visiter la caverne. Si vous y trouvez des fourrures, vous les estimerez à leur valeur, et vous cacherez l'argent sous cette grosse pierre.

— C'est entendu, répondit le guide, qui était en même temps chargé de ramasser des pelleteries pour la compagnie de Saint-Louis.

— Je n'ai plus qu'une chose à vous demander, reprit le chasseur.

— Elle est accordée d'avance, à moins qu'elle ne soit impossible.

— Je vous rendrai le prix de cette belle peau de panthère, si vous voulez emmener ce vieillard. Nos jeunes compagnons le connaissent et ne voudront pas l'abandonner.

— Je le voudrais ; mais son jugement est prononcé ; nous le laisserions seul sur le chemin ; et s'il s'obstinait à vouloir nous suivre malgré nous, nous le pendrions à une branche pour nous délivrer de ses importunités.

— Ma foi ! dit Barbe-d'Or, vous en ferez ce que bon vous semblera ; l'essentiel est que nous en soyons débarrassés.

Forgin avait deviné qu'on parlait de lui ; il ne se sentait nullement rassuré par la physionomie des deux interlocuteurs, dont il suivait tous les gestes.

— Viens ! lui dit le guide, qui parlait un peu le français. Le chasseur m'a prié pour toi, et je t'emmène.

— Jurez sur votre honneur qu'il ne m'arrivera aucun mal, répondit Forgin.

— Je te trouve bien hardi de me demander un serment sur l'honneur, toi qui nous as prouvé que tu en es complétement dépourvu.

— Ce n'est pas une réponse, ça, reprit l'avare. Vous chargez-vous, oui ou non, de me conduire à Saint-Louis ?

— Le chasseur a ma parole. Si tu ne veux pas que je te fasse jeter dans ma charrette avec la dépouille des bêtes qui valaient mieux que toi, montes-y de bonne volonté, dit le guide avec colère.

— Ah ! messieurs de Lessy, cet homme a de mauvais desseins contre moi ; lui permettrez-vous de les accomplir ? Et vous, brave chasseur, vous ne m'avez donc sauvé la vie que pour me la reprendre ? Il valait mieux me laisser massacrer par les Peaux-Rouges ; à présent tout serait fini.

— Je croyais sauver un honnête homme. Je me repens de ce que j'ai fait.

— Mais si j'avais trouvé la rivière d'or, j'en aurais averti mes compagnons, répliqua Forgin.

— Lâche et menteur, que peut-on attendre de toi ? dit Barbe-d'Or.

— Rien de bon, répondit Amédée, je le sais. Mais ce vieillard a une fille qui est la meilleure amie de notre sœur. Penses-tu, Barbe-d'Or, que nous puissions le laisser périr ?

— Perdre un père comme celui-là serait-ce donc un malheur ? J'en doute. Si vous ne voulez pas me permettre de disposer de son sort, dites ce qu'il en faut faire. Quant à moi, je ne l'accepte pas pour compagnon.

— Ni moi, ajouta Œil-de-Faucon.

Le zouave avait grande envie de faire la même réponse ; mais il aimait trop les deux frères pour les désobliger en quoi que ce fût.

— C'est notre compatriote, dit-il. Je trouverais dur de le forcer à suivre le chef de la caravane, puisqu'il ne lui inspire pas de confiance.

— Mais ce Français ne nous en inspire pas non plus, reprit Barbe-d'Or. Faut-il que nous vivions et que nous dormions côte à côte avec lui ?

— Nous ne pouvons exiger cela de vous, répondit Ferdinand ; mais nous ne pouvons pas non plus l'abandonner. Nous serons donc forcés, mon frère et moi, de vous quitter pour le protéger.

— Oui, dit Amédée. Notre cœur restera avec vous ; mais nous manquerions à notre devoir, si nous nous vengions de cet homme en le livrant sans défense à tous les dangers de l'isolement.

— S'ils s'éloignent, murmura le zouave, j'irai avec eux, bien malgré moi ; mais j'irai.

— Ecoutez ! dit Œil-de-Faucon, après avoir parlé bas à son ancien camarade. Il nous reste trop peu de temps à demeurer ensemble pour que nous l'abrégions encore. Nous veillerons à la sûreté de ce fripon, puisque vous le voulez tous les trois ; nous le nourrirons même du produit de notre chasse ; mais, hors de là, il n'y aura rien de commun entre lui et nous ; et quand nous serons arrivés dans une des villes du Mexique, nous l'y laisserons.

Les jeunes gens accueillirent cette proposition avec reconnaissance. C'était une preuve éclatante de l'estime et de l'affection que leur portaient les deux vieux chasseurs. Ils ne tenaient pas d'ailleurs à vivre intimement avec Forgin ; ils voulaient le sauver, mais non pas en faire leur compagnon.

Le guide fut congédié. Il ne partit pas sans conseiller à ses nouveaux clients de veiller sur l'homme qu'ils consentaient à garder, et de lui casser la tête d'un coup de pistolet, s'il osait se permettre de leur adresser la parole.

Forgin n'entendit pas cette recommandation faite en anglais ; mais l'eût-il entendue, il ne s'en fût guère préoccupé. Il était sûr d'avoir dans les MM. de Lessy des défenseurs dévoués, et il ne désespérait pas d'adoucir les autres chasseurs assez pour obtenir de les suivre jusqu'au lieu d'embarquement.

Il se fit humble et petit, se tint à l'écart, comme s'il se reconnaissait indigne de s'approcher d'eux, et montra le plus grand empressement à leur rendre mille petits services. Il allait chercher du bois, entretenait le feu, surveillait la cuisson des pièces de gibier, faisait sécher les peaux, les tannait en les frottant avec la graisse des animaux tués, ainsi qu'il l'avait vu faire par les gens de la caravane ; en un mot, il se faisait le serviteur de tous, afin de gagner leurs bonnes grâces.

Il ne profitait pas des occasions qui se présentaient pour parler à

Ferdinand ou à Amédée; il ne se rendait pas plus libre avec eux qu'avec les autres ; il savait bien, le rusé compère, que les deux frères ne seraient pas longtemps avant de chercher à obtenir de lui quelques détails sur la position de Béatrix.

Une nuit, pendant que tout le monde dormait, à l'exception d'Amédée, chargé de la garde du camp, il lui remit une lettre que sa fille lui avait adressée à San-Francisco. Cette lettre avait six mois de date ; mais elle venait de France, elle parlait de Béatrix, et elle avait été écrite par une main amie. Amédée la baisa ; et pendant qu'il en déchiffrait, à la lueur du feu, les caractères à demi effacés, ses yeux se remplirent plus d'une fois de douces larmes.

Chacune des lignes tracées par Angélina respirait pour son père une tendresse profonde, mêlée de je ne sais quelle tristesse, qui n'était pas celle de l'absence. Elle lui parlait du Dieu qui protége et qui pardonne ; elle lui disait qu'elle priait pour lui sans cesse ; elle l'engageait à tourner aussi ses regards vers le ciel, au milieu des fatigues et des dangers, et elle le conjurait de renoncer à la recherche de l'or, si c'était pour elle qu'il voulait s'enrichir.

« Je ne souffre pas de ma pauvreté, disait-elle ; j'ai trouvé un asile auprès de Mme d'Arlon. C'est toujours ma chère Béatrix, ma douce et sage amie d'autrefois. Nous vivons comme deux sœurs ; nous travaillons ensemble ; ensemble nous aimons et nous soignons son enfant. Il me connaît aussi bien qu'elle et me sourit aussi tendrement. Il est fort, il est beau, le petit Godefroy ; il promet de ressembler à son grand-père, dont on lui a donné le nom.

« Il manque au bonheur de Béatrix la présence de son mari et celle de ses frères. C'est surtout de ceux-ci qu'elle s'inquiète ; car elle a souvent des nouvelles de son mari, qui est en croisière sur les côtes d'Afrique, et qui a la promesse d'être à son retour nommé professeur à l'école navale de Brest. C'est là qu'il faudra venir me chercher, mon bon père, quand tu rentreras en France. Dieu veuille que ce soit bientôt ! On dit que beaucoup de gens reviennent des mines de la Californie

plus pauvres qu'ils n'y sont allés. S'il en était ainsi pour toi, ne crains pas de me l'apprendre. Tu n'en seras pas moins bien reçu, et tu n'auras jamais à craindre le besoin.

« Depuis ton départ, Béatrix m'a donné des leçons, et je me suis fait recevoir institutrice. J'aurai des élèves ; nous vivrons tous deux du produit de mon travail, et tu verras qu'on peut être heureux dans toutes les positions, pourvu qu'on ait la conscience tranquille. »

Amédée en était là de sa lecture, quand un rauquement lointain se fit entendre.

— Qu'est-ce que cela? dit-il en se relevant et en courant à son fusil.

— C'est un jaguar, répondit Forgin, qui, oubliant le décret de proscription porté contre lui par les chasseurs, se réfugia tout tremblant au milieu d'eux.

Un second rugissement plus rapproché redoubla sa terreur.

— Je vous dis que c'est un tigre, reprit-il. La dernière nuit que j'ai passée avec la caravane, on en a tué un qui rôdait autour de nous. Je n'ai pas encore eu le temps d'oublier sa voix. Les chevaux la reconnaissent aussi. Entendez-vous comme ils s'agitent? Ils vont certainement briser leurs liens. Mais laissez-les faire ; il vaut mieux qu'ils soient dévorés que nous.

— Croyez-vous donc qu'une fois libres, ils iront à la rencontre du jaguar ? Ils le fuiront plutôt.

— C'est juste ; et si cette proie lui manque, il se jettera sur nous.

— Ne craignez rien. A moins qu'il ne soit cruellement pressé par la soif, notre feu suffira pour le retenir là-bas.

— Il faut en faire un bon, dit Forgin en y jetant une brassée de bois.

— Ménagez mieux nos provisions, reprit Amédée ; la nuit ne fait que commencer ; si nous manquons de branches sèches avant que le jour arrive, vous n'en irez pas volontiers chercher dans les ténèbres.

— La peur me faisait oublier la prudence. Vous êtes jeune, monsieur de Lessy; mais vous êtes plus sage que moi, et vous êtes plus brave; car je frissonne de tous mes membres, et votre voix est aussi calme qu'à l'ordinaire.

— Notre vie est entre les mains de Dieu.

— Vous croyez donc à Dieu, vous, monsieur Amédée?

— Si j'y crois?... De toute mon âme. Et j'aimerais mieux mourir que de cesser d'y croire.

Un rauquement prolongé retentit si près des chasseurs, que Barbe-d'Or et Œil-de-Faucon, réveillés soudain, bondirent sur leurs pieds.

— Un jaguar, dit Amédée.

— Chut! fit Barbe-d'Or. Il y en a deux; le mâle et la femelle chassent ensemble, ajouta-t-il, après avoir écouté pendant quelques instants les cris qui se succédaient plus pressés.

— Les tigres ont soif, et nous sommes entre eux et la source où ils ont sans doute l'habitude de venir se désaltérer, dit Œil-de-Faucon. Notre feu les gêne, il faut l'éteindre.

— Mais si nous l'éteignons, nous sommes perdus! s'écria Forgin.

— Qui t'a permis d'ouvrir la bouche? demanda le Canadien en faisant le geste de détacher un de ses pistolets. Eteins le feu et hâte-toi.

— Vous voulez tuer les deux jaguars? dit Amédée.

— Nous voulons du moins essayer, mon fils, répondit Œil-de-Faucon.

— Ils ont de belles robes, ajouta Barbe-d'Or, et il y a déjà plusieurs jours que nous ne faisons rien. Appelle tes amis pour qu'ils prennent part à la chasse.

Ferdinand et Francis furent aussitôt debout. En deux mots, Amédée les mit au fait de ce qui se passait. Il eût pu s'en dispenser, les rugissements des jaguars eussent suffi pour les avertir du danger.

Forgin ne se pressait pas d'éteindre le feu ; Barbe-d'Or le poussa rudement de la crosse de sa carabine et s'en servit ensuite pour disperser les charbons, sur lesquels on jeta de la terre et des herbes fraîches.

La disparition du foyer qui gênait tant les deux animaux fut saluée par un rugissement différent des premiers, mais non moins effrayant.

— Ils meurent de soif, dit Barbe-d'Or, ne perdons pas de temps.

— Qu'allez-vous donc faire ? demanda le zouave.

— Les attendre près de la source où ils vont arriver dans un instant.

— Et nous ? dit Amédée.

— Venez vite ; et sous aucun prétexte, ne quittez la place que nous vous donnerons, répondit le Canadien.

— Et moi ? murmura piteusement Forgin.

— Silence ! reprit tout bas Amédée, en le faisant passer entre lui et son frère.

Les minutes étaient précieuses. Les deux coureurs des bois, pour ne point engager une nouvelle discussion avec les protecteurs de l'avare, feignirent de ne pas s'apercevoir de sa présence. Ils se postèrent de l'autre côté de la source, afin de voir venir à eux les jaguars ; ils donnèrent aux jeune gens l'ordre de se placer derrière eux, et de ne tirer que si leurs quatre coups étaient insuffisants.

Bien que le feu fût éteint, les tigres n'étaient qu'à demi rassurés ; ils sentaient le voisinage de l'homme ; aussi n'avançaient-ils qu'en rampant. Un léger bruit de feuilles et de branches froissées annonça leur approche, et bientôt leurs prunelles flamboyantes permirent de suivre tous leurs mouvements.

Barbe-d'Or et Œil-de-Faucon mirent un genou en terre en s'appuyant l'un contre l'autre ; les jeunes gens les imitèrent, tandis que Forgin, succombant à l'excès de sa terreur, s'affaissait dans l'herbe, privé de sentiment.

Les jaguars n'étaient plus qu'à cent pas de la source ardemment convoitée ; ils en aspiraient avec délices les fraîches émanations ; mais le vent, en les leur apportant, les avertit aussi que des ennemis les attendaient. Ils s'arrêtèrent un instant; la soif l'emportant sur la méfiance, ils firent en même temps un bond prodigieux et retombèrent tout près de la source.

Les chasseurs n'étaient plus séparés des redoutables animaux que par un étroit cours d'eau et le buisson derrière lequel ils s'étaient cachés. Deux coups de feu, suivis aussitôt de deux autres, retentirent, mêlés à des rugissements de douleur, et le jaguar visé par le Canadien roula jusqu'au bord de la source.

Le second n'était que blessé. Malgré tout leur courage, les jeunes gens hésitaient à tirer sans ordre ; Amédée, mieux inspiré, tendit à Barbe-d'Or son fusil tout armé ; le vieux chasseur, ajustant le tigre qui se relevait menacant, lui envoya une balle dans le cœur.

— Voilà une bonne besogne lestement faite, dit Œil-de-Faucon, en s'élançant vers les deux cadavres. Je n'ai jamais vu de plus beaux tigres.

— Ni moi non plus, ajouta Barbe-d'Or. Est-ce que ces deux peaux-là feraient mauvaise figure dans le salon de ta sœur? ajouta-t-il en s'adressant à Amédée.

— Elles sont magnifiques, répondit le docteur.

— Il y en a une qui t'appartient, reprit l'Américain, et je suis sûr qu'Œil-de-Faucon te donnera volontiers l'autre.

— Oui, dit le Canadien. Qui sait ce que le blessé aurait fait de nous, si ton fusil n'avait pas passé dans la main de Barbe-d'Or? Les deux fourrures sont à toi.

— Je dirai à ma sœur qu'elles lui sont offertes par les deux plus habiles chasseurs et les deux plus braves cœurs qu'il y ait au monde, répondit Amédée, vivement touché d'une si aimable attention.

L'approche des tigres avait mis les chevaux en fuite. Les deux vieux amis ne s'en inquiétèrent pas trop. Dès que la lune se leva, ils se

mirent à leur recherche, pendant que Francis et Ferdinand, après avoir ranimé Forgin en lui jetant de l'eau au visage, achevaient paisiblement autour du feu, rallumé par ses soins, leur sommeil interrompu.

Amédée avait repris sa faction. Il eut beau chercher la lettre de Lina, il lui fut impossible de la retrouver. Il finit par se rappeler qu'un moment après l'avoir mise dans sa poche, il s'en était servi pour bourrer son fusil, dont un seul canon était chargé. Par bonheur, il l'avait lue presque tout entière; il put rendre compte à son frère des bonnes nouvelles qu'elle contenait. A partir de ce moment, tous deux éprouvèrent un ardent désir de revoir leur sœur et d'embrasser le bel enfant auquel Béatrix avait eu l'heureuse idée de donner le nom porté par leur père et illustré par leurs aïeux.

XVI.

Dans la lettre tant regrettée, Lina parlait de sa pauvreté ; mais elle ne faisait aucune allusion aux événements qui l'avaient amenée. C'est donc à nous d'en instruire nos lecteurs.

Une nuit, quelques heures seulement après que Forgin était, comme à l'ordinaire, descendu dans son caveau, et s'était largement payé le plaisir de compter son or et d'admirer ses pierreries, il fut réveillé par les cris : Au feu ! au feu ! et il sentit une âcre fumée le prendre à la gorge.

Il se leva comme un fou, courut à son magasin, sans même songer à appeler sa fille, et recula suffoqué. C'était là que l'incendie s'était déclaré. Comment? Il est vrai qu'en y entrant le soir, il avait laissé tomber à terre sa maigre chandelle ; mais il avait regardé longtemps si quelque étincelle ne s'en était pas échappée ; à sa sortie du caveau, il avait encore jeté partout un coup d'œil attentif. Cependant, si l'accident ne devait pas lui être attribué, il fallait reconnaître dans ces faits une étrange coïncidence.

Repoussé par la flamme à laquelle il avait donné une nouvelle

vigueur en ouvrant le magasin, Forgin s'assura que les verrous de la porte de la rue étaient bien fermés ; il ne voulait pas qu'on entrât chez lui pour le voler, sous prétexte d'éteindre le feu. Mais les voisins avaient vu la flamme, les pompiers accouraient ; la porte ne s'ouvrant pas, ils la firent voler en éclats.

A ce bruit, Lina sauta de son lit ; prenant à peine le temps de se vêtir, elle s'élança dans la chambre de son père. Elle la trouva vide : Forgin s'obstinait à vouloir pénétrer dans la pièce où s'ouvrait le mystérieux caveau.

— Mon père ! sauvez mon père ! s'écria la jeune fille, en le montrant aux pompiers qui entraient.

Deux de ces hommes si dévoués s'élancèrent dans les flammes, le saisirent et l'emportèrent, malgré sa résistance désespérée. Il était temps : ses vêtements étaient en feu et ses mains cruellement brûlées. Mais la souffrance morale l'empêchait de sentir son mal. Il voulait à toute force rentrer dans la chambre d'où on l'avait arraché ; on fut obligé de l'emmener loin de sa maison.

Quand il y revint le lendemain, il n'y trouva plus qu'un monceau de débris fumants. Tout n'était pas perdu, pensait-il. Sous ces débris, le caveau devait conserver son trésor. La chaleur pouvait avoir fondu l'or et l'argent ; mais on en retrouverait les lingots, et les bijoux, enfermés dans une cassette de fer, auraient sans doute été épargnés.

Il pressa le déblaiement, ne quitta pas un instant les ouvriers, passa la nuit à surveiller les gardiens, et profita du premier moment où il se trouva seul pour achever lui-même de dégager l'entrée du caveau. Il y descendit en tremblant. Quoique sa fiévreuse recherche eût duré plus d'une heure, il remonta sans avoir retrouvé ni lingots ni coffret.

Pâle, chancelant, les yeux égarés, il s'assit sur les décombres, en gémissant et en s'arrachant les cheveux. Les passants le prenaient en

pitié et s'éloignaient en le plaignant. Il y en eut un qui s'arrêta et qui vint à lui.

— Comment! mon pauvre Forgin, lui dit-il, vous avez laissé brûler votre maison. Vrai! j'en suis fâché pour vous. Cependant vous auriez grand tort de vous désoler : rien ne vous sera plus facile que d'en acheter une autre.

— Misérable! s'écria Claude en se levant, oses-tu bien me railler? Va-t'en, ou je t'étrangle.

— Ah ça, papa Forgin, vous ne me reconnaissez donc pas?

— Je te reconnais si bien, Max Robert, que je ne serais pas étonné quand ce serait toi qui aurais fait le coup.

— Mon pauvre vieux, vous perdez la tête; c'est pourquoi je vous pardonne de m'accuser d'avoir mis le feu chez vous.

— Si ce n'était que cela.... Avec de l'argent, comme vous dites, on achète une autre maison; mais, moi, je n'ai plus d'argent : on m'a tout pris, tout.... Je suis ruiné, complétement ruiné.

— Allons! allons! la peur vous a troublé le cerveau; mais ça se remettra.

— Tu fais comme si tu ne savais pas que tout ce que je possédais était là, dans ce caveau, et qu'on m'a tout enlevé.

— Non, je n'en savais rien. Ah! si je l'avais su....

— Si tu l'avais su, qu'aurais-tu fait?

— Je vous aurais dit que vous aviez tort d'enterrer votre or plutôt que de le placer sur bonne hypothèque.

— Ce n'est pas ce que tu voulais dire.

— Si vous le devinez, pourquoi me le demandez-vous?

— Oui, je le devine, tu n'aurais pas laissé à d'autres le soin de me dépouiller.

— Quand ça serait, papa Forgin? Un voleur qui en vole un autre, le diable n'en fait que rire. Après tout, vous n'êtes pas ruiné comme il vous plaît de le dire. Votre maison était assurée, et vous avez encore, j'en réponds, bien des sommes à faire rentrer.

— Une misère, en comparaison de ce que j'ai perdu. Si seulement j'étais jeune, je recommencerais ma pelote ; mais à mon âge, que pourrais-je faire?

— Vivre tranquillement de ce qui vous reste.

— Impossible ! Il faut que je redevienne riche.

— N'avez-vous pas entendu parler des mines de la Californie? C'est là qu'on fait fortune facilement et lestement. Pourquoi n'iriez-vous pas en essayer ?

— M'en aller seul, si loin, à mon âge!...

— Ce serait une imprudence. Si vous voulez payer mon voyage, j'irai avec vous là-bas. Je suis jeune, je suis fort ; nous travaillerons ensemble, et nous partagerons les bénéfices, après que vous aurez prélevé sur la masse l'argent que vous m'aurez avancé.

Forgin rejeta d'abord cette proposition ; à force d'y songer, il finit par la trouver raisonnable. Deux mois après l'incendie de sa maison, il partait avec Max pour la Californie.

Angélina s'était efforcée de le retenir ; mais la soif de l'or s'était emparée de lui, comme de bien d'autres, aux récits qu'il entendait faire de ce merveilleux pays. On y avait trouvé des blocs d'or valant des sommes énormes ; toutes les rivières en charriaient, tous les sables en étaient mêlés ; il suffisait de se baisser pour en ramasser. L'artisan quittait son travail, le marchand son commerce, le peintre ses pinceaux, le laboureur sa charrue, le marin son navire, pour aller à la recherche du précieux métal. C'était une fièvre, un délire, une folie.

Forgin et Max devant s'embarquer au Havre, Lina les y avait accompagnés, pour voir Béatrix et passer quelques jours auprès d'elle, avant d'entrer dans un orphelinat où son père lui avait retenu une place.

Olivier d'Arlon venait de partir. Béatrix, seule avec son beau-père, accueillit avec transport l'amie que la Providence lui envoyait. Elle lui déclara qu'elle ne la laisserait point aller avant que Forgin vînt la réclamer.

La traversée fut longue et la mer presque toujours mauvaise. Les passagers souffrirent beaucoup, l'avare faillit mourir. Aussi se promit-il, en touchant enfin le sol californien, de choisir, lorsqu'il retournerait en France, les chemins les plus pénibles et les plus dangereux, pourvu qu'ils abrégeassent les heures sans fin pendant lesquelles il s'était trouvé entre le ciel et l'eau. Il n'avait ni l'imagination poétique ni le cœur tendre ; les plus grandes scènes de la nature, ses beautés les plus sublimes, ne lui causaient que de l'ennui.

Arrivé à San-Francisco, Forgin croyait avoir supporté la plus rude de ses épreuves. C'était une grave erreur. Il se vit d'abord obligé de donner 30 fr. par jour pour une mauvaise chambre dans une auberge de dernier ordre, puis de payer encore davantage pour sa nourriture et celle de son compagnon. Et quelle nourriture ! Il avait toujours vécu chétivement ; pourtant sa table d'autrefois était somptueuse en comparaison des mets qu'on lui faisait payer si cher.

Ces énormes dépenses exaspéraient notre homme. Toutefois, pour quitter ce repaire de brigands qui, disait-il, s'acharnaient à le dépouiller, il fallait attendre qu'on pût trouver place sur un bateau allant au Sacramento, véritable pays de l'or. Par bonheur pour Max, auquel Forgin mesurait les vivres d'une main avare, il se rappela qu'il avait une assez jolie voix, et il ne rougit point d'aller de café en café chanter des chansonnettes et roucouler des airs d'opéra. Il est prouvé qu'on dépense l'argent aussi facilement qu'on le gagne ; aussi les mineurs heureux laissaient volontiers tomber une pincée de poudre d'or dans le chapeau du chanteur.

Ce métier ne déplaisait pas trop à Max. Il l'eût continué plutôt que d'aller aux mines, si Forgin n'eût exigé qu'il l'y suivît en vertu de leurs conventions. Enfin, après avoir fait provision de vivres, de poudre, d'outils destinés à remuer la terre et à séparer l'or du sable, ils s'embarquèrent encore une fois.

Le trajet fut court. Mais de Sacramento, ville aujourd'hui considérable et alors encore au berceau, il fallut aller à pied jusqu'à Marys-

ville, en traversant un pays désert, sans routes tracées et sans indications d'aucune sorte. Si les *placers* n'eussent pas été au bout de cette course difficile, Max et Forgin fussent retournés sur leurs pas; mais il leur semblait voir l'or rayonner devant eux, et cette vue leur rendait le courage.

Le cinquième jour, vers le soir, un village s'offrit à leurs yeux, si toutefois on peut donner le nom de village à de misérables huttes de bois, de feuillage, et même à des tentes de toile et de peaux. C'était un campement de mineurs, ainsi qu'ils purent s'en assurer en voyant un certain nombre d'hommes se diriger vers ces cabanes, après leur journée finie.

Une de ces huttes n'avait pas de maître, soit que celui qui l'avait habitée fût mort, soit qu'il eût quitté le placer pour en chercher un plus productif. Les deux nouveaux venus en prirent possession. Le lendemain, d'après les renseignements qui leur furent donnés par un Français, ils choisirent l'espace sur lequel ils voulaient commencer leurs travaux. Ils y plantèrent un bâton, avec un écriteau sur lequel était marquée la date de leur arrivée.

Dès que ces précautions sont prises, personne n'a le droit de toucher au terrain dont on s'est emparé; on peut le creuser, le fouiller en tous sens, faire éclater par la mine les roches qu'on y rencontre ou détourner les cours d'eau qui le traversent.

Forgin se mit au travail avec autant d'ardeur que les mineurs les plus robustes. A voir son long corps maigre et efflanqué, on n'eût pas soupçonné la force qui l'animait. Il voulait redevenir riche; et pour lui, vouloir c'était pouvoir. Mais il ne suffisait pas de remuer une grande quantité de terre; il fallait trouver quelque filon encore ignoré; et pendant deux mois Max et Forgin recueillirent à peine assez d'or pour se procurer les choses nécessaires à la vie.

Ils commençaient à douter du succès, mais non à perdre courage, quand, au fond du trou qu'il venait de creuser à grand'peine, Max crut voir une large surface d'un jaune brillant.

— Un bloc d'or! s'écria-t-il, sans songer un instant à garder sa trouvaille pour lui seul; car il y avait en lui un certain fonds d'honnêteté; et s'il était quelquefois devenu le complice de Forgin, c'est qu'il y était poussé par l'amour désordonné du plaisir.

L'avare accourut. C'était bien un bloc d'or, si gros, que leurs quatre bras ne parvinrent à l'arracher des entrailles de la terre qu'après cinq heures d'efforts inouïs. La chance leur souriait enfin.

Le lendemain et les jours suivants, ils dégagèrent de nouvelles pépites, et Forgin n'évalua pas à moins de 50,000 fr. leur travail d'une semaine.

— Quel malheur d'être obligé de partager! pensait Forgin. Si je n'avais pas avancé mon argent pour me donner un compagnon, tout cela m'appartiendrait.

Il se fit du moins rembourser avant ce premier partage tout ce qu'il avait dépensé pour Max. La difficulté de veiller sur cet or, qu'on ne pouvait porter avec soi, lui persuada de l'échanger contre des diamants. Il avait toujours aimé les pierreries; il les connaissait assez pour ne pas se laisser tromper par les marchands de San-Francisco. Il conseillait à Robert de faire comme lui; mais le jeune homme aima mieux envoyer en France ce qui lui revenait que de s'exposer à le perdre.

— Je me connais, dit-il; j'entrerais une nuit dans une maison de jeu, et je n'en sortirais que quand il ne me resterait plus rien. Je préfère mettre en sûreté le fruit de mon travail; car je suis décidé à redevenir honnête homme.

Forgin sourit en signe de doute. Il fallait cependant que la résolution de Max fût sincère; car il ne détourna pas une once d'or de la masse toujours grossissante, et il ne voulut jamais prolonger son séjour à San-Francisco au delà du temps strictement nécessaire à l'arrangement de leurs affaires d'intérêt.

Au bout d'un an, il déclara que, se trouvant assez riche, il allait retourner en Europe. Forgin, plus difficile à satisfaire, ne voulait pas

encore quitter les mines ; néanmoins il sentait bien que, livré à ses seules forces, il n'obtiendrait que de médiocres résultats, et ne pourrait défendre son bien contre les hardis voleurs qui pullulaient de tous côtés.

La fameuse loi de Lynch, qui devait faire régner parmi tous ces aventuriers avides un certain respect de la propriété d'autrui, n'était pas encore en vigueur. Comme il n'y avait pas de tribunaux auxquels on pût porter plainte, la raison du plus fort était toujours la meilleure.

La loi de Lynch, destinée à remplacer toute autre loi, est très-sévère; elle n'admet pas les demi-mesures : tout homme convaincu d'avoir volé est immédiatement condamné par des juges nommés à cet effet, et pendu sans miséricorde. Mais alors il n'y avait encore eu que de rares actes de justice sommaire. Forgin, pour ne pas risquer de se voir dépouillé, fut obligé de se décider à suivre son compagnon.

La seule concession qu'il en obtint fut de ne pas s'embarquer à San-Francisco pour l'Europe. Il avait gardé un affreux souvenir du mal de mer; aussi fit-il valoir aux yeux de Max des considérations qui le décidèrent à traverser les Etats-Unis, à gagner un des ports de l'est et à prendre passage sur un de ces beaux navires à vapeur qui faisaient la traversée en moins de trois semaines.

C'était avec regret toutefois que Forgin s'éloignait de la terre de l'or, sans y avoir récolté une plus ample moisson. Il ne songeait pas qu'il était vieux; que, selon toutes probabilités, il n'en jouirait que peu de temps; et, chose encore plus étrange, c'était pour lui plutôt que pour sa fille qu'il trouvait sa fortune insuffisante.

Le départ d'une caravane américaine décida Max à renoncer à ses travaux un peu plus tôt encore qu'il ne l'avait dit. Claude ne le suivit pas sans lui adresser de grands reproches.

— Qui sait, lui dit-il, si dans huit jours notre avoir ne serait pas doublé? Il faut que tu sois bien paresseux, bien amoureux de tes aises pour ne pas travailler encore.

— Et si je meurs à la peine, qui jouira du fruit de mon travail? répondit le jeune homme. Je n'ai pour recueillir mon héritage que des parents inconnus; je veux donc tâcher d'en profiter avant de le leur laisser. Vous êtes insatiable; je sais me contenter de ce que j'ai, et je ne voudrais pas être plus riche, parce que je craindrais de faire des sottises. Au surplus, je ne vous oblige pas à venir avec moi; restez ici jusqu'à ce que vous soyez redevenu millionnaire, ou que le diable vous prenne.

Forgin partit. Mais quand, après dix jours de marche, il entendit parler de la rivière d'or, sa résignation s'évanouit. Un des guides assurait l'avoir vue et se faisait fort de la retrouver. Elle était encaissée, disait-il, entre des roches abruptes, au-dessus desquelles s'arrondissait le sommet d'une montagne couronnée de pins.

S'étant chargé de conduire la caravane à sa destination, il ne pouvait, sans le consentement des voyageurs qui s'étaient confiés à lui, se détourner de son chemin. Il le leur demanda, en leur proposant de partager également entre tous le produit des travaux qu'il s'offrait à diriger. Trois seulement, y compris Forgin, consentirent à l'accompagner; les autres avaient hâte de se retrouver au milieu de leurs familles, d'arriver où les appelaient leurs intérêts, ou bien, après avoir échappé à de nombreux dangers, ils hésitaient à braver ceux qui pouvaient les attendre encore dans cette expédition.

Le guide n'insista pas; il engagea seulement ses compagnons à réfléchir jusqu'au lendemain, et leur promit de s'en rapporter à leur décision. Max était du nombre des opposants. Forgin entreprit, mais en vain, de le ramener à d'autres idées, puis de le décider à aller avec lui seul à la recherche de ce nouveau Pactole; voyant ses efforts inutiles, il partit seul, pendant la nuit, après s'être fait donner des renseignements sur le chemin que la caravane se déciderait peut-être à suivre.

Pour se retrouver au milieu de ces montagnes qui se ressemblent toutes, du moins aux yeux de celui qui ne les connaît pas, il eût

fallu avoir l'habitude du désert. Forgin s'égara, et, sans la rencontre des Peaux-Rouges, qui le poussèrent du côté où se trouvaient les chasseurs, il eût sans doute été dévoré par les bêtes féroces ; car il ne savait se servir d'aucune arme et n'avait de résolution que lorsqu'il s'agissait de s'enrichir.

L'état dans lequel les deux coureurs des bois le retrouvèrent, après avoir tué les jaguars, mit le comble au mépris qu'il leur avait inspiré. Les hommes qui sont constamment aux prises avec le danger regardent le courage comme une vertu sans laquelle il n'en peut point exister d'autre. Il fallait qu'ils eussent fort à cœur de ne pas désobliger les deux frères pour traîner avec eux cet ignoble vieillard.

Ferdinand et Amédée comprenaient si bien la répulsion dont il était l'objet de la part de ces deux hardis compagnons, qu'ils n'osaient lui adresser la parole devant eux, de peur de perdre une partie de leur estime et de leur affection. Quelquefois seulement, lorsqu'ils se trouvaient, comme par hasard, rapprochés de lui, ils lui disaient par pitié quelques mots d'encouragement.

Le zouave faisait comme eux ; mais Œil-de-Faucon ne le regardait point, et Barbe-d'Or lui jetait de loin sa pitance comme à un animal immonde.

Forgin ne paraissait pas s'apercevoir de ces affronts : il se savait en sûreté, lui et son or, c'était tout ce qu'il désirait. Il ne se fût pas trouvé trop malheureux, si ceux qu'il suivait n'eussent pas été des chasseurs déterminés. Il fallait ou les accompagner ou demeurer seul, exposé à toutes les attaques. Le premier parti était encore préférable au second.

Un jour, le zouave, étant descendu de cheval pour se désaltérer au bord d'un torrent, remarqua dans le sable des grains jaunes et brillants. Il en prit quelques-uns dans sa main et les apporta à ses amis.

— C'est de l'or ! s'écria Forgin en s'élançant vers lui.

— Oui, c'est de l'or, dit Œil-de-Faucon en le repoussant. C'est là sans doute la rivière dont le guide de la caravane a parlé.

— Oui, oui, reprit Forgin; voilà les rochers, voilà le bois : c'est elle, c'est bien elle! Oh! quel bonheur!

— Qu'allons-nous faire? demanda le zouave.

— Nous n'avons pas besoin d'or, nous autres, répondit le Canadien; mais il en faut pour vivre en France, et vous nous maudiriez peut-être un jour si nous vous disions de ne pas vous arrêter ici.

— Ce serait un crime d'empêcher ces honnêtes jeunes gens de faire fortune, répliqua Forgin. M. Ferdinand est pauvre comme Job; et s'il est trop fier pour l'avouer, je vous le dis, moi.

— Tu ne te tairas donc pas? s'écria Barbe-d'Or en portant la main à sa ceinture, comme s'il y voulait prendre un pistolet.

— Vous ne voudriez pas me tuer là, devant la rivière d'or : ce serait me tuer deux fois, dit Forgin, devenu suppliant.

— Non, répondit Barbe-d'Or; seulement je te défends d'approcher du torrent. Il nous appartient, à nous, qui l'avons rencontré sur notre chemin; mais tu n'as pas le droit de toucher à l'or dont tu voulais faire tort à tes compagnons.

L'attraction exercée sur l'avare par la vue de ces flots qui recélaient des trésors fut plus forte que la peur; il fit un mouvement pour s'élancer vers le torrent; mais la main de fer du Canadien lui en interdit l'accès et le força à s'asseoir sur le sol.

— Tu as trop aimé l'or, lui dit-il; tu seras puni par où tu as péché; car, je te le répète, tu n'y toucheras pas.

Forgin comprit que la défense était sérieuse; cependant il ne désespéra pas encore de fléchir ceux qui lui infligeaient un si terrible châtiment. Il se traîna aux pieds d'Œil-de-Faucon en joignant les mains, et en le suppliant avec plus d'ardeur encore qu'il n'avait supplié Barbe-d'Or de lui laisser la vie.

— Ote-toi de là, dit le Canadien en le repoussant, et demeure en repos, si tu ne veux pas que je te lie les pieds et les mains.

Forgin se roulait dans l'herbe en sanglotant ; il se frappait la tête de ses poings fermés, s'arrachait les cheveux, sans que ce désespoir produisît d'autre effet que de divertir les deux vieux chasseurs. Ils riaient à gorge déployée. Nous devons avouer que ces rires trouvaient de l'écho chez les jeunes gens, déjà occupés à examiner les bords du torrent. Certes, si quelque châtiment corporel eût été exercé sur le vieillard, ils eussent demandé sa grâce et fussent au besoin devenus ses défenseurs ; mais le supplice, mille fois plus douloureux, qui lui était infligé ne leur inspirait qu'une médiocre pitié.

Œil-de-Faucon s'assit en face du patient et alluma tranquillement sa pipe. Quand elle fut finie, il tira de sa poche un lasso, qu'il lui montra.

— Si tu bouges, lui dit-il en se levant pour rejoindre ses amis, je t'attacherai à l'arbre que voici, et tu y resteras jusqu'à demain.

— Vous êtes le maître, j'obéirai, répondit Forgin, qui commençait à penser que la soumission était le meilleur moyen de l'attendrir.

Le torrent, qui devait, pendant la saison des pluies, rouler à pleins bords, n'avait plus que des eaux peu profondes ; et dans les sables laissés à sec de chaque côté de son lit, se trouvaient de nombreuses parcelles d'or, assez grosses pour être recueillies à la main. Ferdinand, Amédée et le zouave en avaient déjà ramassé plus d'une once quand le Canadien arriva près d'eux.

— Attendez, leur dit-il ; le placer est bon ; mais nous allons abréger la besogne, au moyen d'outils faciles à fabriquer.

Il cueillit des branches flexibles, en tressa une sorte de panier, dont il couvrit le fond d'une fine natte qui lui servait de sac, puis il le fit remplir de sable ; puisant alors de l'eau dans son haut bonnet, il la versa dessus, pendant que les jeunes gens agitaient le panier et, en se servant de morceaux d'écorce en guise de seaux, aidaient à débarrasser l'or des substances étrangères. La grossière corbeille se vida peu à peu, et nos trois amis jetèrent des cris de surprise en voyant la natte presque entièrement couverte de paillettes étincelantes.

— Oh ! le bon pays, disait le zouave, où il suffit de vouloir un cheval pour l'avoir, et où l'on n'a qu'à se baisser pour ramasser une fortune !

— Chut ! interrompit Ferdinand, tu vas crever le cœur à ce pauvre homme.

— Bah ! répondit le Canadien, tu sais bien qu'il n'en a pas.

— Comme médecin, je soutiens le contraire, dit Amédée ; et si, par malheur, il avait un anévrisme, nous pourrions être responsables de sa mort, en lui causant de si pénibles émotions.

— Il connaît le métier de chercheur d'or, reprit Ferdinand, il pourra nous être utile.

— Nous n'avons pas besoin de lui, répondit Barbe-d'Or, qui venait de remonter le cours d'eau jusqu'aux rochers du milieu desquels il sortait, et qui en rapportait un morceau d'or du volume d'une grosse noix.

— L'Américain a déniché la poule aux œufs d'or, s'écria Œil-de-Faucon.

— Celui-ci allait tomber du nid, répliqua Barbe-d'Or, je n'ai pas eu de peine à l'arracher ; mais il y en a d'autres qui y sont incrustés et qu'il en faudra détacher.

— Si seulement nous avions des outils, dit le zouave.

— Nous avons de la poudre, et j'ai vu dans le rocher des fissures par lesquelles on pourra la faire pénétrer.

— Il n'y aura plus qu'à tresser une mèche assez longue pour que nous n'ayons rien à craindre des éclats. Donnez-moi vos ceintures, et je me chargerai de la fabriquer, reprit Francis.

— Montez d'abord jusque là-haut ; cela vaut la peine d'être vu, dit Barbe-d'Or, en passant le premier.

Dès qu'ils se furent éloignés, Forgin se glissa vers la rivière, plongea ses mains dans le sable mou, en remplit son mouchoir, et retourna s'asseoir à sa place sans avoir été aperçu.

— Nous n'avons pas trouvé un gîte comparable à celui-là, dit-il

avec désespoir, et il faut que je regarde les autres y puiser, sans pouvoir m'en approcher! Si j'y travaillais seulement deux jours, je serais riche comme autrefois. Et il faudra partir sans en rien emporter! Non, c'est impossible, cela ne sera pas; plutôt mourir! Ils ne m'entraîneront pas de force. D'ailleurs, je me cacherai, s'il le faut; mais je veux rester ici, et j'y resterai.

L'eau sortait en bouillonnant d'une excavation profonde, ne formant qu'un étroit passage entre des blocs superposés, le long desquels on voyait courir des veines jaunâtres qui n'étaient que des filons d'or. A travers la nappe écumeuse qui s'épandait sur leurs flancs, les mêmes réseaux se reproduisaient en lignes plus larges et plus brillantes, l'eau ayant rongé peu à peu la pierre qui les recouvrait; et plus bas, au pied de la cascade, des fragments d'or gisaient entre des blocs rejetés du sein de la montagne par quelque éruption volcanique.

— Il ne nous faudra ni poudre ni outils d'aucune sorte, dit le Canadien, qui s'était avancé dans le lit du torrent. Il y a là de quoi contenter de plus avides que nous.

Chacun se mit à l'œuvre. Nos amis oublièrent l'heure du repas et ne cessèrent de travailler que quand le soleil disparut derrière les crêtes noircies du rocher: tant il est vrai que l'or exerce sur les hommes une fascination à laquelle il leur est impossible de se soustraire. Ils sentirent seulement alors qu'ils avaient faim et qu'ils étaient las. Le souper, composé de viande séchée, fut bientôt prêt. Tous y firent honneur, à l'exception de Forgin, dont la douleur s'était encore augmentée à la vue des richesses amassées par ses compagnons.

Il faisait des vœux pour que la garde du camp fût confiée soit au zouave, soit à l'un des MM. de Lessy; mais le Canadien déclara qu'il veillerait jusqu'à minuit et que Barbe-d'Or le remplacerait.

— Ce sera pour demain, lui dit Amédée, qui devinait sa pensée, et ne pouvait s'empêcher d'être touché d'une souffrance si prolongée.

Mais le lendemain, l'Américain resta debout jusqu'à minuit et Œil-de-Faucon reprit la faction jusqu'au matin. Dès que le jour parut, il appela d'un geste Forgin, qui n'avait fait que s'agiter toute la nuit.

— Je te donne deux heures pour travailler, lui dit-il en lui montrant le torrent.

L'avare s'élança et voulut lui baiser les mains ; il les retira.

— Ceux que tu as voulu ruiner ont prié pour toi, reprit-il ; va, mais ne m'approche pas.

Quand les chasseurs s'éveillèrent, Forgin avait déjà entassé dans un sac de peau de daim pendu à son cou de nombreuses parcelles d'or. Les deux heures étaient écoulées ; Œil-de-Faucon voulut l'éloigner de la rivière.

— Laisse-le, ami, dit Ferdinand. Ne sommes-nous pas assez riches ?

— Tu l'as justement puni, ajouta le docteur ; mais permets-lui de ramasser les miettes du festin.

— Les miettes sont bonnes ! s'écria Forgin au comble de la joie. Merci, mes chers messieurs, merci ! Je vous revaudrai ça, un jour ou l'autre.

— Je crois qu'il parle, dit Barbe-d'Or à Amédée, qui mit un doigt sur ses lèvres en regardant l'avare.

Celui-ci ne vit pas le geste du docteur ; mais il n'avait pas de temps à perdre en longues conversations ; il fouillait le torrent avec une ardeur que chaque heureuse découverte redoublait encore.

Tout l'or recueilli depuis deux jours avait été mis en commun ; on procéda paisiblement au partage ; puis on se mit en quête de gibier, le zouave ayant fait observer qu'une lanière sèche de wapiti était une bien chétive nourriture pour des gens qui venaient de faire fortune.

Œil-de-Faucon et Amédée restèrent à la garde des chevaux et des bagages, tandis que Barbe-d'Or, Francis et Ferdinand s'enfonçaient dans le bois.

Un magnifique chat sauvage, endormi sur une branche, se réveilla à leur approche et s'élança vers le milieu de l'arbre, en hérissant son poil et en soufflant avec colère. De ses yeux verts il regardait les chasseurs, comme pour les défier. Il était aussi gros qu'un renard ; il avait la tête ronde, les oreilles petites, le pelage roussâtre et la queue marquée d'anneaux alternativement gris et noirs.

Barbe-d'Or le montra au zouave, en l'invitant à le tirer.

— Non, répondit Francis. Je me contenterais d'une paire de lièvres plutôt que de manger du chat.

— La chair du chat sauvage est bonne, répliqua l'Américain, et sa fourrure a de la valeur.

— Vous oubliez que vous êtes riche, ami Barbe-d'Or, dit Ferdinand. Vous ne chasserez désormais que pour votre plaisir et non pour approvisionner les marchands de pelleteries.

— J'aime la chasse, répondit le vieux coureur des bois ; mais le désir de s'emparer d'une belle fourrure est encore un aiguillon de plus, et je rejetterais l'or dans le torrent plutôt que de renoncer à un métier qui me rend heureux depuis tant d'années.

— Donnez-le à Forgin, reprit Ferdinand.

— Je ne te comprends pas d'avoir tant de pitié pour ce misérable, qui est ton ennemi. Moi, je le hais, quoiqu'il ne m'ait fait aucun mal.

— Ne faut-il pas que nous pardonnions, si nous voulons que Dieu nous pardonne ?

— Tu vaux mieux que moi, murmura le chasseur en secouant la tête. Voulez-vous tirer, l'un ou l'autre ? ajouta-t-il. C'est un beau coup de fusil.

— Tire toi-même, répondit Francis.

Le chat, blessé, se raccrocha par ses griffes au tronc de l'arbre, gagna la branche la plus élevée et s'y blottit si bien, qu'il fut impossible à Barbe-d'Or de l'apercevoir.

— Si j'étais leste comme il y a vingt ans, je l'y poursuivrais, dit-il ; mais je ne le peux plus ; il faut perdre à la fois l'animal et sa robe.

Le zouave s'élança avec une agilité comparable à celle du chat, disparut au milieu des branches et grimpa longtemps sans découvrir le fugitif.

— Tu ne le vois pas ? demanda Barbe-d'Or.

— Le voici, répondit-il enfin ; mais je crois qu'il faut le laisser tranquille, si nous ne voulons pas que notre coup de fusil attire les Peaux-Rouges que j'aperçois là-bas.

— Combien sont-ils ?

— Une douzaine au moins. Ils ne viennent pas de notre côté ; mais ils s'y tournent à chaque instant, comme s'ils flairaient la chair fraîche.

— Nous ne pouvons pourtant pas pour eux abandonner notre gibier. J'en rougirais toute ma vie.

— Pauvre gibier ! dit Ferdinand, après avoir traduit au zouave ce que disait Barbe-d'Or. Que vas-tu faire, Francis ?

— Je dis comme toi : Pauvre gibier ! mais je ne voudrais pas mécontenter le chasseur. Je vais grimper encore un peu ; et si je puis assommer ce maudit chat....

Le zouave joignit l'action à la parole. Ses compagnons le virent arrivé au faîte de l'arbre, prendre sa carabine par le canon et asséner au chat un terrible coup de crosse. La branche se rompit sous le choc, et l'animal dégringola comme une masse inerte.

— Bien ! bien ! fit Barbe-d'Or ; tout est pour le mieux. Vois-tu encore les Peaux-Rouges, mon fils ?

— Non, ils sont entrés dans le bois qui fait face à notre campement.

— Détalons au plus vite, de crainte qu'en notre absence ils n'attaquent Œil-de-Faucon et ne nous enlèvent notre or avec nos chevaux.

Les jeunes gens ne demandaient pas autre chose. Le zouave se chargea de sa proie ; et moins d'une demi-heure après, ils arrivaient au bord du torrent. Ils trouvèrent le Canadien et Amédée occupés à examiner une flèche qui venait de tomber à dix pas d'eux.

— Que dis-tu de cela? demanda Œil-de-Faucon à son vieil ami.

— Oui, répondit Barbe-d'Or, les Indiens sont là. Francis les a vus.

— Ainsi nous sommes découverts? demanda Francis.

— Non : ils sont trop adroits pour nous avoir manqués, s'ils nous avaient vus. D'ailleurs, si cette flèche ne s'était pas égarée, d'autres l'auraient suivie. Ils chassent et ne se doutent pas de notre voisinage.

— Mais, objecta Ferdinand, ils peuvent nous apercevoir d'un moment à l'autre; il suffit pour cela que la bête sorte du fourré et cherche un refuge dans la montagne.

— Partons, dit le zouave; nous sommes trop riches pour risquer notre vie dans un combat inégal.

— J'ai toujours ouï dire que la fortune ne fait pas le bonheur, répondit gaîment le Canadien; mais je suis porté à croire qu'elle ne donne pas non plus la bravoure.

— Ce serait dommage de mourir à présent, ajouta le docteur, occupé à remettre en ordre son herbier.

— Allons-nous-en, dit Barbe-d'Or; si deux ou trois venaient par ici, je ne pourrais manquer à mon serment.

— Suivent-ils la même direction que nous? demanda le Canadien.

— Non, répondit le zouave; ils vont vers l'est, et nous voulons gagner un des ports de l'ouest.

— Partons donc, reprit Œil-de-Faucon. Tu entends? ajouta-t-il en s'adressant à Forgin, qui continuait à ramasser de l'or : les Indiens rôdent par ici; mais si tu ne crains pas de retomber entre leurs mains, tu peux te dispenser de nous suivre.

— Vous partez! s'écria l'avare en relevant la tête et en voyant les chasseurs seller leurs chevaux. Ah! je vous en supplie, attendez jusqu'à ce soir.

— Impossible, répondit Œil-de-Faucon.

— Accordez-moi deux heures, ou une heure seulement.... Vous ne voudriez pas me refuser cela.

— Tu es libre de demeurer ici tant qu'il te plaira : nous ne nous plaindrons pas de ton absence.

— Venez vite, Forgin, dit Ferdinand, qui s'était rapproché du torrent. Vous savez bien que vos instances sont inutiles.

— Comment voulez-vous que je m'éloigne ? Je viens de tomber sur un trésor. Dans une heure j'aurai au moins 50,000 fr. de plus.

— Et si vous restez seul, vous mourrez de faim avec tout votre or, à moins que les Apaches ne vous en laissent pas le temps.

— C'est pourtant vrai ! dit Forgin avec désespoir. A-t-on jamais vu plus cruelle position que la mienne ?

— En route ! cria Barbe-d'Or, en montant à cheval.

Ferdinand rejoignit ses compagnons et s'élança en selle.

— Décidez-vous, Forgin, dit-il. Vous n'en avez que le temps.

— Me voici ! me voici ! Attendez-moi ! répondit l'avare, en se baissant pour ramasser encore un fragment d'or.

Les cavaliers se mettaient en marche lorsqu'il sortit de l'eau ; mais, tout en allongeant le pas pour les rejoindre, il ne put s'empêcher de jeter encore sur le gîte qu'il abandonnait ses yeux pleins de larmes.

Les deux frères ralentirent leur allure, afin de lui permettre de les atteindre. Ses vêtements mouillés alourdissaient son pas, et le sac à demi rempli d'or qu'il portait au cou devait être un pesant fardeau.

— Voulez-vous monter en croupe ? lui demanda Ferdinand.

— Merci, monsieur de Lessy ; je pourrais me refroidir.

— C'est juste, dit le docteur. On ne saurait prendre trop de soin de sa santé.

— Donnez-nous au moins ce sac, reprit Ferdinand. Nos chevaux le porteront plus facilement que vous.

— Non, non. C'est un poids qui ne me fatigue pas ; au contraire, il me donne des jambes. Par malheur il est trop léger.

Forgin n'avait garde de se dessaisir de son or : il croyait à la probité des MM. de Lessy, autant qu'il y pouvait croire ; mais il n'était pas assez honnête pour que cette confiance fût entière.

Amédée et Ferdinand le devinèrent ; ils haussèrent les épaules en souriant et cessèrent d'offrir leurs services à celui qui les appréciait si peu.

Barbe-d'Or marchait en éclaireur ; derrière lui Œil-de-Faucon et le zouave causaient. Ils avaient fini par se comprendre, le Canadien ayant retrouvé la facilité de s'exprimer dans sa langue maternelle.

— Tu dois être content de ta journée, disait Œil-de-Faucon. Si tu n'étais pas descendu de cheval pour te désaltérer, nous passions devant le torrent sans nous douter des richesses qu'il contenait. Tu as fait ainsi ta fortune et la nôtre.

— Je crois, ami, que vous ne tenez pas beaucoup à cet or.

— Et tu ne te trompes pas. Pour un coureur des bois, c'est une charge inutile. Si nous venions à perdre nos chevaux, nous vois-tu, Barbe-d'Or et moi, porter au cou notre bourse, comme le misérable qui est là. Au désert, un sac de plomb vaut mieux qu'un sac d'or.

— Oui, répondit le zouave. Si, au lieu de la poudre de bison que vous nous avez partagée dans la cache de la montagne brûlée, vous nous aviez apporté une égale quantité de paillettes, qu'en aurions-nous fait ? Je suis content de ma journée ; mais c'est plutôt pour Amédée et pour Ferdinand que pour vous et pour moi. Ils pourront, grâce à cette fortune, tenir dans le monde le rang auquel ils ont droit.

— Et toi ?

— Oh ! moi, je ne suis qu'un paysan, sans éducation et sans famille.

— Si tu n'as pas de parents, tu auras des amis, qui ne songeront pas à te reprocher ton origine. On dit que les riches n'en manquent jamais.

— La fortune donne des flatteurs, mais non pas des amis.

— N'en as-tu donc point ?

— J'en ai quatre ; c'est beaucoup, puisque celui qui en a trouvé un doit s'estimer heureux. Ce qui m'attriste, c'est qu'ils ne tarderont

point à se séparer et que je ne sais auxquels il me sera le plus pénible de renoncer.

— En es-tu là ? demanda le Canadien avec émotion.

— Oui, répondit le zouave en laissant tomber sa main dans celle du vieux chasseur, dont les traits s'illuminèrent d'une joie subite.

— Tu réfléchiras, mon fils, dit-il ; et quoi que tu fasses, nous ne nous plaindrons pas.

XVII.

Barbe-d'Or s'arrêta sur l'emplacement d'une halte de chasse. Les Peaux-Rouges y avaient dépouillé deux cerfs, dont il ne restait que les squelettes, et une panthère, que les loups et les vautours avaient presque entièrement décharnée. Le feu qui avait servi à cuire la viande des cerfs n'était pas encore éteint; les chasseurs le rallumèrent et résolurent de passer la nuit dans cet endroit, près duquel passait un ruisseau, plutôt que de s'engager à cette heure avancée dans l'épais fourré qui s'étendait devant eux.

L'Américain n'avait pas oublié son chat; et comme l'appétit est le meilleur de tous les assaisonnements, le jeûne prolongé que l'apparition des Indiens avait imposé aux trois jeunes gens leur fit trouver le rôti délicieux. Le reste, soigneusement couvert d'herbes odorantes, et placé près du feu pour le préserver de la dent des bêtes féroces, servit au déjeuner du lendemain.

Les chasseurs marchèrent toute la journée, s'arrêtant à peine pour se procurer le gibier nécessaire à leur nourriture. On eût dit que l'or dont ils étaient possesseurs activait leur marche et que tous avaient hâte de le mettre en sûreté.

Trois jours après leur départ du torrent, ils étaient en pleine Sonora, pays auquel la nature semble avoir versé d'une main prodigue ses biens les plus précieux. Un sol fécond, des forêts magnifiques, des fruits délicieux, des simples et des baumes précieux, des marbres, des pierreries, telles sont, sans compter les mines d'or et d'argent, les richesses de cette contrée, qui cependant offre encore d'immenses solitudes à l'œil étonné du voyageur.

Dans ces solitudes erraient des tribus indiennes dont la rencontre n'était pas moins dangereuse que dans les autres parties du désert; toutefois les habitations y étaient plus nombreuses, et la terre mieux cultivée.

On chassait toujours, mais sans perdre plus de temps qu'il n'en fallait à Amédée pour ajouter quelques plantes rares à sa collection. Les deux frères se sentaient joyeux en voyant approcher le terme de leur voyage. Ils l'étaient encore moins cependant que Forgin, qu'on devait laisser dans la ville d'Arispe, dont on n'était plus éloigné que de deux jours de marche. Le zouave était soucieux. Quant aux deux coureurs des bois, ils semblaient avoir conservé toute leur tranquillité d'esprit. Néanmoins un observateur attentif eût surpris souvent leurs regards attachés sur Francis, et il eût remarqué en même temps qu'ils évitaient de se trouver seuls avec lui.

Œil-de-Faucon avait dit à Barbe-d'Or que peut-être celui-là leur resterait. Quoique cet espoir leur fût bien cher, ils voulaient que le jeune homme se décidât en toute liberté.

Un matin, la petite caravane fut éveillée par un affreux rugissement.

— Encore un tigre! s'écria Forgin, qui ne fut pas le dernier à se lever.

Pendant que les chasseurs saisissaient leurs armes, il rattachait solidement à ses épaules le sac d'or qui lui avait servi d'oreiller.

— Ce n'est pas un tigre, dit Francis; le cri du tigre est plus éclatant. Je n'ai jamais entendu celui-ci.

— C'est un grizzly, répondit Œil-de-Faucon.

— Qu'est-ce qu'un grizzly? demanda Forgin, qui, toujours rebuté des deux vieux chasseurs, s'enhardissait cependant peu à peu à les interroger.

— C'est le plus terrible animal qu'on puisse rencontrer dans ces déserts, répondit le Canadien. On l'appelle aussi l'ours gris ou l'ours féroce. Il aime par-dessus tout la chair humaine et ne touche à d'autre pâture que quand celle-là lui manque.

Forgin pensa qu'Œil-de-Faucon voulait l'effrayer; cependant il ne disait que la pure vérité. Les trois jeunes gens le savaient; aussi se disposaient-ils à combattre le redoutable ennemi dont les rauquements annonçaient l'approche.

— Si nous essayions de fuir, dit le Canadien à Barbe-d'Or.

— Il est trop tard, répondit celui-ci. Le grizzly nous a éventés; il se mettrait à notre poursuite; malgré la rapidité de nos chevaux, nous ne pourrions lui échapper.

— As-tu déjà tué un grizzly?

— Jamais.

— En ce cas, il est inutile que j'insiste. Donne tes ordres pour l'attaque.

— Vous savez, reprit Barbe-d'Or en s'adressant aux jeunes gens, que le grizzly a les griffes trop longues pour monter aux arbres. Vous êtes donc assez agiles pour n'avoir pas peur de lui. Le voilà, grimpez....

Les premières clartés de l'aube avaient remplacé les ténèbres. On vit s'avancer une énorme masse d'un gris sombre, assez semblable à un bloc de rocher qui se fût mis en mouvement. Les chevaux, saisis de terreur, brisèrent les liens qui les retenaient et s'échappèrent en bondissant. L'ours parut vouloir les suivre; mais Barbe-d'Or, s'élançant entre eux et lui, déchargea sur le féroce animal les deux coups de sa carabine, en s'abritant derrière un tronc d'arbre. Des hurlements furieux répondirent à cette double détonation; l'ours était

blessé ; mais il s'avançait sur ses deux pieds de derrière, la gueule ensanglantée et les bras étendus pour étouffer son ennemi.

Le chasseur, trompé par les lueurs incertaines qui seules éclairaient encore la forêt, n'avait pas, comme il l'espérait, atteint l'animal en pleine poitrine. En le voyant marcher vers lui, il mit un genou en terre, saisit son couteau et se tint prêt à frapper. Soudain l'animal fit un brusque écart. Forgin, épouvanté, s'était laissé glisser de la branche sur laquelle il s'était hissé ; et pour échapper aux attaques du monstre, il prenait la fuite.

— Le misérable me le fera manquer !... s'écria Barbe-d'Or, en se démasquant pour attirer l'attention du grizzly.

Celui-ci hésita un instant : non-seulement l'Américain s'offrait à ses regards, mais Œil-de-Faucon s'était élancé pour soutenir son ami et détourner l'ours de la poursuite d'un homme sans défense.

Toutefois, cette hésitation ne fut pas de longue durée ; l'animal, laissant derrière lui une large trace de sang, prit sa course sur les pas de Forgin, qui déjà se trouvait à une bonne distance des chasseurs. Aiguillonné par la peur, il fuyait avec une rapidité prodigieuse, franchissant tous les obstacles sans paraître les apercevoir. Cependant, sans les blessures du grizzly, la lutte eût été fort inégale.

Une balle sortie de la carabine du Canadien devait lui briser les reins ; mais elle dévia et s'enfonça dans les chairs, sans autre résultat que de retarder encore un peu la course du monstre. La seconde balle ne l'atteignit pas ; il était hors de portée.

Forgin sentait qu'il avait eu grand tort de quitter son arbre ; il eût bien voulu pouvoir monter sur un autre ; mais les troncs de ceux qu'il voyait sur son passage étaient trop gros pour qu'il pût les embrasser. L'allure du grizzly se ralentissait ; mais lui aussi était épuisé de fatigue, et l'air commençait à manquer à ses poumons, comprimés par la courroie à laquelle était suspendu son trésor.

La course touchait à sa fin ; les spectateurs de cette scène s'attendaient à voir d'un moment à l'autre l'homme tomber sous les griffes

du redoutable animal, quand un arbre au tronc plus mince se présenta devant le vieillard. Il s'y cramponna comme le noyé se cramponne à tout ce qu'il rencontre; par un effort désespéré, il parvint assez haut pour que le grizzly, en dressant sa taille colossale, ne pût atteindre le bout de ses pieds.

L'ours furieux faisait le tour de l'arbre avec des hurlements semblables à ceux d'une meute de loups; il se ruait contre le tronc et secouait les basses branches; mais Forgin était en sûreté, et les chasseurs, sachant bien que toute cette fureur achevait d'épuiser le grizzly, le laissaient consumer ses forces, avant d'aller lui porter les derniers coups.

Le jour vient vite dans ces climats; le soleil était levé; aussi, du point où le Canadien était resté, il voyait distinctement l'homme à califourchon sur une branche et les bras noués à une autre branche placée un peu plus haut.

L'ours cessa de rugir et de tourner autour de sa proie; il s'étendit au pied de l'arbre, en poussant des plaintes douloureuses : son agonie commençait. Forgin se sentait délivré; néanmoins, pour ne plus voir cet ennemi dont les convulsions l'épouvantaient encore, il gagna une branche opposée, qui, très-forte et très-longue, le porta loin du terrible grizzly. Dans les efforts qu'il fit pour y atteindre, la courroie qui retenait son sac s'étant prise dans le bout d'une autre branche qu'il venait de casser, la boucle se brisa; avant qu'il s'aperçût de cet accident, le sac, entraîné par le poids de l'or dont il était à demi rempli, tomba à terre avec un bruit sourd.

Le premier mouvement de Forgin fut de le suivre; mais l'ours était encore assez vigoureux pour tuer un homme; et d'ailleurs, en ne perdant pas de vue l'endroit où le trésor avait disparu dans les herbes, l'avare ne risquait rien, tant que personne ne s'en approcherait.

Barbe-d'Or et Œil-de-Faucon, debout sur une petite éminence, laissaient l'animal s'épuiser, moins par crainte pour eux-mêmes, car

il leur eût été facile de l'achever, que par le malin plaisir de voir Forgin perché sur son arbre, en proie sans doute à des terreurs que le danger ne justifiait plus.

L'ours avait la vie dure ; pendant plus d'un quart d'heure encore, ses plaintes et ses tressaillements continuèrent. Enfin, tout bruit cessa ; ses pattes se détendirent, ses yeux sanglants se fermèrent, et sa tête s'allongea sur le sol. Il était mort.

Les chasseurs n'en savaient rien. Jugeant néanmoins que la pénitence du poltron, qui avait failli faire manquer la chasse, avait duré assez longtemps, ils s'avancèrent pour le délivrer, en envoyant à la bête féroce une dernière balle ou en l'achevant d'un coup de couteau.

L'avare ne les eut pas plus tôt vus quitter leur poste d'observation, que, tremblant pour son or et ne craignant plus l'animal, il se glissa au bout de la longue branche sur laquelle il s'était placé, s'y suspendit des deux mains, puis se laissa tomber sur l'herbe épaisse qui devait amortir sa chute.

Il ne se fit aucun mal ; ses pieds enfoncèrent dans un sol mouvant, qu'une magnifique végétation recouvrait. Il regarda autour de lui, mais il n'aperçut pas son sac ; il souleva les larges feuilles et fouilla les vigoureuses plantes qui sans doute l'avaient recouvert. Ce fut en vain. Où pouvait-il être? Personne ne l'avait enlevé, puisque Forgin l'avait sans cesse couvé des yeux.

— Il faut que je me trompe, se dit-il ; c'est sans doute plus loin.

Quoiqu'il eût beaucoup de peine à avancer sur ce sol fangeux, il s'éloigna peu à peu de l'arbre, sans songer que son or devait être resté sous la branche d'où il était tombé.

Tout à coup il jeta un cri : il venait d'enfoncer jusqu'au-dessus des genoux dans une boue épaisse qui lui emprisonnait les jambes et les rendait incapables de mouvement. Se faisant un point d'appui de ses mains, il essaya de se dégager ; mais ses mains ne rencontrant rien de solide, ne purent lui être d'aucun secours.

Les deux vieux chasseurs marchaient sans se presser ; ils voyaient

de loin que l'ours était mort, et ils connaissaient trop bien la poltronnerie de l'homme pour s'émouvoir de ses cris.

Cependant Forgin enfonçait toujours; il n'avait plus que le buste hors de la vase, quand ils arrivèrent près du cadavre du monstre. Les jeunes gens, qu'ils avaient appelés pour le voir, les suivaient d'un pas alerte. Ils ne s'arrêtèrent point à considérer les énormes proportions du grizzly et la physionomie féroce qu'il conservait encore. Ils venaient d'entendre la voix de Forgin qui appelait au secours.

— Où est-il donc? demanda Ferdinand, qui ne pouvait l'apercevoir derrière la riche verdure de ce sol perfide.

— A l'aide! à moi! répétait le malheureux.

Le Canadien n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur cette végétation luxuriante, qu'un soupçon de la vérité traversa son esprit.

— Que personne ne bouge! dit-il de ce ton d'autorité auquel il était impossible de désobéir.

Il grimpa sur l'arbre. Le soupçon se changea en certitude.

— Il est perdu, dit-il en redescendant.

— Ne pouvons-nous le secourir ? demanda Amédée.

— Ce serait vouloir partager son sort.

— Que lui est-il donc arrivé? dit Barbe-d'Or.

— Les prairies mouvantes..., répondit Œil-de-Faucon.

— Il n'a plus qu'à recommander son âme à Dieu, fit l'Américain.

— Mais enfin qu'a-t-il? Quel danger le menace? demanda le zouave avec l'impatience de ceux qui ne comprennent qu'à moitié les paroles qu'on échange devant eux.

— Il y a dans certaines parties du désert, reprit le Canadien, des marais si bien recouverts d'herbes et de plantes de toutes sortes, que celui qui ne les connaît pas s'y engage sans défiance. Le sol se dérobe sous ses pas; il s'enfonce peu à peu, et finit par disparaître sans que rien puisse l'arracher à cette mort qu'il voit venir. La seule chose à faire quand on a mis le pied dans cette vase, c'est de se coucher à plat ventre et de regagner en rampant la terre ferme. Maintenant il est trop tard.

— Et si nous approchions de lui en prenant cette précaution, ne pourrions-nous pas le dégager? demanda Ferdinand.

— Nous y péririons tous sans parvenir à le sauver.

— On ne peut pourtant laisser périr un homme sans essayer de le disputer à la mort, dit Amédée. Le médecin ne recule pas devant une maladie contagieuse, et souvent il échappe au danger.

— Je dis que votre compatriote est perdu, et je ne souffrirai pas qu'aucun de vous s'expose à une mort aussi certaine qu'inutile, répliqua le Canadien.

— Encore faut-il nous assurer de sa position, reprit Ferdinand.

— Laissez-moi donc passer le premier, dit Œil-de-Faucon en coupant une branche, qu'il dépouilla de son feuillage et dont il amincit le bout.

Il s'avança, en sondant le terrain, du côté d'où s'élevait toujours la voix suppliante de Forgin, et bientôt tous l'aperçurent. La vase lui montait au creux de l'estomac. Il était pâle à faire peur; en voyant arriver les chasseurs, il reprit confiance.

— Enfin! dit-il, vous voici.... Vous allez me tirer de là et vous m'aiderez ensuite à retrouver mon sac, que j'ai laissé tomber du haut de l'arbre.

— Malheureux! murmura le Canadien. L'or que nous lui avons permis de ramasser va lui coûter la vie.

— Venez vite! reprit Forgin. Plus vous tarderez, plus vous aurez de mal; car je sens que j'enfonce toujours.

— Nous allons vous jeter une corde, répondit Œil-de-Faucon; c'est tout ce que nous pouvons faire pour vous.

Il noua solidement bout à bout plusieurs lassos, attacha une pierre à l'extrémité et la lança si adroitement, que Forgin la saisit du premier coup.

— Tenez ferme, lui dit-il, et nous autres, hâlons dessus de toutes nos forces.

— Grâce! cria Forgin; vous m'arrachez les bras, sans me faire faire un pas dans cette glu qui me retient.

— Je le savais, dit le Canadien en retirant la corde. Camarade, ajouta-t-il d'un ton presque affectueux, je ne vois aucun moyen de vous aider à sortir de là. S'il y en avait un, je vous assure que je l'emploierais.

— Mais s'il n'y en a pas, il faudra donc que je meure! reprit l'avare avec effroi.

— Un peu plus tôt, un peu plus tard, c'est ce qui nous attend tous.

— Mais je ne veux pas mourir, moi.... Non, non, je ne le veux pas.

— Il en meurt tous les jours de plus jeunes que vous.

— Qu'est-ce que ça me fait? Je ne suis pas malade, moi, je ne peux pas mourir comme ça. Est-ce vrai, monsieur Amédée?

— Mon cher Forgin, répondit Amédée, laissez-moi vous donner un bon conseil. Puisqu'il est impossible de sauver votre corps, songez à votre âme; et au lieu de vous révolter contre la volonté de Dieu, demandez-lui de vous recevoir dans sa miséricorde.

— Pas un de vous n'aura donc le courage de venir jusqu'à moi? s'écria le vieillard, en tordant ses mains jointes au-dessus de sa tête.

— Non, répondit Barbe-d'Or. Et si quelqu'un y voulait aller, vous devriez l'en empêcher; car sa mort suivrait de près la vôtre.

— Etendez les bras, ajouta Œil-de-Faucon; vous gagnerez quelques minutes, dont je vous engage à profiter comme doit le faire tout homme qui va paraître devant Dieu.

— Demandez-lui de vous pardonner, comme je vous ai depuis longtemps pardonné, dit Ferdinand.

— Eloignons-nous, reprit Barbe-d'Or, pour qu'il puisse se repentir et prier.

— Non, non, restez là; je vous le demande en grâce. Ne me laissez pas seul en face de la mort.

— Prions pour lui, dit le Canadien en fléchissant le genou.

Ses compagnons l'imitèrent.

— Il y a donc un Dieu, puisqu'ils y croient tous! murmura Forgin. Mais s'il y en a un, que vais-je devenir?

— Ayez confiance en lui, dit Amédée. Sa bonté est infinie.

— Ah! si grande qu'elle soit, il ne peut écouter un misérable comme moi.

— Rappelez-vous qu'il y a en France une pieuse enfant qui ne laisse pas passer un jour sans l'invoquer en votre faveur.

— Lina! ma fille!... Elle aussi, elle croit en Dieu, elle l'aime, elle le prie.

— Faites comme elle.

— Hélas! je n'ai jamais prié. L'or seul était mon dieu. Pour en avoir, pour en avoir beaucoup, j'ai été injuste, criminel.... Il ne peut y avoir de pardon pour moi.

— C'est déjà quelque chose de reconnaître ses fautes, dit le Canadien. Tout homme est coupable devant le Seigneur; mais lorsqu'il confesse ses iniquités avec un cœur repentant, Dieu oublie sa colère pour ne se souvenir que de sa miséricorde.

Les bras du patient, après l'avoir un instant soutenu, venaient de disparaître sous la vase.

— Dans une heure tout sera fini, dit-il avec consternation. Être enterré tout vivant, n'est-ce pas horrible?...

— Dieu vous frappe en ce monde pour vous épargner en l'autre, ajouta Amédée. Acceptez ce châtiment, si c'en est un.

— Oui, oui, c'en est un. J'ai vécu dans la fange, il est bien juste que j'y meure. Ah! le doigt de Dieu est là, je le reconnais.

— Voilà déjà que vous ne murmurez plus. Encore une fois, demandez pardon à Dieu, et il vous exaucera.

— Seigneur! Seigneur! je crie vers vous du fond de l'abîme, ayez pitié de moi! dit Forgin, sans savoir qu'il récitait la première strophe du psaume *De profundis*.

— Daignez prêter une oreille attentive à mes supplications, con-

tinua le docteur. Si vous tenez un compte exact des iniquités, qui donc, Seigneur, pourra subsister devant vous? Mais votre miséricorde est infinie, Seigneur; le pardon est auprès de vous; c'est pourquoi j'ai osé vous invoquer. Mon âme met en vous sa confiance; vous la rachèterez de toutes ses iniquités.

Forgin n'avait plus que la tête hors du marais; il attachait sur Amédée ses yeux ardents, et il semblait répéter tout bas chaque parole de ce psaume dont l'Eglise a fait la prière des morts.

Amédée était ému; des larmes tremblaient dans sa voix. Il pensait à Lina, et il trouvait Forgin bien malheureux de mourir loin de celle qui aurait su si bien le consoler et le ramener à Dieu.

— Camarade, dit le zouave, j'ai vu la mort de tout près; car le bûcher qui devait me brûler vif était déjà allumé. J'ai invoqué la vierge Marie; ne voulez-vous pas la prier avec moi?

Forgin fit un signe d'assentiment. Alors le zouave, supprimant la première partie de la Salutation angélique, dit avec ferveur ces paroles :

« Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. »

Forgin ne répondit pas : la vase touchait à sa bouche, l'asphyxie allait commencer.

— Ayez pitié de lui, Seigneur! Recevez son âme entre vos mains! dit le Canadien d'une voix forte.

Les yeux du patient eurent encore un mouvement, mais ce fut le dernier. On n'aperçut bientôt plus que son crâne chauve, sur lequel le sol mouvant ne tarda pas à se refermer.

En ce moment, Barbe-d'Or, qui s'était éloigné sans que les autres y prissent garde, revint avec les chevaux, qu'il avait entendus à quelque distance.

— Tout est fini! dit-il en jetant un regard sur le marais. Partons, enfants!

— Et le grizzly? demanda Œil-de-Faucon.

— Partons, reprit l'Américain. Les Indiens ne doivent pas être loin ; c'est devant eux que nos chevaux ont pris chasse.

Il ne fallut rien moins que la préoccupation causée par cette nouvelle pour éloigner la tristesse que la mort de Forgin avait jetée dans l'esprit des jeunes gens, tristesse qui revint dès qu'ils eurent la certitude de n'être pas poursuivis. Quant aux deux coureurs des bois, la mort s'était présentée à eux sous tant de formes, que celle-là ne pouvait beaucoup les émouvoir ; aussi n'avaient-ils pas marché pendant une heure, que leur bonne humeur habituelle était revenue.

— Pourquoi regrettez-vous cet homme? demanda Barbe-d'Or aux deux frères. Ce n'est qu'un poltron de moins. Je ne fais pas plus de cas d'un poltron que d'une coque de noix vide.

Amédée et Ferdinand auraient pu ajouter à cette oraison funèbre ; mais ils n'en eurent même pas l'idée.

— Nous ne le regrettons pas autant que tu le crois, répondit le docteur. Nous pensons à sa fille et à notre sœur Béatrix, qui parlent



ensemble des absents, et nous trouvons que l'absence est une chose perfide et cruelle.

— C'est vrai, dit le Canadien : on n'est jamais sûr de revoir ceux

qu'on a quittés. Cependant, nous avons ensemble échappé à trop de dangers pour ne pas bien augurer de la fin du voyage, qui ne saurait être éloignée. Avez-vous toujours l'intention d'aller aux mines ?

— Ne sommes-nous pas bien assez riches? répondit Ferdinand.

— Tant mieux! reprit Œil-de-Faucon. Ce sont encore des périls que vous éviterez.

Le lendemain, vers le soir, les chasseurs entraient à Arispe, une des principales villes de la Sonora, celle où ils avaient compté se débarrasser de Forgin. Ils y séjournèrent tout juste assez pour que les deux vieux amis pussent se renseigner sur les ports de mer les plus voisins.

Quoique l'idée de voir partir les jeunes Français leur fût très-pénible, ou plutôt parce qu'elle leur était très-pénible, les deux courageux chasseurs voulaient en hâter l'instant, afin de retrouver le calme dont ils avaient joui lorsque leur amitié et la liberté du désert suffisaient à leur bonheur. Les uns leur conseillèrent de traverser le Mexique jusqu'à la Vera-Cruz, où ils trouveraient sans doute quelque bâtiment qui les conduirait en Europe; d'autres les engagèrent à prendre plutôt vers le nord et à gagner Monterey ou San-Francisco, où arrivaient chaque jour des navires étrangers, et ils appuyèrent cet avis en disant que le *vomito negro*, la fièvre jaune, faisait depuis quelque temps de nombreuses victimes sur toute la côte mexicaine.

Les deux vieux chasseurs n'auraient eu besoin d'aucune autre raison pour se décider; mais, à distance à peu près égale, ils préféraient la solitude, avec les bêtes féroces et les Indiens, aux contrées civilisées; aussi furent-ils satisfaits quand les jeunes gens déclarèrent qu'ils regretteraient de quitter l'Amérique sans avoir vu San-Francisco.

Ils renouvelèrent à Arispe leur provision de poudre, leur linge, leurs vêtements; ils y achetèrent des viandes fumées, des boîtes de conserves, du pain, du biscuit, du vin, une de ces charrettes

grossières mais solides qu'emploient les caravanes, et deux belles mules pour la traîner.

Barbe-d'Or trouvait que c'était se charger d'un embarras inutile.

— Laisse-nous faire, papa, lui dit le zouave, qui avait eu le premier l'idée de ce luxe. Si la voiture et l'attelage nous gênent, rien ne nous empêchera de les abandonner; c'est peut-être le seul profit que nous tirerons de notre or.

Les mules étaient bonnes, leur conducteur habile. Il savait manier le fusil presque aussi bien que nos chasseurs; il était en outre un guide précieux. Les coureurs des bois, allant à l'aventure, sans s'inquiéter d'autre chose que de rencontrer du gibier, n'avaient jamais eu besoin de guide; mais dans cette contrée qui leur était presque inconnue et qu'ils voulaient traverser en droite ligne, cette aide leur était nécessaire.

Deux fois seulement ils furent inquiétés par des Indiens Raguapuys; mais leur fière contenance intimida ces rôdeurs, au point qu'ils se contentèrent de voltiger pendant deux ou trois jours autour de la petite caravane, dans l'espoir sans doute de rencontrer quelques-uns de leurs frères avec l'aide desquels ils se seraient risqués à l'attaquer.

C'était à peu près le seul danger qui menaçât des hommes bien armés et résolus comme nos chasseurs. Il y avait bien encore des marécages à éviter; mais le guide les reconnaissait sans hésitation; et quand ils s'éloignaient de lui, à la poursuite de quelque animal, Œil-de-Faucon le remplaçait.

Le Mexique est un beau pays, une terre fertile, où la végétation des chaudes latitudes se déploie dans tout son luxe, où la plupart des céréales de l'Europe croissent auprès de la canne à sucre, du cotonnier, du cacaoyer, des cactus, de la vanille, des bois de teinture et des plantes médicinales.

Bientôt les voyageurs arrivèrent sur un vaste plateau dont la salubrité égalait celle des pays les plus favorisés. De là ils gagnèrent des solitudes presque inexplorées avant qu'un ouvrier chargé par le

général Sutter de la construction d'un moulin hydraulique eût découvert de l'or dans le lit de la rivière où il voulait le placer.

Ces plaines immenses ne contiennent pas toutes des filons précieux; mais quand une terre est épuisée, on va plus loin. Il suffit d'un heureux pour que de vastes espaces jusque-là déserts soient envahis par des centaines de chercheurs d'or.

Au nombre toujours croissant de ces travailleurs infatigables, les chasseurs comprirent qu'ils approchaient de San-Francisco, la ville éclose de la veille et déjà plus vaste, plus populeuse que beaucoup d'anciennes cités.

Une certaine impatience, toutefois mêlée de regret, s'était emparée des deux frères. Ils ne renonçaient pas sans peine à la vie accidentée qu'ils menaient, et ils devaient garder toujours au fond du cœur le souvenir des vaillants coureurs des bois, si bons, si francs, si dévoués, grâce auxquels ils arrivaient au terme de ce rude voyage. Ils ne pouvaient penser sans chagrin à leur dire adieu pour toujours. Toutefois, le désir de revoir leur pays, de reprendre les habitudes de la vie civilisée, de retrouver leur sœur tant aimée, d'embrasser le bel enfant qui peut-être bégayait déjà leurs noms, croissait en eux à mesure qu'ils approchaient de la ville où devait s'accomplir la triste séparation.

Ils y entrèrent enfin. Ils se trouvèrent au milieu d'un immense amas de maisons en bois, séparées par des rues boueuses, à travers lesquelles circulaient ou plutôt s'agitaient en tous sens des hommes appartenant à toutes les nationalités, parlant toutes les langues du globe, depuis l'anglais jusqu'au chinois. C'était un brouhaha indescriptible, une confusion semblable à celle de la tour de Babel.

Les chasseurs, montés sur de beaux chevaux, attirèrent aussitôt l'attention d'une foule d'industriels et se virent assaillis d'offres de service. Les garçons d'hôtel se les disputaient, vantant chacun la magnificence de l'hospitalité réservée chez eux aux voyageurs, et en annonçant bien haut le prix. Les plus hardis prenaient les chevaux

par la bride ou faisaient mine de vouloir les débarrasser des valises qu'ils portaient. Barbe-d'Or, peu endurant de sa nature, et mis hors de lui par tout ce tapage, saisit son lasso, le plia en deux, et, s'en servant comme d'une cravache, éloigna ces importuns.

Ce fut alors le tour des marchands et des changeurs. Les magasins n'étaient pas brillants; mais on y trouvait à peu près tout ce qu'on pouvait désirer : des armes, des vêtements, du linge, des bijoux, des instruments de travail, des vins, des liqueurs, du riz, du café, des épices de toutes sortes. Il manquait peu de chose à ceux qui pouvaient payer le nécessaire et même le superflu dix fois, vingt fois, cent fois au delà de leur véritable prix. Les changeurs étaient là, pesant la poudre d'or sur leurs comptoirs, et alignant les dollars qui en représentaient la valeur, avant de la faire disparaître dans les coffres qu'elle ne tardait point à remplir.

Les cabaretiers, dont l'enseigne était un tonneau placé sur le seuil, invitaient les mineurs à se rafraîchir. Des rires, des cris, des imprécations sortaient des salles où l'on buvait; et plus d'une querelle y finissait à coups de couteau.

Presque à chaque pas s'ouvraient des maisons de jeu, véritables repaires de bandits, où se pressaient, se coudoyaient les riches habits et les haillons, et d'où sortait quelquefois un homme ivre de joie, mais plus souvent des désespérés dont le suicide était le seul refuge.

Le vol était partout : le marchand au sourire mielleux, le banquier assis à la table de jeu, l'adroit filou maniant la carte, l'habile escroc, le hardi larron, paraissaient s'entendre pour dépouiller à l'envi l'heureux mineur et le nouveau débarqué. Disons toutefois que les dupés ne valaient pas, pour la plupart, beaucoup mieux que les dupeurs. Cette population n'était qu'un ramassis de gens sans aveu : déserteurs, banqueroutiers, évadés des bagnes ou des prisons, fils de familles perdus de dettes ou de débauches, caissiers infidèles, fuyant le mépris public ou les rigueurs de la justice.

Au milieu de cette écume rejetée par la société, se trouvaient certainement d'honnêtes artisans, des spéculateurs malheureux, des victimes de catastrophes imméritées ; mais le nombre en était petit. Il y avait aussi des curieux, ou des voyageurs amenés là, comme nos amis, pour prendre passage sur quelqu'un des nombreux navires dont l'immense port était toujours encombré.

Ceux-là devaient se considérer comme en pays ennemi, veiller sans cesse à leur bourse, ne s'en dessaisir ni jour ni nuit, ne dormir que d'un œil et avoir sans cesse une arme à portée de leur main. C'était depuis longtemps l'habitude des cinq compagnons, qui s'ouvraient un passage à travers la foule des piétons et des voitures. A leur mine résolue, aussi bien qu'à leur costume de chasseurs, on devinait des hommes qui n'avaient peur de rien, et avec lesquels il ne fallait pas se mesurer sans y regarder à deux fois.

Ils firent le tour de la ville, afin de choisir eux-mêmes leur gîte, prirent deux chambres voisines l'une de l'autre, y déposèrent leurs valises, et décidèrent qu'un d'entre eux resterait toujours là pour les garder.

— Ce sera moi, dit Barbe-d'Or. J'ai déjà trop de ce bruit et de cette cohue ; je ne sortirai d'ici que pour retourner au désert.

— Je te tiendrai compagnie, dit le Canadien; et quand il y aurait ici dix fois plus d'or qu'il n'y en a, nous suffirions à le défendre.

Les jeunes gens sortirent pour acheter des vêtements et jeter un coup d'œil sur les navires. Il y en avait de toutes les nations. Deux seulement portaient le pavillon français. Ils étaient arrivés la veille. Le premier n'avait pas encore pu mettre à terre sa cargaison ; le second n'avait plus que deux matelots : la fièvre de l'or avait tourné la tête aux autres, et ils étaient partis pour les mines sans s'inquiéter de leurs engagements.

Le capitaine qui avait encore tout son monde aurait déjà voulu se voir loin de cette côte, où il tremblait de laisser une partie de son équipage ; mais il ignorait quand il lui serait possible de lever l'ancre.

Les trois jeunes gens le prièrent de les inscrire au nombre de ses passagers, en stipulant toutefois que s'ils trouvaient un autre bâtiment qui partît avant l'*Etoile*, ils seraient libres de s'y embarquer, en lui payant une indemnité dont il fixa lui-même le chiffre.

En voyant ces navires se balancer sur les flots, en pensant que l'un d'eux allait emmener vers la France Amédée et Ferdinand, le zouave avait senti battre son cœur et il s'était dit : Je partirai ! Mais en retrouvant les deux vieux chasseurs, tristement assis en face l'un de l'autre, l'idée de les abandonner lui causa une vive émotion.

— Les autres ont une sœur qui les attend ; bientôt chacun d'eux aura une famille, tandis que ceux-ci n'auront plus rien à aimer quand nous les aurons quittés. Les autres ne cesseront pas de me regarder comme leur ami, je le sais ; mais les devoirs de leur position et la distance que l'éducation a mise entre eux et moi nous sépareront toujours. Ceux-ci m'aiment comme leur fils ; ils m'ont arraché à la mort, et ils donneraient encore aujourd'hui leur sang pour moi. Le bonheur est auprès d'eux, et la vie du désert a des charmes que je regretterais toujours.

Il ne dit rien ; mais en serrant les mains qu'ils lui tendaient comme à ses deux compagnons, il attacha sur eux un regard dans lequel ils crurent lire une hésitation qui leur rendit quelque espoir. Il avait besoin de réfléchir encore avant de se prononcer ; aussi voulut-il rester seul le soir, pendant que Barbe-d'Or et Œil-de-Faucon iraient échanger leurs fourrures contre de la poudre et du plomb.

Il y avait à peine un quart d'heure qu'ils étaient partis, quand il entendit une grande rumeur formée de clameurs confuses, auxquelles il ne pouvait rien comprendre. Il mit la tête à la fenêtre, et tout lui fut expliqué. Le feu venait de se déclarer dans la rue même où l'hôtel était situé ; poussées par un vent violent, les flammes s'avançaient avec une prodigieuse rapidité. Il ne se demanda pas sans inquiétude ce qu'il devait faire. Le plus sage eût été peut-être d'attendre ses compagnons, qui, sachant sans doute reconnaître la direction

dans laquelle avait éclaté l'incendie, se hâteraient d'accourir. Mais l'hôtelier s'empressait d'enlever son mobilier, et les voyageurs affolés se précipitaient dans la rue en emportant leurs bagages.

Francis chargea sur son épaule une des valises et commença à descendre l'escalier, courbé sous ce fardeau.

— Donnez, monsieur, donnez vite ! lui dit un homme, qu'il crut reconnaître pour un des garçons de l'hôtel.

Le zouave franchit en quelques bonds les degrés déjà parcourus, ouvrit sa chambre et reparut aussitôt, portant une seconde valise; mais il eut le temps de la descendre jusqu'en bas avant que le garçon revînt.

— Gardez-moi cela, dit-il à l'hôtelier, je le reprendrai dans un instant.

— Gardez-le vous-même, répondit celui-ci. Je ne puis répondre de rien en un pareil moment.

— Comptez sur moi, monsieur, dit un vieillard d'honnête apparence, en s'asseyant sur la valise.

— Ne quittez pas cette place, et je vous récompenserai, reprit le zouave.

Quand il revint, l'homme et la malle avaient disparu. Le feu n'était plus qu'à dix pas de la maison, dont les portes ouvertes donnaient accès à une foule de gens attirés par l'espoir du pillage. Francis comprit que ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de garder la valise qu'il tenait plutôt que de risquer de se la voir enlever encore et de ne plus retrouver les autres.

Il l'emporta donc le plus vite qu'il put jusqu'au bout de la rue, où il se heurta contre Œil-de-Faucon, suivi des trois autres chasseurs. Sans s'amuser à leur conter sa mésaventure, il leur remit la valise et emmena le Canadien, dont il connaissait la force et l'adresse.

Quand ils arrivèrent, des gerbes de flammes sortaient par les fenêtres de l'hôtel et par le toit à demi écroulé. Y pénétrer eût été une inutile folie.

— Allons retrouver les autres, dit Œil-de-Faucon, et ne nous plaignons pas trop ; car il ne nous avait fallu que deux jours pour amasser ce que nous venons de perdre.

Par bonheur, les chevaux, les mules et la charrette, avec leur conducteur, étaient logés dans une rue assez éloignée du foyer de l'incendie. Les chasseurs s'y rendirent, en emportant tout ce qu'ils possédaient encore.

La valise sauvée était celle du Canadien. Il parut s'en réjouir et n'offrit pas à ses compagnons de partager avec eux.

— Je reste seul chargé de la dépense, leur dit-il ; mais comme nous ne sommes plus riches, nous abrégerons autant que possible notre séjour dans cette ville, où tout se paie au poids de l'or.

Ni son sommeil ni celui de Barbe-d'Or ne furent troublés par cet événement. Le zouave en eût pris aussi très-facilement son parti, s'il n'eût été chargé de la garde du bien de tous dans un moment si critique : on n'a pas besoin d'or au désert, il en avait fait l'expérience.

Amédée ne s'attrista pas beaucoup non plus ; il pouvait compter sur l'avenir que lui avaient préparé ses laborieuses études. Quant à Ferdinand, dont la position redevenait fort incertaine, il avait si peu joui de cette fortune recueillie par hasard, qu'il s'efforça de se persuader qu'il avait fait un rêve bizarre et merveilleux.

— Je serai soldat, se dit-il. Le soldat mène une vie de sybarite en comparaison de celle du coureur des bois. J'ai l'habitude de la fatigue et du danger ; j'irai combattre en Algérie ; et si j'arrive un jour à porter l'épaulette, comme mon père, je ne devrai rien qu'à moi-même et à Dieu.

Quand les deux frères ouvrirent les yeux, leurs compagnons étaient sortis. Le Mexicain occupé à soigner les mules leur dit qu'ils les trouveraient du côté du port.

Le zouave, qui les vit venir, accourut au-devant d'eux et leur apprit que le capitaine de l'*Etoile* avait achevé pendant la nuit le débarque-

ment de ses marchandises, et que, comme il y en avait sur le quai plus qu'il n'en pouvait emmener, il profiterait de la marée du lendemain matin pour sortir de la baie.

— Allons donc retenir définitivement notre passage, dit Amédée.

— C'est fait, répondit Francis. Notre hôtel ayant été brûlé, le capitaine n'aurait pu nous faire prévenir; aussi ai-je voulu le voir dès le matin.

— Tout est arrangé, mes enfants, ajouta le Canadien, qui les avait rejoints avec Barbe-d'Or; nous allons passer ensemble notre dernière journée.

— Je reste ici, reprit le zouave. Il me semble que ceux qui nous ont volés hier, se trouvant enrichis tout d'un coup, auront l'idée de s'embarquer au plus tôt pour ne pas risquer d'être dépouillés à leur tour. Que je les voie l'un ou l'autre, et je saurai bien me faire rendre ce qu'ils m'ont pris.

— Nous, dit Barbe-d'Or, nous avons à vendre la charrette, les mules et vos chevaux. Nous ne garderons que chacun le nôtre et un troisième pour le Mexicain, qui retourne avec nous dans son pays.

— A propos, demanda le Canadien, ne voulez-vous point aller aux mines, maintenant que votre or s'est envolé ?

— Non, répondirent en même temps les deux frères. Nous avons hâte de revoir notre sœur, ajouta Ferdinand. Si elle ne nous attendait pas, nous resterions avec vous.

On retira de la charrette les provisions qui y restaient encore et les deux peaux de tigres mouchetés, destinées à Béatrix. Un marchand amené par l'aubergiste acheta la voiture, l'attelage et deux chevaux pour 500 dollars, et les revendit 3,000 une heure après.

La somme fut partagée entre eux comme l'avait été l'or du torrent. Quant aux deux voleurs de la veille, il va sans dire que Francis ne les revit point. L'un des deux avait déjà laissé sur le tapis vert d'un bouge infâme le produit de ce larcin; l'autre, rompu au métier, avait mis la valise en sûreté, en attendant l'occasion de recommencer.

La soirée se passa aussi gaîment en apparence que si l'heure de la séparation eût encore été éloignée. On parla des belles chasses qu'on avait faites, des attaques des Peaux-Rouges, du séjour à la ferme de sir William, de la gentillesse de Lizzy, de tout enfin, excepté du départ.

L'appareillage de *l'Etoile* commençait quand tous ensemble arrivèrent sur le port.

— A bord les passagers! commanda le capitaine, qui déjà se plaignait de ne les avoir pas encore aperçus.

— Voici l'heure, enfants, dit le Canadien, en leur ouvrant les bras. Allez, soyez heureux, et pensez quelquefois à vos vieux amis.

— Que Dieu vous garde, dit à son tour Barbe-d'Or d'une voix émue. Et qu'il vous ramène, si la fantaisie vous prend de faire encore la chasse aux aventures, ajouta-il avec un gros rire qui ne trompa personne; car une larme qu'il se hâta d'essuyer s'échappait de sa paupière.

Le zouave, qui jusqu'au dernier moment avait voulu garder sa liberté, embrassa l'un après l'autre ses jeunes compagnons.

— Adieu, amis ! adieu, frères ! leur dit-il. Je reste avec ceux-ci. Je leur manquerais plus qu'à vous.

— Brave cœur ! Tu mérites d'être heureux, et tu le seras, répondit Amédée.

— Adieu ! répéta Ferdinand. Nous ne t'oublierons jamais.

Le canot s'éloigna sous l'effort de deux vigoureux rameurs. Quand les deux frères arrivèrent sur le pont de l'*Etoile*, Francis avait disparu, entraîné par les deux chasseurs, qui craignaient sans doute qu'il ne se repentît de sa résolution.

Descendus dans leur cabine, pour ne pas gêner la manœuvre, et, disons-le aussi, pour ne pas montrer aux autres passagers leurs visages attristés, Ferdinand et Amédée virent avec surprise, à demi cachée par les peaux des jaguars, la valise du Canadien. Ils l'ouvrirent, se demandant encore si elle contenait autre chose que leurs

effets dont Œil-de-Faucon leur avait dit de ne pas s'occuper ; mais pas une parcelle de l'or qui y avait été déposé n'en avait été enlevée.

Sur un papier placé au milieu des grains brillants étaient écrits ces seuls mots : « Qu'en ferions-nous ? »

Quoique les chasseurs eussent voulu dispenser leurs amis de toute reconnaissance, ceux-ci sentirent encore augmenter l'estime et l'affection que le généreux dévouement de ces braves gens leur avait inspirées.

La traversée dura plus de trois mois. Malgré quelques bourrasques, elle fut heureuse jusqu'en vue des côtes de France, à la hauteur de Bordeaux, où l'*Etoile* devait prendre un chargement de vins à destination du Havre. Là, elle essuya une si violente tempête, qu'Amédée et Ferdinand oublièrent les périls passés, dont aucun ne pouvait entrer en comparaison avec celui-là.

Le navire, désemparé et faisant eau de toutes parts, allait être abandonné, quand un vaisseau de l'Etat fut signalé. L'équipage se remit aux pompes, afin de lui donner le temps d'apercevoir les signaux de détresse du bâtiment en perdition. Les verrait-il ou passerait-il hors de portée ? Il y eut un moment d'angoisse indicible, suivi d'une exclamation de joie : un coup de canon annonçait aux naufragés une prochaine délivrance.

La tempête s'était calmée ; le vaisseau s'avançait à toutes voiles ; chacun le saluait avec ivresse, quand un cri domina tous les autres : Amédée et Ferdinand venaient de reconnaître, assis sur son banc de quart, le porte-voix en main, le capitaine Olivier d'Arlon.

Huit jours après, ils débarquaient ensemble à Brest, où Olivier était appelé en qualité de professeur à l'Ecole navale. Béatrix, prévenue de l'arrivée de son mari, l'attendait avec un bel enfant de deux ans, qu'il n'avait pas encore vu. Elle le prit dans ses bras, courut à l'officier, l'embrassa et lui présenta son fils. Les larmes étouffaient sa voix ; mais quelles douces larmes, après tant d'inquiétudes et de souffrances !

— Chère Béatrix, dit Olivier, après quelques instants donnés à une émotion bien légitime, il faut que je te présente deux de mes amis.

Ferdinand et Amédée, qui s'étaient tenus un peu en arrière, s'approchèrent. La jeune femme les regarda.

— Eux ! s'écria-t-elle, en joignant les mains dans un transport de reconnaissance et de joie. Eux et toi ! Mon Dieu, que vous êtes bon de me les ramener tous à la fois !

Angélina arriva le soir avec le père d'Olivier, que ses affaires avaient retenu au Havre bien malgré lui. Le digne homme se réjouit presque autant de revoir les fils du comte de Lessy que son propre fils. Lina prit part au bonheur de tous ; mais ce ne fut pas sans penser à son père, dont elle ignorait le sort.

Béatrix le lui apprit le lendemain. Elle lui dit que les deux frères s'étaient efforcés de consoler ses derniers instants et qu'il était mort en pensant à sa fille et en recommandant son âme à Dieu.

Pour ne pas troubler la joie commune, la jeune fille voulait quitter la maison de son amie. Béatrix l'y retint.

— M'as-tu donc laissée pleurer seule ? lui dit-elle. Tu es ma sœur, nous ne nous séparerons pas.

Quand les premiers mois de son deuil furent passés, Lina devint réellement la sœur de Mme d'Arlon par son mariage avec Amédée, qui déjà s'était fait à Brest une belle et nombreuse clientèle.

Quelques jours après ce mariage, Ferdinand partit pour l'Algérie, malgré les instances de son frère, qui le priait de garder pour lui seul le présent du Canadien.

— Cet or t'appartient comme à moi, répondit Ferdinand; mais quand j'en aurais dix fois plus, je ne me croirais pas dispensé de payer ma dette à mon pays.

ÉPILOGUE.

Il y avait déjà six ans que le docteur de Lessy était marié, quand, un jour, la jolie petite Béatrix, son unique enfant, vint, en jetant de ces cris joyeux qui font battre délicieusement le cœur des pères, lui apporter une lettre dont l'adresse disparaissait presque tout entière sous des timbres étrangers.

— Tiens, papa, dit-elle ; c'est le Canadien qui t'écrit.

Ce n'était pas le Canadien, mais le zouave. Et voici ce qu'il disait :

« Toutes tes lettres, cher Amédée, mon bon et bien-aimé frère, nous sont arrivées à la fois. Bell, le marchand de fourrures de Saint-Louis, qui devait les faire parvenir à sir William, les avait gardées, et ce n'est qu'à sa mort qu'on les a retrouvées, en faisant l'inventaire de ses papiers ; d'où je conclus qu'il a bien fait de s'en aller enfin dans l'autre monde. Ferdinand s'est engagé, il est sous-lieutenant ; tu es marié, tu as une belle petite fille, tu es heureux ; tout est bien, et nous nous en réjouissons de tout notre cœur ; car personne de nous ne vous a oubliés ni l'un ni l'autre.

« J'ai tant de choses à te raconter, pour que tu en saches aussi long sur notre compte que nous sur le vôtre, que je ne sais par où commencer, d'autant plus que je n'ai pas le maniement de la plume comme celui de la carabine. D'abord, je l'ai toujours la carabine du Niagara ; et si j'essayais de me rappeler toutes les grosses pièces qu'elle a abattues, je n'en viendrais pas à bout. Mais ce n'est pas ça qui t'inquiète le plus, j'en suis sûr. Voilà donc pour le reste ; et afin de ne pas m'embrouiller dans les feux de file, je commence par le commencement.

« Tu penses bien, ami docteur, qu'après vous avoir vus partir,

nous n'étions pas trop gais, moi surtout, qui aurais bien voulu pouvoir faire deux parts de moi-même et en envoyer une en France avec vous. Le soir de votre départ, nous étions déjà loin ; les vieux causaient et riaient pour me distraire ; mais ils perdaient leurs peines. Pendant huit jours au moins, j'ai eu regret d'être resté. Puis, en voyant qu'ils en étaient fâchés aussi, j'ai senti que j'avais tort ; la tristesse est partie peu à peu, et il n'y en avait quasi plus quand nous sommes arrivés dans les montagnes.

« Nous avons traversé toute la Prairie, en chassant comme des enragés ; et, ce que tu ne voudras peut-être pas croire, nous avons retrouvé notre charrette encore intacte dans la clairière où nous l'avions laissée, et le bon vin de sir William dans la cache creusée par Barbe-d'Or et par moi. Il n'avait rien perdu de sa qualité ; nous l'avons bu à ta santé et à celle de Ferdinand.

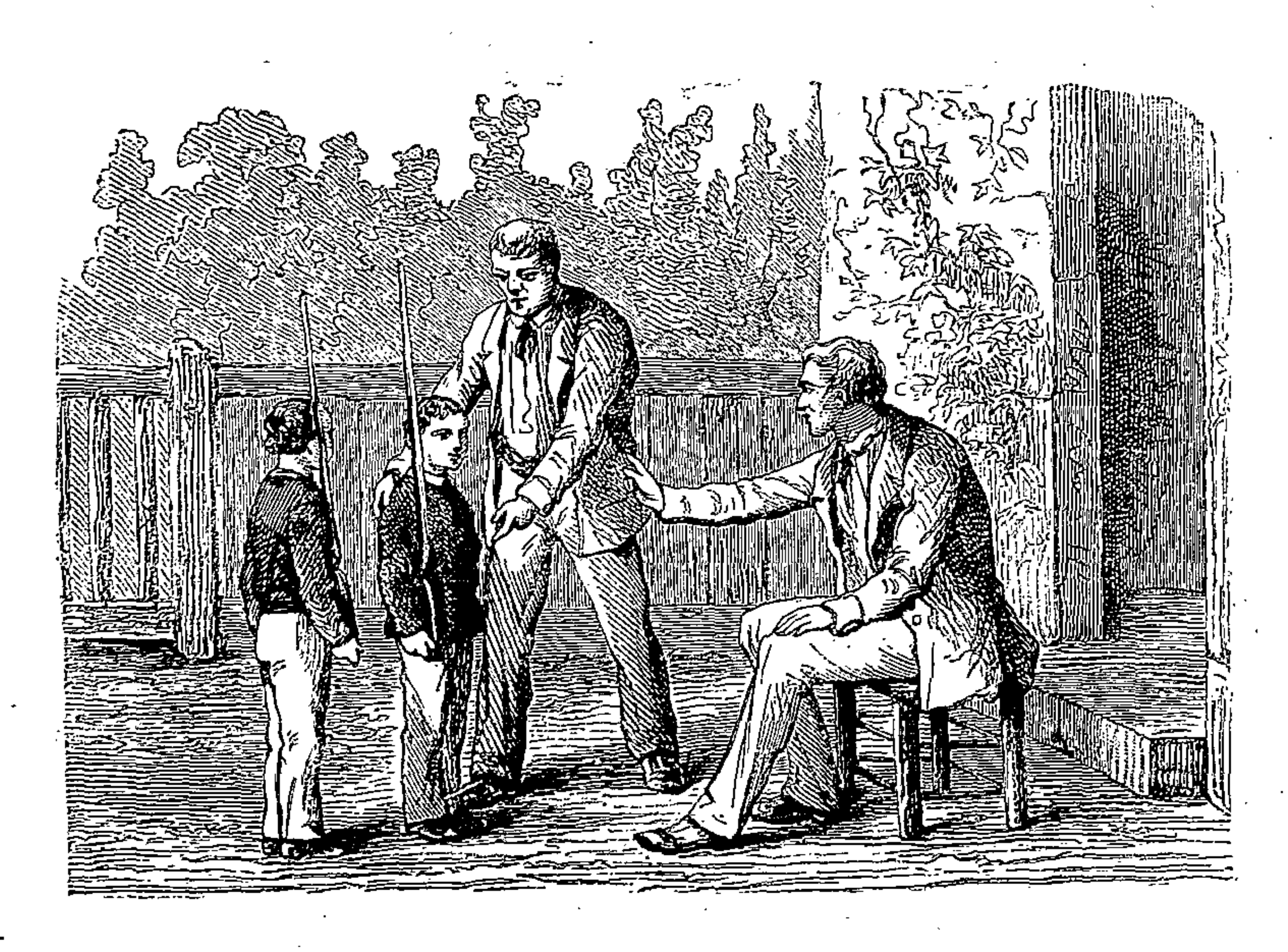
« Nous sommes restés là tant qu'il a duré. Mais il faut te dire que nous y attendions un agent des pelleteries, parce que nous en avions trop pour retourner sur nos pas sans nous en débarrasser. Après son passage, nous avons été faire une petite visite à sir William, pour savoir s'il avait des nouvelles de France. Il n'avait rien reçu et il était malade, le pauvre cher ami. Il a causé longtemps avec les deux bons vieux, et il leur a fait promettre de revenir chez lui avant l'automne, parce qu'il comptait mourir à ce moment-là. Il n'est pas mort, je me dépêche de te l'apprendre ; mais tu ne devinerais pas pourquoi il voulait nous revoir avant de s'en aller.

« Ouvre les oreilles, mon frère, pour entendre une vérité à laquelle tu ne voudras peut-être pas croire. Francis Noël, le zouave, ton ami, a épousé miss Lizzy, deux ans après t'avoir vu partir pour la France. Francis Noël est riche, riche, puisque Lizzy était fille unique ; mais ce qui vaut mieux, il est le plus heureux des hommes ; car je te dirais qu'il a la meilleure femme du monde, si je n'avais pas peur de te mécontenter.

« Je ne peux pas te dire comment ce mariage-là s'est fait. Les

vieux ont tant chanté mon éloge, qu'ils ont dû y être pour quelque chose ; et puis la maladie de sir William, qui ne voulait pas laisser sa fille sans défenseur, et puis l'absence d'autres jeunes gens, entre lesquels elle aurait pu choisir, et puis enfin le souvenir du service rendu par mon ami Amédée, le jour de la chasse aux bisons. Sans ce docteur, mon compatriote si brave et si savant, Lizzy mourait ; aussi ma qualité de Français a beaucoup contribué à me faire accepter de bonne grâce.

« J'ai deux garçons. Le premier se nomme Amédée, Lizzy l'a voulu ; et le Canadien a dit qu'il fallait appeler l'autre Ferdinand. Le Canadien et Barbe-d'Or chassent toujours ; mais ils ne s'éloignent plus guère de la ferme, où les deux bambins les rappellent. Si tu savais comme ils les aiment ! C'est un plaisir de voir ces pauvres vieux, tout gris et tout ridés, manger de caresses les deux gaillards roses et joufflus, qui les leur rendent de tout cœur. Ils jouent ensemble, et je ne sais si les vieux ne sont pas aussi enfants que les autres. Barbe-d'Or attend avec impatience qu'on puisse leur mettre un fusil



en main ; il veut en faire de hardis chasseurs. Œil-de-Faucon lui dit qu'il faut d'abord qu'ils s'instruisent, et je trouve qu'il a bien

raison. Dès qu'ils seront un peu plus grands, je ferai venir pour eux un professeur ; car ce n'est pas moi qui puis leur apprendre ce qu'ils ont besoin de savoir.

« J'aime toujours la chasse ; mais comme j'aime encore mieux ma femme et mes enfants, je ne les quitte jamais pour plus d'un jour ou deux, quoique je sois sans crainte quant aux Peaux-Rouges ; car à présent le pays est peuplé, et avec tous les colons qui sont venus s'établir autour de nous, la ferme Hunter est presque une ville.

« J'ajouterai, pour ta gouverne, qu'une voiture va d'ici à Saint-Louis tous les mois. Comme je te donne l'adresse de l'homme qui la conduit, j'espère que tu nous écriras de temps en temps, chaque fois au moins qu'il y aura quelque chose de nouveau pour toi ou pour Ferdinand. Tu lui feras passer ma lettre, afin qu'il nous écrive aussi. Les vieux vous aiment et ne vous oublient pas ; sir William non plus. Lizzy vous embrasse tous les deux, ainsi que ta sœur et ta femme, qu'elle appelle Béatrix et Lina. Elle me demande quelquefois si elle ne les verra jamais. Je réponds que je n'en sais rien ; mais j'espère bien que si ; car je ne suis pas Américain, moi, je suis Français, comme toi, cher frère, et c'est dans mon pays que je veux finir mes jours. »

La promesse contenue dans cette dernière phrase est sur le point de se réaliser. Sir William est mort depuis trois ans ; Œil-de-Faucon depuis six mois ; Barbe-d'Or, que le chagrin a beaucoup affaibli, commence à s'apercevoir qu'il a dépassé les limites ordinaires de la vie humaine. Dès que Francis l'aura couché dans la tombe auprès du Canadien, il viendra se fixer en France, où ses fils achèvent leurs études sous la surveillance du capitaine Ferdinand de Lessy, maintenant en garnison à Paris.

FIN.

Rouen. — Imp. MÉGARD et Cie, rue Saint-Hilaire, 136.